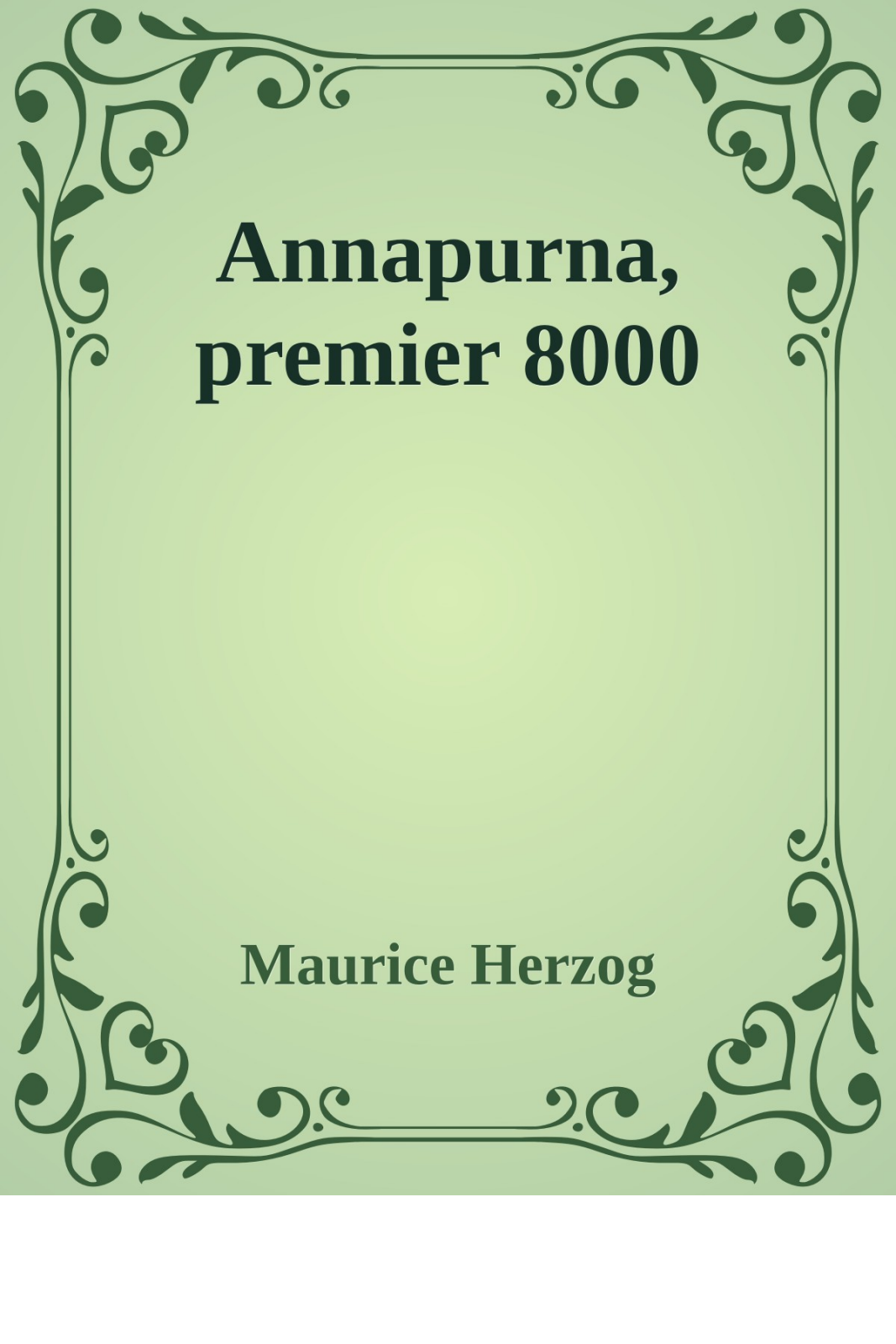


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Annapurna, premier 8000

Maurice Herzog

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAURICE HERZOG

ANNAPURNA



premier
8.000

ARTHAUD

200^e MILLE

"C'est la première fois que j'écris un livre..."

Ainsi débute un des best-sellers des dernières décennies, le récit d'une aventure hors du commun, celle de la victoire française sur l'Annapurna en 1950, qui marqua une date capitale dans l'histoire de la bataille sur l'Himalaya.

Maurice Herzog, le chef de l'expédition, est l'auteur de cet inoubliable témoignage. Impossible de lire ces pages sans être bouleversé par tant de courage allié à la plus tenace des volontés.

"Annapurna, premier 8 000", une des plus grandes aventures de notre temps, une des plus noblement vécues.



9 782700 305180

Couverture :
Maurice Herzog au sommet,
le 3 juin 1950.
Photo Louis Lachenal
© Films Marcel Ichac.
Mise en couleur / Graphiretouche.

FZ 3943 85-V

ISBN 2-7003-0518-3

88,00 FF

MAURICE HERZOG

**ANNAPURNA
PREMIER 8000**

Préface de Lucien DEVIES

ARTHAUD

Collection SEMPERVIVUM dirigée par
Félix Germain
N° 16

20 pages d'héliogravures
8 croquis
1 carte

Justification du tirage :

De cet ouvrage il a été tiré
3 000 exemplaires sur vergé
à la forme B.F.K. des papèteries
de Rives, numérotés de 1 à 3 000,
constituant l'édition originale,
et 250 exemplaires d'auteur, sur le même
papier, numérotés de A. 1 à A. 250

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U.R.S.S.

© B. Arthaud et Fédération Française de la Montagne, 1968
PRINTED IN FRANCE

À LUCIEN DEVIES
qui fut l'un des nôtres.

PRÉFACE

Le recul du temps n'a fait qu'accroître le retentissement universel de la conquête de l'Annapurna. Oui, ce fut bien une des plus grandes aventures de ce temps, une des plus noblement vécues.

Au terme d'une longue accumulation d'efforts et de succès, petits et grands, Maurice Herzog et ses compagnons ont gravi non seulement le plus haut sommet atteint par les hommes, mais plus encore le premier 8 000, le premier des plus grands sommets de la terre.

Triomphant d'emblée dans une région inconnue, ils réalisaient un exploit que les Himalayens les plus avertis avaient jugé impossible. Frank Smythe, le grand alpiniste anglais aujourd'hui disparu, qui avait participé à cinq expéditions à l'Himalaya, conquis le Kamet et rejoint lui aussi l'altitude limite de 8 500 mètres sur les flancs de l'Everest, n'avait pas hésité à écrire : « L'alpinisme dans l'Himalaya offre de telles difficultés qu'une expédition n'arrivera jamais, selon toute vraisemblance, à gravir du premier coup l'un des douze sommets culminants. »

C'est pourtant ce qu'a fait à l'Annapurna l'Expédition de 1950.

Une victoire himalayenne, c'est une victoire d'équipe. Tous les membres de l'Expédition, chacun à sa place et plus ou moins favorisé par les circonstances, ont été dignes de la confiance mise en eux : tous se sont dévoués totalement, comme ils le devaient, pour ramener sains et saufs deux blessés. Mais l'on peut affirmer, sans manquer à la reconnaissance qu'ils méritent, que la victoire de l'équipe fut aussi et avant tout la victoire du chef.

Car ce sont ses compagnons qui, dans un sentiment d'affection, de vénération même, ont tenu les premiers à confirmer la prescience que nous pouvions avoir.

L'Himalaya ne nous a pas révélé Maurice Herzog, car son passé nous assurait que c'était bien au plus valeureux que nous avions remis l'expédition. Mais il lui a donné l'occasion d'être, jusque dans des circonstances hélas terribles, l'âme même d'une grande entreprise, de la façon la plus émouvante et la plus splendide.

De quelle qualité d'homme n'a-t-il pas témoigné !

Son intelligence et son caractère lui ouvraient bien des domaines. Son aisance dans la vie pratique ne lui fermait pas la poésie de Mallarmé et les Pensées de Pascal. Il était aussi bien à son affaire dans le bureau d'une société que sur une grande arête italienne du Mont Blanc. Son extrême

gentillesse, qui lui valait la sympathie de tous, n'effaçait pas un ferme esprit de décision, lorsqu'il était nécessaire, et une claire appréciation des hommes. Un jugement sain maîtrisait l'élan de son éblouissante vitalité.

Les faits parlent d'eux-mêmes.

L'exceptionnelle forme physique dont il fit preuve durant toute l'expédition, surpassant même la vigueur de Lionel Terray et de Louis Lachenal, ces « locomotives » que tous nous jugions inégalables, était le reflet de sa résolution, de la foi dans le succès qu'il sut communiquer à tous et jusqu'à nous, à des milliers de kilomètres.

Payant de sa personne, se réservant les tâches les plus pénibles, tirant son autorité de l'exemple, toujours à l'avant, il fit la victoire.

La si longue étape finale vers le sommet porte le sceau de son jugement et de sa détermination. Un sixième camp eût été normal, mais Maurice eut le mérite de saisir qu'un jour de plus pouvait coûter le sommet, et de foncer.

On sait la rançon que prit le destin. Et Maurice fit face à l'épreuve avec une fermeté, un cran peut-être plus admirables encore que dans l'assaut.

Avec une fraternité sainte. Le trait est insigne : au sortir de la crevasse du bivouac, son premier mouvement fut pour les autres, et ses premières paroles pour demander qu'on l'abandonnât, afin d'accroître les chances de salut de ses camarades.

De l'interminable retour sous les déluges de la mousson, des opérations successives, des longs mois d'immobilisation et de leur cortège de souffrances, le voilà enfin sorti, debout. D'une simplicité, d'une finesse morale plus touchante que jamais, comme purifié. Il nous émerveille et nous comble, en se tournant vers la vie comme vers un renouveau, en la voyant meilleure parce qu'il est meilleur.

Et voici ce livre que nous tenons entre nos mains, qui est une réussite sans pareille, une réussite du cœur et de l'intelligence créatrice.

Il ne ressemble à aucun autre. Conçu comme un roman, il est la vérité même, une vérité combien délicate à saisir et à exprimer. Par son ton familier, par sa manière directe de présenter les événements et les hommes, il est d'une saisissante authenticité.

Pour la première fois, nous faisons tous partie d'une expédition à l'Himalaya et nous sommes aux côtés de son chef et de ses compagnons, présents. Nous aussi, vous nous emmenez, mon cher Maurice, jusqu'au bout, jusqu'au bout de l'épreuve et d'une expérience presque indicible.

Impossible de lire ces pages sans être bouleversé par cette sensibilité vibrante, pleine d'humanité, qui s'allie à tant de courage et à la plus tenace des volontés.

Merci d'avoir compris que sans être impudique, on peut rejeter la

pudeur. Sans quoi, vaines demeureraient les démarches de l'esprit. L'audace était nécessaire de tout livrer de ces moments où l'individu rejoint l'universel.

Étincelant de roc et de glace, le monde fascinant des cimes est un catalyseur. Il suggère l'infini, mais n'est pas l'infini. L'altitude ne nous donne que ce que nous apportons nous-mêmes.

L'alpinisme est un moyen d'expression. Ce qui le justifie, ce sont les hommes qu'il permet d'obtenir, ses héros et ses saints.

C'est bien cela, l'essentiel, qu'a senti avec nous un peuple tout entier faisant monter vers les vainqueurs de l'Annapurna ses louanges et son admiration.

Dans l'effort vers le sommet, vers l'absolu, l'homme se vainc, s'affirme, se trouve.

Dans l'extrême tension du combat, aux frontières de la mort, l'univers disparaît, finissant à nos côtés. L'espace, le temps, la crainte, la souffrance ne sont plus. Il peut arriver que tout devienne alors facile. Comme au sommet d'une vague, dans la furie du cyclone, un grand calme s'établit étrangement en nous, un calme qui n'est pas le vide, mais l'ardeur même. Alors nous savons avec certitude qu'il y a en nous quelque chose d'indestructible, contre quoi rien ne prévaudra.

Ainsi née, la flamme ne s'éteint plus. Dans l'extrême dénuement nous découvrons l'extrême richesse.

Est-ce dans cette certitude que désormais tout est bien que Maurice Herzog a puisé la force tranquille de surmonter un calvaire ?

Le sommet est à nos pieds. Au-dessus de la houle dorée des nuages, d'autres sommets s'érigent dans l'azur et l'horizon s'étend à l'infini.

Le sommet atteint n'est plus le Sommet. L'accomplissement de soi-même, est-ce la fin, est-ce bien la dernière réponse ?

Lucien DEVIES,

Président du Comité de l'Himalaya
et de la Fédération Française de la Montagne.

AVANT-PROPOS

C'est la première fois que j'écris un livre.

Je ne savais pas que c'était un aussi long travail.

Si je l'ai entrepris, bien que certains jours il dût m'en coûter, c'est pour porter témoignage au nom de tous mes compagnons d'une terrible aventure à laquelle nous avons survécu grâce à une succession de miracles qui aujourd'hui encore m'apparaissent incroyables.

Les pages qui suivent relatent les faits d'hommes accrochés à une nature impitoyable. Elles expriment leurs tourments, leurs espoirs, leurs joies.

En toute conscience, j'ai serré au plus près la vérité, j'ai essayé, dans la mesure de mes moyens, de dégager l'aspect humain de ces événements et l'extraordinaire atmosphère dans laquelle ils se sont déroulés.

*

Ce livre a été entièrement dicté à l'Hôpital Américain de Neuilly où j'ai passé de tristes moments.

Le fond du récit est évidemment le souvenir qui me reste de tous ces événements. S'il est complet et précis, je le dois au journal de bord de l'expédition tenu avec une ténacité admirable par Marcel Ichac. Ce document essentiel fut écrit parfois à la minute même où l'action se déroulait. Le journal personnel de Louis Lachenal, les précisions de tous mes camarades m'ont été de la plus grande utilité. Ce livre est donc aussi l'œuvre de mes compagnons.

Le texte en style souvent « parlé » a été corrigé et mis au point par mon frère, Gérard Herzog, avec qui j'ai partagé les premières joies de la montagne, comme aussi les premières épreuves de la vie. Sans la confiance que j'avais dans son interprétation et sans le soutien journalier qu'il m'a apporté, jamais je n'aurais pu mener à bien cette entreprise.

Le nom de Robert Boyer qui a tant fait pour notre Expédition ne paraît pas dans ce récit et cependant son amitié clairvoyante fut pour

moi, aux heures les plus dures, un chaleureux stimulant.

*

Cet ouvrage nous sera, à tous les neuf de l'équipe, cher à plus d'un titre.

Nous avons été égaux dans la peine, dans la joie et dans la douleur. Mon vœu le plus ardent est que ces neuf compagnons unis devant la mort restent des frères pour la vie.

En dépassant la mesure de nos moyens, en touchant les limites de l'univers de l'homme, nous avons pris conscience de sa véritable grandeur.

Au temps de l'agonie, il m'a semblé découvrir le sens profond de l'existence, qui jusque-là m'avait échappé ; j'ai vu qu'il était plus digne d'être vrai que d'être fort. Les souvenirs de cette épreuve sont marqués dans ma chair. Sauvé, j'ai conquis ma liberté, une liberté dont désormais je garde le sens aigu. Elle provoque en moi cet état frais et serein d'un homme qui s'est accompli. Elle m'emplit de la joie immense d'aimer ce que je méprisais. Une vie nouvelle et très belle commence pour moi.

Ce récit est plus que la relation d'une aventure, c'est un témoignage. Ce qui n'a pas de sens a parfois une signification. C'est la seule justification d'un acte gratuit.

I. LA RÉVOLUTION AU PALAIS

Le départ est proche. Arriverons-nous à boucler ?

Tout le personnel du Club Alpin Français est sur le pied de guerre.

Pas une minute pour ranger quoi que ce soit. Le courrier afflue de toutes parts. Des piles impressionnantes de papiers s'entassent sur tous les bureaux.

Les livreurs, dans un bruit assourdissant, apportent de lourdes caisses de vêtements de montagne, de chaussures, d'obus à oxygène, des colis de biscuits, de clous de toutes tailles, des paquets d'ouvre-boîtes automatiques, des sacs de tentes, des cantines...

Au 7 rue La Boétie, la lumière est allumée tard chaque nuit. La surexcitation est générale. Le Comité de l'Himalaya siège presque tous les soirs. À 9 heures, précis comme des horloges, entrent les uns après les autres ces personnages dont dépend au départ le sort de l'Expédition. Dans ces conciles secrets se préparent les plus graves décisions. C'est le Comité qui fixe le budget, prévoit les aléas, pèse les risques, et, enfin, désigne les participants.

Depuis quelques jours, nous connaissons la composition de l'Expédition. Je serai bien entouré.

Jean Couzy^[1], grand et racé, est le benjamin de l'équipe avec ses vingt-sept ans ; brillant polytechnicien, ingénieur de l'aéronautique, nous affectons, dès le début, de le considérer comme un homme perdu dans ses équations. Jeune marié, il n'hésite pas cependant à quitter sa femme Lise pour tenter la Grande aventure. Silencieux, le regard lointain, il a toujours l'air de méditer sur les derniers grands problèmes de l'électronique. Un soir, au milieu de la fièvre générale, il vient à moi et, trahissant ses origines méridionales (il est de Nérac), engage, avec gestes à l'appui, une interminable discussion sur l'art et la manière de coter les difficultés en escalade.

« Regarde ce graphique, me dit-il.

— Bel escalier !

— C'est la face nord des Drus, triomphe-t-il, tout est expliqué !

— Et si la tempête arrive au milieu de la course ?

— Évidemment, mais... Eh bien, ça change le graphique !

Marcel Schatz sera également des nôtres. C'est le compagnon habituel de Couzy. Ils constituent une admirable cordée. Schatz qui a deux ans de plus que son camarade est aussi plus râblé. Toujours élégant et pour cause : il gère une des importantes maisons d'habillement de son père. Il aime la bonne organisation, l'ordre et la méthode. En course il ne se fait pas prier pour préparer le bivouac.

Passionné d'alpinisme, célibataire, rien ne l'empêche de passer ses congés en haute montagne. Bien que parisien, c'est-à-dire éloigné de son paradis, il est bien rare qu'un week-end le trouve à la ville.

Quant à Louis Lachenal^[2], amateur il y a quelques années, c'est-à-dire faisant de la montagne pour son plaisir, il est maintenant professeur à l'École Nationale de Ski et d'Alpinisme. Pour les Chamoniards, il est « étranger ». Entendons par là, qu'il n'est pas originaire de la « Vallée ». Il est d'Annecy. Malgré cette naissance impure aux yeux des gens de là-haut qui défendent leur montagne, il a réussi le tour de force, avec Gaston Rébuffat et Lionel Terray, d'entrer dans la fameuse Compagnie des Guides de Chamonix, unique au monde par la qualité et le nombre de ses membres. De taille moyenne, le regard vif et perçant, il a dans la conversation des reparties redoutables. Il adore tout ce qui est excessif ; ses jugements sont terribles. Droit avec lui-même, il n'hésite pas à se donner tort lorsqu'il le faut. Lionel Terray et lui, aussi souvent qu'ils le peuvent, vont « en amateurs » s'adjuger les plus grandes courses des Alpes.

Lionel Terray^[3], bien que grenoblois, est lui aussi guide de Chamonix. Lachenal et lui forment la cordée « irrésistible » ! Ce sont deux véritables « locomotives ». Comme son ami, Terray a un faible pour les opinions définitives et outrées. C'est entre eux un duo permanent : à celui qui exagère le plus ! Increvable, Terray n'abandonne jamais. Bien que fils de médecin et cultivé, il tient à passer pour la bonne brute qui ne connaît que le muscle. Il est venu à la montagne par pur idéal. Son métier de guide le passionne. Pendant la guerre, il exploitait une ferme aux Houches. Pouvaient être embauchés chez lui ceux qui n'avaient pas peur du travail (il comparait les possibilités des autres aux siennes, ce qui était dangereux) et qui aimaient la montagne. Actuellement, il est au Canada. L'an passé déjà, il a enseigné les nouvelles méthodes du ski français. Il en a rapporté une quantité de jurons inédits. « En ce moment, m'écrit-il, je fais du ski en tabernacle ! » Il arrivera huit jours avant le départ. Jusque-là tout se prépare par lettres, ce qui ne facilite pas la tâche.

Gaston Rébuffat a une origine infamante pour un alpiniste et, qui plus est, un guide. Il est né au bord de la mer ! La Compagnie des Guides mettra de longues années à laver cette tache. Pourtant c'est dans les falaises des Calanques, entre Marseille et Cassis, qu'il a fait ses premières armes. C'est l'homme « le plus haut » de l'Expédition ; il nous dépasse tous de près d'une tête. Les plus grandes courses des Alpes, il les a « faites », parfois coup sur coup. Françoise, sa jeune femme, et sa fille, le voient peu souvent pendant la saison : Chamonix, Cortina d'Ampezzo, Zermatt... En ce moment, il fait une série de conférences en Italie, mais je vais lui demander de rentrer d'urgence.

Eux tous constituent ce qu'on appelle les équipes d'assaut. Impossible de trouver mieux en France. D'ailleurs, il n'y a aucune protestation, même muette. Un plébiscite aurait été organisé parmi les montagnards que les mêmes noms seraient sortis.

Les porteurs remontent la vallée de la Krishna Gandaki. Au fond, les Nilgiri.

Pour le cinéma, comment hésiter ? Marcel Ichac vient avec nous. C'est un gros atout dans notre jeu. En 1936, il est déjà allé dans l'Himalaya ; il a participé à de nombreuses expéditions ; dès son arrivée je bénéficierai de ses conseils. Pour l'instant, il est au Groenland avec Paul-Émile Victor. Tout de suite après, il fera un saut aux U.S.A. pour tourner un film sur les championnats du monde de ski à Aspen. Il ne sera là que quelques jours avant notre départ pour les Indes. Son « job » sera, à vrai dire, multiple ; il consistera en premier lieu à tourner un film sur notre expédition. Il aura la haute main sur tout ce qui est photo. Chacun aura son appareil, mais l'entretien, l'approvisionnement, le conditionnement des films impressionnés seront assurés par ses soins. Intelligent, entreprenant, esprit curieux, il s'occupera aussi de la documentation scientifique.

La femme est toujours le principal danger pour l'alpiniste ! C'est une vérité première pour nous tous. Ichac, pour son compte, a résolu le problème : il a épousé une alpiniste. »

Jacques Oudot^[4], c'est le toubib ! Un chirurgien de classe. Chacun pourra se payer le luxe d'une fracture. Il est très occupé par son travail. Prudent, il a donné consigne de n'être pas dérangé à l'hôpital de la Salpêtrière où il fait des opérations de chirurgie vasculaire sous la direction de son maître Mondor. Ce qu'il ose me paraît si incroyable

que toujours je lui demande : « Et... il n'a pas succombé ?... » Ah ! Naïveté des ignorants ! Mes questions sur la chirurgie ont toujours l'air de beaucoup l'amuser.

Les chirurgiens alpinistes sont rares. Oudot, je le connais bien. Je sais ce dont il est capable. Dans l'Himalaya, il sera précieux.

« Oudot, tu te décides ? »

— En ce moment, je suis très pris ! »

Ses petits yeux malins battent un mouvement de retraite. « Je te dirai ça demain ! » promet-il.

Cette cérémonie dure depuis une semaine. Déviés et moi nous sommes aux cent coups. Deux jours avant de partir, nous lui arrachons enfin le fameux « oui ».

Sa mission consistera à entretenir la bonne santé de tous, soigner le cas échéant et aussi me renseigner à tout moment sur la forme de mes camarades, sur le degré de leur acclimatation... D'autre part, il exercera son art, dans toute la mesure du possible, sur les populations locales.

Question épineuse : l'officier de liaison. Nous préférons par goût un Français avec lequel nous aurons plus de chance de nous entendre et de nous comprendre. Robert Tézenas du Montcel nous a parlé, il y a quelques jours, d'un jeune diplomate à l'ambassade de New-Delhi. Nous exigeons beaucoup de lui. Il doit connaître et parler, en dehors de l'anglais, l'hindoustani et les principaux dialectes locaux : le gorkhali, le tibétain. Il devra s'occuper des questions de transport, et de plus, sera responsable des bons rapports diplomatiques avec les autorités du Népal, aussi bien dans la capitale, Katmandu, que dans les régions que nous traverserons. Francis de Noyelle représente à nos yeux l'idéal. Il sait ce qu'est la montagne puisque c'est un alpiniste fervent, qualité essentielle dans notre équipe.

C'est le seul que je ne connaisse pas. Ses parents, sa sœur me parlent si bien de lui que j'ai déjà l'impression d'avoir affaire à un ami. C'est un garçon solidement bâti, l'œil vif, débrouillard, habitué à discuter avec les « huiles » du cru. Il a effectué il y a peu de temps un voyage à Katmandu pour accompagner notre ambassadeur aux Indes et au Népal, M. Daniel Lévi, dont le prestige est considérable dans ces pays de l'Asie. Il a participé aux négociations qui ont abouti à l'autorisation exceptionnelle de pénétrer profondément dans le territoire du Népal. Aux Indes, le professeur Rahaul, qui a déjà pris part à plusieurs expéditions himalayennes, l'aidera à recruter à Darjeeling les sherpas[5] qu'il connaît pour la plupart personnellement.

Voilà l'équipe.

Ce sont des « durs ». Les personnalités sont affirmées, les caractères

saillants.

Ils désirent tous ardemment partir pour les « Îles »^[6] dont nous parlons entre nous depuis des années. Prêts à tout leur sacrifier, s'il le fallait, ce qu'exprime parfaitement Lachenal :

« Sur les genoux on irait !

— Trop heureux ! » ajoute Rébuffat.

Oui, il faut le dire : ils tentent la grande aventure avec une passion absolument désintéressée. Au départ, chacun sait que rien ne lui appartient, et qu'il ne doit rien attendre lors du retour^[7].

Un idéal très pur est le seul mobile de ces hommes. C'est lui qui soudera ces montagnards si disparates d'origine et même de tempéraments opposés.

Les jours qui nous restent avant le départ se comptent sur les doigts de la main. Schatz et moi faisons la tournée des fournisseurs. Il faut les bousculer et obtenir sur-le-champ tout ce qui nous est nécessaire. Chaque soir, les paquets les plus hétéroclites, les colis de quelques grammes ou de plus de cent kilos sont déballés et entassés.

Nos bras sont endoloris par les nombreuses piqûres que nous avons subies : fièvre jaune, choléra, variole... Mais qu'importe ? Chacun met la main à la pâte. Il faut que tout soit prêt.

Ce soir, 28 mars, dernière séance du Comité de l'Himalaya. Les membres de l'expédition sont tous présents.

Lucien Déviés, le président, grand promoteur de l'Expédition, fait un court historique de l'épopée himalayenne et définit ce qu'il attend de nous :

« L'Himalaya par son ampleur^[8] a bien mérité son titre de troisième pôle. Vingt-deux expéditions de toutes nationalités ont essayé de vaincre un « huit mille ». Aucune n'y est parvenue. »

Et il fixe nos objectifs :

« Dhaulagiri à 8 167 m ou Annapurna à 8 075 m^[9] en plein cœur du Népal. En cas d'impossibilité, ce qui n'aurait rien d'humiliant, des sommets de « consolation » devront être atteints. Avec les six tonnes de matériel et de vivres, l'expédition devra franchir la frontière de l'Inde et pénétrer dans le territoire jusqu'ici interdit du Népal. Après trois semaines de marche pour remonter vers les hautes vallées, nos camarades atteindront Tukucha, le « Chamonix » du Népal, dont la situation géographique est remarquable. En effet ce village est situé entre le Dhaulagiri et l'Annapurna.

« Jusqu'ici, les expéditions himalayennes choisissaient leurs objectifs dans des régions connues et déjà explorées. Nous n'avons sur

nos deux « huit mille » aucune documentation. Nous ignorons totalement les voies d'accès. Les cartes dont dispose l'Expédition sont sommaires et quasi inutilisables en haute montagne. Si bien que nos camarades, dès leur arrivée à Tukucha, leur quartier général, devront d'abord reconnaître les deux massifs. Lorsque le terrain leur sera familier, qu'un itinéraire d'attaque sera arrêté, à ce moment seulement ils pourront commencer leur tentative... »

Notre ami Lucien Déviés continue :

« ... Des recherches médicales, géologiques, ethnographiques, météorologiques, géographiques devront être poursuivies... [10] »

La tâche est immense !

Je suis sûr de mes camarades. C'est la meilleure équipe qu'on puisse réunir actuellement. Nous avons tous conscience de la qualité de chacun d'entre nous. Le matériel et l'équipement que nous emportons ajoutent encore à notre confiance. L'industrie française a fourni un effort exceptionnel. Le matériel le plus léger qui soit, le plus solide et le plus commode, a été conçu et réalisé en quelques mois.

Qu'y a-t-il à dire ? Reste-il un point à éclaircir ?

Le bureau où nous sommes, sombre, triste, m'apparaît ce soir grand et solennel.

Il n'y a rien à ajouter ! Après ce silence nous serons engagés dans des aventures extraordinaires que nous n'imaginons pas, mais qu'en alpinistes nous pressentons.

Les ponts sont coupés entre ces personnages graves, réfléchis et ces hommes pleins de vie, bronzés pour la plupart.

Brusquement, Lucien Déviés se lève. Après un temps, en détachant les syllabes, il dit :

« Voici, Messieurs, le serment que vous devez prêter comme vos aînés de 1936 : « Je m'engage sur l'honneur à obéir au chef de l'Expédition dans tout ce qu'il me commandera pour la marche de l'Expédition. »

Les alpinistes n'ont guère le goût des cérémonies. Mes camarades, debout, sont à la fois gauches et émus. Que doivent-ils faire ?

« Alors, Messieurs... À toi, Matha [11], puisque tu es le plus ancien ! »

Henry de Ségogne est l'homme de la situation. Chef de l'Expédition de 1936, il n'a pas ménagé sa peine et ses conseils pour faire gagner à la suivante sa première bataille : partir !

« Allons, Matha ! » dit Ségogne.

Au même instant que celle d'Ichac, et se confondant avec elle, la réponse de Terray se fait entendre presque timidement. À leur tour,

mes compagnons jurent d'obéir en toutes circonstances, et surtout dans les instants décisifs, au chef de l'Expédition.

Ils engagent peut-être leur vie.

Ils le savent.

Tous s'en remettent à mon esprit d'équité.

Je voudrais dire quelques mots. J'en suis incapable.

Aucun sentiment n'a plus de prix que cette confiance d'un homme dans un autre homme, car ce sentiment est la somme de tous les autres.

L'équipe à cette minute est née, il me faudra la faire vivre.

Le Comité agit en grand prince et, s'il me donne toute la responsabilité de l'exécution, il me laisse toute liberté dans l'initiative.

Cette réunion se termine et, déjà, j'éprouve une grande peine ; Pierre Allain, cette grande figure de l'alpinisme français, Pierre Allain, qui a tant fait pour nous tous, ne viendra pas ; sa santé ébranlée pendant la guerre ne lui permet plus ces longues expéditions. Mieux que personne je sais ce que l'Himalaya représente pour lui : ce soir, c'est un paradis perdu. Ses traits ne laissent rien transparaître. Il sourit même car il est heureux de nous voir partir. Au loin, dans les terres de l'Asie, nous penserons souvent à cet ami que le sort a écarté de nous.

Aujourd'hui, 29 mars, les personnalités qui nous aident à monter notre entreprise sont là, dans les salons de la rue La Boétie. Elles sont toutes venues nous apporter leurs encouragements à la veille du grand départ. Henry de Ségogne donne quelques explications. Quant à moi, je cours de l'un à l'autre.

Loubry, pilote-chef de l'U.A.T.^[12], m'appelle au téléphone :

« Ici, Loubry. Je suis au Bourget. Vous savez combien j'ai à la pesée ?

— Un peu plus de trois tonnes et demie !

— Quatre tonnes et demie !

— ...

— Arrangez-vous comme vous voulez. Je ne prends que trois tonnes et demie. Le reste de la cargaison se compose de médicaments urgents pour l'Indochine. »

Je suis consterné. Chacun disposait d'un « quota » en poids. Tous les colis, cantines, caisses étaient comptés, répertoriés... Il faut se rendre à l'évidence ! Une tonne en excédent sur un D.C. 4, c'est tout de même beaucoup.

L'emballeur m'avait dit : « Monsieur, il faut que ça soit solide. »

J'avais eu toutes les peines du monde à l'empêcher de mettre des armatures en fer ! Quant à Oudot : « À aucun prix ne dépasse ton quota de quatre-vingts kilos », lui avais-je répété.

— Tu sais, il est possible que je dépasse de quelques kilos. »

Ce matin, il m'a avoué :

« Tu sais combien j'emporte ?

— Au moins cent kilos avec tes cantines...

— Deux cent cinquante kilos ! »

Cette nouvelle avait été fraîchement accueillie... Pouvais-je me douter à ce moment que je devais être le principal utilisateur de ses produits pharmaceutiques ?

« Attendez, Commandant... Il y a peut-être une solution ! » Ma voix s'étrangle dans ma gorge. Les directeurs d'Air-France sont là ! « Ne quittez pas, Commandant ! »

In extremis la solution est trouvée. Les médicaments voyageront sur un autre avion de la ligne régulière et ne seront pas retardés.

Encore sous le coup de cette grosse émotion, je reviens vers le salon. Les invités, pour la plupart, sont partis, après avoir donné leur bénédiction et cette soirée, la dernière, s'achève pour moi bien tard.

Les traits tirés, les nerfs à bout, j'essaie en vain de dormir. Pendant des heures, je procède à une revue de détail de tout le matériel que nous emportons, dans la crainte d'avoir oublié un objet essentiel. Que le colis de crampons^[13] soit égaré, et l'Expédition ne pourra rien entreprendre.

J'imagine la vie qui sera la nôtre dans ces contrées inconnues et retirées où nous ne trouverons rien de tout ce dont nous aurons besoin.

Le sommeil ne vient toujours pas.

L'image comique d'Oudot en sueur, nageant au milieu de montagnes de médicaments dans l'antichambre du Club Alpin Français, me vient à l'esprit. Ne lui manquera-t-il rien ?

Le docteur Carle, membre de l'Expédition de 1936, lui a-t-il suggéré tout ce qu'il a lui-même appris par expérience ? Aura-t-il tous les produits pour soigner les indigènes, indispensables au prestige du « Doctor Sahib »^[14] ?...

Je ne dors pas encore.

Les piqûres de Louis Lachenal, Gaston Rébuffat et Lionel Terray ont-elles bien toutes été faites ? Ont-ils tous leurs papiers ? Sinon, en passant à Karachi, nous risquons d'être arrêtés. Trouverons-nous des moustiquaires suffisamment efficaces pour nous protéger contre la malaria ?

Je ne dors toujours pas.

Et ces montagnes, comment se présenteront-elles ? Tukucha est à 2 500 mètres, les sommets à 8 000 mètres : 5 500 mètres de dénivellation au cours desquels toutes les difficultés et tous les dangers seront accumulés par la nature.

Notre résistance physique et morale, notre esprit d'équipe surmonteront-ils l'épreuve de l'altitude et toutes ses conséquences ? La mousson ne viendra-t-elle pas en avance ?...

Je ne dors pas encore, je ne peux pas dormir.

L'aube vient de mettre un terme à ces angoisses nocturnes. Ma dernière nuit européenne s'achève.

Je dois maintenant me lever et partir pour Le Bourget.

II. LES « ÎLES »

Dès le décollage, Oudot s'endort, mort de fatigue. Il ne se réveillera pratiquement qu'à Delhi. De temps à autre, il ouvrira un œil pour grommeler : « Au diable les escales ! » Parfois aussi pour demander à Ichac : « Comment va ma petite souris ? Attention qu'elle ne s'échappe pas ! »

C'est que cette souris sera accueillie comme un trésor par les médecins indiens. On lui a en effet inoculé une souche dont les spécimens purs ont disparu de ce pays et sont nécessaires à l'étude de certaines variétés de paludisme.

Les Indes ! Moment idéal où à travers le hublot la vue panoramique me permet d'évoquer cette antique cité de Mohenjo-Daro, l'invasion des Aryens, les Védas, ce premier monument de l'humanité.

M. Daniel Lévi, notre ambassadeur, et tout le personnel de l'ambassade de New-Delhi nous accueillent sur le terrain de Palam et nous aident à surmonter les complications administratives. La douane indienne n'a jamais vu arriver une expédition par avion avec armes et bagages.

« Je peux avoir en anglais la liste complète de tout ce que vous emportez, avec indication de poids, de valeur, de dimensions...

— Mais il y a plus de cinquante mille articles ! »

Sans écouter, le haut fonctionnaire ajoute :

« Vous êtes admis en transit. Il faudra, au retour, repasser la douane avec le même matériel. »

Nous mangerons pendant que nous serons au Népal ! Et si nous perdons ou donnons un fusil ou une tente ?

Évidemment, la question est épineuse. Avec un sourire arrangeant, le chef des douanes me propose :

« Tout votre matériel va être consigné pendant la durée de votre expédition. Personne n'y touchera.

— Mais... et nous ?

— Vous pouvez aller au Népal. Lorsque vous serez de retour, vous reprendrez votre matériel ! »

Je suis angoissé par la tournure que prennent les événements. Himalaya ? semble interroger notre douanier en roulant des yeux, bons pour les pèlerins...

Nous sommes bien des pèlerins, me dis-je en moi-même, des pèlerins de la montagne. Mais je n'ose interrompre les réflexions dans lesquelles je le vois plongé.

« Eh bien... (je sens que tout s'arrange), dans ce cas je vais saisir l'avion aussi ! »

Je me retourne pour voir si Loubry ne s'évanouit pas.

Le problème trouvera une solution, comme tout aux Indes lorsqu'on n'est pas pressé. Dans un coin, Ichac, très soupe au lait, se méfie de lui-même. Il se venge en dessinant le crâne du douanier.

« Figure géométrique parfaite, difficile cependant à exprimer en équation ! » lui souffle Couzy.

La douane franchie après deux jours de tractations, nous procédons à l'embarquement de notre matériel à la gare d'Old-Delhi^[15]. Ce n'est pas une petite affaire. L'opération se déroule de nuit ; les lampes jettent des lueurs blafardes sur les façades tristes des échoppes ; lampes à acétylène, aux éclats vifs et aveuglants, lampes à huile, clignotantes et fumeuses, éclairent la multitude qui passe et projettent aux alentours des ombres fantastiques. Des odeurs écœurantes me donnent la nausée. Partout un vacarme infernal. Des tongas^[16] tractés par des cyclistes menacent à tout instant de m'écharper.

À la gare, au milieu d'un désordre indescriptible, je retrouve Schatz, ruisselant de sueur. Juché sur une montagne de caisses, il hurle des ordres à quelque quarante coolies crasseux, miséreux, dont plusieurs ont les dents teintées de ce rouge sanglant que provoque le bétel mâchonné à longueur de journée. Leurs fonctions sont reconnaissables à leur turban rouge et à leur insigne accroché à un baudrier en cuir craquelé.

« Neuf, dix annas ! O.K. ? À toi !... Mais... tu es déjà passé ? Allez ouste ! Au suivant !... »

On n'y voit goutte. Schatz s'y perd : « Quoi ! Ce n'est pas suffisant ? »

Ils braillent, ils crient, ils pleurent, ils gesticulent ! Bref, il faut céder.

« Tin annas^[17] ! » beugle Schatz qui rassemble toutes ses connaissances d'hindoustani. La paye à peine terminée, le concert de

clameurs recommence de plus belle.

« C'est pour le pourboire, le bakschiche ! me confie-t-il déprimé. Partons ! »

À Rébuffat, Terray et Schatz est dévolue la charge de surveiller et de convoier le matériel qui ne peut s'acheminer par la voie des airs.

Puis c'est notre départ en avion pour Lucknow. À peine installés dans l'appareil des « Bharat Airways »^[18], nous voyons entrer à leur tour trois magnifiques sikhs^[19], colosses aux gestes nobles, aux barbes fleuries. Le chef orné d'un imposant turban, le teint bistré et les yeux profonds, ils ont grande allure. À côté d'eux nous avons l'air de petits garçons en culottes courtes !

« Regarde, dit Couzy, ils vont se prendre les pieds dans leurs drapés en montant l'échelle !

— Beaux types ! fait Ichac admiratif.

— Ma parole ! Ce sont les pilotes ! » s'écrie Oudot.

Et tous nous sommes stupéfaits de leur maîtrise et de la douceur de leur pilotage pendant notre court voyage de Delhi à Lucknow...

C'est à Lucknow que je vois, pour la première fois, Angawa, le benjamin de notre future troupe de sherpas et son sirdar^[20], Ang-Tharkey. À Nautanwa, la dernière bourgade des Indes avant le Népal et terminus du chemin de fer à voie étroite, je fais la connaissance des autres.

C'est avec émotion et curiosité que je les devore des yeux, ces petits hommes jaunes, aux muscles rebondis, contrairement aux Indiens qui sont décharnés. Les sherpas, dont la fidélité et l'abnégation sont proverbiales, seront vraiment nos compagnons de course. Je veillerai à ce qu'ils soient traités comme tels : leur équipement, leur confort seront identiques aux nôtres. Leur sécurité, comme celle de mes camarades, sera toujours au premier plan de mes préoccupations.

Ang-Tharkey, leur sirdar, est un homme énergique. Son autorité sur ses camarades et sur les coolies est incontestable. Bouddhiste ardent et convaincu, son influence morale est considérable.

Les autres sherpas : Panzi, Dawatoundu, Sarki Foutharkey, Aïla, Angawa, Adjiba n'en sont pas non plus à leur premier départ. Au cours de l'expédition, ils auront de nombreuses occasions de montrer ce qu'ils savent faire.

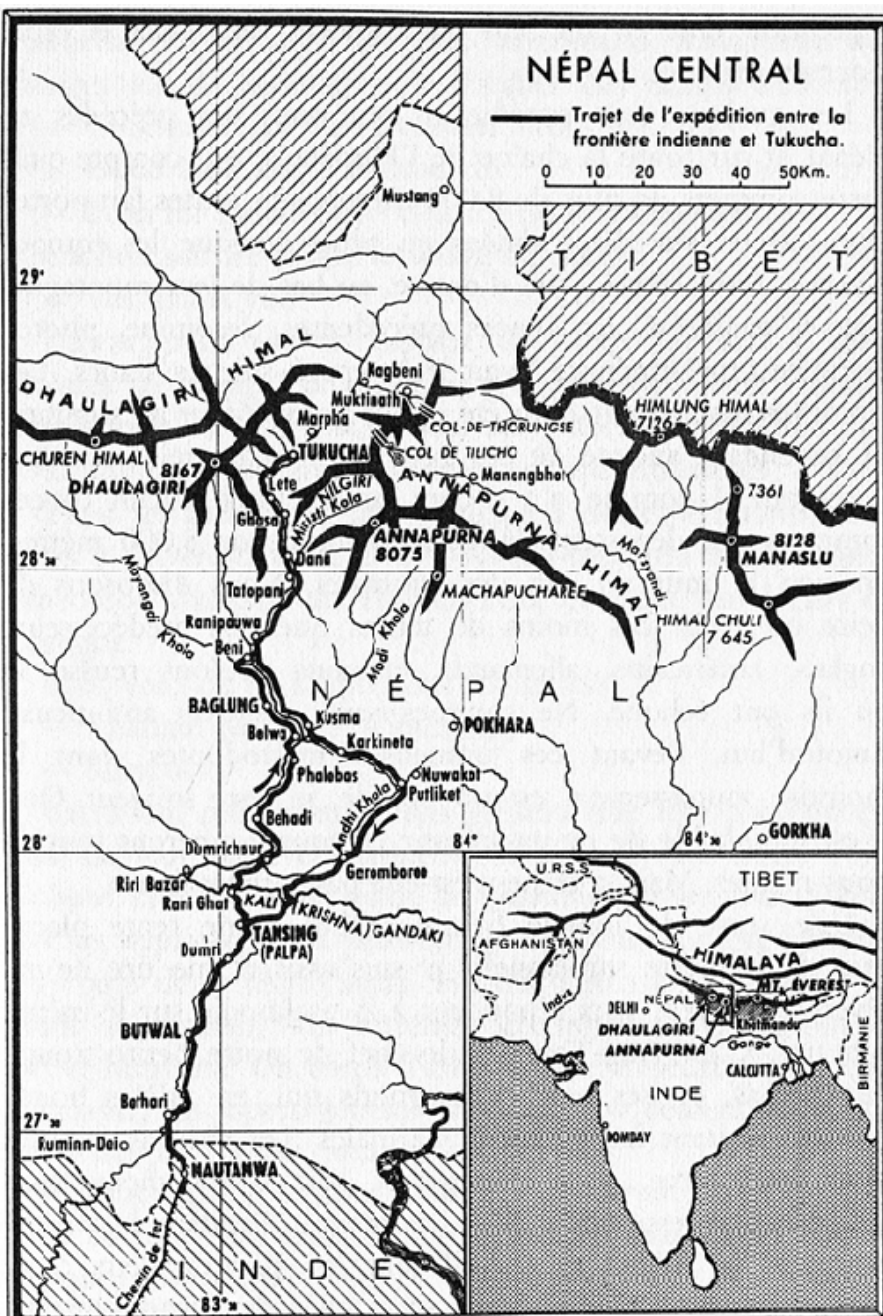
Avec ces sherpas, de nouveaux amis, nous débarquons à Nautanwa sous un soleil torride ; nos quatre tonnes et demie de matériel rejoignent les 1 500 kilos de vivres qui nous attendent déjà sur le quai grâce à la prévoyance de Noyelle.

Le 5 avril enfin, le royaume du Népal nous ouvre ses portes.

NÉPAL CENTRAL

— Trajet de l'expédition entre la frontière indienne et Tukucha.

0 10 20 30 40 50 Km.



Le Népal, pays le plus élevé du monde, avec le Tibet, compte à l'intérieur de ses frontières interdites huit des quatorze plus hauts sommets de la terre. À cheval sur la grande muraille himalayenne, ce pays de 7 millions d'habitants s'étend sur 600 kilomètres de long et 200 kilomètres de large. Ses confins indiens, le Terai[21], sont couverts d'une végétation tropicale, malsaine, désordonnée.

Tantôt écrasées sous un soleil de plomb qui grille tout, tantôt noyées sous les pluies diluviennes de la mousson, ces régions offrent un spectacle étonnant.

Bouddhistes dans le nord, hindous dans le sud, mais tous vivant dans la crainte de l'étranger, les Gurkas ont prospéré à l'abri de cette forteresse naturelle, la plus formidable qu'on puisse imaginer. Très respectueux des traditions, ils ont conservé intact le patrimoine spirituel de leurs ancêtres. De ces hommes des montagnes, nous savons aussi qu'ils ont du caractère et le sens de la grandeur.

La jeep dans laquelle j'ai pris place avance sur une route empierrée et poussiéreuse. À dix kilomètres à peine de l'endroit où nous sommes, à Kapilavastu – actuellement Ruminn-Dei –, dans ce site aux lignes simples, sans majesté aucune, au pied des Siwalik chères à Kipling, il y a des millénaires, un homme est né dont la jeunesse fut, suivant la tradition, empreinte de poésie et la vie de sagesse. Le Gautama Bouddha a vécu toute sa jeunesse dans ce pays qu'en ce moment même j'ai sous les yeux. Fondateur d'une religion révélée, l'une des plus sages et des plus belles, le Bouddha a foulé peut-être les sentes que nous parcourons !

Butwal, premier village du Népal, marque la fin de la grande plaine du Gange et le début des montagnes. Nous procédons aux opérations de change, car, dans les montagnes et surtout plus loin, dans l'arrière-pays, les indigènes n'ont aucune confiance dans les billets et exigent des pièces d'argent, métal-étalon dans la majeure partie des pays d'Asie.

Lachenal et Terray, qui doivent partir en avant-garde, examinent avec soupçon les misérables chevaux qu'on leur amène.

Les préparatifs du gros de la troupe s'éternisent sous un soleil de plomb. Les charges peu à peu constituées sont égalisées à une maund[22] et distribuées à quelque deux cents coolies.

« Bara Sahib, umbrella, please[23] ? »

Un Népalais de fière allure me tend obligeamment son parapluie. C'est ainsi, presque fortuitement, que je fais connaissance avec G.B. Rana. En quelques jours il deviendra un véritable ami, G.B., comme

nous l'appellerons familièrement, est chargé par le Maharajah du Népal d'accompagner notre expédition dans tous ses déplacements. Il a servi comme officier de nombreuses années dans les régiments gorkhas, unités d'élite de l'armée anglaise.

Soudain le bruit d'un galop effréné résonne sur la terre durcie et craquelée par la chaleur. Les deux chevaux de Lachenal et Terray, sans selle, écumanants, débouchent des gorges de la Tinau-Khola^[24], en quête de leurs écuries respectives...

« Tu comprends, m'expliquera Lachenal plus tard avec dignité, les vrais montagnards répugnent à ces moyens de locomotion artificiels... »

Le soir de cette première étape, G.B. nous conduit dans un rest-house^[25] rustique.

« Of his Highness^[26] ! me déclare-t-il avec respect.

— Très honoré ! »

Mais ici, le Maharajah, c'est un peu le marquis de Carabas. Petit à petit, nous apprendrons que tout, au Népal, appartient personnellement au Maharajah !

Le 10, le gros de l'expédition s'arrête pour trois jours à Tansing, capitale de la province. Là, nous devons regrouper nos forces, réviser les charges, recruter de nouveaux coolies.

À peine le camp installé et protégé de la multitude des curieux par des cordes, laissant Ichac malade de la dysenterie à la garde des sherpas, nous grimpons sur la colline qui domine la ville et d'où l'on aperçoit les lointaines montagnes. C'est une émotion qui compte que de découvrir soudain l'objet de ses rêves !

Nous avons tous lu de nombreux ouvrages sur l'Himalaya, nous avons tous longuement discuté avec nos camarades de 36 qui sont allés au Karakoram. Nous avons posé à Ichac, seul vétéran himalayen parmi nous, les questions les plus saugrenues. Chacun s'est forgé une image personnelle de ces montagnes. Allons-nous être déçus ?

En vérité, le spectacle qui nous attend au sommet de cette colline dépasse tout ce que nous avons imaginé. Au premier coup d'œil, nous ne distinguons rien d'autre que quelques brumes vaporeuses ; mais en observant avec plus d'attention, il nous est possible de discerner, à une distance considérable, de véritables murailles de glace s'élevant au-dessus du brouillard à des hauteurs gigantesques et bouchant l'horizon vers le nord sur des centaines et des centaines de kilomètres. Cette muraille étincelante nous apparaît colossale, sans défaut, sans la moindre faille. Les sommets de 7 000 succèdent aux sommets de 8 000. Nous sommes écrasés par la grandeur de ce spectacle.

Himalaya ! Nos « Îles » !

Désormais, cette vision ne nous quittera plus.

Le problème nous paraît simple à présent : nous devons au plus vite gagner ces montagnes et livrer bataille.

Le soir, couchés sous nos tentes, nous sommes tous songeurs.

Puis, la colonne quitte Tansing. L'avant-garde a un jour d'avance sur le gros de la troupe...

Peu après mon départ, vers midi, j'aperçois soudain un énergumène qui monte vers nous à grands pas, presque en courant. Je reconnais avec surprise notre ami Terray en tenue népalaise, c'est-à-dire fort légèrement vêtu, le crâne rasé, le visage ruisselant de sueur, le regard courroucé. Il manie vigoureusement son piolet et chacun, respectueusement, s'efface sur son passage.

Qu'y a-t-il ? Un drame est-il arrivé ? Brusquement je suis inquiet pour Lachenal. Je crie dans la direction de Terray :

« Où est Biscante^[27] ?

— Biscante ? fait-il étonné.

— Oui ! Raconte ! »

Terray est maintenant près de nous.

« Quoi, Biscante ? Il est là-bas...

— Oh ! Tu m'as fait peur.

— Oh ! Il n'y a pas de quoi rigoler. Ça va très mal.

— Mais que se passe-t-il ?

— Ils se sont mis en grève.

— Les coolies ?

— Pas nous, bien sûr ! Ce matin, sans prévenir, ils se sont mis en grève.

— Et les charges ? Elles sont en sûreté ?

— Biscante est resté pour les surveiller. D'ailleurs, je ne crois pas qu'ils aient de mauvaises intentions. Ils veulent être payés plus cher. Ils veulent... je ne sais quoi, je ne comprends rien à leur baragouin. En tout cas, ils sont là, près de Waïga, sur le bord de la piste. Ils refusent d'avancer ; ils ont déposé leurs charges, ils ne bougent plus d'un poil ! »

Les lèvres de Lionel se contorsionnent plus encore que d'habitude pour laisser passage à toute une série de jurons sonores. Nous nous grattons la tête. Il ajoute :

« C'est un vrai chantage ! Quel pétrin !

— Tout cela, c'est du ressort de G.B., dis-je alors.

— Je ne vois pas comment il s'en sortira !

— Eh bien, nous verrons s'il a vraiment une autorité sur ces gars-là. Les contrats ont été signés en bonne et due forme, les coolies doivent exécuter leurs engagements.

— Ils doivent ! bien sûr qu'ils doivent !... Enfin, le mieux, c'est d'y aller le plus vite possible ! »

Nous partons immédiatement.

En fin d'après-midi, nous sommes en vue des « grévistes ». Lachenal d'ordinaire si gouailleux, a l'air sombre. À l'arrivée de notre officier, les rangs de nos porteurs se resserrent. Ils s'adressent à lui, sur un ton criard, pour le renseigner probablement sur la nature de leurs revendications. Quant à nous, calmement, nous nous installons pour dîner et boire à notre convenance. La sérénité ne peut que servir notre prestige. Avec un flegme étonnant, nous nous déchaussons pour reposer nos pieds. Nous accomplissons chaque geste avec une lenteur étudiée.

À G.B. d'attaquer ! Impossible de comprendre ce qu'il leur dit. Pendant une demi-heure il exécute un morceau d'éloquence dont nous nous souviendrons tous. Le ton simple et calme au début s'enfle peu à peu puis, brusquement, c'est une tornade qui, dans le canon où nous sommes, résonne comme dans une cathédrale. Les réclamations aiguës des coolies se transforment, comme par enchantement, en arguments timidement avancés. G.B. y répond avec force et assurance. Son autorité ne fait aucun doute. Soudain un coolie prononce quelques mots probablement injurieux à son égard. Avec stupeur nous voyons notre officier s'élancer vers le porteur, le rouer de coups jusqu'à ce que le récalcitrant prenne la fuite. L'effet de cette scène brutale ne se fait pas attendre : un à un, sous nos yeux, les coolies reprennent leurs charges et continuent leur route.

En approchant le lendemain de la Sedhi Khola, nous rencontrons sur la piste de jolies Népalaises dans tous leurs atours, gracieuses, légères. Elles passent rapidement à petits pas, pieds nus. Plus nous avançons, plus nous en voyons. Sur les sentiers alentour, nous distinguons une multitude de saris ^[28] aux teintes vives et chatoyantes. Ils convergent vers le même endroit. Ang-Tharkey m'apprend qu'une grande fête religieuse, la Kumbh-Mela, célébrée tous les douze ans, a lieu précisément aujourd'hui. Quelle aubaine ! Nous arrivons et bientôt c'est à grand-peine que nous parvenons à nous frayer un chemin au milieu de cette affluence, colorée, agitée, bruyante. Au pied d'un grand rocher, un sadhou ^[29] lance des invocations ferventes. Des prêtres entourés d'une foule recueillie lisent à haute voix des textes védiques. De nombreux fidèles se dirigent vers la rivière sacrée : la Kali Gandaki. Tous se déshabillent, hommes et femmes, plongent à

tour de rôle dans les flots, trempent dans l'eau des feuilles de lotus dont ils se frappent le front à plusieurs reprises.

Certains forment avec quelques feuilles épaisses des sortes de conques au centre desquelles ils placent de petites chandelles qu'ils allument. Puis ils posent délicatement ces cierges ambulants sur les flots qui les entraînent au loin, bien loin, vers le Gange.

À regret, notre caravane se remet en route...

Un cri d'Ichac, le lendemain, me fait, par un réflexe ridicule, une peur bleue : « La police ! »

Nous ne sommes plus à la fête ! Au détour du sentier nous tombons sur une escouade de douze hommes en rang d'oignons, au garde à vous. Ils roulent des yeux terribles.

« Triés sur le volet ! continue Ichac ; c'est la milice de Baglung qui nous rend les honneurs ! »

Baglung, où nous arrivons un jour plus tard, le dimanche 16 avril, est le dernier gros village avant les hautes vallées.

Il ne reste que trois ou quatre étapes avant Tukucha. Ce sont les plus dures, car nous devons monter de l'altitude 700, environ, à celle de 2 500 mètres.

Ce matin, il faut se lever de bonne heure : paye des coolies, recrutement, révision générale des charges.

« Khanna ! Khanna ! Khanna ^[30] ! »

Noyelle, toujours premier levé, beugle son cri de guerre dans le camp encore endormi. Les réactions sont vives.

« À poil ! dit Couzy qui se rappelle son langage estudiantin.

— Sarpé ^[31] ! s'égosille Rébuffat.

— Suffit, on a un mal de ventre à crever, rugit Terray.

— Tu as trop mangé ! s'écrie Oudot entre deux ronflements.

— Oudot est un assassin ! C'est le chlore ^[32] ! gueule Lachenal qui tient lui aussi son abdomen.

— Quelle lumière fait-il dehors ?

— Les coolies sont-ils arrivés ?

— Les gars !... Le Dhaulagiri !... Le Dhaulagiri ! »

Le Dhaulagiri ! C'est Noyelle dehors qui hurle de joie ! Quoi ! Est-ce possible ? En une seconde tout le monde se retrouve sur le terre-plein. Chacun cache sa nudité avec ce qui lui tombe sous la main. Certains sont sortis en sautant dans leurs sacs de couchage comme pour une course en sacs, d'autres ont un mouchoir en guise de caleçon. Lachenal se distingue en utilisant sa casquette de tricot.

Une immense pyramide de glace, étincelant au soleil comme un cristal, se dresse à plus de 7 000 mètres au-dessus de nous ! La face sud, bleutée par l'atmosphère et les brumes matinales, est sublime et irréelle.

Nous restons bouche bée devant cette colossale montagne dont le nom, mille fois évoqué, est familier à nos oreilles, mais dont la réalité produit sur nos esprits un choc qui nous rend longtemps muets.

Puis, peu à peu, les raisons de notre présence ici prennent le pas sur les considérations esthétiques et sentimentales et nous commençons à examiner la silhouette gigantesque sous l'angle pratique.

« Tu as vu l'arête est, à droite !...

— Oui, pas la peine d'aller voir. »

C'est une douche froide.

Le spectacle est magnifique, mais du point de vue alpin, il n'y a guère d'espoir sur cette face sud.

« Si vous êtes sages, je vous montrerai l'Annapurna dans deux jours », dit Ichac, qui vient de faire avec Couzy de minutieux alignements.

Toute la journée, installé à l'ombre de grands banians, je préside à la paye des coolies. Avec intérêt et circonspection, ils collent leur nez contre le fléau de la balance. Ils touchent une avance de six roupies et un paquet de « Red Lamp »^[33], saluent les mains jointes à la mode hindoue, puis « signent »^[34] sur le rôle de G.B. Rana. La liste s'allonge. À mesure, suivant les besoins, on colle des suppléments de parchemins. Les opérations terminées, elle fera près de quatre mètres !

Avant le passage des coolies au « contrôle », Terray affecte les charges. Il tâte les mollets, les biceps, examine la capacité thoracique comme il le faisait dans sa ferme des Houches. Le « strong man »^[35], comme l'appellent les sherpas, manipule avec une aisance déconcertante les cantines les plus lourdes. Les porteurs le considèrent avec un très grand respect.

Tour à tour ils s'approchent, jaugent les charges d'un coup d'œil, les soupèsent. Discrètement ils observent celles des autres. Avec beaucoup d'habileté, ils confectionnent des claies à l'aide de bambous et de lianes.

Les unes après les autres les charges sont enlevées. Les coolies les portent et les soutiennent grâce à des bandes passées autour du front. Ainsi, c'est portées avec la tête sur plus de deux cents kilomètres de sentiers montagneux, que nos six tonnes de matériel arriveront à pied d'œuvre !

« En avant pour Tukucha !

Les coolies devant nous s'échelonnent à perte de vue le long des berges de la Kali Gandaki. Vers le milieu de la journée, nous rencontrons un affluent important : c'est la Mayangdi Khola. Marcel Ichac est prêt à donner sa langue au chat :

« Aussi importante que la Gandaki ! Si elle drainait uniquement la face sud du Dhaula comme l'indique la carte, elle ne serait qu'un torrent^[36] ! »

En effet, d'après la carte, l'itinéraire envisagé pour l'escalade du Dhaulagiri part de notre quartier général de Tukucha et remonte sans difficultés apparentes une vallée qui se perd dans la face nord. Si cette vallée descend vers l'ouest, au lieu de descendre vers Tukucha comme nous commençons à nous en douter d'après l'importance du torrent qui la draine et aboutit à la Mayangdi Khola, une chaîne non portée sur la carte doit nécessairement s'interposer entre Tukucha et la face nord du Dhaulagiri, ce qui ferait obstacle à nos projets d'ascension.

« Évidemment, dois-je avouer, avant la mousson la Mayangdi Khola devrait être beaucoup plus petite !

— J'ai trouvé, avance Ichac avec une remarquable intuition. Ce sont toutes les eaux du nord et de l'ouest.

— Mais la carte...

— Elle est fausse ! Pas de doute. »

Le raisonnement me semble valable. Cependant avant d'accuser la carte j'attends des preuves plus formelles.

Nous les aurons, ces preuves, et un mois plus tard le mystère sera éclairci...

Le lendemain 20 avril, en passant à Dana, nous essayons de repérer les arêtes et sommets secondaires de l'Annapurna.

« Alors, tu nous la montres, cette Annapurna ? » dis-je à Ichac pour lui rafraîchir la mémoire.

Nous ne voyons pas l'Annapurna, mais en face de nous débouche la vallée profonde et tortueuse de la Miristi Khola. Ces gorges conduisent par un sentier bien indiqué sur la carte au col de Tilicho, d'où un bref parcours d'arête mène au sommet de l'Annapurna.

« Pas très engageant ce vallon de Tilicho, me dit Schatz.

— D'après la carte, il passe un sentier... »

Noyelle revient, morose, après s'être renseigné auprès des shikaris^[37] :

« Col de Tilicho ? Personne n'en a entendu parler !

— Ça c'est trop fort ! Encore un coup de la carte !

— Ce serait trop beau, déclare Rébuffat, un col à plus de 6 000 mètres avec un bon sentier et le 8 000 à portée de la main ! »

Plus tard l'exploration du pays nous apprendra que les gorges de la Miristi sont infranchissables et que le fameux col de Tilicho ne se trouve pas à l'endroit indiqué.

Le sentier côtoie les précipices. À travers des conifères, on distingue à peine les eaux furieuses et grondantes de la Krishna Gandaki ; des cascades au débit puissant jaillissent de temps à autre des parois calcaires. Nous gagnons insensiblement de l'altitude, nous le sentons à divers indices ; le pas se fait lourd, l'allure de la caravane ralentit.

À Ghasa, Lachenal et Terray très excités découvrent une « usine » de chaussures. Quelques artisans dans des échoppes contiguës battent sans arrêt un cuir tanné à l'urine.

« Pas de colle, dit Lachenal.

— Biscante, tu as vu, il n'y a pas de véritables coutures. Ils emploient de fines lanières de cuir en guise de fil poissé.

— Et où vont-ils tous ces brodequins ? »

À vrai dire, les notables seuls les utilisent. Le grand chic est de les porter délacés. G.B. pour sa part tire un prestige considérable de la paire de chaussures de montagne que nous lui avons donnée.

Il commence à faire frais car nous sommes à 2 000 mètres. Encore 500 mètres à monter jusqu'à Tukucha. Ici, plus de bananes, plus de riz. Quelques pauvres cultures, de l'orge principalement.

Un peu plus loin nous apercevons les pentes supérieures du Dhaulagiri striées de glace bleue. L'arête sud-est qui descend sur nous et sur laquelle nous fondions quelque espoir s'allonge sans fin, aiguë comme une lame de couteau, hérissée de tours de glace et de corniches neigeuses. Imprenable, vue d'ici.

Chacun se tord le cou à regarder ces parois gigantesques qui se perdent six kilomètres plus haut dans les nuées et le bleu du ciel. Les parties rocheuses sont brun sombre, la neige éclatante. La luminosité est si intense qu'elle nous oblige à cligner des yeux.

Imaginer un itinéraire nous semble bien audacieux. Cependant, nous ne pouvons pas cacher notre joie ! Nous sommes tous heureux de nous retrouver en montagne et de pouvoir dorénavant nous consacrer au but de toute cette équipée. Pour ma part, je vais enfin quitter un rôle qui tient beaucoup plus du transporteur ou du metteur en scène que du chef d'expédition alpine.

À Lete, nous traversons avec surprise, et non sans émotion, un bois de pins qui rappelle étonnamment ceux de nos Alpes. Mêmes arbres,

mêmes rochers de granit épars et même mousse rafraîchissante. Puis-je me douter que deux mois plus tard ce lieu charmant, plein de poésie, sera témoin de mon agonie ?

Peu après, nous débouchons dans une longue plaine caillouteuse travaillée depuis des siècles par le cours impétueux et irrégulier de la Gandaki. La rivière a réussi à tailler à travers la grande chaîne himalayenne un corridor colossal.

Des cyclones puissants et désordonnés s'y engouffrent et nous clouent au sol. Les rafales se déchaînent à longueur d'année et interdisent toute végétation. Des tourbillons de poussières montent en chandelle. C'est un enfer de rocailles. Il fait sombre. Le vent hurle. Ichac, qui se protège comme il peut, me crie à l'oreille : « On se croirait au Karakoram ! »

Les coolies courbés en deux, par petits groupes serrés, semblent se protéger mutuellement. Ils marchent pieds nus. Tout le monde est pressé d'arriver à Tukucha !

Ang-Tharkey se sent chez lui. Bouddhiste convaincu, il vient d'apercevoir, flottant sur toutes les maisons de Larjung, les banderoles sacrées auxquelles le vent, en bruissant, arrache des prières.

Au loin, au bout du désert de pierres, un village apparaît, égayé par des centaines de mâts de prières et entouré, semble-t-il, de fortifications.

« Tukucha, Sahib ! »

Et chacun de presser le pas.

Nous traversons à gué un torrent rapide et bouillonnant : la Dambush Khola dont il sera de nouveau question plus tard, et c'est l'entrée dans Tukucha.

Somme toute, il y a beaucoup moins de monde que nous ne le pensions. De nombreux enfants sales nous entourent, observant nos moindres gestes avec curiosité. Ils se traînent dans le caniveau central où les femmes lavent leur vaisselle et prennent l'eau pour le thé. Des vieillards restent sur le pas de leur porte, soupçonneux et méfiants à la vue de ces hommes blancs qui viennent ici pour des raisons et dans des intentions très obscures. Nous traversons le village en quelques minutes. Devant nous s'étend une grande place. Sur un temple bouddhique, aux murs roses, des étendards claquent au vent. Bien que l'endroit soit peu accueillant, c'est le seul qui convienne pour l'installation de notre camp. Une falaise grise, sans végétation, se dresse au-dessus de nos têtes et donne un aspect triste à l'emplacement.

La marche d'approche est terminée. Nous sommes le 21 avril, nous

avons mis un peu plus de quinze jours pour traverser presque entièrement le Népal.

Ce soir, nous nous bornons à installer quelques tentes, à préparer un repas substantiel pour apaiser nos estomacs. Il fait froid. Pour la première fois nous enfilons nos vestes de duvet. Tous les sahibs, tous les sherpas sont là. Ils ont l'air abattus, un peu pessimistes : ce vent nous a desséchés.

Il faudra le soleil radieux du lendemain pour remettre un peu de joie dans nos cœurs.

III.

LA VALLÉE INCONNUE

Le programme à venir est simple. Il faut avant tout installer le camp, déballer, pointer, contrôler et stocker le matériel et les vivres. Chacun de mes camarades a pendant quarante-huit heures un emploi du temps bien défini. Je les vois s'agiter, sales et bruyants, dans ce chantier. Le spectacle est pittoresque. Ichac plonge dans ses précieuses caisses de films et d'outillage. Oudot disparaît dans ses pansements ou ses cantines de pharmacie. Les sherpas, pour leur part, montent les tentes, aident les sahibs à stocker, installent leur cuisine...

Le temps est magnifique et la montagne a fait toilette pour cette première journée au « Quartier Général ». Quelle joie de découvrir enfin le visage de ces aiguilles qui nous entourent. La vallée de la Gandaki est une longue percée au travers de deux immenses blocs : le massif du Dhaulagiri à l'ouest, à 8 167 mètres, le massif de l'Annapurna à l'est, à 8 075 mètres. La brume est fréquente au fond de cette entaille et donne plus de majesté encore aux parois proprement inaccessibles qui nous dominent. Les Nilgiri^[38] élégants étincellent, 4 500 mètres au-dessus de nous. Vers le nord, le ciel est beaucoup plus clair. La végétation, pour autant qu'on en puisse juger d'où nous sommes, se fait rare : c'est la direction du Tibet.

Tukucha est un labyrinthe de petites ruelles. Il est bien difficile d'y apercevoir la vie de la cité. Les maisons sont de véritables fortins. Pour la plupart, ce sont des caravansérails où le voyageur de passage trouve un foyer pour la nuit. La majorité des cinq cents habitants est bouddhiste. Le mur de moulins à prières, long de cinquante mètres, témoigne de leur piété. Nos sherpas n'omettent jamais en passant de faire tourner joyeusement le cylindre métallique sur lequel sont gravées des paroles sacrées, ce qui est beaucoup plus pratique que de réciter longuement des prières.

Dans les cours sombres et malodorantes ou les salles basses des masures, on voit souvent des métiers très primitifs. Ils permettent de tisser, avec des poils du yack ou la laine du mouton, des étoffes remarquablement solides. Les hommes, ici, filent comme jadis nos bergères. Tandis que « Coucou Sahib »^[39] et « Ichac Sahib » s'époumonent dans les micros des talkies-walkies^[40] antennes

déployées, ces « créatures », accroupies font tourner patiemment leur quenouille ancestrale jusqu'à la nuit. Contraste comique...

Seul bruit à l'aube, dans Tukucha désert : le gong du temple voisin dont le son grave, étrange et harmonieux s'épanouit dans les airs.

Une sorte de longue litanie s'élève de la tente placée devant la mienne. La psalmodie monotone a des chutes brusques qui font songer à une plainte. D'autres voix répondent sur le même ton uni. Ang-Tharkey et ses compagnons récitent leurs prières !

« Good morning, sir !

— Good morning, Panzi ! fais-je en relevant la tête.

— Tcha for Bara Sahib^[41] ? »

Une bonne tête souriante se dessine dans l'entrée de la tente.

« Yes, thank you. »

Des caravaniers entourés d'une multitude d'enfants sont réunis sur la place et discutent avec volubilité : des Tibétains sans doute. Les femmes portent des tabliers colorés et seyants. Leur tête typiquement mongoloïde, est maquillée de bouse de vache appliquée sur les deux joues. Sûres de leur charme, elles rient de toutes leurs dents. Il n'en faut pas plus pour faire lever rapidement mes camarades.

« Elles sont appétissantes, confie Terray qui s'attendrit.

— Ce que j'aime, ce sont leurs bottes », dit Lachenal plus pratique.

Il y a bientôt foule autour des Tibétains. Soudain une danse endiablée commence.

Les danseurs se découpent sur un fond magnifique de montagnes neigeuses. Le ballet, qui semble exprimer le dualisme éternel de la joie et de la douleur, de la vie et de la mort, est parfaitement réglé. L'esthétique est rude, primitive. La danse reflète toujours l'âme d'un peuple. Celle-ci présente un intérêt indiscutable.

Brusquement, tout s'arrête !

Une Tibétaine pose un plat en cuivre au milieu du cercle. Les danseurs font une mimique expressive. Leurs regards vont du plat à nous et inversement. Le Bara Sahib, paré de toute sa dignité, donne généreusement quelques roupies.

Quel succès ! Immédiatement la danse reprend, plus enragée encore que les précédentes.

À nouveau, tout s'arrête !

Le Bara Sahib se doit encore une fois de montrer publiquement sa générosité.

Dans la tente-mess, nous nous réunissons pour le frugal chota-harzi^[42].

Depuis notre arrivée à Tukucha, nous avons tous le secret espoir de trouver une arête facile et sans danger susceptible de nous mener rapidement au sommet du Dhaulagiri ou de l'Annapurna. L'arête sud-est du Dhaulagiri bien marquée sur la carte et que nous avons aperçue de Baglung encourage quelque peu cet espoir, mais personne n'est bien fixé. Et puis il y a l'arête nord, certainement en glace, mais dont la pente modérée et la faible dénivellation d'après la structure générale de la montagne, s'annoncent très favorables à une tentative. En quelques camps peut-être... Quant à l'Annapurna, la proximité du sentier de Tilicho en fait un sommet facilement accessible et pour cette raison même d'un intérêt sportif relatif.

Le lendemain, Couzy part avec Panzi en reconnaissance. Il compte faire des observations depuis le belvédère (à 4 000 mètres) qui domine Tukucha^[43].

À l'aide de la radio, j'entre à 11 heures en communication avec lui.

« Ici Coucou ! Je viens d'arriver au sommet. La vue est merveilleuse, le Dhaula émerge puissamment au-dessus du reste. Affreux de voir l'arête sud-est ! Très longue. Nombreuses tours de glace. Emplacements de camp problématiques.

— Bonne réception. Et l'arête nord ?

— Entièrement glacière. Semble très en pente. Sûrement grosses difficultés techniques. La partie délicate se situe vers le milieu, mais il existe une autre difficulté, c'est la voie d'accès à cette arête. D'ici, le glacier Est^[44] par où normalement il faudrait passer, semble extrêmement mouvementé.

— Peux-tu voir la face nord ?

— La face nord est rendue très dangereuse par la présence de grands murs de séracs. À sa base, il y a une pente relativement douce. Elle doit permettre d'accéder à l'arête nord-ouest. Mais d'où je suis je ne vois pas très bien.

— Que penses-tu des Nilgiri ?

— Tout est vertical ! Peu d'espoir sur ce versant.

— Merci mon vieux Coucou ! À tout à l'heure !

— Salut, Maurice ! Fin d'émission. »

Ces premiers renseignements n'encouragent guère notre optimisme. Lorsque Couzy sera de retour, à l'aide de ses croquis, nous procéderons à un premier examen.

Le soir, sous la tente-mess, les sahibs discutent ferme. Couzy, entre deux tasses de thé, confirme ce qu'il nous a dit par radio.

« Il faut gagner le pied de la pyramide terminale ! » commence Rébuffat.

Sur ce point tout le monde est d'accord. Mais sur les moyens d'y accéder, les avis sont partagés.

Que faut-il faire ? Remonter ce glacier Est du Dhaulagiri si tourmenté et sûrement très dangereux ? Contourner la Pointe de Tukucha qui termine l'arête nord pour gagner le bassin nord du Dhaulagiri en empruntant la fameuse vallée en coude indiquée sur la carte^[45] ?

« Il faut lancer des reconnaissances dans toutes les directions, dis-je. Et pour cela, il est évidemment nécessaire de se diviser. Pendant cette période d'exploration où nous allons tourner autour du Dhaula et de l'Annapurna, il suffira d'opérer par cordée de deux.

— À l'Annapurna, il y a certainement quelque chose à faire », déclare Schatz. Puis, rêveur : « Un col de 6 000 mètres, un sentier...

— Le Dhaula a mauvaise allure. Je préfère aller vers l'autre, avoue Couzy.

— Eh bien, demain grand départ, les amis ! Toi, Lachenal et toi, Gaston, vous irez reconnaître le glacier Est. Le toubib et Schatz prendront des chevaux et, en gagnant de l'altitude au-dessus de Lete, jeteront un coup d'œil sur le col de Tilicho et sur l'Annapurna. Matha et moi, nous allons faire un petit tour dans le haut de la vallée en coude qui s'appelle ici la Dambush Khola. Peut-être pourrions-nous voir le versant nord du Dhaulagiri.

— Et moi ? dit Couzy, profondément déçu.

— Toi ? Tu te reposes au camp. Ne t'inquiète pas, il y aura du travail pour tout le monde. Nous sommes le 23 avril, nous avons le temps d'ici la mousson^[46] ! C'est comme toi, Lionel, tâche de rester bien au chaud.

— Et... toujours à la diète ! conseille Oudot.

— Ça va déjà un peu mieux », m'assure Terray, qui me paraît très affaibli à la suite d'une indisposition datant de Baglung.

« Alors, moi, je me tourne les pouces ? demande Noyelle.

— Votre Excellence daignera prendre contact avec les « grosses légumes ». Tu finiras d'installer le camp avec Coucou. »

Réveil : 5 heures.

Lachenal et Rébuffat passent avec deux sherpas qui portent une unité-altitude^[47] et des skis. Un shikari les guidera pour traverser la

zone de moyenne montagne qui, avec ses vallonnements, ses forêts, pourrait leur faire perdre du temps.

« Salut, Maurice !

— À r'vi^[48] ! N'oubliez pas de faire des croquis !

— À demain ! »

Oudot et Schatz sont déjà sur pied. Leurs chevaux seront là à 7 heures. Dans la journée, j'espère qu'ils pourront monter assez haut pour apercevoir le fameux Col de Tilicho et éclaircir son mystère.

À notre tour, Ichac et moi, joyeux de nous retrouver en montagne, quittons le camp. En quelques minutes, nous trouvons la Dambush Khola dont nous allons remonter le vallon aussi haut que possible en contournant des gorges profondes et étroites.

« Évidemment, il est petit, ce torrent, dois-je constater.

— Je ne veux pas forcer ton jugement, Maurice, mais pour moi, c'est une quasi-certitude : le versant nord du Dhaula ne s'écoule pas par ici. De l'autre côté, il doit y avoir une vallée. Par conséquent une arête doit nous séparer de la face nord.

— Nous verrons bien ! »

Une jungle épaisse nous offre ses magnificences. Les premiers rayons du soleil viennent nous saluer. Des fleurs roses exhalent à cette heure matinale un parfum délicat. Des sapins abattus récemment répandent une odeur de résine bien familière. Déjà il fait bon chaud !...

Sautant d'un caillou à l'autre, escaladant les rochers qui nous barrent la route, franchissant les obstacles en équilibre précaire, au risque de tomber dans le torrent, nous nous élevons rapidement.

« Première neige ! crie joyeusement Ichac.

— Un peu plus à l'aise dans ce terrain, hein, Matha !

— Quels contrastes ! Ça nous change des Alpes ! Dans ce patelin, de la jungle à la neige il n'y a vraiment qu'un pas. »

En suivant le vallon de gauche, nous espérons avoir quelques échappées intéressantes et peut-être même voir la face nord. Nous espérons beaucoup de ce versant, car nous savons que, dans l'Himalaya, les faces nord offrent souvent, pour mille raisons d'ordre météorologique et géologique, les voies d'accès les moins difficiles et les moins raides.

Depuis un moment nous longeons les falaises.

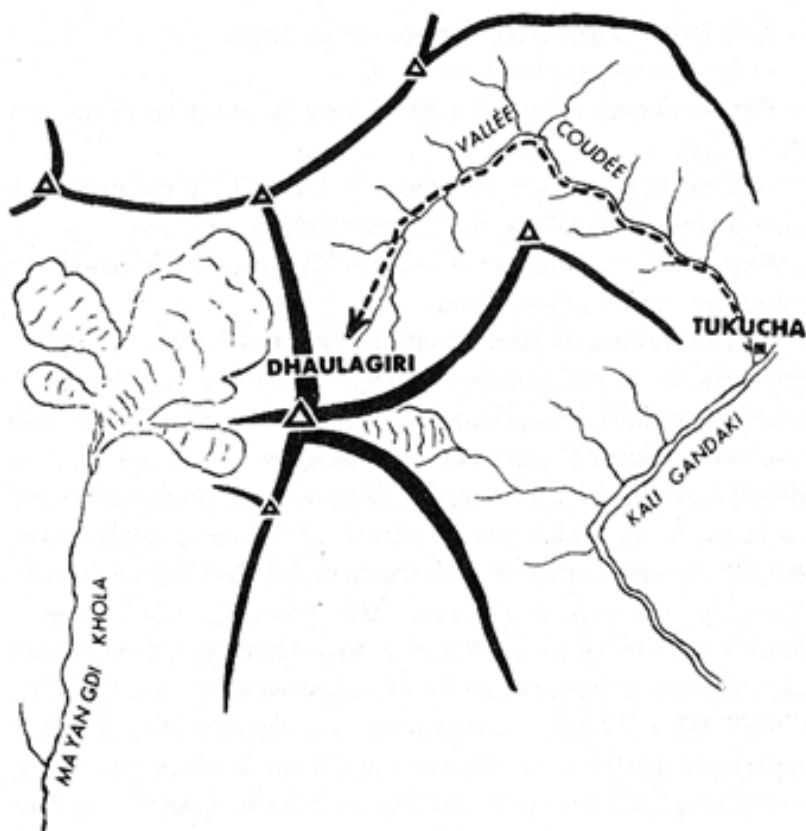
« On dirait le cirque de Gavarnie, mais en beaucoup plus grand », me dit Ichac.

La Pointe de Tukucha, un « sept mille », bouche littéralement la vue avec ses belles et terrifiantes parois.

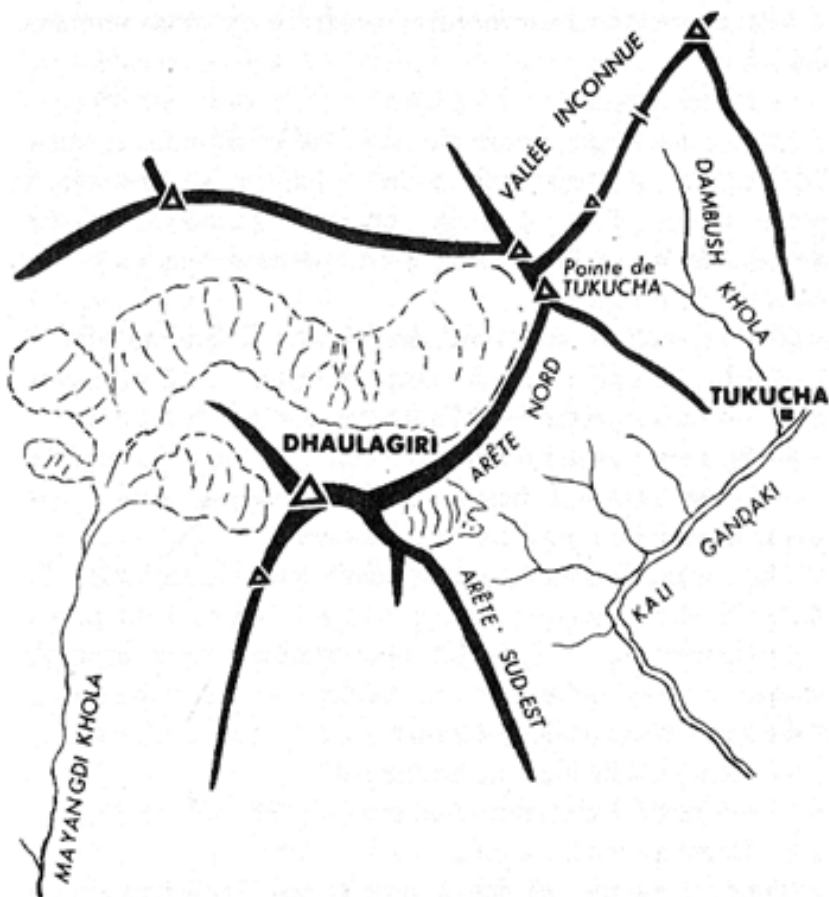
Autour de nous, des cascades jaillissent des rochers, des bancs de neige instables s'accrochent aux flancs de la montagne.

C'est la fin de l'hiver.

Qui dira la mystérieuse puissance du renouveau dans ces lieux ? La végétation, rabougrie, tordue, aplatie, apparaît sous la neige qui fond ou qui s'écroule. Les oiseaux, les insectes émigrent vers l'altitude où ils vont maintenant trouver à se nourrir.



Les arêtes du Dhaulagiri, d'après la carte indienne.



Les arêtes du Dhaulagiri telles qu'elles sont en réalité.

LES ARÊTES DU DHAULAGIRI. – Ces croquis font apparaître les différences fondamentales entre la carte indienne, seul élément dont nous disposions au départ, et le tracé réel des arêtes du Dhaulagiri. Le choix de Tukucha comme base avait été inspiré par la proximité de cette « vallée coudée » qui semblait donner accès au versant nord du Dhaulagiri et également par celle de la face est où un petit glacier s'insérerait entre les arêtes nord-est et sud-est. En réalité, le Dhaulagiri n'a pas d'arête nord et nous avons pris l'habitude de désigner sous ce nom l'arête nord-est qui le relie à la Pointe de Tukucha.

« Encore quelques semaines et c'est l'été !

— L'Expédition arrive au bon moment, ne trouves-tu pas ? »

Ichac fait des visées. L'altimètre indique 3 400 mètres.

« Nilgiri nord 111° est. Pointe de Tukucha 270° ouest... Elle est fausse, cette carte ! C'est évident. L'immense cirque de la Dambush

Khola est limité au nord par une arête qui descend de la Pointe de Tukucha ! Au pied nord du Dhaula, il y a un autre bassin, voilà tout ! Mais s'il faut passer cette arête pour gagner le bassin avant d'attaquer la face nord, on y sera encore l'année prochaine. »

Je commence à être sérieusement ébranlé. Pour aujourd'hui, il faut en rester là.

« Filons en bas, si nous voulons être au camp ce soir ! »

Nous faisons de grandes descentes en ramasse^[49] dans la neige. Arrêts. Photos. Nous glanons ça et là des pierres pour les géologues et, à 16 h 30, brûlés par le soleil, heureux, nous dégustons au camp de Tukucha un merveilleux thé au lait.

« Comment, vous n'avez pas vu le Dhaula ? »

Nos camarades s'étonnent. Ils attendaient sans doute une carte au 1/20 000^e en relief et en couleurs, au retour de notre promenade !

« Ne vous faites pas d'illusion, on rapporte souvent peu d'une reconnaissance. Tout est tellement immense ! Il faudrait sûrement des jours et des jours de marche pour voir la face nord, même de loin...

— Pas de courrier ? demande Ichac.

— Rien, répond Noyelle, j'en ai parlé à G.B. qui fait une enquête.

— Et l'Annapurna ? Vous l'avez vue ? fais-je à Oudot et Schatz qui viennent de rentrer.

— Le haut seulement...

— Ah, enfin !

— Le peu qu'on en a aperçu est sympathique. Bonne impression, hein, Oudot ? Pour y accéder, par contre... Je crains que ce soit un de ces puzzles ! Il faut dire que nous avons vu ça de très loin.

— On a repéré au-dessus des gorges de la Miristi une vague dépression dont le versant qui nous regarde a l'air praticable. L'autre versant, c'est une inconnue. Il faudrait y aller voir de plus près...

— Tu as raison, il faut en avoir le cœur net, dis-je au toubib. Dès que vous serez reposés, vous pourrez repartir. Pour plusieurs jours cette fois... »

Pour l'instant, nous nageons toujours en plein mystère.

Les discussions sont interminables, mais ne font pas progresser d'un iota nos connaissances.

« Eh, Maurice ! Le grand patron ! »

Noyelle arrive avec G.B. et un personnage d'une quarantaine d'années, bien vêtu, porteur de chaussures. Il a de belles moustaches tombantes. Son regard est intelligent.

C'est le suba, le préfet du district !

Saluts hindous de part et d'autre.

« He is of Thinigaon »^[50], me dit avec un accent prononcé notre ami G.B. en désignant un indigène, resté jusqu'ici à l'écart. G.B. me précise :

« A friend of the Great Man^[51] ! »

Un questionnaire harassant s'engage, car l'homme est un Shikari qui prétend connaître parfaitement le col de Tilicho. Il faut le traîner devant notre carte :

« Col de Tilicho, au pied de l'Annapurna ?... non ? Là. Ah !

— Ce n'est pas possible ! Au nord des Nilgiri ? Pas au sud ? Pas vers la Miristi ? »

Il confond sûrement avec un autre col : le Thorungsé, au-dessus de Muktinath !

« Non, regarde, il dit que non !

— Voyons, c'est très grave ! Si le col de Tilicho est au nord des Nilgiri, il faudrait les traverser pour aller vers l'Annapurna, ce qui est impossible, ou faire un grand détour par le nord.

— Il peut nous conduire au col de Tilicho ? À deux jours de marche ? Mais alors, tout change ! Nous verrons bien sur place.

— Effectivement, sur la carte, il y a une étoile indiquant un passage au nord des Nilgiri.

— Regarde ! Le col de Tilicho est pourtant bien marqué, entre les Nilgiri et l'Annapurna ! Les topographes se sont peut-être trompés de nom^[52] ?... Il doit y avoir quand même un col. Eh ! Demande-lui, à l'homme de Thinigaon, s'il y a un passage entre Dana et Manangbhot.

— Il n'en a jamais entendu parler ! »

Qui faut-il croire ? Il n'y a qu'une solution : voir le Tilicho de l'homme de Thinigaon ! Mais cela concerne l'exploration de l'Annapurna, nous irons plus tard. Pour le moment, nous en sommes au Dhaulagiri.

Le lendemain, Lachenal et Rébuffat reviennent, enthousiastes. Le guide les a conduits tout à fait sur la droite du glacier Est du Dhaulagiri, presque sous la Pointe de Tukucha.

« Le shikari, c'est un grand chef, déclare admiratif Lachenal qui s'y connaît.

— Des petits garçons, à côté de lui, ajoute Rébuffat.

— C'est bon à savoir pour l'avenir. Alors, et ce glacier ? »

Rébuffat m'explique.

« On est monté jusque vers l'altitude du Mont Blanc après avoir

bivouaqué à 4 000 mètres environ. Le glacier Est ? Une cascade de glace. Il doit tout de même être possible de le remonter, mais ce ne sera pas une promenade ! »

Lachenal continue :

« En supposant que nous arrivions à remonter le glacier, je ne vois pas très bien comment on rejoindra l'arête nord. À mon avis, il ne faut pas y penser ! Une véritable Walker ^[53] avec des séracs suspendus !

— Vers le sud, reprend Rébuffat, elle est peut-être plus facile à atteindre. Vue d'en bas, elle n'a pas si mauvaise allure, cette arête. Bien sûr, elle est longue, mais pas très inclinée. À la jumelle, on a vu des tours de glace. Pas infranchissables !...

— En tout cas, on s'est complètement illusionné sur l'échelle. Tout est beaucoup plus grand qu'on ne l'imaginait. Tu es bien d'accord, Gaston.

— Oh, c'est sûr ! »

La technique alpine est ici dépassée. La tactique des camps étagés s'impose. L'aventure individuelle fait place à l'entreprise collective. Nos camarades aujourd'hui se rendent compte de ce qu'est l'himalayisme et de ce qu'il suppose : une équipe. Pendant qu'ils se jettent, voraces, sur du « singe » à la vinaigrette, nous faisons des commentaires.

Tout cela est peu encourageant. Mais ces premières reconnaissances nous ont permis de prendre contact avec la montagne himalayenne et de pénétrer au cœur des problèmes qu'elle pose. Il n'était pas question de les résoudre en quarante-huit heures. C'est maintenant seulement que nous pourrons commencer à faire le siège en règle de nos objectifs.

Tandis que Couzy, Oudot et Schatz iront étudier l'accès de l'Annapurna par la Miristi Khola, Ichac, Terray et moi nous explorerons la face nord du Dhaulagiri et ses accès par la Dambush Khola.

À l'aube du 26 avril, grand départ des deux caravanes pour plusieurs jours. Des sherpas nous accompagnent avec des unités-altitude et des skis.

Le shikari de Lachenal et Rébuffat nous conduit jusqu'aux premiers névés. Il n'a jamais dépassé cette limite. Après un rapide déjeuner, nous le renvoyons.

Il fait une chaleur écrasante. La neige devient une véritable soupe. Nous chaussons les skis afin de ne pas trop enfoncer. Pour les sherpas qui ont de la neige jusqu'au ventre, cette montée est odieuse.

5 heures ! Les sherpas, sauf Ang-Tharkey, doivent redescendre. Il faut installer le camp.

Impossible de quitter nos lunettes spéciales. La réverbération est trop forte pour nos yeux fatigués. Autour de nous, la face nord, immense, de l'aiguille de Tukucha nous écrase. Elle ruisselle de lumière...

Première nuit en altitude !

Les tentes sont minuscules. Nous les appelons des « tentes-cercueils ». On y pénètre en rampant. Mais elles ne pèsent que deux kilos car elles sont en nylon et en duralumin. Elles tiennent dans le fond d'un sac ! Sur le ventre, enfoncés dans nos sacs de couchage et allongés sur des matelas pneumatiques, Ichac, Terray et moi nous faisons la « cuisine ». Attention aux mouvements brusques, les centimètres sont comptés. Il faut un moral solide pour résister à l'oppression d'un univers aussi limité...

Le lendemain, dès le départ, la cadence, sous la direction de Terray, est rapide. Veut-il prendre une revanche ? Son indisposition l'avait tellement affaibli qu'il ne marchait plus qu'avec difficulté. Nous avons peine à le suivre. La pente est raide, à la limite d'adhérence de nos peaux de phoque : il nous faut même parfois pousser sur nos cannes. Le soleil est déjà au-dessus de nos têtes. Le terrain devient difficile ; nous plantons les skis verticalement dans la neige pour les retrouver à la descente. L'altitude, qui est à peu près celle du Mont Blanc, nous fatigue. Malgré la faim qui nous tenaille nous continuons vers le haut pour arriver à un replat. Terray « rame »^[54]. A-t-il trop préjugé de ses forces renaissantes ? Je ne sais. En tout cas, il doit faire appel à toute son énergie pour gagner le replat.

Il se laisse lourdement tomber sur la neige :

« Je suis sans forces, nous dit-il, j'ai l'impression que je vais crever. »

Par prudence, il va redescendre vers le premier camp après un bon thé chaud.

« C'est le mal des montagnes, dit Ichac. Tu n'es pas encore bien rétabli. En perdant de l'altitude, tu récupéreras immédiatement. »

Ang-Tharkey, après nous avoir aidés à installer le deuxième camp, redescendra le rejoindre.

Nous faisons nos adieux à notre camarade et nous coupons de biais de vastes pentes de neige dominées par de grands murs de séracs. Le danger d'avalanche est réel sans être excessif ; en toute conscience, nous prenons le risque. Le plus rapidement possible, nous gagnons le rebord de la pente qui doit nous mener au col et nous amorçons une longue montée rendue extrêmement pénible par l'altitude. Nous ne

sommes pas encore acclimatés. Le col est loin : nous nous décidons à renvoyer Ang-Tharkey. Un petit îlot de cailloux en pleine pente peut convenir à l'installation d'une tente. Après avoir posé sa charge, Ang-Tharkey repart immédiatement pour ne pas être pris par la nuit.

À partir de 5 000 mètres d'altitude, les maux de tête sont fréquents. Ils ne tardent pas en effet à se manifester violemment. Les cachets d'aspirine qu'Oudot, prévoyant, nous a distribués sont les bienvenus. Quoique très fatigués tous deux, nous ne pouvons fermer l'œil. Au soleil levant, nous partons vers notre fameux col, laissant la tente sur place. Nous montons beaucoup plus rapidement que la veille. En une heure à peine, nous arrivons sous le col. Le soleil du matin donne un relief extraordinaire et des couleurs très pures à l'arête qui file devant nous.

« Ah, mon pauvre vieux, ce n'est pas encore le vrai col ! » dis-je à Ichac profondément déçu.

Au lieu de déboucher sur une vallée, nous avons devant nous un cirque de neige tôleée ^[55].

« Maurice, regarde là-bas ! Le col est de l'autre côté, à deux heures au moins d'ici. »

Le manque d'entraînement, malgré la marche d'approche, la non-adaptation à l'altitude se manifestent par une fatigue anormale.

« Il faudra que tout le monde fasse des reconnaissances et passe des nuits entre 5 000 et 6 000, dis-je à Ichac, même les sherpas. Je m'en rends compte aujourd'hui ; sans acclimatation préalable, on ne peut aller à très haute altitude. » Comme nous approchons du col, un vent glacial nous accueille. Nous revêtons les anoraks et cuissards en nylon bleu, étanches à la neige et au vent.

« Ça, alors ! Pas banal ! Une vallée qui démarre près d'ici !

— Pas portée sur la carte, m'assure Ichac, c'est une vallée inconnue !

— Elle descend vers le nord et se divise en deux immenses branches.

— Pas de Dhaula ! Ce n'est pourtant pas cette pâle imitation, ce faux, en face de nous », dit mon camarade en désignant un sommet de 7 000 qui ressemble étrangement au Dhaulagiri.

Devant nous, peu profonde, la « Vallée inconnue », suivant l'expression d'Ichac qui adore « baptiser », descend en pente douce. Elle est large, de type glaciaire. Les alternances de neige et d'herbe jaunie font songer à la robe tachetée d'un tigre.

« Pour voir la face nord du Dhaula, il faudrait aller sur la gauche, complètement à l'autre bout de la vallée ; il doit y avoir un sacré

spectacle sur l'autre versant ! »

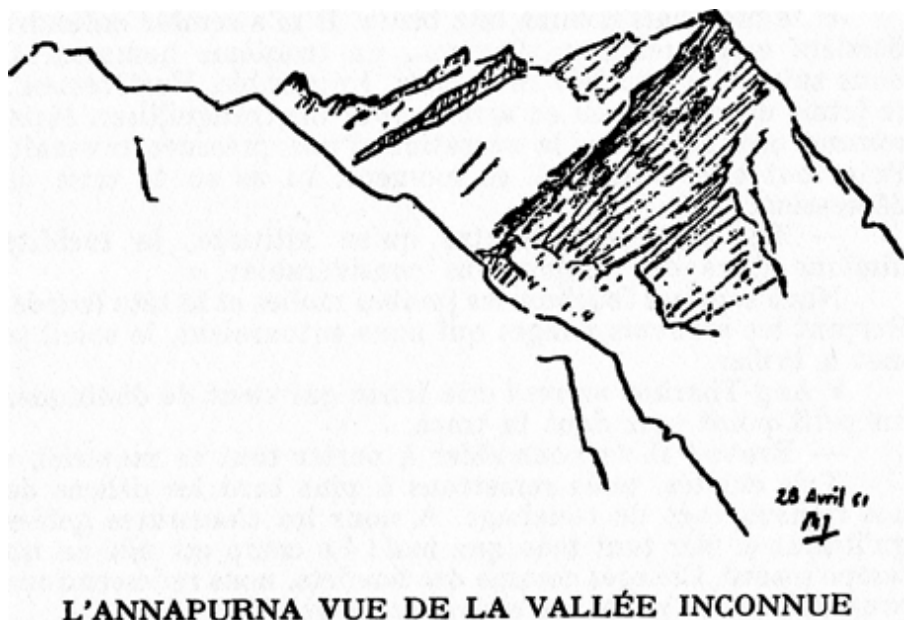
Mais mes paroles n'ont pas l'air d'enthousiasmer Ichac.

« Il est trop tard maintenant, me répond-il, nous n'avons pas le matériel de campement nécessaire.

— Tu as raison.

— Descends un peu si tu veux, je ferai un tour d'horizon en photo, et nous filerons. »

De l'autre côté de Tukucha, au-dessus des Nilgiri, émerge un puissant sommet qu'Ichac identifie : c'est l'Annapurna.



L'ANNAPURNA VUE DE LA VALLÉE INCONNUE

Il en fait un rapide croquis, tandis que je le rejoins. La bise est aigre. Les nuages arrivent. Après avoir avalé le contenu d'un tube de lait condensé, nous prenons le chemin du retour...

Le pas automatique, le regard fixe, nous marchons sans mot dire. Le souffle est insuffisant. Nous nous perdons dans nos rêves. J'imagine la douce vallée de Chamonix, les arbres d'un vert tendre si reposant ! Ces sentiers ombragés où il fait bon se promener...

Mes forces faiblissent, je le sens. La dernière côte avant le col est une épreuve. Ichac fait la trace. J'essaie de la suivre. En vain. Tous les dix pas, je me vautre dans la neige.

Je n'en peux plus !

Mon camarade m'invective. C'est le seul remède dans ces cas-là.

Enfin, l'arête ! Quel soulagement ! Mais il y a encore toute cette descente.

À ma grande surprise, dès le début de la descente, je me sens des ailes. Nous dégringolons vers le camp. En quelques minutes nous y sommes. Nouvelle expérience pour moi : en montant on souffre de l'altitude, du manque d'oxygène et de l'essoufflement, en descente rien de tout cela, tout est au contraire très facile.

L'eau pour le thé chauffe. Ichac me raconte une curieuse anecdote. Cela se passait tout à l'heure sur le plateau :

« Je marchais comme une brute. Il m'a semblé entendre derrière moi quelqu'un d'autre... un troisième homme... Il nous suivait. Je voulais te le crier. Impossible. Furtivement, je jetais un coup d'œil en arrière pour me tranquilliser. Mais, comme une idée fixe, la sensation d'une présence revenait. Puis tout s'est calmé. À ce moment, tu as eu ta crise de dépression.

— Tu vois, cela montre qu'en altitude, la lucidité diminue dans des proportions considérables. »

Nous sommes fourbus, les jambes molles et la tête lourde. Perçant les mauvais nuages qui nous entouraient, le soleil se met à briller.

« Ang-Tharkey arrive ! crie Ichac qui vient de distinguer un petit point noir dans la trace.

— Bravo ! Il va nous aider à porter tout ce matériel. »

Très excités, nous remettons à plus tard les délices de nos fameux sacs de couchage. À nous les chaussures gelées qu'il faut enfiler tant bien que mal ! Le camp est plié en un temps record. Chargés comme des baudets, nous redescendons prudemment la pente en mauvaise neige.

« Salam, Ang-Tharkey !

— Tired^[56], sir ? »

Il veut tout prendre à lui seul ! C'est un supplice que de résister à la tentation, j'ai les épaules sciées ! Mais il est plus sage de répartir les efforts. En route ! Nous dévalons les pentes avalancheuses qui ne m'inspirent pas confiance à cette heure-ci. Voici l'arête, cauchemar de Terray. Les skis sont toujours là.

Ang-Tharkey continue à pied jusqu'au camp tandis que nous traçons à petite vitesse de belles arabesques dans une neige très inégale.

Le lendemain à Tukucha, nous sommes reçus triomphalement. Terray, redescendu la veille, va mieux, mais est encore sous le coup de la fatigue. Nos camarades nous pressent de questions :

« Alors, le Dhaula, que donne-t-il ?

— Où se déverse-t-elle, cette face nord ?

— Dans la lune... »

IV. LE GLACIER EST

À part Couzy et Schatz, tout le monde est ici. Excellente occasion d'examiner la situation.

Oudot, qui les a quittés il y a peu, rapporte qu'il est allé le 27 avril sur la dépression d'aspect sympathique vue la première fois depuis Lete^[57].

« Pénible, mais accessible aux coolies. De là, on voyait l'Annapurna... mais de très loin ! Des arêtes supérieures, un éperon descend dans le vallon de la Miristi Khola. Peut-être que...

— Et le col ?

— Pas de Tilicho en vue ! Je me suis arrêté là, laissant filer les deux autres.

— Au fond, dis-je au bout d'un moment... il y a trois problèmes. Pour le Dhaulagiri, il faut explorer la région nord et ses accès. La reconnaissance que nous y avons faite, Ichac et moi, a levé un coin du voile, mais n'a pas résolu le problème.

— Ce n'est pas un problème, dit Ichac, c'est un mystère. J'ai mes petites idées là-dessus, mais, évidemment, il faudrait voir sur place.

— Il faut donc organiser une nouvelle reconnaissance par là. C'est loin, c'est haut, il faudra « mettre tout le paquet » !

— Moi, j'en suis, dit Terray, dès que je le pourrai. J'en ai assez d'être malade. J'ai peiné terriblement l'autre jour avec Ichac et Maurice. Je veux ma revanche. D'ici deux jours, je serai rétabli.

— Je ne veux pas m'imposer, dit alors Oudot, mais j'avoue que j'aimerais bien partir aussi. Je passe mon temps à distribuer de l'Epsomsalt aux « clients » de Tukucha.

— Le prestige, mon vieux. Et puis, tu viens de rentrer !

— Notre prestige est si grand qu'il pourrait se passer de moi pendant quelques jours.

— Ça ne t'amuse plus, les réponses que font les jolies Népalaises quand tu leur demandes si elles ont de la fièvre ? demande Noyelle en riant.

— Le pittoresque, ça s'émousse. Quand on les a vues avaler de la

poudre insecticide ou du mercurochrome, on a tout vu !

— Au vrai, dis-je alors, ça m'ennuie que le médecin de l'Expédition s'absente trop longtemps de Tukucha, mais il ne serait évidemment pas mauvais que tu t'acclimates toi aussi.

— Alors, on partira tous les deux, décide Terray.

— D'accord.

— Je te préviens, dit Terray à Oudot, moi, je vais jusqu'au bout.

— On y sera ensemble.

— Quelle que soit la longueur de l'itinéraire, quel que soit le nombre de cols à traverser, quelles que soient les difficultés, je ne m'arrête pas.

— Il suffit que vous alliez jusqu'au point d'où vous pourrez prendre un croquis de toute la région du nord du Dhaulā, dis-je.

— Bien, répond Terray, mais je ne plaisante pas sur les moyens. Il me faudra deux sherpas, six porteurs qu'on engagera dans le patelin, au moins huit jours de vivres...

— Nous verrons tout ça en détail.

— Deuxième point ? demande Lachenal que la fièvre d'action de Terray a manifestement excité.

— Deuxième point, c'est l'Annapurna. Il faut approfondir la question, mais il est nécessaire d'attendre le retour de Couzy et Schatz pour décider quoi que ce soit de ce côté. Pour le troisième point...

— Ah ! C'est pour nous, Gaston, dit Lachenal à Rébuffat.

— ... et ça, c'est un problème qui demeure entier...

— Pas pour longtemps ! hurle Lachenal.

— Tu ne sais pas de quoi il s'agit !

— Tu parles !

— Le glacier Est du Dhaulā ! dit Gaston.

— Exactement. Peut-on le remonter et, dans l'affirmative, peut-on ensuite accéder à l'arête sud-est à gauche ou à l'arête nord à droite ? Là encore, la reconnaissance que tu as faite dans le coin avec Biscante n'a pas été poussée assez loin pour qu'on puisse se faire une idée précise.

— Suffisamment tout de même pour être assez pessimistes, répond Gaston. Je crois que la remontée directe du glacier ne sera pas commode. D'après ce que nous avons vu, c'est une immense pente glaciaire encombrée de séracs, barrée par d'innombrables crevasses. Sans arrêt des avalanches s'écroulent. Pas très sympathique.

— Je pars avec vous, dis-je à Lachenal et Rébuffat. Nous irons à cheval le plus loin possible et nous installerons un petit camp de base

au pied du glacier. C'est bien le diable si nous ne résolvons pas le problème. »

La journée du lendemain est un repos pour tout le monde. Le matin, Ichac, Noyelle, Rébuffat et moi en profitons pour nous rendre sur un promontoire au sud de Tukucha d'où nous voyons parfaitement le Dhaulagiri. Aux jumelles, je repère les obstacles du terrible glacier Est. En passant à gauche, c'est-à-dire rive droite, on peut éviter, sauf dans le haut, la majeure partie des séracs. Le problème, c'est d'atteindre une des deux arêtes.

Le Dhaulagiri, vu d'ici, est magnifique ; les brumes matinales traînent encore dans les vallées. Neiges et glaces brillent et font cligner les yeux. Le ciel est bleu pastel. Sur un autre piton rocheux, à deux cents mètres de nous, à peine, un vautour observe, immobile.

*

Voilà un mois que nous sommes en Asie !

Les courbatures rendent le réveil pénible.

« Et ces canassons, ils arrivent ? demande Biscante à G.B. Lève-toi, Maurice, tout est prêt. »

J'avoue que ce matin je ne participe que de très loin aux préparatifs.

À cheval, nous parcourons la grande plaine rocailleuse de la Gandaki. Les sherpas nous font passer par Larjung. Sans doute pour faire tourner les moulins à prières. Ce village, aux ruelles recouvertes d'un toit, car la neige ne doit pas manquer l'hiver, est très pittoresque. Un kilomètre plus loin, nous abandonnons nos montures. La caravane se dissémine dans les pentes herbeuses. De nombreux yacks et vaches broutent avec ardeur l'herbe grasse. Sur les flancs de la montagne, des arbres couverts de fleurs parfumées, qui vont du rouge au rose, jalonnent notre route. Il est difficile d'observer un horaire dans ce paradis. Aujourd'hui – les sherpas n'y comprennent rien – nous accordons aux porteurs toutes les pauses qu'ils réclament. Il est paradoxal de penser que quelques heures après avoir vu ces fleurs géantes, cette herbe accueillante, nous marcherons sur des glaciers d'une ampleur telle que notre hardiesse se transformera en respect plus ou moins terrorisé. Tout le jour nous grimpons.

Nous quittons la zone des arbres. Une herbe pauvre et rase témoigne seule qu'à cette altitude la végétation continue. Les charges montent régulièrement. Les névés se multiplient. Le soir venu, nous aménageons un camp de base sur la dernière plaque de terre. Le poste

de radio est installé. Il permet de recevoir et d'émettre à plus de dix kilomètres. La liaison avec Tukucha est établie. J'écoute avec une satisfaction presque puérile la voix de mon ami Ichac qui me transmet les dernières nouvelles et les derniers potins de la ville.

« Allô, Matha ? Bien arrivé. L'endroit est lugubre ce soir avec ce temps. Tous couchés, ici...

— Noyelle part demain matin pour vous rejoindre. Couzy et Schatz sont rentrés.

— Ah... Alors, l'Annapurna ?

— Ils ont marché trois jours. Ils ont réussi à gagner le fond de la Miristi Khola.

— Bravo !

— Ils l'ont traversée et se sont heurtés à un éperon qui descend de l'Annapurna.

— Celui qu'ils ont vu avec Oudot le 27 avril ?

— Exactement. Il paraît que cet éperon est immense. Après un début sympathique, il doit se raccorder à l'arête faîtière, mais la jonction est invisible d'en bas.

— Est-ce qu'ils sont allés plus loin ?

— Non. Il leur paraît difficile de contourner l'éperon pour aller voir la face nord.

— Ils n'ont donc pas vu le col de Tilicho ?

— Pas le moindre col. S'il y a vraiment un col de Tilicho qui mène au pied de la face nord de l'Annapurna, il est ailleurs.

— L'homme de Thinigaon avait raison ! Ils ne sont pas trop fatigués ?

— Si. Ils se reposent. Quel temps fait-il là-haut ?

— Très froid. Dans les nuages. Salut à tous.

— Salut... et bonne chance ! »

Soudain je pense aux coolies venus jusqu'ici. Où vont-ils coucher ? Il y a une tente en supplément. Quelques-uns d'entre eux pourront s'y serrer.

Après avoir avalé un bon thé, je vais inspecter l'installation.

« Ang-Tharkey, coolies ?

— Yes, sir !

— Where ?

— Here, Bara Sahib ! »

Comment ici ? Dans la tente ? Ils sont six ! Je vais jeter un coup d'œil. Dans l'obscurité, je distingue mal les bras, les jambes, mais je

flaire une odeur... à tomber sur le coup ! Comment peuvent-ils respirer ?

Dès l'aube, nous nous dirigeons rapidement vers la grande chute glaciaire. De près, et au petit jour, elle est impressionnante. La caravane se compose de mes deux camarades Lachenal et Rébuffat et des sherpas Ang-Tharkey, Foutharkey et Sarki qui, pour la première fois, vont s'attaquer à de grosses difficultés techniques.

Tout le jour, à la recherche de ponts de neige^[58], nous naviguons entre d'immenses barrières de glace ou le long de crevasses béantes. Sans pouvoir les éviter, nous progressons sous la menace de gigantesques séracs prêts à s'écrouler. Du coin de l'œil, en taillant ou en « cramponnant », nous surveillons avec inquiétude l'équilibre précaire des énormes masses de glace.

La pente se redresse fortement. Nous taillons de nombreuses marches. Les sherpas peinent avec leurs sacs de vingt kilos. Le temps, menaçant depuis 11 heures, s'aggrave brusquement. Il faut installer le camp sur un replat à l'abri des chutes de séracs. Il est 14 heures et nous n'avons atteint que le milieu du glacier !

Il neige ! L'après-midi est perdu.

La nuit est assez agitée : mes compagnons ne peuvent fermer l'œil.

Le matin, nous nous levons de très bonne heure, car tous les jours des orages se déclenchent à partir de 2 heures de l'après-midi. Le tonnerre, dont le bruit se répercute sans fin sur les parois environnantes, roule en général sans discontinuer jusqu'au soir.

Le jour pointe ; la première cordée escalade la pente de glace au-dessus du camp. Dans nos sacs sonne la « quincaillerie »^[59]. Nous sommes prêts à tout. La glace est très dure à cette heure matinale. Les sherpas « cramponnent » correctement, mais lentement. Comme nous l'avons remarqué avant-hier du môle d'observation, le meilleur, sinon le seul itinéraire, emprunte la rive droite du glacier.

À près de 5 000 mètres, nous commençons à souffler. Les sherpas, lorsqu'ils s'arrêtent, s'appuient, pliés en deux sur leur piolet et vident leurs poumons avec un sifflement sonore qui nous devient coutumier. Déjà certains coolies soufflaient ainsi pendant la marche d'approche.

Bien qu'il n'y ait pas de critères rigoureux, il me semble que je souffre moins de la raréfaction de l'oxygène que Lachenal et Rébuffat. Effet favorable des dernières nuits passées à 5 000 mètres. Cette observation me confirme la nécessité de « faire passer » tout le monde entre 5 000 et 6 000 mètres avant une attaque de grand style.

Il est midi. Déjà ! Nous sommes encore à trois cents mètres du plateau marquant la fin des difficultés.

Un glacier est analogue à une rivière. Aux replats où il s'étale

placidamente succèdent des chutes mouvementées. Le parcours de ces trois cents mètres est problématique.

« Mauvais aspect ! constate Lachenal.

— Pas rassurant, regarde les blocs de glace qui sont déjà tombés ! s'exclame Rébuffat.

— Partout de la glace vive, dis-je désappointé. Et... quelle pente ! Il va falloir traverser tout le glacier et essayer la rive gauche.

— Avant de s'engager de ce côté-là, il faudrait voir juste au-dessus, puis à gauche contre le rocher, avise Rébuffat.

— Allez voir tous les deux si ça « sort ». J'attends ici avec les sherpas. »

En un clin d'œil ils viennent à bout de la première pente de glace verte, polie et joliment relevée.

« Bravo ! Ça c'est du boulot », ne puis-je m'empêcher de leur crier.

Cette maîtrise me réconforte. Les sherpas sont stupéfaits. Au bout de quelques minutes, j'entends un appel.

« Oh, Maurice !... Ne passe pas à gauche ! Tu peux monter, on va voir un peu sur la droite !... »

C'est Lachenal.

« O.K. Faites attention ! »

Le ciel est livide, c'est le mauvais temps quotidien !

Mes deux camarades se promènent dans un terrain extrêmement dangereux. À tout moment, ils peuvent être pris sous un sérac.

« Go ! » dis-je aux sherpas qui ne sont pas très rassurés.

Je suis obligé de tailler pour eux de nombreuses et confortables marches et des prises pour les mains. Les sacs encombrants les déportent vers le vide. L'inclinaison est si forte qu'en restant droit on peut sans difficulté lécher la glace !

« Rien à faire ! me crie une voix d'en haut.

— Une énorme crevasse barre tout le glacier », rugit l'autre.

Un certain nombre de jurons sonores ponctuent leur déconvenue.

« Ça ne va pas ? dis-je en les rejoignant derrière le sérac. Alors il faut traverser. Il y a peut-être un passage de l'autre côté... »

Il neigeote. Le plafond est bas. Le tonnerre gronde sans discontinuer, mettant nos nerfs à l'épreuve. Tous les six, nous sommes au milieu de séracs gigantesques, submergés par les difficultés imprévues qu'oppose la montagne. Des craquements sinistres font trembler les gros blocs de glace sur lesquels nous progressons. Le glacier est blême, la clarté blafarde.

Courageusement, bien qu'impressionnés, Lachenal et Rébuffat poussent une incursion dans la direction indiquée.

En les attendant, personne ne dit mot. Par moments, le glacier est ébranlé de secousses et de tremblements significatifs. C'est le moment de rester impassible.

Les autres reviennent, le visage sombre.

« Impossible, me déclarent-ils.

— Pas rose, dis-je perplexe, mais... s'il n'y a rien à faire...

— Maurice, il vaut mieux redescendre, assure Rébuffat, ça sent mauvais ici. »

Brusquement, un gros craquement prolongé se fait entendre. Nous tendons l'échine... Ce n'est pas pour nous cette fois-ci !

« Allez, allez ! On va y rester ! gueule Lachenal, droit en bas !

— Filons ! » hurle l'autre.

Le roulement sans fin du tonnerre ajoute à l'effroi général. Ce n'est plus une retraite, c'est une fuite devant la montagne qui s'apprête à frapper.

« Si on n'est pas pris, on a de la veine ! a le temps de souffler Lachenal en se précipitant dans la pente avec un sherpa au bout de sa corde.

— Hue ! Grouille ! »

J'invective le mien, trop lent à mon gré.

À la queue leu leu nous descendons le mur de glace.

Une grêle violente s'abat sur nous. Il faut se maîtriser pour ne pas aller trop vite, pour accomplir chaque geste avec l'adresse nécessaire.

« Attention aux sherpas ! Qu'ils ne « dévissent »^[60] pas, dis-je dans le vent à Lachenal.

— On ferait un sacré saut ! » me lance-t-il sans ralentir.

La grêle faiblit. En bas du mur, nous sommes hors de danger.

« Si près du but !

— Il ne faut pas insister dans ces cas-là ! »

Et je réfléchis : même si nous étions arrivés sur le plateau, il eût été fou de vouloir faire passer le gros de l'expédition par ici. Le risque est trop grand. Aucune victoire ne justifierait un impôt humain consenti délibérément.

La neige fait place à la grêle. Le brouillard nous entoure. La visibilité est réduite à cinq mètres. Des ombres grises apparaissent de temps à autre. Des fantômes dégringolent vers le bas, vers le camp. Des avalanches de neige fraîche s'écroulent continuellement dans un

fracas épouvantable.

L'enfer s'éloigne.

Il restera pour nous un cauchemar.

Vers 17 heures, au camp de base, nous dégustons un bon thé chaud, préparé par Noyelle dès qu'il nous a vus apparaître.

« Alors tu es monté hier ?

— J'ai trouvé assez facilement. En arrivant, j'ai expédié le jeune Angawa à Tukucha. Bouche inutile... et puis Terray en avait besoin.

— Mais, quel jour sommes-nous ? Nous avons perdu la notion du temps !

— Eh, mon petit vieux, le 3.

— Le 3 mai déjà ! Il nous reste un mois avant la mousson.

— Et rien de décisif n'a été signalé sur le Dhaula ! Pour épuiser le problème, il faudrait aller voir les contreforts de l'arête sud-est, là devant nous.

— On pourrait peut-être y aller, nous ! s'écrie Lachenal.

— D'accord, dès que vous aurez les skis, allez vers le grand sommet neigeux qui est au bout.

— Chouette ! Une partie de ski !

— Je vais pouvoir faire des photos de la face sud ! »

Noyelle me propose d'entrer en relation par radio avec Tukucha : « J'ai parlé à Ichac il y a deux heures, nous dit-il, mais l'antenne grésillait tellement que j'ai préféré cesser l'émission.

— Tu avais des craintes pour l'appareil ? » blague Biscante.

Quelques minutes plus tard, la liaison est établie avec Tukucha :

« Ici Herzog. Quoi de neuf à Tukucha ?

— Ici, Ichac. Tout va bien au camp. Rien de nouveau. Lionel et Oudot sont partis ce matin. Mais vous ?

— Nous ne sommes pas arrivés au sommet du glacier, mais nous sommes fixés.

— Alors ? Vous tenez le bon bout ?

— Penses-tu ! Ces montagnes... imprenables ! Jamais l'expédition ne passera par là.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Moi ? Je redescends demain. Rébuffat, Noyelle et Lachenal iront faire à skis, sur l'arête sud-est du Dhaula, un petit sommet de 5 500 mètres, le Sommet Blanc. De là, ils pourront observer toute la face sud.

— Ont-ils besoin de quelque chose ?

— Expédie des vivres supplémentaires et trois paires de skis.

— O.K. Si tu descends demain, tu auras du thar à déjeuner.

— Du thar ?

— Le chamois de l'Himalaya. G.B. et le « great man » sont allés à la chasse – avec nos fusils – et en ont abattu trois. Il y en a un pour nous...

— Alors, je descends sûrement demain ! Et Lionel... il est parti tout de même ?

— Ne t'inquiète pas, il en a emporté un bon morceau !

— À demain !

— Salut à tous ! Fin d'émission. »

De bonne heure, le lendemain, j'abandonne mes camarades à la leçon de technique glaciaire donnée aux sherpas sur le gazon du camp.

Solitaire, je retourne vers Tukucha. Cette descente est un véritable enchantement. J'évite de perdre trop de temps, mais je ne puis m'empêcher de m'arrêter tous les cent mètres. Avec attendrissement, je passe sous les arbres aux fleurs rouges. Puis, en fredonnant, je redescends les pentes herbeuses couvertes de petites corolles printanières.

Entre deux sapins, caché pudiquement par des collines boisées, un lac vert aux eaux limpides me renvoie l'image des élégants Nilgiri. Les mélèzes qui l'entourent sont d'aspect moins austère que les sapins. Les rives sont revêtues de mousse tendre...

De mauvais sentiers conduisent vers la plaine caillouteuse de la Gandaki. Les eaux ont monté. Il va falloir se mouiller les pieds ! La terreur des ampoules me fait hésiter.

Par bonheur, un Tibétain s'approche. Il a compris. La coutume locale est fort commode. Délicatement, l'homme me prend sur son dos. Pieds nus dans les cailloux, malgré la charge et le courant, il traverse les bras grossis de la Gandaki et me dépose sur la terre sèche. Comment lui prouver ma reconnaissance ? Je lui tends une roupie. Très respectueux il me fait plusieurs saluts consécutifs. Pauvre bougre ! La générosité n'est guère pratiquée dans ces régions désolées. « Tiens, en voilà une autre ! » Il n'en croit pas ses yeux. Après s'être incliné profondément, il s'approche et... me baise les pieds. Un peu gêné, je ne sais que faire. Je me compose une attitude digne et seigneuriale. Puis je m'éloigne, un peu honteux.

À 13 heures, j'arrive à Tukucha où Couzy et Ichac me reçoivent joyeusement.

« Pour une fois, voilà de la viande ! dis-je entre deux bouchées.

Félicitations à G.B. pour le thar ! »

Je suis en pleine forme. Pour l'appétit, je rivalise avec Terray.

« Alors, si mauvais que ça, le glacier Est ?

— Techniquement, ça doit être de l'ordre de la face nord du Plan[61], mais incomparablement plus dangereux. C'est d'ailleurs l'avis de Biscante. On a eu une de ces frousses là-haut ! Pour redescendre, on avait des ailes ! Les sherpas ont tous « dévissé » plusieurs fois.

— Pas rigolo, tout ça ! dit Couzy.

— Jusqu'ici, il n'y a rien de perdu.

— Si ! Le temps, les journées qui filent... Le Dhaulagiri se défend bien.

— Rien ne dit que demain nous ne trouverons pas un itinéraire possible. »

Ichac coule un long regard vers Couzy, puis il me répond :

« Demain, ça m'étonnerait. Il faudra bien qu'on trouve un chemin, mais ce qui m'inquiète, c'est qu'aucun d'entre nous n'a encore aperçu le début d'un espoir. Les reconnaissances ne sont pas près d'être finies.

— Il y a encore des possibilités d'accès à l'arête sud-est. D'autre part, le haut du glacier Est qui nous a stoppés hier pourrait être tourné par la paroi de gauche.

— Alors là, Maurice, excuse-moi, mais...

— Oui, moi aussi je suis un peu sceptique, dois-je avouer.

— Schatz et moi nous sommes disponibles, fait observer Couzy.

— C'est vrai. Vous êtes reposés maintenant ?

— Et comment !

— Eh bien, vous allez faire coup double : vous acclimater à l'altitude comme nous tous et reconnaître définitivement le haut du glacier Est.

— Tu ne crains pas, demande alors Ichac, que cette sortie fasse double emploi avec la virée de Lachenal, Noyelle et Rébuffat au Sommet Blanc ?

— Non, eux ne pourront guère espérer autre chose que les possibilités de l'arête et de la face sud.

— De face en face et d'arête en arête, on finira bien par en avoir fait le tour, de ce Dhaul ! conclut Couzy. Alors on part demain.

— Congratulations for the thar ! [62] », dis-je à G.B. qui entre dans la tente. Il est très fier d'être excellent tireur.

Ce soir, il a envie de parler, je le sens. Il paraît désœuvré. Avec difficulté, nous engageons une conversation sur le Népal, les Gurkas,

la famille des Rana, omnipotente dans ce pays.

De son portefeuille, il tire ses ordres de mission. Un mois de retard ! Il aurait pu les montrer plus tôt. Il me tend des rouleaux (en papier de bambou) couverts d'écriture sanscrite et revêtus de plusieurs cachets compliqués : cela ressemble aux vieux diplômes de nos premiers rois !

Avec nous, il découvre chaque jour un monde de connaissances. Notre confiance en lui est entière et nous le traitons en égal.

« G.B., rice[63] ? »

— Thank you, sir. »

Son refus s'abrite derrière des motifs religieux. Les Hindous népalais ne peuvent en effet partager une nourriture quelconque avec des impurs. Mais, dans les circonstances présentes, la religion le lui permet. La véritable raison, c'est qu'il n'a jamais utilisé de fourchette. Il mange comme tous ici : avec les doigts. Il en a honte devant nous.

Vers 8 heures, le lendemain 5 mai, Couzy et Schatz quittent le camp. À leur tour d'aller se casser les dents sur le glacier Est ! Grand calme brusquement. Ichac et moi restons seuls à Tukucha.

« Soldier for Tansing ! Letters[64] ? »

Bien sûr, nous en avons toute une pile. Mais où est notre courrier venant de France ? Voilà plus de cinq semaines que nous sommes sans nouvelles ! Avec l'aide de G.B. nous écrivons une lettre en gurmukhi pour le post-master[65] afin de tirer la question au clair.

La monoculaire qui grossit près de vingt-cinq fois est montée sur le pied de la caméra. En haut du Sommet Blanc, à 5 000 mètres, nous ne tardons pas à découvrir nos camarades. Ils s'apprêtent à descendre. Ichac et moi nous nous disputons la longue-vue.

Belle démonstration de méthode française malgré une neige apparemment médiocre. À son style, je reconnais Lachenal qui exécute d'éblouissants virages sous l'œil éberlué des sherpas ; eux préfèrent descendre sur les fesses.

L'après-midi se déroulent de curieuses processions. Les femmes du village ont revêtu leur plus belle toilette. Elles portent des cruches ou des vases pleins d'eau et aspergent tout le monde. La cérémonie est destinée à attirer, par des invocations et des prières, une pluie qui se fait rare ! En montagne, il n'est pas de jour sans orage, mais dans la vallée, il ne pleut pratiquement pas, au grand dommage des récoltes.

Dans la rue principale, Ichac avec sa caméra mitraille à bout portant. Notre prestige de sahibs ne nous protège pas ; au milieu des rires, nous sommes copieusement arrosés. La caméra est vite hors de combat. Notre dignité est atteinte dans ce qu'elle a de moins

imperméable et, prudemment, nous opérons une retraite vers le camp. À vrai dire, nous prenons la poudre d'escampette !

À son retour, Rébuffat nous raconte avec effroi ce qu'il a vu du Sommet Blanc. Nous le pressons de questions :

« Que donne la face sud ? » demande Ichac et, sans attendre la réponse, j'ajoute :

« Quand nous l'avons vue de Baglung, elle avait l'air immense.

— Si tu l'avais vue de près, tu serais édifié ! Un pan démesuré de plusieurs kilomètres de haut sans un replat, quelque chose comme trois fois la face nord du Cervin déjà pas très engageante. Avec Biscante et Noyelle, on s'est regardé, les yeux ronds... La face sud, il vaut mieux ne pas y compter.

— Eh bien, on est fixé. Et l'arête sud-est ? L'autre jour, quand nous l'avons vue du glacier Est, tu étais le plus optimiste, tu nous disais...

— Je me suis trompé ! D'abord elle est d'une longueur incroyable, elle se développe à très haute altitude, et surtout elle est techniquement très difficile : des murs et des tours de glace, des rochers, du terrain varié, des gendarmes, ça n'en finit pas.

— Des emplacements de camp ?

— Aucun.

— Eh bien, dis-je, tout cela n'est guère encourageant.

— Oh ! répond-il, absolument pas question de passer par là.

— Je crois qu'aucun de nous ne se faisait beaucoup d'illusions sur l'arête sud-est, dit Ichac, pas plus que sur la face sud.

— Conclusions !

— Il faut tracer une grande croix sur ces deux voies. »

Assez affectés par ces mauvaises nouvelles, nous nous apprêtons à dîner dans la tente-mess.

Le lendemain, nous avons la visite d'un lama bouddhiste que nous avons déjà vu à Baglung. Sa robe grenat est d'une propreté douteuse. Son visage reflète une bonhomie joviale. Ichac qui aime manifestement la simplicité et la spontanéité des lamas bouddhistes lui donne généreusement à manger. Notre lama nous parle avec enthousiasme de Muktinath. Cette conversation se déroule par l'intermédiaire d'Ang-Tharkey et ne laisse pas d'être pittoresque. Voici à peu près ce qu'elle donne :

« Y allez-vous maintenant ? lui demandons-nous.

— Demain j'y serai, répond-il avec un large sourire.

— C'est pourtant loin d'ici ! »

Bien qu'il soit lama et capable d'oracles et prodiges, je ne pense

pas qu'il ait des bottes de sept lieues !

« Il faut venir, reprend-il, chaque jour il y a des miracles : des flammes sortent de terre, les prêtres font des prédictions !

— Nous viendrons sûrement ! Dans quelques jours... »

Ichac a soudain une idée magnifique :

« Irons-nous sur le Dhaulagiri ? »

Voilà, c'est le moment de se mettre à l'ouvrage ! Le lama se recueille. Il égrène les boules d'un énorme chapelet. Son regard monte vers le ciel, redescend vers ses mains... La scène se poursuit plus de cinq minutes. Nous restons muets et immobiles. Serons-nous les témoins de sortilèges extraordinaires ? Ne nous a-t-on pas décrit ces lamas comme des êtres surnaturels ?

Le lama, peu à peu, semble revenir sur la terre ; il se décide à parler :

« Le Dhaulagiri ne vous est pas favorable... » Puis il ajoute après un temps :

« ... Il vaut mieux l'abandonner et tourner vos efforts de l'autre côté.

— De quel côté ? » demande Ichac.

C'est que, pour nous, la question est d'importance !

« Vers Muktinath », dit-il, comme s'il s'agissait d'une évidence.

Est-ce de l'Annapurna qu'il veut parler ? L'avenir le dira.

Enfin du nouveau ! Lachenal arrive, très bronzé par le soleil.

Depuis quelque temps, il observait sur sa poitrine un petit bouton qui allait grandissant. Sa nature généreuse l'a si bien nourri qu'il est devenu un furoncle d'une dimension extraordinaire. Ichac ne résiste pas au plaisir de prendre une photo en couleurs de cette éruption phénoménale.

Lachenal a laissé Couzy et Schatz au camp du glacier. Les postes radio ne fonctionnent plus. Pendant quelques jours, nous resterons sans nouvelles. Vers 17 h 30, atterrissent (le mot n'est pas exagéré) de la falaise surplombant le camp, nos deux amis Oudot et Terray. Ce dernier est très excité. Il a une barbe qui lui donne un air terrible.

« Pour le Dhaul, mes petits gars !... vous pourrez repasser ! »

Ses lèvres vont chercher les mots plus en avant encore que d'habitude. Son verbe est sonore, presque furieux :

« Tu comprends, mon vieux Maurice, c'est infaisable, ton Dhaulagiri !... Dur en tabernacle !

— Venez vous asseoir et boire. Vous êtes tout couverts de poussière et de sueur ! »

Ce disant, j'espère qu'ils se calmeront un peu.

« Y a pas à manger par là ? réclame déjà Terray.

— On te prépare quelque chose. Alors, qu'avez-vous vu ?

— Voilà l'histoire depuis le début, explique posément Oudot. Le 3, nous avons installé nos tentes vers 4 500 mètres entre vos deux camps. Le lendemain, nous avons passé la nuit dans la Vallée Inconnue. Arrivés au col, les coolies ont fait quelques difficultés. Ils avaient peur : jamais ils n'avaient dépassé cette limite. Hier matin, à la première heure, Lionel et moi nous avons atteint le col que vous avez vu de loin et qui limite le bassin nord du Dhaula. Alors là, mon vieux...

— Alors ?

— J'en ai encore chaud, ne peut s'empêcher de brailler Terray. Des gorges effroyables !

— Mais où ?

— En face, on avait le Dhaula, reprend le toubib, le vrai, car à la montée j'ai confondu avec le faux ! Dans le fond, devant nous, un immense glacier tout crevassé...

— Sale bobine au possible, coupe son acolyte.

— ... un glacier crevassé qui s'écoule sur un canon dont les parois ont plusieurs kilomètres de haut.

— Tu vois, j'avais raison, dit Ichac qui a le triomphe modeste, tout descend donc par la Mayangdi Khola !

— Et tout ça, c'est immense, c'est tout un monde, ajoute Terray. Quant à l'arête nord, qui sépare donc le glacier en question du glacier Est sur lequel vous êtes allés, c'est un éperon mi-rocheux, mi-glaciaire, extrêmement « pentu »^[66]. L'arête nord-ouest, celle qu'on n'avait jamais vue, tombe sur les gorges. »

Tout cela est désolant ! Je murmure :

« Vraiment imprenable ? »

Ichac nous lance avec un petit air guilleret :

« Le lama nous a dit tout à l'heure : « Le Dhaula ne vous est pas favorable ! Allez du côté de Muktinath »... Eh bien...

— Eh bien, il faut y aller ! dis-je avec force, et dès demain matin !

— Vers le Tilicho ? dit Gaston.

— On va passer vers le Tilicho, au nord des Nilgiri, signalé par l'homme de Thinigaon et prendre à revers notre Annapurna.

— Pourquoi ne pas exploiter la reconnaissance à la Miristi Khola de Couzy-Oudot-Schatz ? Ils l'ont vue, l'Annapurna !

— Oui, mais de très loin. Et ils n'ont pas vu la face nord. Pour y

aller, ce n'est pas une petite histoire. Et puis, l'éperon ne me dit rien qui vaille. À eux non plus, d'ailleurs...

— Regarde la carte, coupe Ichac : par le Tilicho, on économise plusieurs jours de marche.

— Tu verras, dis-je, on arrivera pile sur la face nord... et les faces nord dans l'Himalaya sont souvent plus faciles ! Nous irons aussi loin qu'il le faudra pour trouver l'Annapurna ! Jusqu'à Manangbhot, si c'est nécessaire.

— Nous en sommes là !... À la recherche de l'Annapurna », constate Ichac désabusé.

V. À LA RECHERCHE DE L'ANNAPURNA

« Dépêche, Oudot, j'ai l'estomac dans les talons ! »

Ce matin, Lachenal et Terray ne s'amusent pas. Ils sont soumis par Oudot aux différents tests médicaux.

Séance de métabolisme, test de Flack^[67]... se succèdent pendant plus d'une heure. Il faut être à jeun, ce qui est pénible, car au retour d'une reconnaissance les appétits sont aiguisés.

Paisiblement, pendant que son camarade souffre, Lachenal, qui a terminé, se découpe d'énormes tranches de saucisson. Terray, de temps à autre, lui jette des regards en coulisse.

« Ciboire ! Va un peu plus loin, Biscante, avec ton saucisson !

— Tais-toi, tu vas fausser les résultats », coupe Oudot sans pitié.

Ces examens ont une importance extrême. Je craignais qu'Oudot ne soit d'abord alpiniste avant d'être médecin. Il n'en est rien. Il est les deux avec brio. Je souhaite un Oudot à toute expédition à venir !

Il me renseigne régulièrement sur la forme de mes camarades, les progrès de leur acclimatation à l'altitude.

Pendant que Terray se morfond, Ichac, Rébuffat et moi nous nous préparons à partir pour Manangbhot.

Par la Miristi, l'attaque de l'Annapurna paraît très problématique. Versant Manangbhot, elle devrait logiquement mieux se présenter.

« Bonjour à Tilman ! » gouaille Lachenal qui a fini son casse-croûte.

Tilman, grand nom de l'himalayisme ! C'est lui qui a vaincu le sommet le plus haut gravi jusqu'ici par les hommes, la Nanda Devi, 7 820 mètres. Nous avons appris au départ qu'il s'apprêtait à explorer la région de Manangbhot précisément. Son prestige parmi nous est immense. Étant donné l'équipe dont il dispose, ses objectifs doivent être, à mon avis, la reconnaissance des accès du Manaslu^[68] et de l'Annapurna. Mais les alpinistes sont si discrets au départ ! Il serait ridicule que deux expéditions attaquent le même sommet.

Foutharkey part en avant préparer les cantonnements à Thinigaon.

Nous emportons huit jours de vivres. Avant notre retour, Oudot et Terray auront le temps, si Couzy et Schatz échouent, d'aller sur le glacier Est.

Ces deux jours de repos m'ont été salutaires. Ils m'ont permis d'envoyer des nouvelles en France, de mettre à jour la petite comptabilité de l'expédition et de vérifier la bonne marche du camp. Mais cette vie sédentaire ne me convient guère et je suis très heureux de pouvoir repartir.

Sur la route du Tibet s'échelonnent de nombreuses caravanes chargées de sel et de riz. Nous traversons triomphalement la petite ville de Marpha, couverte de banderoles de prières. Les indigènes nous entourent joyeusement.

Les Tibétains sont encore plus nombreux qu'à Tukucha. Tous les bonbons de l'expédition sont distribués à une multitude de gamins qui papillonnent autour de nous. Marpha gardera un bon souvenir de nous. Plus tard, nous en aurons la récompense car les coolies d'ici viendront s'engager nombreux lorsque nous en aurons besoin. Fréquemment nous rencontrons des murs de prières, ornés de plaques de rocher sur lesquelles nous lisons l'inscription classique : « Om mane padme om [69]. » Très respectueux des coutumes religieuses de ces populations, nous n'omettons pas de passer à gauche des monuments. Peu à peu le terrain se transforme. L'aspect est beaucoup plus désolé encore que dans la région que nous venons de quitter. Vers le nord, le relief s'adoucit ; des collines aux pierres rougeâtres, une luminosité nouvelle, cette impression de désert, indiquent sans erreur possible que nous sommes à proximité du Tibet [70].

Au crépuscule, nous pénétrons dans le village misérable de Thinigaon. Les indigènes, très primitifs, y sont d'une saleté repoussante. Ils nous dévisagent avec méfiance. Une troupe hurlante, déguenillée, digne d'une cour des miracles, nous conduit à la seule maison convenable de Thinigaon. Foutharkey nous y reçoit avec le sourire. Il est déjà installé comme chez lui et donne ses ordres, avec la douceur et l'amabilité qui le caractérisent, aux nombreuses femmes qui l'entourent. Nous sommes chez le « great man », c'est-à-dire la plus haute autorité du village. Son habitation fait office de caravansérail. C'est aussi un habile commerçant qui sait acheter à bon compte les denrées nécessaires au village.

Le maître de céans arrive et nous fait les honneurs de la pièce qu'il nous destine. Celle-ci est d'une propreté très relative, mais un bon nettoyage la rendra habitable. Une odeur très forte, aigre et écœurante à la fois, règne dans la pièce. Ichac se précipite pour ouvrir les deux fenêtres aux volets clos. Je procède à un examen détaillé : des peaux tannées à l'urine sèchent lentement, des barils de beurre achèvent de

rancir dans un coin.

Il est temps de manger. Ang-Tharkey nous sert avec un cérémonial qui plonge tous les indigènes rassemblés autour de nous dans une profonde extase. Aucun d'entre eux jusqu'ici n'avait vu de sahibs. Des fourchettes ? Quels êtres compliqués !

Il fait encore nuit lorsque Ang-Tharkey nous apporte le petit déjeuner. Dehors, les étoiles scintillent dans un ciel très pur et ne sont pas très nombreuses : bon signe pour la journée. Au loin, spectacle saisissant, le Dhaulagiri, déjà éclairé par le soleil, émerge seul de l'ombre. Vu d'ici, sous cet angle son relief ressort étonnamment.

Le Shikari qui nous guide prétend connaître parfaitement le col de Tilicho mais il ignore le temps nécessaire pour l'atteindre. À la queue leu leu, nous marchons courbés sous les charges. Ang-Tharkey, Foutharkey, Panzi et plusieurs porteurs tibétains nous accompagnent.

Pour aller plus vite, nous leur avons prêté une paire de chaussures, mais par économie, ils les portent en bandoulière jusqu'à la neige.

Après plusieurs heures de marche, le shikari ne semble plus très assuré de ses dires : bien que nous le pressions de questions, il n'a pas l'air de savoir où est le col de Tilicho. En fait de shikari, ce n'est qu'un berger ; il connaît surtout l'accès des pâturages. Son rôle et l'importance qu'il se donnait diminuent avec l'altitude. Finalement, il marche tout tranquillement derrière nous.

Et c'est ainsi que le lendemain, après une nuit passée sous l'orage dans nos petites tentes, nous atteignons péniblement le fameux col de Tilicho.

Surprise ! D'après la carte, nous devrions déboucher sur une profonde vallée : celle de Manangbhot. Où est la merveilleuse apparition de la face nord de l'Annapurna qui devrait être à notre droite ?

Ébahis, nous avons devant les yeux un décor éblouissant de neige et de glace. De multiples sommets étincellent dans un ciel très pur. Paysage hivernal auquel une luminosité extrême donne une ambiance féérique.

Sur la droite, au lieu de l'Annapurna, se dresse un gigantesque rempart où les sommets de plus de 7 000 se succèdent à de courts intervalles. Nous le baptisons incontinent : la Grande Barrière. En face de nous s'ouvre, non pas une vallée profonde, mais un vaste plateau lacustre. Au centre s'étale un grand lac glacé, recouvert de neige, dont nous distinguons mal les dimensions. Sur la gauche, des falaises tombent à pic sur l'immense étendue blanche du lac.

« Où est l'Annapurna dans tout cela ?

— Pas beaucoup à hésiter, Matha ! Presque sûrement derrière le

beau sommet triangulaire qui est à droite dans le fond.

— Oh ! Je ne suis pas convaincu ! me répond Ichac.

— Moi non plus, renchérit Rébuffat.

— Et le col de Tilicho, où le places-tu ? reprend le premier.

— À l'autre bout du plateau, derrière le lac. Il doit commander la vallée de Manangbhot qui démarre tout au fond !

— Il va falloir que je vérifie, mais je ne suis pas très chaud pour ces hypothèses... »

Quoi qu'il en soit, il faut descendre vers le Grand Lac Glacé, ainsi que nous l'appelons déjà entre nous, faute de mieux.

Une heure plus tard, nous nous retrouvons sur la rive. Tandis que Panzi cuisine, les conversations vont leur train :

« Pas le moindre lac sur la carte ! Et il a au moins sept kilomètres de long...

— Oh ! Tu sais... la carte ! Ces sommets sont-ils tous indiqués ?

— À votre avis, où les eaux se déversent-elles ?

— C'est un entonnoir.

— Comme au Mont-Cenis.

— Moi, je vous dis qu'elles s'écoulent vers Manangbhot ! »

Chacun a son idée, chacun donne son opinion.

Il s'agit d'aller à l'autre extrémité du lac. Nous bouclons les sacs. La caravane suit la rive à notre gauche. Les superbes falaises rougeâtres nous obligent à emprunter la glace elle-même.

Les coolies ne sont pas très enthousiastes pour ce genre d'exercice. Ichac m'assure avec une corde en nylon et je m'aventure à quelque cinquante mètres de la rive. Je saute, je danse, je tape avec le piolet pour casser la glace et en mesurer l'épaisseur. Puis je crie à mes compagnons :

« Du billard ! Tout le monde en piste ! »

Un excès de prudence est cependant préférable à un risque mal apprécié : nous formons deux grandes cordées. Coolies et sherpas sont espacés d'au moins huit mètres. Ils ne comprennent pas que nous agissons ainsi pour assurer la sécurité de chacun et de tous : la présence de la corde les empêchera de former des groupes.

La première cordée s'ébranle à ma suite. J'amorce un vaste mouvement tournant pour déboucher de l'autre côté des grandes falaises. Derrière moi, un à un, les coolies pliés sous leur charge s'approchent hésitants de la berge, puis se décident comme s'ils allaient se jeter à l'eau. Ils suivent la trace. Chacun d'eux a les yeux rivés au sol. Tous marmonnent ardemment des prières. L'opération se

passé très bien. Désormais, les coolies n'auront plus le moindre désir de nous fausser compagnie : il leur faudrait retraverser le Grand Lac Glacé !

De l'autre côté, nous remontons les pentes et atteignons un col symétrique de celui où nous étions ce matin. Nous le baptisons col de Tilicho-Est. Il est à 5 000 mètres environ.

Pas de déversoir, comme je le croyais. Au contraire, un verrou ferme cette extrémité du lac.

À nos pieds s'ouvre une profonde vallée : celle de Manangbhot.

Là encore, je faisais une erreur d'appréciation sur les distances. Je m'imaginai en effet Manangbhot au fond d'un immense bassin. Le relief est beaucoup plus compliqué : des kilomètres de moraines descendent en pente raide depuis l'endroit où nous sommes. La vallée est barrée par une haute colline d'éboulis que traverse seul un défilé extrêmement étroit permettant à la Marsiandi Khola^[71] de s'écouler. Au-delà, le défilé s'élargit peu à peu et la grisaille des pierres, des éboulis, des moraines se colore par endroits de quelques taches de verdure, maigres îlots de culture indigènes.

Sur la droite, dans le prolongement de la Grande Barrière, d'autres sommets, plus élancés, plus élégants encore que ceux que nous avons vus au-dessus du lac de Tilicho ; à gauche, au-dessus des falaises rouges, la chaîne de Muktinath étale une quantité innombrable de sommets de 6 000.

Derrière nous, le plateau lacustre intermédiaire que nous venons de traverser et au fond, le col de Tilicho-Ouest où nous étions ce matin.

Nous tenons conseil.

Ichac pense que l'Annapurna, contrairement à ce qu'indique la carte, n'est peut-être pas située sur la Grande Barrière.

« Les nuages sont vraiment mal venus ! Ils nous cachent tous les grands sommets. Comment voulez-vous discuter sans visibilité !

— Nous avons eu un petit aperçu tout à l'heure, dis-je alors. Je sais bien que la carte est fantaisiste, mais il me paraît tout de même difficile qu'elle comporte une erreur de cette taille : on ne se trompe pas sur la position d'un plus de 8 000.

— Alors, tu situes l'Annapurna sur la Grande Barrière ?

— Oui, derrière le grand sommet triangulaire qui est en face de nous. Évidemment, ce n'est qu'une présomption.

— Eh bien, moi, je parie que la Grande Barrière n'est pas portée sur la carte.

— Et pourtant, dis-je en riant, elle a plus de vingt kilomètres de

long et elle comporte une quinzaine de sommets de 7 000 mètres.

— Une quinzaine, une quinzaine, bougonne Ichac, il y en a quelques-uns !

— Bref, tu penses que la crête que nous voyons et la crête indiquée sur la carte ne coïncident pas. Il y aurait deux crêtes alors ?

— Oui, peut-être. »

Et là-dessus, Ichac fait des rapports de distance qui, d'après lui, démontrent l'impossibilité de situer l'Annapurna sur la grande chaîne. Ses arguments m'ébranlent sans me convaincre.

Où est l'Annapurna ?

« Voilà, dis-je alors, installons le camp ici.

— Bravo, fait Ichac.

— Tu resteras ici demain et même après-demain.

— Tant que tu voudras...

— Tu vérifieras ton opinion en faisant toutes les visées possibles.

— Gaston et toi, qu'allez-vous faire ?

— Descendre à Manangbhot ! L'Annapurna nous crèvera les yeux !

— Peut-être, peut-être... Je ne sais si cela servira à grand-chose, mais quant à moi, je préfère rester ici.

— D'accord, nous profiterons du voyage pour acheter de la tsampa^[72] pour nos coolies... Foutharkey et Panzi nous accompagneront. Peut-être aussi verrons-nous Tilman ! »

Le lendemain, à l'aube, Rébuffat et moi sonnons le réveil.

« À r'vi, Matha ! Nous revenons après-demain.

— C'est-à-dire ? dit-il d'une voix pâteuse.

— Le 12 !

— Alors, salut !... Bonne chasse ! »

Les sacs sont légers. Nous comptons trouver du ravitaillement sur place.

Sans souci de provoquer des éboulements, nous dévalons l'immense ravin.

« On y sera bien pour midi, hein, Gaston ?

— Pour l'apéritif ! »

Sautant d'un rocher à l'autre, nous perdons rapidement de l'altitude. Nous suivons la Marsiandi Khola aux eaux tumultueuses, qu'alimente un grand glacier accroché au Sommet Triangulaire. Plus nous descendons, plus nous découvrons la grandeur des falaises qui barrent la vallée en contrebas.

Bientôt Rébuffat et moi nous devons nous rendre à l'évidence : la rive que nous suivons est impraticable.

« Il faut absolument traverser !

— Tu as de la chance d'avoir de si longues guibolles », dis-je à Gaston.

En une seconde il est sur l'autre rive. Moi, j'hésite. Voyons... le piolet bien ancré dans le fond du torrent en guise de perche... Un pied sur cette pierre... Hum ! Pas très sûre... Un... Deux ! Les muscles se détendent, le piolet tournoie, la pierre roule dans l'eau bouillonnante.

« Ah ! Le bon bain !... Horrible, cette eau glacée ! »

Rébuffat se moque de moi :

« Elle est si claire !

— Taboueux[73] ! Plus que celle du Vieux-Port ! » dis-je en me secouant comme un chien mouillé.

Les deux sherpas Panzi et Foutharkey ont eu du flair ! Ils ont atteint le haut des falaises et nous les voyons évoluer sur un sentier à peine tracé. Ils progressent sans difficultés.

Les immenses pentes d'éboulis que nous avons aperçues du col de Tilicho se dressent devant nous sans aucune trace ou itinéraire visible d'ici. Les deux sherpas sont déjà à leur pied.

La montée est pénible. L'équilibre des pierres paraît incompatible avec la pente. Le moindre choc peut déclencher de véritables avalanches. Derrière nous, bien loin, nous apercevons le col de Tilicho où nous étions il y a quelques heures.

Les pierres ont toutes la même dimension, comme si elles avaient été passées dans une sorte de tamis aux mailles énormes. La petite troupe arrive enfin au sommet des gorges. Subitement, nous sommes arrêtés par un ravin abrupt en terre durcie.

« Pas de doute, il va falloir tailler ! dis-je à Rébuffat perplexe.

— Je préférerais de la glace !

— Ce sera une occasion de voir comment les sherpas se débrouillent ! »

Foutharkey s'avance, piolet en main, dans la pente. Il tient parfaitement en équilibre et taille à coups redoublés. Panzi suit, tout à fait à l'aise. Nous n'avons qu'à emboîter le pas.

Après ce ravin, nous pensions trouver des pentes herbeuses, mais, à notre arrivée sur la crête, un second ravin se présente, puis un troisième et encore un autre... Finalement, il nous faut tailler une bonne heure pour gagner les premières pentes verdoyantes, plus confortables. Nous descendons d'immenses pierriers en longues ramasses dans des nuages de poussière.

Il est plus de midi. Nous nous arrêtons au bord de l'eau claire que nous avons retrouvée à la sortie des gorges. Le déjeuner est vite expédié. La marche reprend le long du torrent aux rives irrégulières et souvent difficiles : par moments, nous remontons de cent à deux cents mètres afin de nous frayer un passage à travers une jungle épaisse.

Un monde nous sépare de la vallée de Tukucha : ici, il fait beaucoup plus chaud, la végétation est plus active, le relief plus heurté aussi. De temps à autre, des arbres couverts de fleurs donnent au paysage un aspect plus doux et plus aimable.

L'homme a déjà visité ces lieux : les traces se rejoignent comme à l'intérieur d'une patte d'oie pour former un sentier.

Manangbhot est encore loin ! Il nous faut y arriver ce soir car nous n'avons aucun matériel de campement et pas beaucoup de nourriture.

À un détour du sentier, nous découvrons subitement des habitations. Elles sont abritées contre un repli du terrain. Un chorten^[74] bouddhique orné de banderoles à prières marque l'entrée du village Khangsar.

Des enfants en loques, noirs de crasse, nous aperçoivent et courent à nous. Pour la première fois, ils voient des Blancs. Ils nous dévisagent avec curiosité. Des apparitions de la montagne ! Ils ne peuvent imaginer que nous soyons venus de l'autre côté de la chaîne. Ils ignorent qu'il y a un autre côté !...

Le seul chemin que les indigènes connaissent ici est celui du pèlerinage de Muktinath qui passe par le Thorungsé.

Panzi réclame le suba. Une procession hurlante nous précède à travers les rues qui exhalent des odeurs nauséabondes. Le suba vient à notre rencontre. Il ne marque aucun étonnement : depuis des siècles, Bouddha enseigne la façon de rester impassible devant les événements les plus extraordinaires. Je lui demande de nous procurer de la tsampa pour ravitailler les coolies restés dans la montagne. Avec des gémissements, il me répond qu'à Khangsar la misère est grande. Pas un kilo de tsampa disponible ni même une poignée de riz, encore moins un poulet. Il faut aller à Manangbhot.

« Manangbhot, nous dit-il, n'est qu'à une heure de marche et là les sahibs auront tout ce qu'ils désirent. »

Manangbhot devient à la minute un paradis. Sans plus attendre, nous continuons notre chemin malgré la chaleur, la faim, la soif.

En sortant du village, nous heurtons un squelette de yack entièrement desséché, placé en travers du chemin. Nul ne s'avisera de déplacer ces os sacrés. Ils attendent là depuis des mois ; ils y resteront jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière. Chacun les contourne avec beaucoup de respect.

Par des marches taillées dans le rocher et une pente très raide, nous rejoignons le torrent et, en suivant ses rives, nous progressons rapidement.

« Manangbhot ! » dit Panzi.

La ville est juchée sur une falaise à la manière des anciennes villes tibétaines. D'ici, nous n'apercevons que des murs et nous avons l'impression de monter vers une forteresse. Une planche placée en travers du torrent témoigne que nous sommes maintenant en pays civilisé. Nous attaquons la montée.

Une suite de ruelles nous conduit au centre où nous découvrons un immense mur à prières long d'une cinquantaine de mètres. Les indigènes accourent de toutes parts et nous entourent : des enfants, toujours aussi miséreux, une vieille femme avec un très curieux moulin à prières portatif qu'elle fait tourner sans arrêt, des hommes jeunes et en général beaux, dont le visage est différent de ceux de la région de Tukucha.

Ici, tout le monde est bouddhiste. Ils vocifèrent je ne sais quoi, mais je ne m'inquiète pas. J'ai constaté que dans ce pays, pour dire « bonjour », on se croit obligé de hurler de longs discours. Après un quart d'heure de discussions, un homme se détache et va quérir le suba. Pendant ce temps, Panzi nous a trouvé un logement : c'est un grenier au deuxième étage. Nous y montons par une curieuse échelle faite d'une planche épaisse dans laquelle on a taillé des encoches. Chacun dépose son sac. Avec Gaston Rébuffat, je reviens sur la place. Les indigènes s'attroupent en gesticulant :

« American ?

— No, French !

— ... ?

— Yes, French ! »

Et comme s'il s'agissait d'une évidence, ils approuvent : « American !

— No, there are American, English [\[75\]](#)... Mais nous Français !

— Oh ! Yes... mais... Américains quand même ! »

J'abandonne.

Ce sont pour la plupart des Gurkas qui ont fait du service dans l'armée anglaise. Nous sommes les premiers Blancs à pénétrer ici.

L'Annapurna ? Inconnue !

Cette histoire d'Annapurna commence à me sembler bizarre ; un sommet de plus de 8 000 mètres ne passe pas inaperçu. Au cas où il se trouverait un peu plus loin sur la chaîne, les indigènes devraient au moins en connaître l'existence. Peut-être son nom dans la région est-il

celui d'une divinité différente.

Un groupe d'hommes s'approche de moi. Ils me touchent, me parlent en hurlant à dix centimètres de mon visage. Sont-ce des sauvages ? À quelle sauce veulent-ils me manger ? Pourtant, ils me font des gestes significatifs. Brusquement, je découvre le sens de leurs paroles en gurkhali et en mauvais anglais. Les mots « woman » et « roupias » se succèdent. Grâce à leurs gestes, je reconstitue leur offre, car il s'agit bien d'une offre. Ils seraient très honorés que je veuille bien accepter de faire connaissance avec la gent féminine de l'endroit, moyennant une sorte de droit codifié, public, de cinq roupies.

J'ai toutes les peines du monde à ne pas me laisser entraîner, car ils me tirent tous. Ma position est nettement ridicule.

Gaston, prudent, choisit ce moment pour chercher quelques sujets photographiques et lâchement abandonne son chef. J'oppose les dénégations les plus vigoureuses. D'ailleurs, le prix de cinq roupies est horriblement élevé. Un « Bara Sahib » devrait-il déboursier quoi que ce soit ?... Les voilà tous qui pointent leur index dans ma direction.

Que se passe-t-il ?

« Panzi, what is that^[76] ? »

Comme eux, je joins mes deux index. Grande clameur dans la foule. J'ai du succès ! Panzi, plié en deux, s'étrangle de rire. Il m'explique finalement dans son anglais pittoresque que la population tout entière m'offre un des siens en hommage. Je peux choisir le plus beau à mon goût ! Il n'en coûtera à l'Expédition que la modeste somme de dix roupies. Si tel est mon bon plaisir, je pourrai même conserver un superbe Gurka jusqu'aux Indes.

Je fais la fine bouche.

Les hommes se consultent. Les femmes discutent entre elles. Le village m'entoure à nouveau. Ils poussent des cris gutturaux et font des gestes furieux.

« Bibi... Bibi... Bibi... ? » Ce nom revient sans cesse.

Les rangs s'écartent bientôt, laissant passer un adolescent au minois sympathique, charmant même. Sa dégaine est impayable. Il est vêtu d'une redingote brune. Sa taille est serrée dans un long châle de soie mauve d'où pend un sabre tibétain en argent ciselé. De longues bottes noires lui battent les mollets. Fièremment, il arbore un chapeau melon kaki, haut sur tranche, orné d'une bande de même tissu que le châle.

« Bibi... Bibi ! Fifteen roupias^[77]. »

Je laisse à Gaston qui vient d'arriver la liberté de son choix. De toute manière nous n'avons pas suffisamment de roupies en poche :

argument décisif ! Il faut renoncer !

Le soleil va bientôt se coucher : il a passé derrière le magnifique sommet – notre fameux Sommet Triangulaire – qui domine Manangbhot. Par Panzi qui questionne longuement les indigènes, nous apprenons qu'il s'agit du Ganga Purna.

Les deux autres sommets vers la gauche sont le Tchongor et le Sepchia.

En revenant, Rébuffat et moi, d'une petite promenade à travers les ruelles étroites du village enfin calmé, nous rencontrons nos sherpas qui nous annoncent, désappointés, que le pays est très pauvre. Il nous sera difficile de trouver du ravitaillement.

Justement, voici le suba. C'est un vieil homme à longue barbe, vêtu avec simplicité et dont le regard me semble intelligent.

Après avoir fait connaissance, nous nous asseyons. La conversation s'engage immédiatement sur un terrain très pratique. Il nous donne dix kilos de tsampa, c'est tout ! Il invoque des raisons si nombreuses qu'il s'y perd lui-même. Pas de poulet, quatre œufs seulement, ridiculement petits, pas de lait, pas de riz, Manangbhot ne peut nous fournir que ce peu de tsampa nécessaire aux coolies du col de Tilicho.

Devant cette situation très sérieuse, je décide que le lendemain, Foutharkey partira dès la première heure pour le col.

À l'aube, le jour suivant, je griffonne un mot à l'intention d'Ichac. En voici des extraits :

« Manangbhot, le 11/5 – 5 heures.

« Mon vieux Matha,

« Foutharkey part te rejoindre. Nous avons fait une descente extrêmement longue...

« Résultats jusqu'à présent :

« Après le grand Sommet Triangulaire qui s'appelle le Ganga Purna, se trouve un autre sommet, le Tchongor, de plus de 7 000, glacière. Puis la chaîne semble descendre dans la vallée à deux milles d'ici au confluent d'une autre rivière, la Choundikiou, au petit village de Chindi. Sur la rive droite de cette Choundikiou, on voit ici un grand sommet, le Sepchia.

« Où est l'Annapurna ? Grand mystère ! Personne ne la connaît ici. Programme : Gaston, Panzi et moi nous partons pour Chindi dans l'espoir d'éclaircir (?) le mystère. Si les éléments recueillis permettent de déterminer l'emplacement de l'Annapurna, d'étudier son accès, d'estimer ses difficultés, nous revenons dare-dare par Muktinath ^[78]... Si les éléments sont tels que la reconnaissance prévue au sommet de la

Grande Barrière – d'accès facile – et que nous devons faire ensemble, s'avère nécessaire, nous remontons au camp dans la journée du 12, c'est-à-dire demain...

« Le 13 au matin, si nous ne sommes pas là, tu lèves le camp pour Tukucha.

« Saluts.

« Maurice. »

Au camp de Tilicho Est, le jour de notre descente à Manangbhot, Marcel Ichac, après nous avoir vus partir, se lève à son tour.

Il part en compagnie d'Ang-Tharkey vers 9 heures. Son dessein est d'aller visiter un promontoire au nord-est du camp^[79]. Parvenu à un point favorable, il fait des visées avec sa boussole, prend des photos. Ils sont environ à 5 500 mètres d'altitude. Pendant qu'il est absorbé par son travail, Ang-Tharkey construit un cairn^[80] avec une habileté extraordinaire qui lui permet d'ériger un véritable monument de plus de deux mètres cinquante de haut. Les nuages qui encombraient le ciel au réveil réapparaissent et la petite caravane doit retourner au camp.

Ichac, à plat ventre dans la tente, reporte, avec autant de précision que les circonstances et le matériel le lui permettent, les alignements sur la carte.

« Ça y est !... Je comprends tout ! »

Il a maintenant la preuve que la chaîne qui s'étend au sud du camp et que nous avons appelée la Grande Barrière est bien l'Annapurna Himal. C'est de ce fameux sommet rocheux, le Roc Noir dont nous soupçonnions l'importance orographique, que part la ramification portant l'Annapurna ! L'Annapurna ne peut être que de l'autre côté de la Grande Barrière par rapport au camp !

Rébuffat et moi nous sommes donc descendus pour courir après une montagne fantôme.

« Idiot tout cela... Si on avait su ! »

C'est bien cela, l'exploration : beaucoup d'hésitations, des doutes, des erreurs, et brusquement la découverte.

Au col, il fait froid cette nuit.

L'aube s'annonce au travers du nylon. Le temps est clair. Ichac profite de la transparence de l'atmosphère pour aligner les énormes sommets visibles au-delà de Manangbhot : le Manaslu, l'un des 8 000 du Népal, pyramide formidable qui émerge au milieu d'autres sommets.

Les nuages arrivent, le vent se lève.

Il faut rester dans la tente ou guetter à la jumelle le retour des camarades descendus à Manangbhot.

Vers 15 heures arrive Foutharkey. Celui-ci remet son message qu'Ichac parcourt rapidement, car il sait à l'avance que ce petit mot ne peut rien lui apprendre. Il estime qu'il n'y a aucun intérêt à gagner le sommet « accessible » de la Grande Barrière comme il en était question. Il trouve préférable de partir à l'opposé et de monter le plus haut possible sur un magnifique glacier découvert la veille, pour essayer d'apercevoir par-dessus la Grande Barrière, enfin, l'Annapurna.



Le massif de l'ANNAPURNA, d'après la carte indienne
(avec le faux passage de TILICHO).

Le 12 au matin, il fait un temps magnifique. Ichac explique à Ang-
Tharkey qu'ils doivent repartir tous deux vers le Muktinath Himal. À
8 h 30, tandis que les nuages envahissent le ciel, ils abordent le glacier
en pente douce et commencent à le remonter. Une couche de neige
fraîche recouvre la glace et gêne la marche. L'altimètre monte peu à

peu. Ils atteignent une zone crevassée.

Il ne s'agit plus de jouer avec les difficultés mais seulement d'aller le plus haut possible dans le plus court délai. Quelques marches, de-ci, de-là, doivent être taillées dans la glace, mais les passages difficiles sont courts et donnent finalement accès aux pentes supérieures. L'arête est atteinte en plein brouillard.



Le massif de l'ANNAPURNA tel qu'il est en réalité.

Où est l'Annapurna ? Hélas ! La visibilité est nulle. Ichac ne sait même plus exactement où il est lui-même. Il attend une amélioration, mais en vain. Il est midi et demi et l'altimètre marque 6 200 mètres. L'essoufflement n'est pas excessif, ce qui prouve que l'entraînement commence à faire son effet.

Marcel Ichac détient à ce jour le record d'altitude de l'Expédition. C'est le premier sommet de plus de 6 000 à notre actif.

Le temps ne s'améliore pas. À 13 h 15, tous deux commencent à

descendre en empruntant les traces de la montée qui restent visibles malgré le grésil.

Il est 16 h 30 quand ils rejoignent le camp. Ils y trouvent... le chef de l'Expédition ronflant comme un sonneur dans son sac de couchage !...

Que s'est-il donc passé ?

*

À Manangbhot, le 11 à l'aube, la petite troupe se réveille difficilement.

Après un frugal chota-hazri, Foutharkey prend son sac et le mot que je viens d'écrire. Sans attendre davantage, il nous salue et part pour le camp de Tilicho Est.

Rébuffat et moi, avec Panzi, quittons les lieux peu après et descendons la vallée de la Marsiandi Khola à la recherche de notre introuvable Annapurna.

Dans le lointain, en face de nous, nous remarquons une pointe qui émerge et que nous identifions à notre tour comme étant le Manaslu.

Notre intention est de longer le plus possible la Grande Barrière. Mais il faut revenir ce soir à Manangbhot. À midi, le petit village de Chindi est en vue. Au-delà, la vallée se resserre et je devine les gorges profondes du torrent.

Aller plus loin serait inutile. Je suis définitivement fixé. Nous faisons fausse route : l'Annapurna n'est pas dans la région.

Les indigènes, les shikaris auxquels nous demandons des renseignements n'en ont jamais entendu parler. Ils nous indiquent avec force explications que ce mot signifie la « déesse des Moissons ». Il ne nous reste plus maintenant qu'à retourner à Manangbhot, sans manger d'ailleurs, car les provisions sont complètement épuisées.

Les nuages s'accumulent sur le Tchongor et le Sepchia et nous empêchent de prendre les photos qu'à titre documentaire nous tiendrions à rapporter. Une halte est tout indiquée en attendant qu'ils disparaissent. Et chacun de trouver un siège confortable. Rébuffat ne tarde pas à s'endormir du sommeil du juste. Panzi fume ses dernières cigarettes. Moi, je surveille comme une sentinelle, prêt à pousser un cri d'alarme dès que nos objectifs seront dégagés.

Sur la route, j'entends soudain des bruits étranges. Une troupe de femmes débouche du sentier. Elles ont des jupons de couleurs vives, portent des sacs et des paniers vides. Elles jacassent, rient bruyamment, se font des niches.

Elles sont toutes pieds nus.

Panzi ouvre un œil, puis... intéressé, les deux. Il m'explique que ce sont des porteuses qui vont plus bas chercher du travail.

Les hommes cultivent, les femmes portent ; c'est la règle et je n'attends pas plus longtemps l'exception qui me la confirme... car le célèbre et séduisant « Bibi » s'avance dans tout son éclat. Les femmes semblent le traiter comme une des leurs. Dès qu'il m'aperçoit, il presse le pas.

Sa démarche devient plus gracieuse encore et un sourire éclaire son visage.

Sans un mot, il s'assied près de moi. La troupe, après un bref arrêt, continue à descendre. Le silence s'installe à nouveau. Bibi m'abandonne à regret. Il se retourne à chaque pas et me salue gentiment de la main. Il semble avoir le cœur gros.

Le Tchongor et le Sepchia sortent des brumes. Rébuffat opère, puis nous reprenons la route du retour vers Manangbhot.

Il fait chaud, nous avançons difficilement. Au fur et à mesure de nos rencontres, Panzi interroge les habitants sur les possibilités de ravitaillement : elles sont nulles. L'après-midi est avancé lorsque nous arrivons enfin à notre grenier.

« En somme, nous rentrons bredouilles ! avoue Rébuffat découragé.

— Au moins, nous savons que ce n'est pas par ici.

— Il va falloir repartir en vitesse...

— Il n'y a guère de vivres. Prends ce qu'il y a et file avec Panzi à Muktinath par le Thorungsé. Ça t'épargnera de remonter au col de Tilicho et tu rentreras un jour plus tôt à Tukucha. Tu seras fatigué à marcher le ventre creux ; aussi, avec les roupies qui restent, tu loueras des poneys...

— ... Et toi ?

— Ne t'inquiète pas, avec une tablette de chocolat, je me charge de rejoindre le camp de Tilicho.

— Il y a un bon bout de chemin !

— Demain matin, je serai arrivé ! Je veux monter avec Ichac sur le sommet accessible. »

Nous mangeons un peu, le moins possible, puis c'est le départ et la séparation.

Me voilà seul.

Mon morceau de chocolat pour tout viatique, il me faut remonter gaillardement de 2 800 mètres à plus de 5 000 mètres d'altitude !

Mon plan consiste à aller aussi vite que je le pourrai, à courir

quand cela sera possible, jusqu'à épuisement complet de mes forces.

Une heure plus tard, je suis à Khangsar. Sans perdre une minute, je prends le sentier qui se perd peu après dans la rive gauche du torrent.

Entre les falaises, je poursuis mon chemin, montant, descendant pour contourner les obstacles. Les heures s'écoulent rapidement.

Je retrouve les marches taillées dans le calcaire par Foutharkey. J'aborde l'immense pierrier et parviens enfin au torrent qu'il va falloir traverser. Il n'est pas question de sauter. J'enlève mes chaussures et les suspends à mon épaule. C'est le crépuscule. Une chute dans ces eaux glaciales serait extrêmement désagréable. J'entre dans l'eau en tâtant chaque pierre du bout des pieds.

Le courant est violent. Soudain, je glisse, j'essaie de me rattraper, je retombe de plus belle et finis par m'étaler complètement. Cette fois je suis trempé jusqu'aux os.

À grand-peine, j'aborde l'autre rive et me mets en devoir de tordre mes vêtements et d'égoutter mes chaussures. Je me rhabille. J'ai la chair de poule et claque des dents sans arrêt. Il me faut quatre heures pour retrouver le camp. Je n'ai guère plus d'une heure de clarté devant moi. Titubant, je traverse une grande pente très inclinée, de terre durcie, où je manque de glisser plusieurs fois.

Un vent de vallée se lève, très froid, et je grelotte. Je cherche un emplacement herbeux où je pourrais m'arrêter pour la nuit car je ne vois plus rien. Je m'assieds sur une touffe d'herbe et m'installe pour bivouaquer. J'étale ma cagoule de telle manière qu'elle me couvre entièrement ; mes jambes glacées cognent l'une contre l'autre.

Après avoir rabattu le capuchon sur ma tête, je me demande si je dois manger mon dernier bout de chocolat ou le garder pour demain matin. J'opte pour la première solution qui me semble plus efficace et m'accorde la dernière cigarette.

Je suis à 4 500 mètres, perdu en pleine montagne, trempé, harassé, affamé.

Aurai-je la force de me lever pour gravir les cinq cents derniers mètres ?

Le vent insidieux se faufile par les moindres ouvertures de mes vêtements.

La neige commence à tomber.

Les yeux clos, je détends mes muscles, calme mes nerfs comme je fais ordinairement dans tous mes bivouacs de montagne.

Les heures s'écoulent, longues, monotones. Au-dessous de moi, le torrent mugit sourdement. Le sol en tremble et le bruit se répercute interminablement dans le vallon. L'humidité monte et me gagne.

Sensation pénible lorsqu'on est déjà transi. Il faut lutter désespérément.

Que de pensées dans ma tête ! Une vie confortable, douillette, au chaud, serait si facile. De temps à autre, j'ouvre un œil. Le temps ne s'améliore pas ! S'il y a des nuages, je ne pourrai pas reconnaître mon chemin.

Engourdi, à demi ensommeillé, j'aperçois avec joie les premières lueurs de l'aube. Il faut encore attendre que la clarté soit plus grande. Qu'elles sont dures, ces dernières minutes ! Enfin je me lève. Après avoir plié mon anorak, le ventre douloureusement vide, je reprends la marche.

Il fait très froid et je compte me réchauffer en marchant.

Le temps s'est un peu arrangé. Je m'arrête fréquemment sous prétexte d'examiner la suite de l'itinéraire. Mes jambes tremblent et refusent tout effort. Malgré cela, je gagne du terrain.

J'aperçois des taches de soleil sur Manangbhot. Ici, je suis encore dans l'ombre.

À chaque arrêt, avant de me remettre en marche, je vise une pierre confortable pour la pause suivante. Les pauses deviennent de plus en plus nombreuses et longues.

Je commence à me demander si j'arriverai au bout.

Lorsque j'atteins une pierre plate, je m'affale dessus. Tout de suite, cela va un peu mieux. Quelques secondes de repos et l'absurdité de la situation m'apparaît : comment pourrais-je reculer devant quelques mètres à franchir ? Je vise une nouvelle pierre, puis je m'arrache de la première et fais quelques pas. Il me semble courir. Cependant, je marche lentement et je me laisse tomber dès le but atteint. Mètre par mètre, je gagne de l'altitude. Il ne me reste plus que deux cents mètres à parcourir pour arriver au camp, invisible d'où je suis.

J'essaie de crier, mais aucun son ne sort de ma gorge.

Il m'est si pénible de rester debout que je chancelle. À quatre pattes ! C'est plus sûr et plus facile.

La tête me tourne, j'ai envie de dormir.

Je rassemble mes dernières ressources physiques et je m'abats lourdement sur un rocher de l'arête.

Le temps s'écoule vite... Quand j'ouvre les yeux, il me semble qu'un siècle a passé.

Je hisse la tête par-dessus l'arête.

Le camp ! À vingt mètres à peine !

« Oh !... Oh !... »

J'essaie en vain de signaler ma présence.

Les coolies discutent calmement autour d'un bon feu. S'ils pouvaient me voir ! Si l'un d'eux pouvait tourner la tête ! Je fais tomber des pierres dans l'espoir d'attirer leur attention. Ils n'entendent pas et je ne peux les appeler. J'ai la tête lourde, mes oreilles bourdonnent.

Sûr maintenant d'arriver, je serre farouchement les dents et continue à quatre pattes comme un animal.

Brusquement, Foutharkey se retourne :

« Bara Sahib ! »

Stupéfait, il me regarde ramper.

Tout le monde se lève et accourt.

Sauvé !

On m'allonge sur un matelas pneumatique. Ma carcasse tremble sans arrêt.

Je bois et mange un peu. J'apprends qu'Ichac n'est pas encore revenu, mais qu'il ne va pas tarder. Je donne des ordres pour qu'on me prépare un repas.

Foutharkey, aidé par les coolies, ouvre un nombre impressionnant de boîtes de conserves. Le feu flambe joyeusement, des plats énormes commencent à mijoter. Leur odeur me donne un tel appétit et une telle impatience que pour me maîtriser je reste allongé sans un mouvement dans une demi-somnolence.

Contrairement aux prévisions de Foutharkey qui préparait un repas pour tout le camp, je commence à manger directement dans les plats. Pendant plus d'une heure et demie, sans m'arrêter, je consomme avec précipitation et délectation le repas le plus important de ma vie.

Je suis, tel que le rêvait le « Petit Prince », le serpent qui a avalé un gros mouton ! Je m'installe avec soulagement dans mon sac de couchage...

« Ah ! Maurice ! Bonjour ! »

Je me secoue.

« Matha !

— On arrive d'un sommet de 6 200 mètres ! »

Nous échangeons les nouvelles. Tout concorde et confirme les déductions d'Ichac. La partie nord de tout le massif de l'Annapurna est entièrement explorée.

« Plus de doute. La clef de l'Annapurna est au sud, par le Passage du 27 avril, par la Miristi », puis-je déclarer à mon camarade qui conclut :

« Il ne nous reste plus rien à faire ici. Il faut filer à Tukucha. »

Le lendemain, nous plions bagage. Les coolies sont heureux de quitter ces lieux où ils sont restés isolés et désœuvrés durant trois jours. Inutile de les presser et de leur indiquer le chemin ! En quelques minutes, les charges sont constituées, réparties, et tandis qu'Ichac et moi partons en devisant, les porteurs s'éloignent rapidement sous la direction d'Ang-Tharkey... qui les mène droit vers le Grand Lac Glacé. Sans aucune crainte cette fois, ils le traversent dans la plus grande longueur.

Brusquement, je vois Ichac penché dans une attitude très recueillie. Il regarde des pierres...

« Des sols polygonaux, m'annonce-t-il comme une grande nouvelle.

— Qu'est-ce que cette histoire ?

— Toi qui es un scientifique, tu ne sais pas ce qu'est la cryopédologie^[81] ? C'est une science capitale ! Regarde ce système de pierres. J'en ai observé des quantités au Groenland. C'est la première fois qu'on en voit dans l'Himalaya.

— Mais qui connaît jusqu'à présent la cryopédologie ?

— Au moins... hum... une dizaine de personnes ! »

Nous abandonnons à regret la cryopédologie pour gagner une crête qui mène au col de Tilicho Ouest. En trois jours, la neige qui le garnissait a fondu. Au col, une petite pause nous permet de jeter un coup d'œil sur le Grand Lac Glacé, l'immense amphithéâtre qui l'entoure et surtout la fameuse Grande Barrière.

Jamais plus nous ne reverrons tout cela.

Nous dévalons maintenant les pentes et arrivons en terrain de moyenne montagne au milieu d'une magnifique forêt de déodars^[82].

Un vent violent se lève, mais il souffle dans le bon sens. Peu après nous sommes à Thinigaon.

Le matin suivant, il fait très beau. Le vent est tombé. Nous traversons à nouveau Marpha ; je revois avec plaisir ce village si pittoresque dont les habitants sont particulièrement curieux et accueillants.

Après six jours d'efforts épuisants, nous rejoignons avec joie le quartier général de l'Expédition.

En arrivant à proximité du camp, nous voyons s'avancer Oudot.

« Salut, toubib ! Quoi de neuf ?

— Tout le monde est là, en bonne santé. Et vous ?

— Tu as vu Gaston ?

— Arrivé hier. »

Bien, nous sommes le 14 mai, il faut se décider ! Cet après-midi, réunion.

*

Que s'est-il passé sur le Dhaulagiri pendant notre absence ?

Le lundi 8 au soir, Noyelle redescend rapidement du camp du glacier Est.

Surexcité, il explique qu'il a remonté le glacier avec Couzy et Schatz. Puis ceux-ci sont partis en avant, et il les a aperçus dans un couloir de neige très incliné.

Cet itinéraire a un intérêt : il doit permettre de contourner les séracs énormes et dangereux du haut du glacier Est. Finalement il est tout aussi difficile, tout aussi dangereux que l'autre, car les avalanches menacent le couloir.

Il suffit de lever les yeux pour apercevoir, cinq cents mètres plus haut, de magnifiques tranches de glace vive.

Au moment même où Noyelle suit les efforts de nos amis, une énorme tour de glace en déséquilibre se détache de la partie supérieure du glacier et s'écroule. Des tonnes de glace dévalent la pente dans un bruit infernal, frôlant l'officier de liaison, et vont se pulvériser sur le plateau du glacier Est, en contrebas.

« Et dire que la caméra n'était pas réglée », regrette-t-il.

Avec philosophie, il avoue :

« À ce moment-là, j'ai pensé à ma peau ! »

Couzy et Schatz sont persévérants. Ils ne renoncent pas pour si peu ; leurs essais pour quitter le couloir et aborder les rochers s'avèrent cependant infructueux. Ils poursuivent leurs efforts mais ne réussissent pas à progresser de plus d'une dizaine de mètres : le rocher est glissant, peu sûr. Schatz éprouve une petite satisfaction : il plante son premier piton dans l'Himalaya à plus de 5 000 mètres. Après avoir épuisé toutes les possibilités, ils renoncent. Le 9, ils redescendent.

Le lendemain, Oudot et Terray montent à leur tour. Ils rencontrent les sherpas qui se replient. Cela ne les décourage pas. Ils installent un camp sur le glacier Est à 5 100 mètres, contre une grande falaise rocheuse de la rive droite. Pendant la journée, une pierre déchire et traverse la tente. La sécurité n'est tout de même pas parfaite !

Le 11, Oudot et son camarade lèvent le camp de bonne heure : il est 3 heures du matin et ils ont la journée devant eux pour épuiser le problème.

Après avoir chaussé les crampons, ils commencent à progresser et gagnent péniblement quelques mètres. La glace est dure, il fait très froid. Après de gros efforts, ils parviennent au pied du grand mur de glace gravi lors des premières reconnaissances et qu'avaient laissé à leur droite Couzy et Schatz. Sur les conseils de ces deux derniers, au lieu d'emprunter le mur aménagé en grande partie, ils dirigent leurs pas vers la rive gauche du glacier. Après avoir taillé et monté à grand-peine les pentes abruptes en glace vive, ils arrivent à hauteur du dernier point reconnu.

Bientôt ils entrevoient une possibilité que Lachenal, Rébuffat et moi n'avions pu découvrir de l'endroit que nous avons atteint : au fur et à mesure de leur marche, ils peuvent en effet contourner plusieurs séracs, gagner encore de l'altitude et, en prenant beaucoup de risques, atteindre un endroit marquant le terme des difficultés. Devant eux, enfin, le glacier s'aplanit.

Sous leurs yeux s'étale un damier sans issue de crevasses enchevêtrées et de plaques de neige. Au fond, à droite, la pente se relève et se perd dans l'arête nord du Dhaulagiri, dont la ligne pure et inaccessible se dresse en face d'eux.

Mes camarades estiment avec juste raison que les difficultés et les dangers sont beaucoup trop grands. Continuer ? À quoi bon s'il faut abandonner par la suite ? Le chemin du Dhaulagiri ne passe pas par ce glacier et s'il n'y a pas d'autre voie, cette montagne ne sera jamais conquise.

Après avoir ramené à leurs justes proportions nos espoirs chimériques, et envisagé par avance notre amère déconvenue à tous, ils renoncent.

Le soir, ils rentrent harassés au camp de base, au pied du glacier Est et, le lendemain, à Tukucha.

S'il faut lancer les forces de l'Expédition sur le Dhaulagiri, ce sera la grande aventure incertaine et dangereuse. Cette solution ne peut se concevoir qu'à la suite d'une décision motivée et bien pesée. Il faut examiner avec sagesse la situation.

Le 14 mai, l'Expédition tout entière est rassemblée sous la tente-mess du camp de Tukucha.

C'est le grand conseil de guerre.

VI. CONSEIL DE GUERRE

Ang-Tharkey nous verse des torrents de café. Il fait une chaleur un peu lourde. Dehors, la réverbération est aveuglante ; aussi, dans la tente-mess où nous sommes réunis, la clarté verte tamisée par la toile semble-t-elle douce.

Les visages sont graves. Lachenal a beau plaisanter, je sens bien que les rires et la jovialité dissimulent une inquiétude et une impatience fort compréhensibles : dans une heure, une décision sera prise.

Les sherpas s'affairent. Ils flairent quelque chose sous roche : tous les sahibs sont là !

« Il faut discuter sérieusement », dis-je.

Un silence brutal s'établit. J'attaque.

« Nous sommes le 14 mai et, depuis le 22 avril, malgré nos efforts, aucun espoir ne s'offre à nous. Nous n'avons en vue aucun itinéraire, nous ne savons pas au juste dans quelle direction aller.

« L'Expédition n'a pas de certitude. Désormais, il faut compter sur la chance. Le temps presse.

« C'est l'heure des grandes décisions. »

Personne ne souffle mot.

« Ces montagnes, évidemment, sont coriaces. Les possibilités d'escalade sont partout très réduites. Sur le Dhaulagiri, par la Dambush Khola et la Vallée Inconnue, il serait osé de prévoir un itinéraire qui passerait par deux cols à 5 000 mètres, puis traverserait un glacier immense quasi impraticable. Tout cela pour arriver seulement à pied d'œuvre.

« Un itinéraire empruntant le glacier Est serait encore plus aléatoire. Je ne veux pas prendre le risque de faire passer l'Expédition dans un terrain aussi dangereux. Il y aura déjà trop de dangers, où que nous allions, pour que nous en affrontions délibérément au départ.

« Reste une autre possibilité : la Pointe de Tukucha qui n'a pas été reconnue. Faut-il, pour gagner un 8 000, escalader d'abord un 7 000 ? C'est la solution du désespoir. La plus longue, sinon la plus périlleuse.

— Je ne mets plus jamais les pieds sur cette montagne », annonce Terray, encore sous le coup de ses émotions dans les séracs branlants et les ponts de neige hasardeux du glacier Est.

Et il affirme : « Le Dhaulā ne sera jamais fait. Moi, je me « dégonfle » pour y aller !

— Mon petit vieux, reprend Schatz, en faisant la moue, les espoirs paraissent minces. Pour ma part, je ne vois guère de possibilités : l'arête sud-est hors de question. Quant à l'arête nord ?

— L'arête nord, s'exclame Terray, personne n'y passera jamais, elle est en glace vive et la pente est telle qu'il faudrait y tailler des prises pour les mains !

— Lorsque Couzy, Oudot et Schatz sont allés à leur Passage du 27 avril, au-dessus des gorges de la Miristi, ils ont rapporté des croquis montrant la pente moyenne de l'arête nord du Dhaulā. Celle-ci paraissait acceptable. Par ailleurs, la partie raide ne semble pas excéder 400 à 500 mètres de haut. Sur le flanc gauche, en regardant la montagne, des crevasses doivent pouvoir abriter des camps. Et pourquoi ne pas installer des cordes fixes ? »

Mon discours, bien qu'appuyé sur des arguments techniques, ne convainc personne.

Rompant le silence, Rébuffat me dit :

« De toute façon, il faut y arriver, à cette arête !... Alors ! »

Bien entendu, tout ceci n'est pas très favorable, mais je fais mine de défendre ces solutions que je sais désespérées, car je sens une opposition tacite et unanime. Je ne voudrais pas qu'après avoir abandonné le Dhaulagiri, nous gardions un regret faute d'avoir épuisé la question. Avant de tourner la page, je veux que le problème du Dhaulagiri soit vraiment réglé.

Il y a un nouveau silence ; chacun réfléchit et n'ose parler. Couzy se penche en avant et, le regard fixe, cherche ses mots : « Maurice, sur l'Annapurna... il y a tout de même des possibilités. »

L'atmosphère se détend.

Les langues vont se délier. Chacun trouve Couzy très courageux d'avoir ouvert le ban. Oui, bien sûr, c'est l'Annapurna qu'il faut envisager maintenant.

« Voici ce que nous savons de l'Annapurna, dis-je alors : la seule possibilité d'attaque est le versant nord.

« Mais il faut gagner ce versant. L'accès des hauts bassins de la Miristi Khola est un problème résolu. Du point extrême atteint, trois voies sont apparues : d'une part, l'éperon nord-ouest : c'est là, en principe, que devrait se développer notre première attaque. En second

lieu, le glacier ouest de l'Annapurna qui permet, semble-t-il, de gagner le point de jonction de l'éperon et de l'arête faîtière par un couloir. Enfin le glacier que personne n'a jamais vu, mais qu'on devine s'écoulant sur tout le versant nord de l'Annapurna.

— Tu comprends, dit Oudot, cet éperon, c'est la voie la moins longue. En deux jours, on doit pouvoir atteindre l'arête faîtière à 6 000-6 500 mètres. Évidemment, entre les sommets de cet éperon et l'Annapurna, il y a une zone invisible. Si une brèche venait à nous arrêter, il serait toujours possible de la contourner en empruntant le glacier ouest à droite de l'éperon en regardant la montagne.

— Oui, renchérit Couzy, je suis très « fana » de cette dernière voie, car on doit pouvoir gagner une dénivellation importante sans difficulté spéciale. »

Et Schatz enchaîne :

« Et puis, après tout, il n'y a que la partie médiane de l'itinéraire qui soit encore dans l'ombre. Ensuite, les pentes supérieures de l'Annapurna semblent faciles. Il y a des replats qui permettront certainement d'installer des camps. Allons-y : en trois jours, l'affaire est dans le sac ! »

L'avis de Schatz reflète exactement le mien. C'est la logique même.

« Et toi, qu'en penses-tu, Matha ?

— Tu comprends, mon vieux Maurice, je ne suis pas venu ici comme alpiniste, mais comme cinéaste.

— Lorsque tu faisais des reconnaissances, tu étais bien alpiniste. Et toi, Oudot, qu'en penses-tu ?

— Il me semble tout de même que le Dhaulagiri comporte trop de dangers. Je suis pour l'Annapurna. »

Noyelle opine ostensiblement.

« Et toi, Gaston, crois-tu que l'accès de la Pointe de Tukucha soit possible ?

— Mais Maurice, je te l'ai dit : je crois qu'on aurait dû commencer par aller au sommet de cette pointe : ce doit être un observatoire idéal. Maintenant il n'en est plus question. » Mes responsabilités sont grandes.

Quelle que soit la décision, toutes les forces de l'Expédition ne feront qu'un tout et se jetteront dans la bataille.

Tous ont été entendus. C'est à moi qu'il appartient de décider.

« Plutôt que d'attaquer tout de suite en force l'Annapurna, nous allons lancer une reconnaissance lourde dont l'objectif sera de trouver l'itinéraire d'attaque.

« Cette reconnaissance devra pouvoir vivre pendant une dizaine de

jours et jusqu'à ordre contraire sera ravitaillée à un rythme limité.

« Dès que les éléments d'avant-garde verront la solution, la reconnaissance se transformera, sur un ordre précis de ma part, en attaque définitive. Grâce aux dispositions que nous allons prendre dès aujourd'hui, cette transformation peut s'opérer sans perdre un seul jour.

— Eh bien, puisque c'est décidé, partons tout de suite ! » s'écrie Schatz.

Déjà on pousse les sièges. Tout le monde s'agite.

« Attendez... »

Le calme revient.

« Ce n'est pas tout de décider. Il faut que chacun sache ce qu'il a à faire. Trois d'entre nous connaissent l'accès du Passage du 27 avril. Chacun d'eux accompagnera un groupe pendant les quatre jours que demande la marche d'approche.

« Matha, Gaston et moi nous venons d'arriver de Manangbhot très fatigués. De plus, il faut que j'examine la situation du camp, que je fasse quelques lettres et que j'établisse les derniers comptes afin de savoir si un complément financier sera nécessaire lors du retour.

« Lachenal et Terray, accompagnés des sherpas Adjiba, Angawa et Dawatoundu, partiront aujourd'hui même avec Schatz qui leur montrera le chemin.

« Un deuxième groupe comprenant Gaston et moi, guidés par Couzy, suivra le premier à un jour d'intervalle. Noyelle assurera le ravitaillement des groupes à intervalles réguliers.

« Ichac et Oudot attendront mes instructions pour venir. Comme elles ne pourront arriver avant six jours au minimum, ils auront tout le temps d'aller ensemble à Muktinath.

— Et Ang-Tharkey ? demande Ichac.

— Tu peux le prendre... Quant à Francis de Noyelle, il constituera avec G.B. l'échelon arrière qui ne devra s'ébranler que sur mes instructions. »

Et me tournant vers Noyelle :

« Il faudra que tu prépares toutes les charges indispensables aux reconnaissances, à l'attaque et au retour, et assures, en temps utile, le recrutement des coolies.

— Et nos affaires ? questionnent Lachenal et Terray.

— Répartissez les affaires en quatre lots. Le premier, dont vous vous chargerez vous-mêmes, sera très léger, car vous devez vous ménager. Le second, comprenant le matériel alpin, les vêtements chauds, les objets de toilette, etc..., sera transporté par les coolies. Le

troisième sera constitué par le matériel nécessaire en cas d'attaque générale, c'est-à-dire vêtements de rechange, gros équipements tels qu'après-skis et chandails. Enfin un quatrième lot, qui comprendra uniquement les affaires de vallée, sera mis dans des containers étiquetés à vos noms et restera à Tukucha. »

Chacun sait ce qui l'attend, chacun sait ce qu'il doit faire. J'appelle Ang-Tharkey et lui explique l'ordre des opérations.

Dans le camp règne aussitôt une vive animation, car le premier groupe partira dès qu'il sera prêt. Si le tonnage est faible, la diversité des objets à emporter est telle qu'elle donne lieu à de nombreuses conversations, des palabres, des visites de tente à tente, des préparatifs...

« Oudot, fais-moi un tas de tous les médicaments du premier groupe », demande Schatz.

Le toubib rassemble l'indispensable pour un séjour prolongé dans la jungle et en haute montagne par mauvais ou beau temps : le sérum antivenimeux voisine avec l'aspirine, les crèmes antisolaires avec le maxiton, les vitamines B2 avec le bicarbonate de soude.

Terray range consciencieusement ses affaires : il peint son nom sur le container qui doit rester au camp, puis s'occupe du ravitaillement.

Lachenal, grand maître du matériel, mesure les cordes, classe les pitons...

Pendant ce temps, Marcel Ichac ne perd rien du spectacle : il court de l'un à l'autre, sa caméra en main. Discret, il arrive lorsqu'on s'y attend le moins, vous prend dans des postures que vous jugez peu avantageuses et vous dit :

« C'est fini ! »

Noyelle a l'air soucieux : les négociations avec le suba et G.B. Rana sont laborieuses ; en vain leur explique-t-il que les chevaux demandés doivent être fournis sur l'heure.

Finalement, il a gain de cause, mais je n'ai guère confiance dans ces animaux pitoyables ; l'un est bancal, un autre trop vieux dodeline de la tête lamentablement... Pourront-ils seulement traverser le village ?

Les sacs sont bouclés, les chevaux sellés et de quelle selle ! Nos montures oublient de piaffer d'impatience mais elles sont là ! Chacun, mentalement, fait son inventaire en espérant qu'il n'a rien oublié. Les sherpas prennent leurs charges, aidés par leurs collègues qui sont aux petits soins. Ceux qui restent souhaitent bonne chance à leurs camarades.

Ils s'éloignent.

Brusquement, après ce vacarme assourdissant, un silence étrange s'établit. Une impression de vide flotte, imperceptible.

L'après-midi est orageux, l'atmosphère lourde. Je serais heureux de faire une visite à la pagode. J'appelle Ang-Tharkey et lui explique mon désir.

« Sahib !

« Yes, Bara Sahib ! Yes, Bara Sahib ! »

Le sirdar ne cesse d'opiner.

Il détaille sur-le-champ en direction de la pagode.

« Il est en bons termes avec la « sacristine », insinue Ichac.

Grâce à ces hautes relations, le mystère du temple va nous être dévoilé. Peut-être même pourrons-nous assister à un office.

Quelques minutes plus tard, nous voyons Ang-Tharkey accourir vers nous :

« All is ready », nous dit-il.

De fait, en nous approchant de la pagode, nous apercevons la femme-bedeau en conversation très animée avec les membres de sa famille, lesquels habitent, je l'apprends, les « communs » du temple. L'office va commencer, paraît-il, il suffit d'attendre quelques minutes. En effet, quelques bouddhistes sont déjà là.

Ang-Tharkey nous invite à entrer.

Un vestibule sombre, entièrement nu, puis nous entrons dans la grande salle. L'obscurité est complète. Des balbutiements m'indiquent qu'il y a des fidèles. Les clochettes retentissent soudain, puis le gong. Dès lors, il n'est plus question de compter sur Ang-Tharkey. Je sens qu'il s'est précipité à terre. Mes yeux commencent à s'habituer. À droite, en me guidant le long du mur, j'arrive derrière un énorme moulin à prières à côté duquel se tient une femme, prête à battre le gong. Des psalmodies monocordes, des bruits de pas, des clochettes, puis une trompette, enfin de grands coups de gong rythmés en crescendo, accompagnés de cymbales terminent la cérémonie. Le lama que je n'ai pas encore vu, mais dont je devine la présence, parle à ses aides. Le parfum de l'encens arrive jusqu'à moi. Je jette un coup d'œil vers l'autel, sur lequel j'aperçois un bouddha en bronze. Des lampes à huile l'éclairent faiblement. Sur la gauche, dans le fond, se trouve un autre autel orné de divinités peintes au minium aux pieds desquelles sont disposées des coupes métalliques qui font office d'encensoirs.

Il règne une atmosphère étrange et mystérieuse. Et cependant les fidèles ne semblent pas écrasés de respect ; le vacarme des offices ne favorise guère le recueillement. Bref, l'impression de piété est peu

sensible.

En sortant, après consultation d'Ang-Tharkey, l'Expédition se montre généreuse à l'égard de la « sacristine ».

De retour au camp, en attendant le dîner, je mets à jour mes comptes et écris une lettre pour Paris :

Tukucha, 15 mai 1950.

« Mon cher Déviés,

« De retour d'une longue et harassante reconnaissance dans le nord de l'Annapurna, je vous écris aussitôt pour vous donner des nouvelles que vous attendez certainement.

« D'abord, vous pourrez dire à toutes les familles que tout le monde se porte à ravir. La forme des gens est en tout point excellente. Les tests de J. Oudot d'ailleurs le confirment.

« L'esprit d'équipe est toujours aussi parfait.

« À ce jour, je peux vous dire que la période d'exploration est pratiquement achevée :

« *Côté alpin.* – À mon retour, la situation technique a été examinée à fond : les différentes voies du Dhaula, non seulement sont extrêmement difficiles, mais également, sur certaines parties de leur parcours, fort dangereuses. En revanche, l'Annapurna offre des possibilités...

« Donc, hier, ai-je pris décision de tourner les efforts de l'Expédition vers cet objectif et d'envoyer illico une reconnaissance lourde pouvant être transformée sans perte de temps en une attaque proprement dite.

« À vrai dire, si le Dhaula apparaît comme une monstrueuse pyramide, l'Annapurna règne sur un très puissant massif, comportant une cinquantaine de sommets de plus de 7 000 mètres, des arêtes très hautes et probablement un bassin supérieur presque inaccessible et dont peut-être le seul point faible est une dépression par où nous allons l'attaquer...

« Très cordialement à vous.

« Maurice Herzog. »

Pourquoi l'atmosphère est-elle embuée de tristesse ? Est-ce parce que quelques-uns de nos camarades sont déjà partis pour l'aventure ? Est-ce parce que subsiste encore une indécision ? Ou simplement parce que nous sommes fatigués ? Je ne sais...

Tard, tandis que Gaston ronfle consciencieusement dans son sac de

couchage, j'aligne les chiffres, fait des hypothèses, établis mon budget. Mes yeux papillotent...

Encore ensommeillé, j'entends les prières d'Ang-Tharkey et les répons de ses camarades qui me parviennent assourdis.

Pourquoi sortir de cet état de demi-rêve, de cette atmosphère ouatée ? Pourquoi faire un mouvement, lorsque les muscles courbatus et rompus de fatigue vous font souffrir ? Pourquoi s'éveiller lorsqu'il n'en est nul besoin et qu'un sherpa passant sa tête, avec un large sourire, vous dit : « Good morning, Bara Sahib ! » en vous tendant un quart de délicieux café au lait qu'accompagne une assiette de tsampa ?...

Chacun s'étire et avale son petit déjeuner matinal : café au lait, tsampa, œufs au bacon, tartines de beurre ou de confiture, saucisson et chocolat.

Les apostrophes fusent à travers les tentes :

« Matna ! Il fait un temps merveilleux. La photo ! »

Seul un grognement répond.

« Oudot ! Les tests ! »

Une voix :

« Interdit de manger avant les examens !

— Khanna ! Khanna ! Khanna ! » braille Noyelle.

Le camp, doucement, s'éveille, les gens se lèvent et s'activent.

Au travail ! Pour moi, ce matin, il s'agit avant tout de raser cette barbe de huit jours que je trouve insupportable. Avec Ichac nous projetons une visite à la source au village, petit filet d'eau qui jaillit à deux cents mètres à peine, auprès du seul arbre du coin. En spartiates, short, chemisette, nos objets de toilette d'une main et nos inséparables appareils de l'autre, nous gagnons en devisant tranquillement les « thermes » de ce beau pays.

Deux jeunes filles, particulièrement jolies et gracieuses, lavent du linge à la source ; elles sont propres, coiffées avec soin, portent un sari de travail en cotonnade. Les mouvements qu'elles font en battant nous permettent d'admirer leurs corps souples et bien faits.

« Charmantes, dis-je à Ichac en m'approchant.

— Attends, me souffle-t-il. Je vais tâcher de les prendre en photo... »

Des paillements nous accueillent !

Tranquillisées, car les « boîtes » impies sont maintenant rangées, elles battent à coups redoublés leur linge sur la pierre. C'est la mode classique dans toutes ces régions. Le linge n'y résiste guère. Le

repassage est inconnu.

Des enfants s'amuse à la source, se lancent de l'eau, et se bousculent ; pour la plupart, ce sont des petites filles bouddhistes. Malgré leur jeune âge, elles ont déjà des bijoux aux oreilles, aux narines, sur le front, au cou, aux poignets...

L'une d'elles, ravissante, ne cesse de sourire. Je me prends d'amitié pour elle. Elle rit aux éclats de me voir me laver les dents avec une étrange pâte colorée, puis me raser avec un « outil » tranchant qui ne lui dit rien qui vaille !

Mais je sais ce qui va l'intéresser : l'eau de Cologne ! Je lui fais humer le parfum et lui en mets sur les cheveux. Elle est ravie ! D'un ravissement qui confine à l'extase. Les parfums semblent jouir dans cette partie du monde d'un prestige incroyable. Sauvage, la petite fille ne l'est plus guère. Après tout, elle se sent très gentille, cette coquine de huit ans.

Qu'ils doivent être rares, les instants de bonheur pour cette enfant qui vit dans une misère dont heureusement elle n'a pas conscience !

Brusquement, son sourire s'efface ! Je me retourne : Clic !...

Ichac vient de prendre une photo ! Elle a eu peur. Longtemps, je pourrais la peigner, longtemps elle rirait, mais si gracieuse et touchante que soit cette scène d'amitié, nous devons partir...

Nous rangeons nos affaires et quittons la source.

Ma petite bouddhiste s'éloigne. Pauvre mignonne ! Elle boite horriblement. Sa démarche est toute déformée par un raccourcissement de jambe. Le cœur serré, je la vois disparaître.

Au camp, lorsque nous arrivons, grand remue-ménage. Le deuxième groupe doit partir au début de l'après-midi. Les cuisines fument et les sherpas s'affairent autour des tentes.

Les enfants du village écarquillent les yeux. Un homme, placide, file sa quenouille. Un autre guigne une boîte de conserve usagée qui représente pour lui un trésor. Un autre souffle dans un tube de lait concentré vide et le fait éclater avec un bruit épouvantable.

Les coolies commencent à arriver un à un... On leur a dit de venir dans l'après-midi, ils viennent le matin ; ils attendront... en nous regardant.

Panzi, Sarki et Alla plongent la tête dans des sacs béants. Je les surveille, car, par excès de prudence ou de méfiance, ils ont tendance à emporter toutes leurs affaires. Je trouve inutile qu'ils se chargent de trois pantalons mais, en revanche, je n'hésite pas à les alourdir de cordes supplémentaires.

Des bruits de musique indienne me parviennent de la tente-mess :

Francis de Noyelle cherche des nouvelles à la radio.

De nouveau raccordée au monde, notre pensée s'évade quelques instants. A-t-on des nouvelles de nous en France ? Ici nous n'avons rien, pas un mot. Malgré toutes les enquêtes, les réclamations auprès des Népalais, malgré les courriers spéciaux, le mystère n'est pas élucidé.

Le repas servi, nous nous jetons littéralement sur la nourriture, faisons main basse une fois de plus sur tous les condiments, les vinaigrettes, et d'une manière générale, sur tout ce qui est relevé.

Oudot me confirme que l'état sanitaire de mes camarades est excellent. Il a fallu plus de trois semaines pour que chacun s'acclimate et retrouve son équilibre. Le furoncle de Lachenal est complètement guéri. Plus de « bobos » aux pieds.

Il faut maintenant penser au départ du second échelon ; les scènes de la veille se reproduisent ; atmosphère échauffée du camp...

C'est Rébuffat, cette fois, qui s'occupe des vivres. Couzy du matériel. Les chevaux arrivent ; par bonheur les coolies sont là.

Nous n'avons qu'à partir. L'après-midi est déjà avancé, il fait chaud, un peu orageux. Après des adieux chaleureux à Ichac, Noyelle et Oudot, nous enfonçons les talons dans le ventre de nos chevaux.

À notre tour la grande aventure...

VII. LA MIRISTI KHOLA

Au petit trot, nous parcourons la rue principale de Tukucha au milieu d'une haie d'enfants pouilleux, de femmes récurant leur vaisselle et de vieillards qui nous observent du pas de leur porte ; il y a du nouveau chez les sahibs.

La traversée de la Dambush Khola est un exercice délicat. Sur nos montures, nous gardons les pieds aussi haut que possible pour ne pas tremper nos chaussures. Cela serait assez facile s'il ne fallait se tenir tout près de la tête du cheval afin de le guider fermement dans les flots tumultueux du torrent ; cela ne serait encore rien si les selles dans ce pays n'avaient pas la désagréable habitude de tourner autour du ventre de l'animal ou si les sangles trop usagées ne s'avisent de craquer au moment le plus inopportun.

Rébuffat qui a de longues jambes, traverse héroïquement, les pieds dans l'eau...

« Mieux vaut se mouiller les pieds, m'explique-t-il, que prendre un bain complet ! »

Dans la grande plaine de Tukucha nous menons nos montures bon train. Une courroie de la selle de Rébuffat casse, il est complètement déséquilibré ; sa position en chien de fusil est d'un comique auquel il paraît, du reste, peu sensible. Je lui propose de changer de cheval ; tout s'arrange finalement et le galop reprend.

Après avoir traversé Khanti, Larjung – déjà familiers – et le petit village de Dhumpu, particulièrement primitif, mais dont les habitants sont si aimables, nous remontons la « pente » qui permet de gagner Lete.

Les ghorawalas^[83] qui nous attendaient s'inquiètent : il se fait tard, comment pourront-ils ramener leurs chevaux à Tukucha ? Mais, au fait, puisque le chemin est convenable, pourquoi ne pas poursuivre avec ces animaux qui nous font gagner du temps ? Et les palefreniers de courir derrière nos montures... Le moment vient, cependant, où il nous faut mettre pied à terre. Les ghorawalas arrivent couverts de sueur et ne cachent pas leur satisfaction de voir se terminer cette chevauchée. Nous non plus d'ailleurs !

Une mauvaise sente s'ouvre sur la gauche et doit nous conduire, d'après Couzy, au petit village de Choya. Nous nous mettons en route et bientôt nous arrivons en effet en vue du village. La première maison est très fréquentée ; des coolies montent et descendent l'échelle. Les rires, les chants et la gaieté qui règne parmi eux m'autorisent à croire qu'à cet endroit on distribue largement l'alcool de riz. Au Népal, l'alcool ne peut faire l'objet d'un commerce. C'est interdit. Mais doit-on mal recevoir ses invités ?

Notre troupe quitte le village. Bientôt, je tombe sur le gros de nos porteurs confortablement installés dans l'herbe fraîche, les charges éparpillées dans le paysage. Prudemment, je les avais envoyés en avant, en prévision du long parcours... Nous poussons des rugissements ; en un clin d'œil, les charges sont ramassées et les porteurs disparaissent avec une célérité dont je ne les aurais pas crus capables !

La nuit tombe. Après avoir contourné quelques blocs, nous débouchons sur une alpe suspendue au bord du précipice. Sarki et Aïla ont tôt fait d'installer les tentes, de tirer les vivres du soir et d'allumer un grand feu. Il est tard, nous mangeons sans mot dire et chacun gagne son sac de couchage.

Le lendemain matin, après avoir secoué les sherpas, nous levons le camp. Nous nous retrouvons bientôt sur d'étroites traces qui nous mènent au fond du vallon. À cet endroit Marcel Ichac et Jacques Oudot, plus tard, rencontreront une troupe de singes remontant la vallée. À partir de là, nous empruntons un sentier à flanc de falaise, puis, par une descente abrupte, nous débouchons brusquement sur la Chadziou Khola, torrent peu important à cette époque. Sa traversée ne pose aucun problème mais il est absolument impossible, même pour celui qui en a l'habitude, de distinguer la moindre amorce de sentier sur l'autre rive. Une jungle épaisse, d'apparence impénétrable, semble monter très haut dans la montagne. Couzy nous informe que la Chadziou Khola constitue le dernier point d'eau jusqu'à demain soir. Toutes les gourdes disponibles sont remplies. Les sherpas et les coolies, à la manière des chameaux, boivent à n'en plus finir.

La montée débute par une véritable escalade sur une plaque de rocher verticale. Les traces s'élèvent en lacets serrés, obstrués de bambous, de troncs morts, d'arbres qui, pour chercher la lumière, se tendent en travers du chemin. L'atmosphère est humide et pesante. J'engage avec Couzy une longue conversation. Nous en sommes à Bergson et Jünger lorsque nous découvrons une charmante petite prairie parsemée de perce-neige et de fleurs diverses.

« C'est ici, nous dit Couzy, que nous avons bivouaqué Oudot, Schatz et moi, le 27 avril. »

Les alpinistes sont très routiniers : nous déjeunerons là. Aussitôt les sacs sont jetés à terre, les tubes de lait concentré passent de mains en mains. Ceux qui n'en sont pas dégoûtés avalent des concrètes de fruit et, pendant que les derniers coolies arrivent, suant à grosses gouttes dans ce terrain difficile, des volutes de fumée montent de nos cigarettes.

Couzy est songeur à la suite de notre conversation. Rébuffat pense à sa petite Dominique dont il n'a pas de nouvelles. Il faut secouer tout cela, repartir. Le chemin, à un détour, s'engage brusquement sous une futaie resplendissante de fleurs, aux coloris vifs, que je ne saurais nommer. Peut-on rêver voûte plus somptueuse ? Au sortir de cet arc de triomphe fleuri, les traces débouchent sur une belle clairière. Autour de nous, c'est un véritable cimetière de déodars carbonisés, dont les troncs s'élèvent jusqu'à une quarantaine de mètres ; des rhododendrons géants jalonnent notre route et prodiguent leurs fleurs roses et rouges. Les sherpas se précipitent sur des sortes de bouleaux rouges ; ils pratiquent au piolet une entaille dans l'arbre, installent une boîte de conserve vide au-dessous et se procurent ainsi quelques gorgées d'eau fraîche.

Un couloir désespérément long, abrupt et encombré de pierres instables, est gravi avec peine.

« C'est plein de marmottes dans ce coin », s'exclame Rébuffat.

Mais j'ai beau écarquiller les yeux, je n'en vois aucune. Tout en haut, nous nous arrêtons de nouveau et fumons une cigarette en attendant les coolies. Nous devons être aux alentours de 4 000...

Les coolies arrivent, ils ont très bien marché jusqu'ici ; mais je les sens fatigués. Le parcours devient difficile pour eux ; les charges maintenues au front par les courroies ont tendance à les déporter dans le vide. Les aspérités sont peu confortables pour leurs pieds nus et ils ne se sentent pas en sécurité. Plus loin, il nous faut traverser une grande plaque de neige que nous tassons en élargissant les traces, mais nos coolies, pliés sous le poids des containers, font peine à voir. J'éprouve un vague sentiment de culpabilité, moi qui marche dans de confortables chaussures.

Un chörten^[84] désigne la brèche – but de la journée – que nous atteignons enfin. Nous nous rassemblons. Au jugé, dans le temps franchement mauvais, nous avançons sur les pentes douces des alpages. Il pleut sans arrêt. Nous installons les tentes dans un désordre indescriptible, chacun n'ayant rien de plus pressé que de se mettre à l'abri, sitôt la sienne montée.

Nous avons gravi aujourd'hui près de 2 000 mètres pour atteindre ce col, que nous décidons d'appeler « Passage du 27 avril ». Mes camarades Couzy, Oudot et Schatz, qui l'ont découvert, ont eu un

fameux mérite de discerner ces vagues traces et de les suivre avec une louable persévérance jusqu'au bout.

Dans le camp tout bruit cesse rapidement.

Rébuffat, en remuant à côté de moi, me réveille. Tandis que les coolies confectionnent leurs boules de tsampa avec méthode et minutie, Sarki se précipite sur moi ; il a l'air très excité :

« Bara Sahib !... Thar ! » s'exclame-t-il en me désignant un point très éloigné, sur l'arête. Un thar ! Serait-ce possible ? Je n'ai jamais tiré le moindre lièvre, mais je me suis toujours trouvé une âme de grand chasseur. Comme un félin, je plonge sur la carabine que Sarki a eu jusqu'à présent le grand honneur de porter. Je l'arme. Rapidement, je donne des instructions pour la levée du camp et pars en éclaireur avec mon sherpa qui suit du regard l'animal ; quant à moi, même avec les jumelles, je ne vois rien du tout. Si ! Brusquement, dans mon oculaire, apparaît une sorte de chamois, à plus de deux kilomètres de distance. Nous nous efforçons de progresser dans sa direction en nous défilant derrière les obstacles naturels. Nous grimpons avec vélocité...

Hélas ! Le thar, là-bas, a disparu et là s'arrêteront mes exploits de grand chasseur d'Asie.

L'itinéraire établi pour la journée consiste à traverser les contreforts des Nilgiri en dominant constamment la Miristi Khola. Au moment où des ravins infranchissables barreront notre chemin, nous devons prendre de l'altitude puis descendre directement sur la rivière dont les gorges, à cet endroit, deviennent praticables. Sans cesse, nous faisons des marches de flanc, descendant et remontant des ravins, traversant des torrents de plus en plus importants. Heureusement, nous trouvons par endroits des blocs de pierre placés verticalement. Ces repères jalonnent le chemin suivi par nos prédécesseurs un jour plus tôt. Sur une plaque de neige, je lis, écrite par Schatz, l'heure de leur passage. À peu de chose près, nous suivons les mêmes horaires.

Les nuages nous entourent et il m'est impossible d'avoir une vue d'ensemble du terrain dans lequel nous évoluons. Arrivés à un certain endroit, au début de l'après-midi, nous avons l'impression qu'il sera difficile d'aller plus loin. Nous hélons Couzy, notre guide : il hésite un peu, revient en arrière et enfin, triomphant, nous appelle : sur un petit bloc, maintenu par des pierres nous apercevons un fanion du Club Alpin Français. Ce fanion marque le début de la descente vers la Miristi Khola. Nous nous engageons sur des pentes herbeuses très inclinées où, à nouveau, les coolies glissent. Leur moral n'est pas très brillant.

Il pleut, il neige, ce parcours me semble interminable. Tout à coup, j'entends des cris, et, en avançant, j'aperçois un feu de bois ; ce sont les coolies du premier groupe qui, après avoir déposé leurs charges,

s'en retournent vers la vallée. Les conversations en gurkhali s'engagent... Je remarque une fois de plus que cette langue, aux termes brefs et aux sons gutturaux, reste intelligible de très loin.

La pente se poursuit par des plaques rocheuses abruptes et longue maintenant des falaises où l'on distingue d'immenses grottes. Couzy m'affirme que, lors de sa venue, une troupe de thars qui se prélassaient à l'entrée de ces grottes n'a même pas cru devoir se déranger à son passage. Mais aujourd'hui – j'ai la carabine ! – aucun animal n'est visible.

Quelques minutes plus tard, nous sommes tous réunis au bord de la Miristi Khola, torrent impétueux qui draine toutes les précipitations tombées dans les hauts bassins de l'Annapurna, de la Grande Barrière et des Nilgiri.

L'itinéraire empruntant à partir de là l'autre rive, il nous faut traverser. J'aperçois quelques troncs d'arbres que mes camarades ont placés la veille pour permettre le passage de leurs porteurs. Mais les coolies refusent de s'y hasarder avec leurs charges. Rébuffat et moi n'hésitons pas : nous allons transborder les charges nous-mêmes.

Et voilà Rébuffat transformé en coolie ; il se fait placer sur le front la lanière supportant les containers. Je vois sa tête, son cou et son long corps parcourus de dangereuses ondulations... Mon camarade s'approche du torrent, prend le départ, soutenu par Couzy, fait quelques pas, seul, en équilibre au-dessus de l'eau qui écume, puis, allongeant le bras, m'atteint sur un rocher qui émerge : de là, je peux me saisir des charges sans danger.

L'opération se reproduit plusieurs fois, mais l'une des charges m'inquiète beaucoup car elle est très lourde et surtout encombrante : elle comprend en particulier deux unités de base et une unité d'altitude. Rébuffat avance, hésite, perd un peu l'équilibre, se rattrape de justesse, avance encore, lentement... Soudain la lanière sur son front glisse... La charge part dans le torrent et j'entrevois en un éclair la perte irréparable de mes tentes.

Couzy et moi avons le même réflexe : chacun sur sa rive, nous nous évertuons à rattraper les tentes en sautant de pierre en pierre. Un essai manqué, quelques sauts supplémentaires, puis, avant un gros remous qui fait hésiter la charge, j'ai la chance d'introduire la pointe de mon piolet dans un pan de tissu.

Gagné ! Nous avons eu chaud ! Rébuffat était désespéré... La suite des opérations se déroule parfaitement. Mais les heures ont passé et nous cherchons aux alentours un terrain de campement que nous trouvons sans trop de peine. Un bon feu, une bonne nourriture et, tandis que les coolies parlent et fument autour de leur foyer, les sahibs s'endorment, la conscience tranquille.

Tôt le lendemain, par un temps sensiblement amélioré, nous repartons. Je prends une heure d'avance sur le reste de la caravane et vers midi, enfin, je rencontre Marcel Schatz venu au-devant de nous. Avec joie, nous nous serrons la main. Il me met rapidement au courant : ce matin même, Louis Lachenal et Lionel Terray sont partis en reconnaissance sur l'éperon nord-ouest de l'Annapurna.

Aux approches du camp de base, les moraines s'abaissent, le vallon de la Miristi s'élargit et nous avons une vue plus complète de ce qui nous entoure. L'éperon qui vient mourir à quelques centaines de mètres de l'endroit où nous sommes n'a pas mauvaise allure. Sans bien savoir pourquoi, je ne suis pas très partisan de cet itinéraire. Depuis l'expérience du Dhaulagiri, je me méfie beaucoup des parcours d'arête. Je crains que, même si elle n'oppose pas de difficultés infranchissables, l'arête en question ne soit extrêmement longue à parcourir. Je ne pourrai pas me décider à transformer la reconnaissance lourde en attaque proprement dite avant que la reconnaissance sur l'éperon soit terminée, c'est-à-dire, pratiquement, avant que nous ayons abordé le plateau supérieur de l'Annapurna. Schatz et moi arrivons au camp de base, établi au milieu des moraines. De petits lacs morainiques bleu-vert occupent de place en place le fond des vallons. Nous sommes dans un vaste désert de pierres. D'ici, il nous faudrait plusieurs heures de marche pour toucher la Grande Barrière qui bouche l'horizon à l'est, ou les Nilgiri au nord.

La neige tombe, et nous nous réfugions sous une tente. Les heures passent en longs conciliabules.

Des bruits de pierres, de piolets heurtés contre les rochers, des injures : ce ne peut être que la cordée Lachenal-Terray. Un pan de la tente s'écarte brusquement et une apostrophe nous est jetée à la tête. Je reconnais bien là mes deux camarades au fort de l'action. Avant même qu'ils aient parlé, je les sens fatigués, mais décidés et optimistes.

Ils retirent leurs vêtements pleins de neige et, tout en prenant leur thé, me mettent au courant de ce qu'ils ont fait dans la journée. La fameuse cordée, qui a vaincu les plus belles parois de nos Alpes, les plus redoutées aussi, est aujourd'hui dans la ligne de sa tradition.

« Ce n'est pas de tout repos, me dit Terray.

— Tu parles ! surenchérit Lachenal, il y a des passages qui sont du bon 5 ^[85] !

— Du 5 ! dis-je, comment voulez-vous que des sherpas passent du 5 !

— Ce sont des passages isolés.

— On peut les équiper avec des cordelettes ; les sherpas, on les

tirera, on les poussera, et on finira bien par y arriver !

— Nous verrons ça. Et, en dehors de ces passages, comment est l'arête ?

— Évidemment, elle est très longue, dit Terray, et plus on avance, plus elle est difficile.

— Après le point que vous avez atteint, elle devient peut-être impossible !

— Je ne crois vraiment pas. Nous nous sommes arrêtés vers 11 heures ce matin, après avoir escaladé depuis l'aube, à 5 500 mètres environ. Un peu plus haut, l'arête se relève et devient neigeuse. Ensuite, on ne voit rien, mais à mon avis, et Biscante pense comme moi, elle doit se souder quelques centaines de mètres plus haut, au plateau supérieur de l'Annapurna.

— Hum ! Hum ! dis-je sceptique.

— Écoute, Maurice, c'est bien simple, propose Terray, il n'y a qu'à aller en force. Demain matin, on s'y met tous, on transporte le camp de base au sommet de la croupe herbeuse et on commence l'attaque.

— Et on aura gagné plusieurs jours d'hésitation, ajoute Lachenal.

— Nous aurons peut-être aussi gâché toutes nos chances, répliqué-je. Si l'attaque de l'éperon échoue, il faudra démonter à nouveau le camp de base, le redescendre dans le vallon pour le remonter ailleurs. Pas question ! Je n'ai pas du tout l'intention de jeter toutes les forces de l'Expédition dans un itinéraire aussi peu reconnu. Élargissons la première reconnaissance que vous avez effectuée ; demain, allons au-delà du point où vous vous êtes arrêtés, poursuivons jusqu'au moment où nous aurons la certitude qu'elle est praticable jusqu'au sommet. Là seulement nous prendrons la grande décision.

— Testa dura ! »

Lachenal et Terray tempêtent. Ils pensent que c'est tout de suite qu'il faut se décider à attaquer et me déclarent une fois de plus qu'ils sont sûrs de pouvoir « sortir »^[86] par cet itinéraire.

Je connais bien mes amis et me méfie de leur euphorie, car ils sont dans un état d'exaltation très prononcé, après les efforts de cette journée. Je suis le responsable, aussi dois-je être l'élément de prudence : je maintiens ma décision. Demain matin nous partirons tous sur l'éperon avec des camps légers et nous ne descendrons qu'avec une certitude. Le camp de base restera sur place pour le moment et le style de notre opération sera celui de la reconnaissance lourde. Pendant que mes camarades se sèchent, rangent leurs affaires, et se préparent pour le lendemain, j'écris un mot pour l'échelon arrière :

18 mai 1950.

« Cher Noyelle,

« Je suis arrivé au « camp de base ». Lionel et Biscante viennent de redescendre de l'éperon et leurs vues ne sont pas pessimistes. Toujours même tactique : nous restons sur le plan de la reconnaissance lourde. En ce moment, mauvais temps, cela risque de retarder considérablement les opérations.

« *Vivres* : J'ai peur d'être un peu juste. Envoi s.v.p. *illico* trois containers-vallée, trois containers-altitude, un container avec boîtes « dur »^[87].

« *Matériel* : 10 pitons à rocher, 10 pitons à glace, 100 mètres de corde nylon en 5,5. Trois cordes de 15 mètres en 8. Deux unités-altitude.

« *Coolies* : Payer les coolies de l'échelon 1 avec bakschiches identiques. Échelon 2, les payer également : pour les bakschiches certains ont très bien marché : bakschiche complet à ceux qui te porteront un mot. Les deux vieux : demi-bakschiche, les autres rien, car ils ont mal marché.

« *Vivres par la suite* : Après l'envoi que je te demande, sauf ordre contraire, pourras-tu expédier à nouveau trois containers-vallée et trois altitude ?

« *Matha et Oudot* : Pour le moment, aucune impression à leur communiquer ; le mauvais temps m'a jusqu'ici empêché de voir l'Annapurna ! Dès que je pourrai donner des nouvelles je le ferai.

« Maurice. »

*

Le 14 mai, jour du conseil de guerre, après avoir décidé d'orienter les opérations vers l'Annapurna, Ichac m'avait fait part de son désir de visiter Muktinath avec Oudot.

Le 15, quittant moi-même Tukucha en direction de l'Annapurna, je fais donc mes adieux à mes camarades. Tous deux partiront le lendemain matin de bonne heure accompagnés du sirdar Ang-Tharkey. Pour ce dernier, Muktinath est le sanctuaire des sanctuaires ! Croyant fervent, pratiquant zélé, c'est pour lui une occasion exceptionnelle d'aller faire le pèlerinage auquel tant de ses semblables ont dû renoncer. Le départ, fixé à 6 heures du matin, est retardé, car les chevaux arrivent les uns après les autres à partir de 7 heures. Certains, trop mauvais, doivent être échangés, mais quelques minutes plus tard,

on ramène les mêmes d'un air triomphant ! Inutile de palabrer : on ne recueille que des sourires... nous sommes en Orient !

Finalement le départ s'effectue à 9 heures. Tout le jour la petite troupe remonte la Gandaki par la rive droite, et en fin d'après-midi, arrive en vue d'une grosse agglomération : maisons blanches, temples rouges, le tout dominé par une forteresse tibétaine en ruine. Ang-Tharkey, en proie à la plus grande exaltation, s'écrie :

« Muktinath ! »

Quand-on approche de cette cité prodigieuse, les belles constructions se révèlent sales, lamentables. À l'extrémité du village, quelques chörten bariolés.

Où sont donc les temples, les monastères et les centaines de lamas ?

Vers l'est, Marcel Ichac aperçoit quelques bâtiments plus neufs, protégés par des toits de zinc. En questionnant autour de lui, il finit par comprendre que Muktinath n'est composée que de ces cinq ou six constructions et que, pour l'instant, il se trouve à Chahar. Tant pis, le pèlerinage sera pour demain matin. Mes amis trouvent un gîte pour la nuit dans un château délabré, dînent rapidement et se couchent sous l'œil intéressé de cinquante indigènes.

Le lendemain, au point du jour, ils montent vers le sanctuaire. Après avoir laissé leurs chevaux à la porte du premier bâtiment, ils passent devant un rocher sur lequel se trouve une vague empreinte comparable à celle d'un pied.

« Bouddha, Sahib ! » s'écrie Ang-Tharkey en se jetant à terre.

Ils dépassent un premier temple semblable à celui de Tukucha et arrivent aux fontaines sacrées : l'eau du ruisseau s'écoule dans un canal horizontal et alimente une soixantaine de bouches en formes de vaches ou de dragons. Au centre du rectangle, une pagode népalaise.

Des pèlerins viennent remplir leur récipient et boire. Ang-Tharkey, avec une gourde de l'expédition, fait successivement le tour de chaque fontaine : nos camarades ne pourront disposer de leur gourde pendant tout le voyage.

Vers le sud, visite d'un autre temple gardé par une douzaine de jeunes filles. Elles sont vêtues de robes colorées. En soulevant une pierre on montre à Ichac et Oudot deux étroits orifices d'où monte le bruit de la source et où court la flamme bleue d'un gaz naturel qui brûle perpétuellement. Les « vestales » chantent et dansent. Les sahibs versent leur obole ; Ang-Tharkey se montre particulièrement prodigue de l'argent de l'Expédition.

Le lendemain, après une nuit passée dans le curieux village de Kagbeni, les « pèlerins » sont de retour à Tukucha. Noyelle les attend

avec impatience. Lui aussi a grande envie d'aller à Muktinath. Demain, il partira à son tour, en compagnie de G.B. Rana.

Rien de nouveau pendant ces deux derniers jours au camp. Pas de courrier de France. Pas de nouvelles de l'Annapurna.

Le lendemain est une journée de repos pour nos amis. Le cortège des habitants de Tukucha, rentrant de Marpha au son des tambourins accompagnés de chants et de cris, met quelque animation dans le camp.

Puis, le 20 mai, à 9 heures 30, arrivent Angawa et Dawatoundu, porteurs du message écrit au camp de base de l'éperon, lors du retour de la reconnaissance Lachenal-Terray.

VIII. L'ÉPERON

Le 19 mai, avant l'aube, le camp de base provisoire installé au pied de l'éperon s'agite. La grosse voix de Terray, premier levé rugit : « Alors, les « monchus »^[88], vous vous croyez au « Majestic » ?

Il fait encore nuit noire. Les sherpas ne comprennent rien à ce branle-bas intempestif. Dans les autres expéditions, ils ne portaient que lorsque le soleil s'était montré !

Tandis qu'encore endormis, ils préparent Nestlé et Tonimalt, mes camarades font les sacs.

« Combien de broches à glace ?

— As-tu ton vitascorbol ?

— Combien tient la gourde ? »

Puis ils partent un à un à travers les moraines et s'évanouissent dans la nuit. Je ne tarde pas à faire de même, les yeux pleins de sommeil, trébuchant sur les pierres instables que je discerne mal dans l'obscurité. Je me dirige vers le bas de l'éperon. Quelques crissements de piolet sur la pierre m'indiquent que les autres ne sont pas très loin. Une dernière moraine à traverser ; nous sommes tous lourdement chargés, car nous emportons trois camps complets et des vivres pour plusieurs jours. Les sherpas nous accompagnent : ils monteront le plus haut possible pour porter des charges, puis redescendront rapidement au camp de base afin de ne pas entamer les vivres d'altitude. Il fait jour lorsque nous atteignons la neige. Elle est dure ; mes vibrants^[89] mordent bien. Nous progressons péniblement, mais avec beaucoup de régularité.

Serait-il possible qu'il fasse beau ? Depuis mon départ de Tukucha, c'est tout juste si j'ai pu apercevoir le bleu du ciel. Au risque de glisser sur cette neige compacte et cette pente rapide, je me retourne fréquemment pour admirer le spectacle : la Grande Barrière, dont j'évalue l'altitude moyenne à 7 000 mètres, nous écrase littéralement. Dans son plein milieu se dresse, entre autres, un gigantesque et inaccessible donjon. Les hautes murailles surplombent le camp de près de 3 000 mètres. La roche lisse, n'offre aucune aspérité, aucun défaut dont nos yeux d'alpinistes pourraient se prévaloir pour imaginer une

voie quelconque. L'Annapurna est une forteresse géante et nous n'abordons que les premières défenses !

Le cirque où nous sommes est d'une sauvagerie intégrale. Aucun homme n'a jamais contemplé ces montagnes qui nous entourent. Aucun animal, aucune plante n'a droit de cité dans ces lieux. Dans la pureté du matin, cette absence de toute vie, cette misère de la nature ne font qu'ajouter à notre force intérieure. Qui comprendra l'exaltation que nous puisons de ce néant alors que les hommes s'éprennent des natures riches et généreuses ?

Nous approchons de l'altitude du Mont Blanc. Chacun souffle, chacun monte à son rythme. Quand nous arrivons sur la croupe, le soleil est levé. Il y a un moment encore, les immenses parois étaient sombres, effrayantes, elles étincellent maintenant.

Il nous faut gagner le pied de l'arête proprement dite. Terray, qui s'est joint à nous malgré sa fatigue de la veille, m'indique le point d'attaque. Nous tirons les cordes des sacs et composons les cordées. Je pars avec Sarki. La veille, mes camarades ont laissé en ce point une corde, en prévision de notre passage. Il fait très froid. L'escalade commence dans un rocher qui, bien que calcaire, est relativement solide. G. Rébuffat suit avec Adjiba, Terray avec Aïla puis Schatz.

Si l'éperon doit donner la solution du problème, il faut que ce soit rapidement. Nous avons donc l'intention de mener les opérations tambour battant. Le programme est le suivant : lorsque les difficultés seront devenues trop grandes pour les sherpas, ceux-ci abandonneront leurs charges et redescendront. Les quatre sahibs continueront et installeront une tente le plus haut possible. Rébuffat et moi nous coucherons dans cette tente ce soir, tandis que Schatz et Terray redescendront jusqu'à l'épaule où Lachenal, reposé des fatigues de la veille, rejoindra son camarade Terray en fin de soirée.

Quant à Schatz, il regagnera le camp de base pour remonter le lendemain avec Couzy, afin de former une troisième cordée d'assaut et installer un camp à l'épaule.

Le premier point de ce programme est bientôt réalisé : nous renvoyons les sherpas qui perdent beaucoup de temps dans cette escalade difficile. J'ai pu remarquer cependant avec quelle facilité ils s'adaptent à ce genre d'exercice, quoique jusqu'à présent ils ne l'aient guère pratiqué. Sarki, en particulier, me paraît capable de conduire une cordée dans des difficultés rocheuses déjà sérieuses.

Après le départ des sherpas, nous gagnons rapidement de l'altitude. Nous avons l'impression d'être en avion ; l'éperon que nous gravissons, vu en projection, prend une figure débonnaire ; les glaciers coulent de part et d'autre de notre arête. Les nuages sont déjà là, fidèles au rendez-vous et nous empêchent de voir les montagnes

environnantes.

L'arête s'effile, comme dans nos belles aiguilles de Chamonix auxquelles nous pensons en ce moment. Le rocher est franc et, n'étaient la charge et l'altitude, ce serait une partie de plaisir. Le froid devient vif, il commence à neiger. Nous avons sûrement dépassé l'altitude de 5 500 mètres. Je cherche vers le haut un emplacement de camp. Nous n'apercevons pour l'instant que de maigres plates-formes de loin en loin. Le temps menace et nous contraint à prendre une décision. D'autant que Schatz et Terray voudraient redescendre, car l'heure est tardive. Nous parcourons une petite arête rocheuse, fine comme une lame, accrochés par les mains, les pieds ballant sur le roc. L'impression de vide est considérable. Je ne me souviens pas avoir constaté pareille inclinaison dans les Alpes. Les quelques rochers formant obstacle à la pente sont recouverts de glace. Je ne puis concevoir que la neige arrive à s'accrocher sur ces pentes. Je comprends en tout cas pourquoi les avalanches sont si fréquentes.

Après cette traversée délicate, je débouche sur un petit emplacement triangulaire bourré de neige. Le temps est maintenant franchement mauvais. Il n'y a pas à hésiter ; c'est ici que nous monterons la tente. Déjà nous précipitons la neige des deux côtés de l'arête, provoquant ainsi des avalanches. Quelques rochers glacés sont évacués par les mêmes voies. Mais, après ce nettoyage par le vide, nous pouvons à peine nous asseoir à deux sur cet espace exigu ! Comment faire ? À coups de piolet, nous essayons de desceller des blocs encastrés dans la glace. Chacun, tantôt frappe à coups rythmés, tantôt se sert de son piolet comme levier. Lionel Terray, le visage furieux, attrape mon piolet et donne de tels coups que le roc semble se fissurer. Hélas ! C'est le piolet qui cède et ma lame est littéralement pliée en deux. Heureusement il parvient à la redresser. L'emplacement donne maintenant assez d'espoir pour que Schatz et Terray puissent partir. Ils ne s'attardent pas : au bout de cinq minutes ils ont disparu à nos yeux. Mais je suis inquiet pour eux, car cette escalade à haute altitude, en pleine neige fraîche, est extrêmement dangereuse.

Rébuffat et moi nous sommes maintenant seuls. Nous continuons d'arrache-pied notre travail d'installation, aussi vite du moins que l'essoufflement nous le permet. Nous descellons une immense pierre que nous plaçons avec précaution sur le bord de la pente afin d'agrandir artificiellement la surface disponible. Avec la neige, nous tassons, nivelons le tout et commençons enfin à dresser la tente. Quelques pitons fichés dans le rocher arriment notre abri en amont ; nos piolets enfoncés jusqu'à la garde, en aval. Des pierres ficelées avec les cordes de tension de la tente tiendront lieu de piquets. Rébuffat, soigneux, construit un petit muret au bord du vide pour se protéger du vent et, prudent, enfonce un bon piton solide pour notre assurance

personnelle. Nous resterons encordés à ce piton pendant toute la nuit.

Il neige sans arrêt ; le froid devient insupportable et nous sommes heureux de pouvoir pénétrer dans notre abri que nous aménageons comme nous le pouvons. Est-il un camp plus aérien que celui-ci et plus péniblement gagné sur la montagne ? Le thé nous apporte quelque réconfort. Nous avons peu d'appétit, mais consciencieusement, nous avalons vitascorbol et B2 conseillés par notre toubib. Le vent hurle, la tente tremble, nous nous endormons difficilement, perdus dans nos pensées.

À l'aube, le temps est maussade, il neige encore un peu. Sur les rochers, l'épaisseur de la neige poudreuse décourage tout espoir de progression. Rébuffat et moi décidons d'attendre que le temps s'améliore. S'il reste mauvais, nous redescendrons dans le milieu de la journée, en laissant sur place tout le matériel pour pouvoir renouveler l'attaque. Au-dessus du camp se trouve le passage le plus difficile. C'est un bloc fendu dans le haut par une petite fissure qu'il faut atteindre on ne sait comment car tout est recouvert de neige. Rébuffat pense que la tentative est inutile et propose même de redescendre tout de suite. Mais je préfère, quant à moi, épuiser les possibilités et éviter, pour l'avenir, tout sujet de remords. Si le temps s'améliore, la neige peut fondre rapidement et permettre une progression honnête.

« Je te dis qu'ils sont là ! Tiens, voilà les piolets ! »

Lachenal et Terray débouchent sur l'arête.

« Salut !

— Ciboire ! Que faites-vous là ?

— Ces messieurs se reposent ?

— Vous n'avez pas vu la neige ?

— On l'a vue comme toi ! Mieux que toi, même, car on grimpe depuis l'aube pour venir ici.

— Bande de petites filles ! crie Lachenal furieux.

— C'est de la folie de continuer, dit Rébuffat, je n'ai pas envie de « dévisser » ici !

— On va te faire voir si on « dévisse, nous ! » lui jette Lachenal complètement écœuré.

Et, sans plus tarder il se précipite à l'attaque du passage qu'il a escaladé la veille. Il commence une traversée sur la gauche, dans une neige particulièrement instable, car elle est seulement plaquée sur le rocher en pente. Mais en marchant, il la tasse et la fait adhérer au roc. À l'extrémité de cette vire part une fissure verticale dans laquelle il grimpe trois mètres environ. La glace enveloppe la moindre prise. Je jette un coup d'œil sur Terray, son compagnon de cordée, et constate

qu'il l'assure en toute sécurité. Lachenal s'attaque maintenant à un dièdre géant. Dans le fond du dièdre, il dégage une fissure dont il essaie de se servir. Ses pieds glissent, ses mains tiennent par miracle. Il redescend, enfonce un piton qui branle et ne donne aucune confiance et monte dessus sans hésitation. Comment aller plus haut ? Il prend son piolet tout mouillé, l'enfonce de quelques centimètres dans la fissure et l'agite brutalement pour voir s'il tient : le piolet oscille dans la fente. En le secouant, notre camarade arrive néanmoins à le bloquer. Je le vois se suspendre à deux bras au manche du piolet, sans douter une seconde de la solidité de son engin, lâcher le piton du pied et désespérément tenter de gagner quelques centimètres. Cette fois-ci, je ne suis pas content du tout : il me semble inadmissible de prendre de pareils risques dans les circonstances où nous sommes. Je me tiens près de Terray pour le cas où l'assurance de la corde aurait à jouer. À peine ai-je le temps de dire quelques mots, déjà Lachenal est en haut, ayant vaincu la difficulté avec une étourdissante maestria. Terray, sans perdre une seconde, prend la suite et équipe le passage avec un deuxième piton et une cordelette en nylon de 5,5 mm.

Rébuffat et moi, après avoir fermé la tente, chargé nos sacs, partons à notre tour quelques minutes plus tard pour rejoindre la cordée de nos camarades sur un emplacement confortable, recouvert par un vaste auvent naturel. C'est là, bien entendu qu'il eût fallu établir le camp ; mais le temps exécrable de la veille ne l'avait pas permis. Aujourd'hui encore les nuages nous entourent. Toutefois, par échappées, je peux apercevoir à ma gauche la dernière chute du glacier nord de l'Annapurna que j'avais très mal vue jusqu'à présent.

Nous délibérons : le seul optimiste quant à la voie de l'éperon est Lionel Terray. Lachenal, après avoir tant crié lorsqu'il nous a rencontrés, estime maintenant qu'on n'en finira jamais avec cette longue arête. Rébuffat est pessimiste. Quant à moi, j'estime que l'éperon ne donnera probablement pas la voie de l'Annapurna, car, même si par la suite il se confirme que cette voie « sort », le problème de faire passer toute l'Expédition par cet itinéraire me paraît insoluble. Il est évident que cet itinéraire long, difficile, rendrait, en cas de mauvais temps prolongé, d'arrivée prématurée de la mousson ou en cas d'évacuation de blessés, la situation très périlleuse.

Déjà, sur le Dhaulagiri, ce raisonnement m'avait fait renoncer ; je crains qu'il en soit de même ici. Lionel Terray est si décidé, si enthousiaste, qu'aucun argument de sagesse n'a de prise sur lui. Il m'est dur de décourager tant de persévérance et surtout de vif désir, que j'apprécie, « d'aller jusqu'au bout ». D'un autre côté, je ne veux pas retarder, ne serait-ce que d'un jour, les opérations à venir.

En observant une fois de plus les détails du glacier nord de

l'Annapurna dont j'aperçois la chute immense en contrebas, je pressens que si une solution doit exister, c'est là qu'elle se trouve. Aussi dans ma tête s'échafaude le plan suivant : Lachenal et Rébuffat, qui n'ont nulle envie de poursuivre la voie de l'éperon, redescendront le plus rapidement possible au camp de base provisoire. Ils prendront un sherpa et essaieront de se frayer une voie, par la rive droite selon toute vraisemblance, pour remonter le glacier et atteindre le plateau de la face nord, que l'on devine derrière la chute. S'ils y parviennent, ils devront me tenir immédiatement au courant. Terray et moi continuerons à avancer sur l'éperon pour dissiper toutes les hésitations qui pourraient nous rester à propos de cet itinéraire.

Lachenal et Rébuffat nous quittent, munis d'instructions pour Couzy et Schatz : nous demandons à ceux-ci de monter le lendemain afin de nous appuyer le cas échéant ou de nous aider à évacuer l'éperon.

Terray et moi procédons à l'installation de la tente. Je me réjouis de passer une nuit en haute montagne – pour la première fois – avec lui. Le temps est médiocre. Après un repas plantureux, nous préparons toutes nos affaires pour le lendemain. Se charger le moins possible, progresser rapidement pour trancher la question : tel est notre but.

Nous dormons comme des sonneurs, mais, dès l'aube, Terray, toujours prompt au réveil, sonne le branle-bas dans la petite tente. Confortablement et chaudement installé dans mon sac de couchage, je joue au Bara Sahib : mon camarade prépare le thé, ouvre les boîtes et me sert « le petit déjeuner au lit ». Sitôt l'amoncellement de victuailles avalé, c'est la course aux préparatifs. En un tournemain, tout est prêt et, déjà nous foulons la neige fraîche tombée en abondance depuis deux jours. L'altitude se fait durement sentir lorsque les organismes sont encore froids. Bien qu'allégés, nous peinons tous les deux, mais nous serrons les dents car nous ne voulons pas perdre une minute. Aujourd'hui, nous faisons un raid : le style est celui du commando.

Après une cheminée facile, nous débouchons à nouveau sur l'arête qui, peu à peu, s'effile tellement que nous ne pouvons pas la suivre debout, même en équilibre. Nous en suivons donc le fil, suspendus par les mains, comme à une immense barre fixe, les jambes bringuebalant contre les parois fuyantes du rocher. Nous évoluons ainsi au-dessus d'un vide de près de 2 000 mètres.

Peu à peu, nous approchons de cette fameuse arête de neige que Lachenal et Terray m'avaient signalée dès mon arrivée au camp de base. Leurs commentaires étaient si paradoxaux que j'avais tout lieu d'être anxieux sur la nature de cet obstacle. De fait, à mesure que nous nous approchons, elle se révèle très haute et particulièrement relevée.

Sans hésiter, Terray va de l'avant et je le suis à faible distance. Après un élégant croissant de lune, la pente s'accuse et je sens bientôt sous mes crampons non pas seulement de la neige, mais une glace compacte sous-jacente. Tandis que mon leader taille à coups redoublés, j'enfonce la pointe de mes pitons à glace en pleine pente pour l'assurer. La mince couche de neige est heureusement très dure et les marches n'ont pas besoin d'être bien grandes. Un détour sur la gauche permet d'éviter un ressaut glaciaire vertical. À chaque longueur de corde j'enfonce le piton réglementaire, puis Terray, à son tour, accomplit la même manœuvre. En passant, je récupère nos broches dont il nous faut être très économes car nous n'en avons qu'un petit nombre. Notre nez touche la pente. Souvent, quelques prises doivent être taillées dans la glace pour les mains. Nous atteignons maintenant les premiers gendarmes rocheux de l'arête : ils sont surplombants. Que de déceptions !

Mon camarade traverse hardiment vers la droite afin de gagner une fissure du rocher dans laquelle il plante deux pitons. Après s'être bien arrimé, installé en porte-à-faux au-dessus de la glace qui fuit, il assure ma progression. Dans l'ombre, nous grelottons. À mon tour, j'assure Terray qui va poursuivre sa traversée sur la droite et contourner tout un ensemble rocheux. Le terrain est délicat, le climat de l'escalade peu aimable. Au bout de quelques minutes, nous sommes à nouveau réunis, au soleil cette fois-ci, mais de manière bien inconfortable et précaire ! Il a suffi de quelques rayons de chaleur pour transformer cette neige dure en une matière traîtresse. La marche recommence ; les dernières pentes de glace vive opposent quelques difficultés, puis nous nous retrouvons sur le sommet de l'arête, à 6 000 mètres environ. Il fait maintenant un temps magnifique et j'en profite pour prendre quelques photos. L'Annapurna semble être à portée de la main.

L'éperon sur lequel nous sommes se poursuit vers le sommet de l'Annapurna, mais l'arête de glace déchiquetée qui ressemble à des choux-fleurs n'est guère plus proche de nous qu'au moment où nous avons attaqué l'éperon. Il faut se méfier de la clarté de l'atmosphère, qui fausse les distances. Mon camarade et moi, après analyse des difficultés qui suivent et qu'il nous est donné d'apercevoir, nous rendons compte qu'il faudrait plusieurs jours d'escalade pour en venir à bout, même au rythme poursuivi jusqu'ici. La nature est la plus forte, les obstacles qu'elle nous oppose sont hors de proportion avec nos moyens. Il n'est guère besoin d'un long échange de vues entre Terray et moi pour que nous tombions d'accord sur la nécessité de renoncer. Au cas même où nul obstacle – nous pensons à une brèche possible – ne nous interdirait la progression, il serait insensé de lancer une expédition sur cet itinéraire. Aucune course des Alpes ne nous a

opposé en aussi grand nombre les difficultés rencontrées ici. Jamais, dans l'Himalaya, des hommes ne se sont livrés à de telles acrobaties. Au fond de mon cœur, je souhaite que le glacier de l'Annapurna livre son secret à Lachenal et Rébuffat. D'ici, l'accès en paraît possible et l'on voit parfaitement le plateau sur lequel ils ont mission de prendre pied. S'ils doivent battre en retraite, nos derniers espoirs seront perdus. Toute cette activité, tous ces efforts, toutes ces peines pour n'aboutir qu'à des résultats secondaires ? Une immense déception s'abattrait sur nous tous.

Sans tarder – car nous savons que le plus dur reste à faire – nous commençons la descente. Prudemment, nous nous relayons, le plus souvent possible sur pitons, car le rocher manque de solidité. Au soleil, la chaleur est torride et le froid à l'ombre, intense. Après une traversée, nous abordons la grande arête de glace. Cette fois-ci la neige ne porte plus : elle est complètement « pourrie » ; nous préférons être sur la glace vive. Terray démarre ; je l'assure sur pitons, mais leur nombre limité m'oblige à les récupérer dans la plupart des cas, si bien que je dois redescendre seul, sans assurance, sous l'œil attentif de Terray qui sait que si je glisse je l'entraînerai immanquablement. Je le vois descendre à son tour, face au vide, avec des mouvements lents et minutieusement étudiés pour que l'équilibre ne soit jamais rompu. Il me dira plus tard que par deux fois il a commencé à glisser et que par deux fois, il a réussi à se retenir. Ma technique est différente : je descends face à la glace et me sers autant de mes pieds que de mes mains. Mon pied droit tâte la glace, cherche un relief favorable et se pose sans que je puisse regarder moi-même ; mon pied gauche tient, malgré la neige inconsistante, par les deux pointes avant du crampon. Ma main gauche bloque la neige mouillée contre la glace et s'en sert comme d'une petite prise ; ma main droite utilise le piolet comme une ancre, la pointe enfoncée de quelques millimètres dans cette glace dure comme le roc. Lorsque le pied droit s'est posé, que l'équilibre est rétabli avec trois points d'appui qui sont... ce qu'ils sont, c'est au tour du pied gauche de refaire l'opération ; c'est une incroyable reptation, un jeu d'équilibriste, où je prends la montagne avec tendresse, sans la brusquer ni par le geste, ni par la vitesse.

« Ohé !... Ohé !... » C'est la voix de Schatz. Il arrive à la rescousse. Terray, qui est plus proche, lui crie que nous abandonnons. « Oh ! Schatz, démonte la tente, on file au camp de base. »

Schatz a entendu et observe de loin notre progression. Nous sommes maintenant entourés de nuages. La brume descend et fond dans une grisaille uniforme tout ce que nous regardons. Nous plaçons les pitons, évaluons la distance qui reste à parcourir et attachons la corde de secours. J'examine le comportement du piton car Terray, le premier, descend le « rappel »^[90]. Le piton se courbe, plie à chaque

secousse, mais revient à sa position initiale. La glace est si dure qu'elle ne me donne guère d'inquiétude. Tout ira bien ! À mon tour, j'enroule les cordes autour de mon corps, conformément à la tradition, et descends rapidement rejoindre mon camarade qui a préparé au piolet une plate-forme pour mon « atterrissage ». Je rappelle la corde en tirant sur un des deux brins et bientôt nous arrivons au rocher.

Sans dissimuler notre joie nous « déchaussons »^[91]. Une seconde après nous nous embarquons dans la traversée de l'arête rocheuse avec un tel enthousiasme et un tel désir de coucher au moins sur la croupe ce soir, que ce qui nous avait demandé une demi-heure ce matin se fait maintenant en quelques minutes.

Une véritable course contre la montre commence. Terray et moi parcourons en galopant des bouts d'arêtes faciles, dévalons les cheminées, nous précipitons dans les couloirs. En peu de temps, malgré le froid très vif, nous sommes en nage. À une allure record, nous arrivons au camp laissé le matin, où nous tombons sur Schatz et Sarki qui finissent de démonter la tente.

Tout en avalant du bœuf à la tomate, du nougat et en dégustant l'excellent thé que vient de préparer Terray, nous tirons par phrases entrecoupées la philosophie de cette aventure. Ces heures enthousiasmantes, exaltantes même, mais si épuisantes n'ont abouti qu'à une victoire inutile sur un éperon sans prestige. Pourtant, comme le dira plus tard Terray, rien n'égale ces jours désespérés où il a mis tout son courage, toute sa force et tout son cœur.

Le plafond est bas, mais nous espérons que le temps va se stabiliser. Déjà nous sommes au passage de la cordelette. Les uns après les autres, nous sommes happés par le vide et nous retrouvons sur l'étroite plate-forme ou, l'avant-veille, G. Rébuffat et moi avons passé la nuit. À quatre, nous transportons sur un terrain difficile et dangereux deux camps complets d'altitude. Cela ne ralentit pas l'allure. Sarki est effrayé par la vitesse mais ne tarde pas à se mettre au rythme des sahibs. L'éperon est très enneigé et toutes sortes de précautions doivent être prises. Sitôt les passages difficiles enlevés, la course folle reprend. Chacun de nous est excité par le rythme de l'action. La croupe maintenant se rapproche à vue d'œil. Les derniers passages sont abordés et déjà nous courons sur des pentes herbeuses recouvertes de neige fraîche. Tous quatre nous arrivons bientôt au camp avancé, installé pendant l'attaque sur l'épaule de l'éperon. Nous n'avons mis que quelques heures pour descendre ce qui nous avait demandé deux jours à la montée. Le camp de base, établi sur la moraine, dans le fond de la vallée, est nettement visible d'ici ; les taches jaunes des tentes se distinguent parfaitement par contraste avec

la teinte grise uniforme des pierriers d'alentour. La pluie, ou plutôt la neige fondue qui tombait en quantité il y a quelques minutes, fait place à une petite bruine. Terray et moi d'un coup d'œil nous sommes compris : en deux secondes, nous ramassons autour de nous dans les tentes-vallées qui sont installées ici le maximum de matériel, nous refaisons les sacs et piquons dans la pente ; Schatz et Sarki sont derrière, essayant de nous suivre, mais nous sommes transformés en bolides et courons malgré les sacs qui nous déséquilibrent complètement ; nous contrôlons notre vitesse en sautant sur les touffes d'herbes et les moindres aspérités du terrain. Par une traversée sur la gauche, nous gagnons une langue neigeuse qui occupe le fond du vallon ; sans hésiter, nous descendons tous deux en ramasse et traçons de magnifiques slaloms. Quelques minutes plus tard, par ce moyen élégant et rapide, nous avons gagné la moraine.

Schatz doit se demander pourquoi nous sommes allés si vite ; à vrai dire pour rien. Au lieu de descendre en un quart d'heure, nous aurions pu tout aussi bien descendre paisiblement en une heure. Mais cela est dû à l'atmosphère d'exaltation de cette dure et belle journée.

À notre retour au camp de base, une nouvelle sensationnelle nous accueille ; Lachenal et Rébuffat ont envoyé leur sherpa avec un mot : la rive droite du glacier est praticable, ils se font fort de gagner le grand plateau qu'ils n'ont pas encore vu. En revanche, ils n'ont rien pu apercevoir de la partie supérieure de l'Annapurna.

Du point 6 000 atteint sur l'éperon avec Terray, j'ai pu contempler toute la partie qui leur est restée invisible. Je sais que ce plateau est plan et n'opposera aucune difficulté.

Pour la première fois au cours de cette expédition, un indice favorable apparaît. Notre persévérance, notre foi vont-elles enfin recevoir une récompense ? La montagne livrera-t-elle la clé de son mystère ? Je pense que nous brûlons. Dans quelques heures, le sort de l'Expédition sera jeté.

Pour le moment, nous nous séchons car tous nos vêtements ont été mouillés par la pluie, la neige fondue, la sueur. Schatz arrive suivi de Sarki. Le programme du lendemain est immédiatement mis au point.

« Moi, me dit Schatz, j'ai repéré mon petit itinéraire, donne-moi deux sherpas et...

- Deux sherpas ? coupe Terray, et puis quoi encore ?
- Deux unités-altitude et trois jours de vivres !
- Le chef^[92] veut faire « son » expédition, ponctue Couzy.
- Mais laissez-le parler : quel est ton projet ?

— Remonter le glacier par une arête facile que j'ai repérée et qui permet de contourner à droite la chute de séracs...

— Il a raison, dis-je. Si Lachenal et Rébuffat échouent ? Que ferez-vous ? Vous serez bien contents d'avoir une autre chance ! »

À l'aube, demain matin, Schatz partira plein d'espoir. Lui qui a découvert avec Couzy et Oudot l'accès de la Miristi, il pense inaugurer à nouveau et ouvrir définitivement la voie de l'Annapurna. Terray et moi, ainsi que Sarki, éreintés par les efforts de ces derniers jours, nous nous octroyons la matinée du lendemain. Au début de l'après-midi, nous partirons rejoindre nos camarades sous la conduite d'Adjiba. Cette fois-ci j'ai grand espoir et il me faut toute ma raison pour « perdre » ces quelques heures qui sont si précieuses.

« Couzy, tu vas avoir un travail bien ingrat...

— Tu vas déménager le camp avancé de l'éperon, déplacer et installer définitivement le camp de base à l'endroit que je t'indiquerai, c'est-à-dire au point extrême que peuvent atteindre les coolies.

— Évidemment ce n'est pas très drôle, mais puisqu'il le faut !

— Oui, il le faut, tu le sais. De plus tu n'auras qu'un sherpa.

— Pas drôle, décidément.

— Il faudra porter toi-même... »

Pendant plusieurs jours, notre ami Couzy, le benjamin de l'équipe, bien que tout feu tout flamme, sera condamné à rester à basse altitude, à faire une besogne capitale, mais anonyme. Cette mission, il l'accomplira parfaitement, sans jamais un mot de récrimination. Cependant il sait que, lorsque l'assaut final sera déclenché, son acclimatation sera insuffisante et qu'il perd ainsi une chance de jouer un rôle de premier plan : esprit d'abnégation admirable qui conditionne la puissance d'une équipe.

Une soirée bien agréable commence pour nous tous malgré le temps déplorable. Nous sommes bercés par l'espérance. Les conversations sont détendues. Chacun se confond en amabilité, en gestes de courtoisie... Le temps approche où de grandes décisions seront prises.

Pendant que la pluie tombe à verse avec un vacarme assourdissant sur les toiles tendues de nos abris, nous nous endormons doucement, béatement, bien au chaud dans nos sacs de couchage.

Dans mon sommeil, j'entends des cris, des tintements de pitons, des voix étouffées, le bruit du réchaud, une boîte qu'on éventre, des pierres qui basculent : c'est Schatz qui se prépare avec Panzi et Aïla. Avant de partir, alors qu'il fait encore nuit, il s'approche de ma tente :

« Je pars, Maurice.

— Quel temps fait-il ?

— Le ciel est tout rempli d'étoiles.

— Salut mon vieux.

— Salut. »

Pendant un moment, j'entends encore quelques bruits de pierres : mes camarades s'éloignent.

Qu'il est bon de rester au chaud lorsque les autres sont à la peine ! Qu'il est doux de n'avoir qu'à rêver sans prendre conscience du temps qui s'écoule, alors qu'on sait que dans quelques heures le farniente aura fait place à l'action !

Depuis les premiers jours de cette expédition, jamais je n'ai eu une minute de répit. J'ai l'occasion de flâner ce matin et je l'apprécie. Je me lève et fais un tour vers les autres tentes : Terray classe, range, trie, organise. Le démon de l'ordre s'est emparé de lui. À la veille des heures capitales qui doivent venir, il ne veut pas être pris au dépourvu. Ayant de me plonger moi-même dans ce travail absorbant, je jette un coup d'œil sur les montagnes ; le soleil est déjà haut, la température très clémente ; bonne journée...

Mais tout a une fin, même les plus beaux moments. Un grave problème m'inquiète ! Nous sommes presque à court de vivres et je tiens à faire l'inventaire de ce qui reste. Nous rassemblons le stock. Puis, accroupi sous la tente, je classe suivant les catégories, aligne, compte, évalue. Ces chiffres dans la tête, j'ai la conscience tranquille.

Au début de l'après-midi, nous démarrons avec des sacs énormes. Je me sens en pleine forme après cette matinée qui m'a entièrement reposé des derniers huit jours d'action ininterrompue. Le beau temps se maintient. Les moraines monotones, exténuantes, s'étirent sur des kilomètres. Parfois l'un d'entre nous glisse sur quelques cailloux qui recouvrent traîtreusement la glace noire.

Bientôt un homme vient à notre rencontre : c'est Adjiba ! Il est porteur d'une merveilleuse nouvelle : Lachenal et Rébuffat annoncent qu'ils ont débouché sur le plateau du glacier. Rébuffat ajoute dans sa note que le passage emprunte les rochers de la rive droite qui s'escaladent facilement.

Ainsi, la grande chute de séracs du glacier nord de l'Annapurna est surmontée ! Le cœur gonflé d'espoir, nous pressons le pas.

La température est très supportable et les rochers alentour irradient la chaleur. Les parois de la Grande Barrière, vers laquelle nous marchons, se rapprochent peu à peu ; elles sont lisses, impraticables, gris sombre comme l'ardoise. La moraine rive droite du glacier offre, comme cela est fréquent, une voie d'approche commode et rapide. Adjiba maintenant nous guide. Au milieu de l'après-midi

nous arrivons à une sorte de replat de la moraine qui s'élargit et bute contre la Grande Barrière.

Il faut à présent escalader la paroi rive droite. Pour moi, cela signifie que les coolies devront s'arrêter ici et, sur un croquis, je pourrai définir au détail près le futur emplacement du camp de base. L'heure s'avance : nous voulons gagner le plateau le soir même. Après nous avoir fait mener bon train, Adjiba nous conduit vers les contreforts de la Grande Barrière. Un système de vires, entrecoupées de cheminées, prolongées par des couloirs, permet d'accéder au sommet de la chute du glacier de l'Annapurna. Avec la fatigue de la marche en altitude, les sacs semblent de plus en plus lourds. La nuit est tombée lorsque nous arrivons enfin au pied d'une grande falaise de glace où nos camarades ont installé leur camp, le futur camp I à 5 100 mètres environ.

Ils nous reçoivent avec une joie non dissimulée. Nous ne voyons rien à cette heure-ci, mais, nous disent-ils :

« Plus de doute, l'Annapurna doit être vaincue ! »

IX. L'ANNAPURNA

Un spectacle ahurissant m'attend en effet le lendemain. Tandis que je m'éveille, Lachenal et Rébuffat, assis au-dehors sur une pierre sèche, ont les yeux rivés sur l'Annapurna.

Soudain, un cri me fait sortir de ma tente : « J'ai trouvé la voie ! » hurle Lachenal.

Je m'approche : la réverbération est aveuglante et m'oblige à cligner des yeux. Pour la première fois, l'Annapurna dévoile ses secrets. Son immense versant nord, avec ses rivières de glace, étincelle de lumière. Jamais je n'ai vu une montagne aussi grande dans toutes ses proportions. C'est un monde à la fois rutilant et menaçant où l'œil se perd. Pour une fois cependant nous n'avons pas devant nous de parois verticales, d'arêtes déchiquetées, de glaciers suspendus rendant chimériques tous projets d'escalade.

« Tu comprends, explique Lachenal, le problème... c'est de gagner ce glacier ressemblant à une faucille en haut de l'Annapurna. Pour atteindre le bas sans risquer les avalanches, il faut monter complètement à gauche^[93].

— Mais alors !... interrompt Rébuffat, comment vas-tu gagner le pied de ton itinéraire ? De l'autre côté du plateau où nous sommes il y a un glacier entièrement crevassé. Pas possible de le traverser !

— Regarde... »

Nous regardons de tous nos yeux. Mais, je l'avoue, je me sens presque incapable de suivre les explications de mon camarade. Une vague d'enthousiasme me soulève !

Enfin notre montagne est là, devant nous...

peut éviter la partie crevassée en contournant par la gauche. Après il suffit de gravir les grandes cascades de glace, en face, puis de tirer peu à peu sur la droite en direction de la Faucille. »

Des coups de piolet attirent un instant notre attention. C'est Adjiba qui casse la glace pour « faire » de l'eau.

« Pas assez direct, Biscante, ton itinéraire, lui dis-je. On va sûrement s'enfoncer dans la neige jusqu'au ventre : la voie doit être la plus courte possible, à l'aplomb du sommet.

— Et les avalanches ? réplique Rébuffat.

— À droite comme à gauche, le risque existe. Autant prendre au plus court.

— Et... il y a le couloir ! rétorque Lachenal.

— Si on le traverse assez haut, le danger n'est pas grand. D'ailleurs, regarde à gauche les traces d'avalanche sur ta voie.

— Oh ça, d'accord ! reconnaît Lachenal.

— Alors, pourquoi ne pas monter à l'aplomb du sommet, en tournant autour des séracs et des crevasses, obliquer à gauche pour gagner la Faucille et de là aller droit en haut ? »

Rébuffat n'est pas très optimiste, je le sens. Dans le vieux chandail qui le moule étroitement et qu'il a traîné dans toutes ses courses des Alpes, il paraît plus que jamais mériter le nom que les sherpas lui ont donné : « Lamba Sahib »^[94].

« Mais, reprend Lachenal, on pourrait monter droit jusque sous la falaise et traverser à gauche pour arriver au même point...

— En coupant à gauche, c'est certainement plus direct.

— Tu as raison, c'est faisable ! » acquiesce Lachenal qui se laisse gagner.

La résistance de Rébuffat peu à peu s'amollit.

« Oh... Lionel ! Viens voir un peu... »

Terray, courbé sur un container, classe les vivres avec son sérieux habituel. Le chef orné d'un bonnet de ski rouge, la barbe florissante, il relève la tête. À brûle-pourpoint, je lui demande quel est « son » itinéraire. Son opinion est faite, il a déjà examiné la montagne :

« Mon vieux Maurice, dit-il, avec sa célèbre lippe des grands jours, pour moi c'est très net ! Au-dessus du cône de déjection du grand couloir, situé à l'aplomb du sommet... » et de décrire la voie envisagée.

Tout le monde est donc bien d'accord.

« Il faut y aller ! » ne cesse maintenant de dire Terray, très excité.

Lachenal, qui ne l'est pas moins, vient hurler sous mon nez : « À

cent contre zéro ! Voilà les chances de la victoire ! »

Quant à Rébuffat, plus pondéré : « C'est la solution la moins difficile et la plus logique », avoue-t-il.

Il fait un temps merveilleux. Jamais la montagne n'a été si belle. Notre optimisme est grand, excessif peut-être, car l'échelle gigantesque de la paroi pose des problèmes que nous n'avons jamais eu à résoudre dans les Alpes. Surtout, le temps presse. Si nous voulons réussir, il n'y a pas un moment à perdre. L'arrivée de la mousson est prévue pour les environs du 5 juin. Il nous reste donc une douzaine de jours. Il faudra aller vite, vite... Cette idée ne quitte pas mon esprit. Pour cela, il sera nécessaire d'agrandir l'intervalle entre les camps successifs, d'organiser un système de navettes pour monter le maximum de charges dans le minimum de temps et acclimater les organismes^[95], enfin d'assurer la soudure avec l'arrière. Ce dernier point me préoccupe. Équipé pour une reconnaissance, notre groupe ne dispose au total que de cinq jours de vivres et d'un matériel restreint.

Comment énumérer les mille et une questions qui se pressent dans ma tête ? Mes camarades, très enthousiastes, discutent bruyamment, tandis que les sherpas, comme à l'ordinaire, vont et viennent autour de leur tente.

Ces derniers ne sont que deux ici et il ne saurait être question de commencer avec eux les opérations. Eh bien, les sahibs partiront seuls, et porteront les charges eux-mêmes. Ainsi le camp II pourra-t-il être monté dès demain. Consultés, mes camarades acceptent d'enthousiasme cet effort exceptionnel qui nous fera gagner au moins deux jours. L'un des sherpas, Adjiba, descendra au camp de base et guidera les occupants jusqu'au camp I, où nous sommes et qu'il faudra entièrement réinstaller puisque nous emmenons tout.

Quant à Sarki, une mission capitale l'attend : porter l'ordre d'attaque à tous mes camarades de l'Expédition. Sur une grande feuille de papier, je rédige :

*« Courrier spécial urgent Sarki camp I à Tukucha.
23-5-50.*

« Camp I : Glacier de l'Annapurna.

« Décide attaquer l'Annapurna.

« La victoire est à nous si chacun est décidé à ne pas perdre un jour, ni même une heure !

« À chacun en ce qui le concerne :

« **Couzy** : Déplacer le camp de base aussi rapidement que possible,

pour l'installer à 2 h. env. du camp actuel sur un très large et très confortable emplacement avant le cône de neige. Tout y porter. Envoyer toutes les unités-altitude au camp I et le maximum de vivres, les radios, les sacs de Gaston et moi, après-ski Lionel. (Donner 15 roupies à Sarki : elles se trouvent dans le fond de mon pied d'éléphant^[96] que tu dois me faire parvenir.)

« **Schatz** : Si Schatz redescend de son éperon : installer le camp I car nous transporterons tout, Biscante, Lionel, Gaston et moi, au camp II. L'emplacement est marqué par un gros cairn. Il est juste à la prise du glacier. Concentrer le maximum de vivres et de matériel.

« **Matha** : Arrive en vitesse. Ai avec moi une petite caméra. Amène et fais parvenir rouleaux photo. Le camp de base est accessible aux coolies, tu peux y laisser les réserves.

« **Oudot** : Arrive en vitesse au camp I avec petite pharmacie, une partie plus importante pouvant rester au camp de base (chirurgie en particulier).

« **Noyelle** : Très important, sans perdre une heure, expédie camp de base : 10 containers-altitude, 6 containers vallée – toutes les unités campement-altitude, le dernier talkie-walkie – un Jerrican alcool – 10 l. essence env., 1 corde 8 mm., 30 m. – 2 cordes 9 mm. 15 m. – 200 m. cordelette 5,5 mm 15 pitons à glace, 5 pitons à rocher, 10 mousquetons, toutes les lampes frontales et 2 plafonniers + piles réserve.

« Cacolet autrichien^[97] – 1 paire de skis + 2 paires cannes + Luge Dufour – sacs 2^e échelon de tout le monde – poste Emerson avec fil – 3 guêtres Tricouni réserve – 1 pantalon Ours – 2 tentes-vallée (3 seront au camp de base 2 au camp I) – Chaussures, 4 paires : 1/43 2/42 1/41 – Les unités campement vallée ayant été dépareillées (sac de couchage et matelas laissés à Tukucha), amener ce qu'il faut pour les réappareiller – Tous les gants de réserve – Toutes les chaussettes réserve – Tsampa ou riz pour sherpas – Emmagasiner le reste en sécurité. Prépare 10 containers-altitude et 6 vallée pour besoins ultérieurs. Un sherpa pourra les faire convoier éventuellement – Arrive, ton P.C. sera le camp de base – G.B. est libre de faire ce qu'il veut.

« **Matha** : Expédie télégramme à Déviés : « Camp 1/5.100 m. « Suite reconnaissances décide attaquer par glacier nord Annapurna. Voie exclusivement glaciaire – Temps favorable. Tous pleine forme. Ai bon espoir. Amicalement. »

« Herzog. »

La reconnaissance lourde est transformée en attaque définitive.

L'ordre du jour va faire bondir de joie toute l'expédition, mais je suis très soucieux à la pensée que quatre jours seront nécessaires pour porter le message à Tukucha. J'explique comme je le peux à Sarki :

« Annapurna (et je désigne du doigt la montagne), Atcha now[98] !

— Yes, Sahib.

— All Sahibs go now[99], (toujours en désignant l'Annapurna).

— Yes, Sahib.

— This, dis-je en faisant mine de courir, very quickly to Tukucha for ail Sahibs : Couzy Sahib, Doctor Sahib, Noyelle Sahib[100]. »

Le visage de Sarki est grave. Il a lu dans mes yeux que cet ordre n'est pas un ordre comme les autres, il a compris ce que j'attends de lui. Il sait qu'ici nous avons peu de vivres, peu de matériel, et que si les sahibs ont décidé d'aller sur la montagne, il faut pouvoir compter sur l'aide de l'arrière.

Sarki est le plus énergique, le plus fort de tous nos sherpas. Sa mission a une importance primordiale. Il est planté devant moi, le ventre en avant comme s'il avait tendance à l'hydropisie, les pieds écartés. Son visage typiquement mongoloïde est orné d'un passe-montagne blanc sur lequel sont fixées des lunettes de glacier.

« Go, Sarki ! Good luck ! It is very important[101]... »

Et je lui donne une poignée de main.

Il ne perd pas une seconde, saute sur ses affaires, explique rapidement l'essentiel à Adjiba, de sa voix brève et gutturale... et quelques minutes plus tard nous les voyons s'éloigner le long de la grande falaise de glace étincelante de lumière, puis disparaître par la moraine...

Après un instant de silence, je me retourne et contemple la grande chaîne de l'Annapurna toute baignée de lumière. Peu d'ombre autour de nous. Il y a quelques minutes nous grelottions, maintenant il nous faut quitter veste en duvet, chandail, chemise.

Au loin, je vois le Dhaulagiri qui trône, plus près des Nilgiri et je songe... la Dambush Khola, la Vallée Inconnue, le Grand Lac Glacé, Manangbhot... Nous sommes loin de tout ce qui a été prévu : « expédition légère », « nylon », comme nous disions, expédition rapide. « Transposer l'ascension alpine sur le plan de l'entreprise himalayenne », telle était la tactique de base dans nos projets parisiens. « Le danger, proclamions-nous encore, ce sont les avalanches, il faudra donc utiliser les arêtes. » « Pourquoi équiper une montagne afin que les sherpas puissent passer ? Les sahibs se chargeront de tout : pas de sherpas, donc pas de montagne à équiper... »

Hélas ! Quelle déconvenue ! Les arêtes, n'en parlons pas. Les sherpas ? nous ne sommes pas mécontents qu'ils soient ici ! Légèreté ? Rapidité ? Les dénivelés sont si grands que de nombreux camps intermédiaires seront toujours indispensables ! Et puis, nous ne faisons pas une part assez grande à l'exploration : arriver dans une région, piaffer d'impatience, vouloir attaquer... mais où ?

Tous quatre, Lachenal, Rébuffat, Terray et moi, nous préparons nos affaires, entassons dans nos sacs le maximum de matériel, de vivres, de tentes, de sacs de couchage, ne laissant sur place qu'un container avec quelques accessoires dont nous n'avons pas besoin immédiatement. Nous répartissons le matériel : comme toujours certains ont une préférence pour les charges lourdes mais peu encombrantes, les autres préfèrent l'inverse. Nous aurons à porter environ vingt kilos. À cette altitude, où le moindre effort est pénible, nous avons l'impression d'être écrasés sous le poids. Les courroies nous coupent les épaules. Il nous semble impossible de marcher plus de cinq minutes. Pourtant nous avançons, car si nos charges sont excessives nous pensons : « Cela nous fera gagner du temps. »

Égrenés en file indienne, encordés à longs intervalles, quatre sahibs montent pesamment dans la neige du grand plateau au pied de l'Annapurna. Il fait une chaleur de four, le soleil est à la verticale et, dans ce cirque glaciaire, ses rayons se réfléchissent sans perte sur les surfaces qui nous enserrent. La marche devient vite accablante, abrutissante. Nous transpirons, nous étouffons. Arrêt. Les tubes de pommade antisolaire sont éventrés et la pâte appliquée en couche épaisse sur les visages inondés de sueur. Lachenal et Rébuffat, qui semblent souffrir plus encore que Terray et moi, se confectionnent avec mon « sac à viande »^[102] des cagoules blanches de compagnons du Ku-Klux-Klan. Ils m'assurent que cette protection est efficace contre l'insolation. Je n'en suis pas convaincu car ils ont l'air de suffoquer. Terray et moi préférons faire confiance à la pommade.

L'air semble avoir disparu dans cette fournaise. Vivement les premières pentes ! Et ces charges qui nous écrasent ! Nous devons faire appel à tout notre courage pour surmonter l'essoufflement et la lassitude. Nous escaladons un rognon^[103] sous d'immenses séracs surplombants qui nous menacent d'une forêt de stalactites irisant la lumière du soleil. Terray et moi faisons la trace à tour de rôle. Les deux autres paraissent exténués. Le souffle est court et désordonné aux approches de 6 000. Nous dépassons l'altitude maxima atteinte à ce jour.

Que sera-ce au-dessus de 7 000 ?... Ce raisonnement sournoisement fait son chemin en moi et je ne suis pas long à constater qu'il en est de même pour mes compagnons :

« Nous ne sommes pas des sherpas ! s'écrie Lachenal.

— Ce n'est pas pour porter que nous sommes venus dans l'Himalaya ! » appuie Rébuffat.

Terray sursaute :

« Un alpiniste doit porter, dit-il, nous valons les sherpas ! »

Lachenal est resté appuyé sur son piolet, Rébuffat s'est affalé sur son sac. Leurs visages sont cramoisis, dégoulinants de sueur ; leur regard sans expression jette soudain des flammes.

« Si nous nous crevons maintenant dans ce travail idiot, comment ferons-nous dans quelques jours ? Ce ne sont pas les sherpas qui équiperont les séracs ! »

Terray s'emporte, il voit rouge :

« Et vous êtes guides de Chamonix ? De mauvais « monchus », voilà ce que vous êtes !

— Plus on t'en met, plus tu es content ; cela te plaît ce travail ! crie Lachenal.

— Quand il faut porter, je porte ! »

J'essaie de ramener la paix :

« C'est dur, je le vois bien, mais cela nous fait gagner deux jours. Si nous réussissons, ce sera peut-être à cause de ce que nous faisons aujourd'hui. »

Rébuffat prend la parole :

« Toi et Terray vous pouvez porter, nous, on ne peut pas !

— Vous êtes des surhommes, surenchérit Lachenal, vous être des surhommes, nous on n'est que des pauvres types ! »

Sur cette apostrophe qui semble l'avoir soulagé, la marche reprend. Les « surhommes » tracent l'un après l'autre. Abrutis, les jambes nous portant à peine, la démarche lente, irrégulière, nous essayons d'arracher ces mètres à la montagne. Le pas est automatique, l'œil rivé sur les talons de celui qui précède. Il ne faut pas céder à la tentation de s'arrêter, il ne faut pas transiger. Les dures invectives de Terray, chacun au fond de soi les trouve justes, sinon nécessaires.

Depuis un moment, nous entendons des yodels dans notre dos. Ce ne peut être que Schatz. « Son » itinéraire rejoint le nôtre à cet endroit : aurait-il trouvé la voie « idéale » ? Excellent prétexte en tout cas pour un bon arrêt : les piolets enfoncés jusqu'à la garde, les sacs bloqués et voilà des sièges confortables. Quelques boîtes sont ouvertes. On saisit les gourdes, mais les gorgées sont comptées car les provisions d'eau sont maigres.

Schatz arrive avec ses deux sherpas.

« Ah, mon petit vieux ! Je suis harassé ! »

Sur les traits de mon camarade, je lis beaucoup de souffrances. Du même ordre que les nôtres, sans doute. Mais il était seul sahib.

« Alors, qu'as-tu fait ?

— Cette voie est sans intérêt ! Si la vôtre est viable, il faut laisser tomber la mienne.

— Trop dure ?

— Oui et... dangereuse. Au lieu de traverser sans encombre du haut du petit éperon jusque sur le plateau, j'ai trouvé une branche secondaire du glacier, très inclinée, avec de magnifiques séracs ! On a installé la tente comme on a pu, hier soir, sur un emplacement minuscule. Puis, ce matin, il a fallu passer en dessous d'une barre de séracs prête à s'écrouler et enfin remonter une pente de neige, très raide, qu'à aucun prix je ne voudrais redescendre...

— Et après ?

— Dis donc ! Ce n'est pas suffisant pour un seul homme ? Je vous ai aperçus, alors j'ai louvoyé à travers les séracs pour rejoindre vos traces... Mais vous me faites parler, j'ai l'estomac dans les talons ! »

Tandis qu'il absorbe en hâte un lunch laborieusement préparé, le brouillard nous entoure, signe avant-coureur de la tempête quotidienne. Terray dit :

« Allons-y ! »

À mesure que nous avançons, la visibilité diminue. Tout s'estompe dans la brume. La neige commence à tomber. La trace que nous faisons à l'estime, Terray et moi, n'est certainement pas rationnelle, mais qu'importe ? Il s'agit seulement, ce soir, d'installer le camp II vers le milieu du plateau, à l'abri des avalanches. Les flocons tombent maintenant serrés et nous tirons des sacs les grosses cagoules. La position de Terray, situé derrière moi, me permet de contrôler le cap. Je ne veux pas tourner en rond comme cela m'est arrivé une fois dans des circonstances semblables. Pour autant que nous en puissions juger, nous devons être parvenus au centre du plateau.

Ce soir, en tout cas, nous dresserons le camp ici.

Par petits groupes, sahibs et sherpas arrivent sur l'emplacement et déposent leurs charges. Nous tenons un petit conseil : il n'est pas prudent de laisser les sherpas rejoindre seuls le camp I. Lionel Terray, en forme, propose de les y convoyer.

Il est tard et il neige toujours avec violence. Terray a hâte de nous quitter car les traces de montée sont déjà presque entièrement recouvertes. Il bivouaquera au camp I, dans le sac de Sarki, après avoir renvoyé les sherpas au camp de base, facile à atteindre, ce qui

fournira de la main-d'œuvre pour une prochaine navette.

« Il est cinglé, ce Lionel ! déclare sans plus d'ambages Lachenal, il aime souffrir pour souffrir ! Gaston, est-ce que l'idée te viendrait de t'installer pour la nuit sur des cailloux qui te rentrent dans le dos au lieu de redescendre au camp de base te coucher confortablement... et en plus de t'en vanter ? »

La mimique de Rébuffat est expressive. Cet exercice lui paraît totalement inutile. Les montagnards ont chacun leur caractère. Est-il race plus têtue ?

Notre pauvre camp II est absolument perdu au milieu des neiges. Nous sommes assourdis par un vacarme ininterrompu d'avalanches dont nous repérons mal la direction. Force est de se contenter pour ce soir d'une sécurité relative. Dans les tourbillons de neige et les rafales de vent, nous tendons les toiles de tentes, fixons les piquets, aménageons une plate-forme ; une heure plus tard, chacun est bien installé au chaud.

Je suis avec Schatz dans la « tente-essai », celle qui a servi de modèle pour la confection des quatorze autres. Elle est un peu plus grande. Schatz m'assure qu'en plaçant la tête au fond, le confort est idéal. Sans doute... Jamais pourtant je n'aurai passé une aussi mauvaise nuit et jamais je ne renouvellerai cette triste expérience qui me vaudra d'être à moitié asphyxié. Je préfère me placer la tête contre l'entrée de la tente, ce qui permet de régler l'arrivée de l'air frais. À part cela, Schatz est un camarade parfait ! Installé dans mon sac de couchage, je le regarde faire la cuisine. Il me porte à domicile un dîner substantiel... Peu après, les somnifères arrêtent notre bavardage et nous plongent rapidement dans le sommeil.

Tandis que nous nous accommodons ainsi de la situation, Terray, redescendu bivouaquer au camp I, est maintenu en éveil une partie de la nuit par un vent violent. La neige qui tombe en abondance le recouvre entièrement. Il se blottit dans sa cagoule au risque de s'asphyxier ! Après plusieurs heures, le crâne bloqué contre des pierres, il se laisse aller, terrassé, et s'endort.

Au camp II, à 5 900 mètres d'altitude, nous nous éveillons à 9 heures, par une chaleur déjà vive. La clarté à l'intérieur des tentes est d'or. Mais qu'il est dur d'enfiler ses chaussures gelées : elles sont de bois. À l'avenir, je les placerai au fond de mon sac de couchage. Je mets le nez dehors : le ciel est bleu, le spectacle magnifique.

Autour de nous, une ceinture extraordinaire de sommets et d'arêtes se dessine à plus de 7 000 mètres.

Tout près, au-dessus de nos têtes, la fameuse arête déchiquetée, dite « arête des Choux-Fleurs ». Elle se poursuit par cet éperon nord-

ouest sur lequel nous nous sommes vainement épuisés. Nous le voyons maintenant dans tout son développement. Nous n'en avons parcouru en fait que le dixième ! Surprise !... Une énorme brèche, infranchissable, le coupe dans son milieu. Nous n'avons donc plus aucun regret.

Dans le fond se profile, montagne de cristal, le Dhaulagiri. Plus près, ce sont les Nilgiri, inaccessibles et fiers. À droite, la Grande Barrière, qui domine notre camp de base lilliputien et dont les flancs tombent verticalement sur le bassin de la haute Miristi Khola. À l'extrême droite, un énorme glacier boursoufflé et un sommet d'aspect débonnaire : le fameux Roc Noir !

Je me retourne : une immense paroi glaciaire encombrée de séracs, craquelée de crevasses, étincelle au soleil. Bien au-dessus, si haut qu'il faut se renverser en arrière pour la voir, l'Annapurna resplendissante, trône comme il sied à une déesse.

J'examine, non sans inquiétude, la paroi à attaquer. Tout cela est si disproportionné, si peu en rapport avec nos faibles moyens ! Quelle tactique adopter ? Il me faut apprécier la forme de mes camarades, tenir compte du matériel assez sommaire dont je peux disposer ici, des difficultés, des dangers, surtout du délai. Que de facteurs entrent en jeu ! De toute manière, je suis bien décidé à pousser activement l'installation des camps quel que soit le temps, hormis le cas de tempête. Tout revient à une formule mathématique : accumuler le plus possible de kilogrammes par journée, tout en veillant à ce que la forme physique des montagnards reste intacte jusqu'à l'assaut final. À ce moment, aux approches du sommet, la détérioration ne peut être évitée : le potentiel physique et psychique de chacun de nous explosera alors dans toute sa puissance, compte tenu dans une moindre mesure des réserves nécessaires à la descente.

Ce matin, les fatigues de la veille paraissent déjà loin. Il faut profiter du beau temps et monter installer le camp III.

Sous nos chaussures, nous fixons les crampons ultralégers dont, dorénavant, nous ne nous séparerons guère. Nous emmènerons une tente, laissant l'autre sur place et quelques vivres. Chacun porte une dizaine de kilos. Avant de quitter le camp, dernier coup d'œil d'ensemble sur l'inconnue de cette paroi de glace. Nous essayons dès le départ de prévoir un itinéraire à travers les nombreux murs de glace qui encombrent la pente, car une fois dans la paroi, nous serons écrasés et ne verrons qu'à cinquante mètres.

Nous organisons les cordées suivant l'ordre d'occupation des tentes : Lachenal et Rébuffat sont ensemble, Schatz et moi formons la seconde équipe.

Il est presque 10 heures. Il est temps. Après avoir fermé

consciencieusement le seul abri qui marque le camp II, nous mettons le cap sur le cône de déjection du grand couloir central descendant des pentes sommitales. Peu de crevasses sur la partie du plateau qui nous en sépare. Notre route est donc toute droite. Les pieds, au contact de la neige, sont insensibilisés par le froid. Il fait pourtant si chaud que nous ne tardons pas à retirer nos vestes en duvet. La monstrueuse paroi glaciaire nous domine de plus en plus. Sur la gauche, une arête de glace vive, typiquement himalayenne par sa formation, me surprend par le bleuté de sa transparence, rehaussé encore par la position latérale du soleil. À droite, l'arête des Choux-Fleurs, blanche, immaculée, s'enorgueillit de ses dentelles et semble nous narguer : « Si vous arrivez un jour à ma hauteur... »

Dans cet univers étrange où tout s'inspire de la verticale, la notion d'équilibre prend un sens particulier ; les perspectives de ce chaos dénaturent radicalement les impressions premières.

Voilà une heure que nous marchons et nous abordons seulement les premières pentes du cône ! Mais ce qui m'inquiète, c'est la suite : des milliards de tonnes d'un gigantesque fleuve semblent s'être pétrifiées dans un désordre indescriptible. Plus nous approchons de la paroi, plus la pente moyenne se relève. Des séracs s'écroulent avec un bruit d'enfer. Le grondement des avalanches nous exaspère. Pour le moment, rien dans le couloir. Nous allons être pendant quelques minutes véritablement exposés, car il nous faut le traverser à la hauteur d'un étranglement, étroit sans doute, mais aussi passage inéluctable du moindre bloc tombant des pentes supérieures.

Lachenal passe le premier. À tour de rôle, nous empruntons ses traces sous les yeux vigilants de ceux qui attendent sur la rive. Au-dessus de nos têtes, un énorme toit de glace, qui prend un ton vert livide dès que le soleil a disparu, constitue une vague protection. Mais cela suffirait-il si une avalanche se détachait ?

Tout se passe bien, la zone dangereuse est franchie et nous arrivons essoufflés de l'autre côté. L'endroit n'est guère propice au repos ; la pente est si forte que la neige ne tient plus. Pas d'arrêt.

La cordée de tête taille rapidement des marches minuscules, à peine suffisantes pour, deux pointes de crampon. La glace est lisse, compacte, semblable à du verre ; elle se brise avec un bruit sec sous le piolet. Les blocs à peine rayés ont des bords francs ; ils sont précipités dans le vide et disparaissent à une vitesse vertigineuse, en déclenchant chaque fois de petites avalanches. Nous continuons à tirer vers la droite sous la protection des séracs. Un pont de neige fragile donne accès à une plate-forme enneigée, où nous pouvons enfin nous arrêter. Le beau temps se maintient pour l'instant. Quelques nuages débonnaires se promènent et nous rendent optimistes.

À nos pieds s'étale le plateau du camp II qui nous apparaît sous ses vraies dimensions : la tente est minuscule ; nous parvenons à la repérer en suivant des yeux la trace que nous avons laissée en montant. Vers le haut, la suite de l'itinéraire n'est pas très encourageante. Cinquante mètres au-dessus de nos têtes, un immense mur de glace vertical interdit tout passage. Aucune possibilité ni à droite ni à gauche. Si, dès le départ, la progression se trouve ainsi bloquée...

Pleins de courage, Schatz et moi passons à l'attaque... Nous enfonçons jusqu'au ventre. Sous la neige, la glace nous fait irrésistiblement glisser dans la pente. Je saisis à deux mains mon pied droit et le porte à trente centimètres en avant, par-dessus la neige, en prenant appui sur le genou gauche. Je plante mon piolet le plus haut possible et me tire dessus pour dégager le pied laissé en arrière. Je glisse, reviens à mon point de départ. Mon cœur saute, je suis perdu d'essoufflement. C'est finalement une véritable tranchée qu'il faut dégager ! Ces cinquante mètres demandent une heure ! Nous sommes maintenant si proches du mur de glace que malgré la chaleur nous grelottons. J'examine l'ennemi ; une vire encombrée de neige permet d'arriver sous un grand surplomb de glace. Ce colosse fier, lisse, sculpté par les petites avalanches, doit pouvoir être vaincu à coups de piolet. Avant de me lancer, j'annonce à la deuxième cordée qu'il faudra au moins deux heures pour gagner le haut du toit et que, pendant ce temps, elle pourrait longer le mur à la recherche d'un passage plus facile.

J'ôte un instant mes lunettes, mais je ne peux supporter la lumière éclatante de ce qui m'entoure. Au loin, en bas, un coin vert de moyenne montagne me repose les yeux une seconde. Un coup de mouchoir sur les lunettes rendues opaques par la sueur et la neige fondue, un petit coup d'œil à ma ceinture pour vérifier le nœud d'attache, le compte des broches à glace, le piolet-marteau, un regard vers Schatz pour constater la solidité de sa position :

« J'y vais ! Un peu de « mou »^[104], s'il te plaît.

— Vas-y », me répond Schatz en déroulant la corde autour de son piolet solidement ancré.

Le travail de terrassier est pénible à cette altitude ; à chaque coup de piolet je souffle. Je dégage la vire. La neige est compacte et dure. Enfin, au bout d'un moment, je dispose d'une plate-forme d'environ trente centimètres de profondeur et d'un mètre de longueur sur laquelle je suis obligé de rester accroupi, car ma tête cogne contre la glace qui surplombe. Il faut encore gagner deux mètres horizontalement. J'avance centimètre par centimètre ; la vire se fait plus étroite, la paroi m'écrase de plus en plus et m'oblige à me

déséquilibrer vers l'extérieur. Je termine le trajet en rampant. Je respire couché sur le ventre, crispé sur le manche de mon piolet qui me retient. Il va falloir maintenant m'attaquer à la glace du toit. D'une seule main, sans point d'appui, je ne peux frapper fort... La glace voltige et douche Schatz qui, stoïque, surveille chacun de mes mouvements, prêt à parer à une chute éventuelle. Je démolis tout d'abord l'extrémité de la goulotte qui restreint mon espace. Quelques entailles sculptées dans la glace à contresens, me servent de prises pour la main gauche. Ainsi, au-dessus du gouffre, frôlant la glace qui déborde, je tire sur mon bras gauche et me soulève lentement... très lentement. Je sens les regards de Schatz. Mon bras droit dégagé saisit le piolet et évide sur le toit lui-même une prise plus confortable pour la main gauche. Le piolet ancré, j'agrippe en un éclair la prise taillée en pleine glace ; la main gauche bien solide, maintenant, je retire le piolet et prépare avec des difficultés inouïes deux marches pour les pieds, très haut placées ; elles me permettront, après avoir surmonté le surplomb, de me maintenir quelques instants contre la paroi et d'aider à ma progression. Je me laisse descendre et reprends ma position initiale sur la vire. Je souffle... comme une locomotive cette fois. J'enfonce le piolet jusqu'à la garde. Pendant que je m'y cramponne, Schatz avance, fait de longs mouvements de reptation sur la vire. Bientôt il est contre moi... derrière... Dès que je me serai élevé d'un mètre, il prendra ma place pour m'assurer, me tendra son piolet.

À moi de partir... Je me soulève, je pose mon pied droit sur le piolet qui s'enfonce ; je parviens néanmoins à atteindre la prise supérieure pour la main gauche. Je suis en complet déséquilibre... Mon piolet-marteau, sorti de la poche-revolver, me sert d'ancre, bien illusoire d'ailleurs. Schatz effectue la manœuvre prévue, prend ma place en contrebas, m'assure et me tend son piolet. Sans tourner la tête je le saisis et l'enfonce d'un grand coup, vigoureusement, cinquante centimètres plus haut. Pas une seconde à perdre, mes pieds gesticulent dans le vide ; je me tire sur la prise gauche et sur le piolet de Schatz planté dans la glace. Des siècles s'écoulent... Chaque centimètre se paie. Le genou droit arrive à la hauteur de la marche la plus basse ; à tâtons, il se coince dans l'entaille ; déjà quel soulagement ! Un nouveau sursaut d'énergie : la chaussure gagne la marche que vient de quitter le genou ; vais-je pouvoir monter suffisamment la jambe ? J'y suis presque ! Le crampon arrive lentement : une pointe, deux pointes... un nouvel effort pour les loger dans le fond... C'est gagné !

Sans faux mouvement, sans perdre l'équilibre, je tire sur le piolet tout en maintenant le manche contre la glace afin que la pique ne sorte pas brutalement. Mon pied gauche trouve un appui. Je fais le grand écart... Une nouvelle traction et mes deux marches prudemment

préparées sont occupées. « Ouf ! Ça y est !... La garce ! »

Schatz, mortellement inquiet, attendait ces quelques mots.

« Bravo, mon petit Maurice ! »

— Ne bouge pas ! Un mètre de mou ! »

Derechef, sans une seconde de répit, car l'endroit est malsain, je taille de plus belle, de grandes marches cette fois-ci, en bonne glace, bien dure. À deux mètres de là, la pente diminue et je retrouve la neige. Je façonne une baignoire^[105] et crie à Schatz, invisible d'ici :

« Attends encore un peu ! Trois mètres de mou ! Je vais placer une broche !

— O.K. ! » puis-je distinguer dans le vent qui vient de se lever.

Mon cœur bat à tout rompre ; ma respiration est désordonnée. La sueur coule à grosses gouttes. Avant de repartir, je m'appuie sur mon piolet, ferme les yeux un instant... À nouveau, je taille ; la glace devient granuleuse, c'est moins pénible. Je suis maintenant au-dessus du surplomb ; encore un mètre à gagner pour être en bonne posture. Au piolet, j'aménage un replat en pleine glace pour installer la broche. La glace vole. Que doit penser Schatz toujours à plat ventre sur ma vire ?

« Ça vient ! »

À ma ceinture pend une sorte d'hameçon géant, une lame barbelée longue comme l'avant-bras. À coups redoublés, avec le piolet-marteau, j'enfonce la broche. La glace est si tendre à cet endroit qu'après quelques coups, elle est en place. Tiendra-t-elle ? Le regel pourvoira à sa solidité. Au tour de la corde maintenant. Elle est en nylon, blanche, bien sèche, bien propre. J'ouvre mon canif et en coupe deux mètres. Cela suffira pour faire une belle boucle accrochée au piton. Tout cela restera fixe. Passés dans la boucle, vingt mètres traîneront dans la pente et flotteront au-dessus du surplomb. Je tire pour éprouver la résistance de la broche. Tout va bien !

À tout seigneur, tout honneur ! Je me suspends et rejoins en contrebas sur la droite ma confortable baignoire.

« Hello, Schatz ? Tu peux y aller.

— D'accord ! Je te dirai quand je partirai. »

Mon ami se prépare, enfile son sac qu'il avait glissé sous le surplomb, place son piolet à son poignet grâce à une cordelette spéciale, dont s'étaient particulièrement moqués les autres, et me lance un vibrant « J'y vais ! » C'est le « lâchez-tout ! » des alpinistes. Je l'assure « sec »^[106].

Schatz empoigne la corde. J'entends des vociférations, une casquette crasseuse apparaît, puis un visage noir qui fait la grimace.

Non, il n'est pas beau en ce moment ! Un crampon trouve son appui, un grand coup de piolet ! Schatz prend une nouvelle brassée de corde, se hisse, et le voici tout contre moi. L'obstacle est vaincu !

Subitement, il fait froid, les nuages obscurcissent l'atmosphère. Nous enfilons nos anoraks, nos cagoules. Mais que font nos camarades ? Nous poussons des clameurs...

« On est là, on est là », répondent-ils sur le ton de gens qu'on dérange... Tous deux sont assis confortablement sur les pentes inférieures. Leur reconnaissance n'a rien donné. À droite comme à gauche, aucune possibilité de tourner le mur. Ce que nous avons fait était la seule solution... Ils attendent avec philosophie la suite des événements. En un quart d'heure, ils arrivent jusqu'à nous.

La marche laborieuse reprend, zigzagante, dans cette mer démontée. Le temps lui aussi est démonté. Chaque pas, chaque mètre que nous gagnons sur la montagne nous coûte des efforts qui nous laissent pantelants. Cette fois-ci, je suis sérieusement inquiet : si nous devons continuer longtemps à nous débattre dans un terrain pareil, jamais nous n'arriverons au bout de nos peines. Mes camarades ne sont pas plus optimistes que moi.

Si la neige s'arrêtait de tomber chaque jour en abondance, elle se tasserait dans la journée et gèlerait pendant la nuit ; le terrain ainsi raffermi permettrait une progression honnête. Mais tous les après-midi la tourmente fait rage, apportant ses trente ou quarante centimètres de neige quotidienne. Si bien que chaque jour le travail est à refaire. Du moins espérons-nous que nos traces laisseront un soubassement pour les prochains passages. C'est le dernier espoir qui nous berce ; ne sera-ce qu'une illusion ?

À travers les flocons de neige, j'aperçois l'ombre grise de Schatz qui vient de me relayer en tête et qui bataille contre la poudreuse. Le vent souffle toujours ; nous ne voyons rien au-delà de quinze mètres. Tout fuit désespérément vers le bas. Aucun emplacement pour installer la tente. Il serait d'ailleurs préférable que le camp III soit placé plus haut ; l'altimètre marque 6 600 mètres. Mais plus tard, nous constaterons que nous ne sommes qu'à 6 400. Cela nous semble énorme !

Il neige sans arrêt et ce travail de pileurs de neige auquel nous nous livrons est épuisant. Mais enfin *nous marchons*. J'éprouve une immense joie à constater que *nous progressons vers le haut*.

Nous déposons maintenant la tente, les équipements, les vivres que nous avons transportés jusqu'ici et nous les plaçons au pied d'un sérac en demi-lune. Pour signaler le dépôt aux camarades qui viendront par la suite, nous creusons dans la paroi une cavité dans laquelle nous logeons, en la coinçant, une gourde rouge.

« Cela se verra de loin », dis-je à Schatz qui approuve.

La descente s'effectue plus facilement, je le constate une nouvelle fois. Lachenal et Rébuffat sont maintenant en tête. Déjà ils disparaissent dans le brouillard. La neige tombe de plus belle ; je descends devant Schatz un petit mur de glace très délicat... en me laissant tomber.

Hélas ! Je n'ai pas pris garde à la longueur de la corde qui me sépare de mon compagnon. Celui-ci ressent brusquement une forte secousse, ne peut résister au choc imprévu et le voilà précipité dans la pente. Je le vois voler devant moi avec un cri. Par bonheur cette neige épaisse contre laquelle nous pestons le freine, le bloque et amortit le choc. Il se soulève à grand-peine et revient vers moi. Il a subi une grosse commotion ; il titube comme s'il était ivre. Pourtant, il n'a rien. À lui d'aller devant ; je l'assure de près. Sous la tourmente, nous reprenons les traces. Lachenal et Rébuffat nous attendent avant le couloir. L'équilibre de Schatz les préoccupe ; ils restent à proximité, aux aguets. Nous traversons à nouveau sans incident le cône terminal du grand couloir. Au cours des jours à venir, les nombreuses navettes qui affronteront obligatoirement cette passe dangereuse seront toutes épargnées par les avalanches.

La température s'adoucit, mais nous enfonçons toujours profondément et il nous est impossible de repérer le camp II, caché dans les nuages. Nous marchons au jugé, retrouvant de place en place les traces de montée à peine visibles. Le vent se lève, la neige colle aux lunettes, nous gifle le visage ; chacun resserre la cagoule de son anorak. Nous allons, pliés en deux sous la bourrasque ; une ramasse, quelques traces, une grande crevasse ; il nous semble être tout près du camp. Nous tirons à droite et apercevons à quelques pas une tente recouverte de neige : en réalité nous ne l'avons décelée que grâce au tissu visible des bas-côtés. Qu'allons-nous faire ? Il n'est pas possible de passer la nuit ici, il n'y a pas de place pour tous. Enfin, si nous descendons, nous pourrions faire une autre navette... La cause est entendue !

Après avoir mangé un peu, nous repartons. Il se fait tard. À mesure que nous descendons vers le plateau, la visibilité diminue. Nous sommes en plein brouillard. Cependant la formation en ligne que nous avons adoptée nous permet de conserver la même direction approximative. Nous savons qu'aux approches du camp I, nous devons traverser toute une partie crevassée. Il n'y a qu'un seul passage, signalé par des cairns. Impossible de trouver le premier cairn !

Rébuffat pense qu'il faut passer plus bas sur la gauche. Lachenal plus haut sur la droite. Quant à moi, il me semble que nous sommes dans la bonne direction. À aucun prix nous ne devons nous séparer.

Finalement, nous optons pour la solution Rébuffat sans toutefois nous engager à fond. En effet, en tirant à gauche, nous abordons les grandes lignes de séracs du glacier qui doivent en principe nous conduire automatiquement sur le camp I.

Le brouillard est de plus en plus épais ; nous avançons entre deux crevasses qui brusquement se réunissent. Impossible de faire un mètre de plus. Il faut revenir sur nos pas, contourner par une succession de vires toute la zone crevassée. Nous nous sentons brusquement las. Cette dernière difficulté mesquine que nous oppose le glacier nous décourage profondément. Alors, sachant que nous sommes à peu de distance du camp, nous appelons :

« Hello ! Hello ! »

Quelques secondes plus tard, nous entendons faiblement mais distinctement sur la droite :

« Par ici !

— Je vous l'avais bien dit, qu'il fallait passer à droite », hurle Lachenal.

Bientôt une ombre se dessine, c'est Terray. Il n'y a que très peu de matériel au camp, m'explique-t-il, et pas de place pour tout le monde. Quant au ravitaillement, il doit être conservé précieusement pour les camps supérieurs. La conclusion, je la tire sur-le-champ : Lachenal, Rébuffat et moi profiterons des dernières lueurs du jour pour redescendre au camp de base. Quant à Schatz, mal remis de sa chute, il récupérera quelques forces ici.

Avant de partir, Terray nous raconte son bivouac de la nuit, sous l'œil désapprobateur de Lachenal... À notre tour nous lui expliquons ce que nous avons fait et lui décrivons le sérac au pied duquel nous avons déposé le matériel.

« Je pars demain matin, première heure, dit-il, avec Panzi et Aïla. Pendant ce temps, Adjiba fera sa navette entre le camp de base et le camp I. »

Ce sherpa, qui est extrêmement résistant, s'est taillé une véritable spécialité. Deux fois par jour, il fait cette navette. Il a monté ainsi des centaines de kilos de matériel jusqu'au camp I. Travail ingrat, travail de conscience, sans éclat mais combien efficace. Ce sont tous ces efforts accomplis par chacun qui donneront à l'Expédition ses chances de succès.

Laissant donc là Schatz, Terray, Panzi et Aïla, nous fonçons dans la pente, accompagnés d'Adjiba. Nous descendons en ramasse les pierriers, freinant comme nous le pouvons. Les vires sont enfilées au galop ; en quelques minutes nous avons dévalé plusieurs centaines de mètres et, arrivés au névé, nous trouvons à notre très grande joie non

pas seulement une tente installée à l'emplacement du camp de base, mais plusieurs tentes.

Ichac et Oudot viennent d'arriver avec des sherpas et de nombreux coolies.

Il y a des duvets pour tout le monde, et du ravitaillement en quantité. Il y a même une grande tente verte qui sera très appréciée des porteurs, car il neige toujours.

Victoire ! La soudure entre l'arrière et l'avant est faite.

X. LA FAUCILLE

Nous sommes le 24 au soir. C'est le 23 au matin que Sarki est parti avec le fameux ordre du jour.

Ichac m'explique qu'il a rencontré notre agent de liaison galopant dans les couloirs de la Miristi Khola, alors que lui-même remontait, comme prévu, pour nous rejoindre.

Je nage dans l'optimisme et le confort. Ichac et Oudot sont enthousiasmés d'apprendre que nous avons équipé la montagne jusqu'à près de 6 600 mètres^[107], dans ce temps record. Ce soir, au camp de base, l'atmosphère est joyeuse.

Nous faisons un repas savoureux : poulet à la gelée, bouteille de rhum. (Plus tard Terray réclamera avec vigueur : nous aurions pu l'attendre pour ces festivités !) Mais la fatigue – sans compter ces excès – finit par avoir raison de nous. Chacun se retire et, tandis que je me prélasse et que je sens mes yeux vaciller de sommeil, Ichac me lit courageusement des extraits de son journal de bord qui relatent son voyage à Muktinath, la ville aux « étranges » monastères.

Lever tardif le lendemain matin ; après ces gros efforts nous souffrons de courbatures. Le soleil est chaud, nous commençons à traîner dans le camp. Je décide d'aller faire ma toilette et même de me raser. Qu'il fait bon se sentir propre et circuler confortablement en après-skis ! Je sens mes idées s'éclaircir et des plans s'échafaudent pour la grande bataille. C'est à cela que nous pensons tous : il suffit de voir mes camarades, les jumelles à la main, discuter des conditions de l'attaque. Quant à moi, mes décisions sont prises. Une question se pose encore pourtant : le ravitaillement. J'ai toute confiance en Noyelle qui a préparé de longue main à Tukucha la « mobilisation ». Après avoir aligné de longs calculs, je suis rassuré. Pas de risque sur ce point : toutes les forces peuvent être portées vers l'avant. Je décide donc de partir avec Lachenal et Rébuffat pour le camp I, tranquillement, cet après-midi, avec de nombreuses charges, résolu à ne plus redescendre sans avoir la victoire. J'écris à Lucien Déviés, ma dernière lettre :

« Camp de base, le 25 mai 1950.

« Mon cher Déviés,

« Dernier mot avant l'attaque. Tout se présente bien. Le camp de base est à $\frac{3}{4}$ jours de Tukucha et cela ne va pas sans inconvénient. La transformation de la reconnaissance lourde en une attaque de grand style à cette distance de notre point de départ aurait pu être très difficile. Hier dans la journée, je suis monté jusqu'à 6 600 m. L'itinéraire est entièrement glaciaire. Les dangers objectifs sont relativement faibles. L'implantation des camps est la suivante : camp de base sur la rive droite du glacier nord de l'Annapurna à 4 400 m. – Camp I : rive droite également sur le rebord d'un large plateau analogue au plateau supérieur d'Argentière, altitude 5 100 m. – Camp II sur un glacier descendant directement du sommet de l'Annapurna, sur un petit plateau à 5 900 m. Par la suite, je pense installer un camp III vers 6 800 m, un camp IV vers 7 500 sur ce qu'on appelle le « glacier de la Faucille » (les croquis et la carte-esquisse de Matha vous fixeront rapidement). Il est possible qu'un camp V soit installé. Tout dépendra du terrain.

« Le temps est beau le matin, mauvais le soir. Il neige beaucoup et cela est très gênant car on enfonce terriblement. Tout le monde est en forme. Dans quelques minutes, je monte au camp I. Dans les prochains jours, nous tenterons le grand coup. Nous avons tous grand espoir. Les conditions sont très dures en altitude, mais si nous gagnons la bataille, nous aurons tout oublié tant nous serons heureux. Je n'ai guère le temps de vous en dire davantage car j'ai beaucoup de choses à faire, je vous assure. Matha vous expliquera la situation plus en détail. Je suis très confiant. Amicalement à vous.

« Maurice. »

Pendant que j'écris cette missive, coolies et sherpas finissent de déménager le camp sous la direction de Couzy. Après le repas, le temps commence à s'obscurcir. À 3 h 30, il neige. Je pense à Terray parti de bonne heure ce matin du camp I avec deux unités-altitude et plus de dix kilos de vivres. Il avait l'intention de poursuivre en direction du camp III et d'y coucher cette nuit. Vers 5 heures, nous partons ; il neige maintenant en abondance. Nous progressons néanmoins assez rapidement et arrivons au camp I à la nuit. Sans tarder, nous dressons une tente-vallée où nous nous couchons tous les trois. Rébuffat se plaint à nouveau de ses coups de soleil et de ses lèvres qui le brûlent.

Réveil à 6 h 30 :

« Sherpas, sherpas ! »

Mais ceux-ci ne sont guère pressés. Les préparatifs traînent un peu.

À la jumelle, nous apercevons trois points noirs sur la montagne, un peu au-dessus et à gauche du point extrême que nous avons nous-mêmes atteint. « Sans doute le camp III », pensons-nous. Le départ a lieu vers 10 heures en direction du camp II. Il fait une chaleur épouvantable sur le grand plateau. Rébuffat est encordé avec Dawatoundu qui nous a été confié par Marcel Ichac avec toutes sortes de recommandations^[108] ! Lachenal et Angawa sont encordés avec moi.

Lachenal souffre excessivement de la chaleur. Il avance, comme abruti, dégoulinant de sueur. Lorsque quelqu'un lui parle, il lève vers son interlocuteur des yeux battus et souffreteux et profite de la moindre occasion pour s'affaler par terre. Rébuffat a des maux d'estomac qui vont en empirant, à tel point que nous nous relayons pour porter son sac. La progression est difficile. Sur la fin, Lachenal marche « à l'arraché ». Les derniers cents mètres avant le camp II seront pour lui un douloureux calvaire. Sur ses lèvres terriblement brûlées, il a appliqué un morceau de sparadrap qui le protège quelque peu. C'est la seule tache claire sur son visage noir, et c'est d'un curieux effet.

Au camp II, nous trouvons Terray, Panzi et Aïla qui viennent de redescendre. Terray est tout excité.

« Pas de temps à perdre, me dit-il. Tu comprends, hier, je suis monté à 6 700 mètres. Je n'ai pas pu trouver le matériel que vous aviez laissé, il est sans doute complètement enfoui sous la neige. À l'altitude où nous étions, aucune plate-forme en vue. Alors, avec Panzi et Aïla, nous en avons aménagé une au piolet, mais elle est très inclinée et située en pleine pente. À trois dans cet abri minuscule, nous avons passé la nuit au milieu des avalanches. »

Et pour donner plus de poids à son récit, il imite le bruit de la neige dévalant en trombe à quelques mètres, voire quelques centimètres de lui. Puis il reprend en riant :

« Les sherpas n'étaient pas très rassurés, et moi pas plus qu'eux ! Après cette nuit nous n'étions plus bons à rien qu'à redescendre, alors nous voilà : j'ai l'intention de continuer jusqu'au camp I pour récupérer.

— En effet, dis-je, je pense que c'est la solution la plus sage. Couzy et Schatz vont remonter avec Ichac et Oudot au camp I et tu pourras t'y refaire confortablement. En outre, cela te permettra d'effectuer un voyage supplémentaire avec du matériel... toujours ce satané matériel !

— J'ai laissé le nôtre à 6 700, achève Terray, vraisemblablement plus à gauche de l'endroit où vous êtes allés. L'emplacement est en pleine pente, cinquante mètres à droite d'une ligne de séracs. »

Après avoir fermé son sac, il s'écrie : « Sherpas ! », lance à chacun d'eux une boucle de corde et, après un salut bien sonore, s'éloigne.

Nous voici seuls au camp II. Le moral de mes camarades n'est pas très haut car leur état laisse à désirer. De plus, les commentaires de Terray sur la neige profonde qu'on rencontre en altitude ne leur ont pas beaucoup souri ; ils ont déjà vu ce que c'était la première fois. Je crois qu'il ne faudra pas trop les pousser demain si je veux pouvoir compter sur eux par la suite. Il y a deux sherpas disponibles, du matériel, les vivres que nous avons montés. Pourquoi ne ferais-je pas une navette pour tenter d'installer le camp III, peut-être même le camp IV, pendant que mes deux camarades récupéreront ? Si je reste plus d'un jour au-delà du camp II, ils pourront à leur tour, avec Couzy et Schatz nouvellement arrivés, faire un convoi de matériel vers les camps supérieurs. Au point où en sont les choses et puisque nous sommes déjà le 26 mai, il faudra que les quatre sahibs montent d'un cran – du camp II au camp III – puis continuent ainsi lentement, sans plus redescendre, leur progression de camp en camp, jusqu'à la fin. Terray, sur ces entrefaites, remontera en pleine forme. Quant à moi, j'aurai la possibilité de faire une nouvelle navette et les camps pourront être de la sorte tous installés dans le minimum de temps.

Cet après-midi, par exception, il fait beau. Tandis que mes deux camarades dorment à poings fermés au fond de leur tente, je passe en revue le matériel et fais les préparatifs pour le lendemain matin.

Dès l'aube, je bouscule un peu Dawatoundu et Angawa. Il s'agit de partir de bonne heure pour profiter de la neige durcie par le gel nocturne. Le soleil n'est pas encore sur le camp que déjà nous le quittons. Je suis les traces de descente de Lionel Terray en direction du cône terminal du couloir. Aujourd'hui j'ai la caméra et j'espère pouvoir prendre quelques vues. Dans le couloir, je place Dawatoundu en premier de cordée pour savoir s'il taille convenablement. Mais en arrivant au passage de la cordelette, il n'y a pas à insister : il faut que le sahib s'exécute et cela me rappelle l'histoire que m'a racontée hier soir Terray : au même endroit, il se trouvait encordé avec Panzi et Aila, Panzi étant en tête de cordée. À l'approche du mur, celui-ci a pris un air terrorisé et puis, tout bonnement, a planté son piolet. Terray, le « strong man », comme l'appellent les sherpas, lui dit :

« Go, Panzi, à toi ! »

Et avec un bon sourire, Panzi de répondre :

« No, thank you, for Sahib only ^[109] ! »

Inutile d'insister, a pensé Terray.

Dawatoundu a les mêmes réactions que Panzi, mais aujourd'hui j'ai l'intention de tourner quelques flashs et je fais violence à Angawa

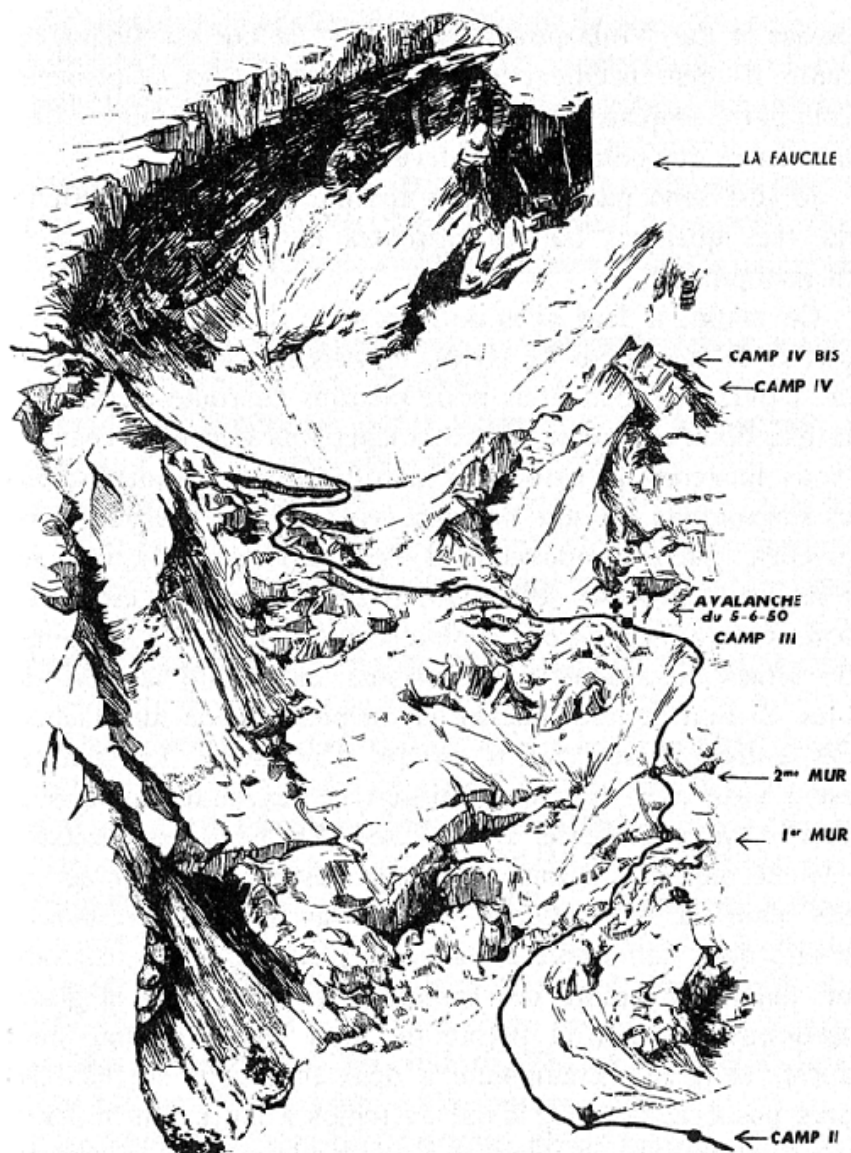
pour qu'il parte en tête. Il passe devant moi, tremblant de peur, mais avance tout de même puisque le Bara Sahib l'a ainsi décidé. Je le tiens solidement au bout de ma corde. Pendant qu'il essaie le passage, je tourne ce que je peux, couché dans une position difficile, le long de la vire de glace, pouvant à peine soulever la tête à cause du surplomb. Les efforts d'Angawa ont atteint leur terme ; je n'ai pas le courage, malgré l'assurance de la corde, de lui en demander davantage et grimpe à mon tour. La progression est beaucoup plus facile depuis qu'il y a la cordelette, et en quelques secondes je me transporte sur la petite plate-forme de droite, huit mètres plus haut. Là, j'amarre mes cordes et fais venir Dawatoundu qui a quelques difficultés à passer. Faire de l'escalade dans la glace ? Ils n'en avaient jamais eu l'idée. J'ai l'impression que le prestige des sahibs monte en flèche en ce moment ! Dawatoundu arrive vers moi le visage ravagé de fatigue, soufflant comme un phoque. Je lui indique d'où il pourra assurer son camarade pendant que je tournerai la montée avec la caméra. Tout se passe bien.

Nous remettons nos affaires en ordre et la marche reprend. Mais pendant tous ces efforts, du temps s'est écoulé ; le soleil est à la verticale maintenant, il « tape » avec tant d'ardeur sur ces pentes que nous pataugeons dans de la « soupe ». Le travail est épuisant ; les traces de Terray sont à peine visibles. D'ailleurs elles partent à présent vers la gauche et je veux récupérer le matériel déposé au cours de la première tentative ; je continue donc droit en haut. Peu après, je reconnais le sérac en forme de demi-lune. Je tâte au piolet quelques instants puis finalement, je heurte des objets compacts. C'est là. Nous déblayons la neige et trouvons effectivement la tente complète, les vivres, le matériel que nous avons montés, Lachenal, Rébuffat et moi, trois jours auparavant. Nous chargeons le tout et tentons de rejoindre par la gauche les traces de notre camarade. Elles sont à cinquante mètres, mais il faut près d'une heure pour les atteindre, car nous devons creuser une véritable tranchée, enfoncés dans la neige jusqu'à mi-corps. Nous regagnons enfin les traces au pied d'un mur de glace vive, luisant au soleil et fortement incliné. La taille de mon camarade a déjà presque fondu. Je retaille le passage entièrement et, pour faciliter la progression des sherpas, enfonce au sommet du mur une grande broche à glace autour de laquelle je fixe une longue cordelette en nylon. Puis je monte de quelques degrés pour affermir l'assurance. Je vois mes sherpas, l'un après l'autre, décrire de merveilleux pendules, se retrouver sur le postérieur, crier, puis rire de bon cœur de l'aventure.

Toute la zone des murs de glace alternant avec des pentes de neige est maintenant surmontée. Au-dessus, en levant la tête, j'aperçois une pente de neige uniforme au milieu de laquelle je distingue les traces

de mon prédécesseur. Sur la gauche, le grand couloir central, très relevé, semble vouloir happer tout ce qui est susceptible de tomber des pentes supérieures. L'atmosphère est lumineuse, la clarté baignée d'un bleu très délicat. De l'autre côté du couloir, des arêtes de glace vive décomposent la lumière à la manière de prismes et jettent des feux multicolores.

Le temps est toujours au beau, pas un nuage ; l'air est sec. Je me sens en pleine forme ; j'ai l'impression de réaliser en moi un équilibre parfait. Est-ce cela le bonheur ?



*L'Annapurna vue du camp I.
Itinéraire entre les camps II et IV bis.
Les camps sont indiqués par des cercles noirs.*

Il faut continuer. Comme des fourmis surmontant un obstacle immense nous grimpons, apparemment sans avancer. Nous peinons énormément : la pente est très raide et de plus nous commençons à « botter »^[110], ce qui me rend très attentif aux mouvements des sherpas. Tous les deux mètres, je m'arrête pour reprendre mon souffle ; derrière moi je sens les deux sherpas eux aussi écrasés sous l'effort. De temps à autre je regarde vers le haut, mesurant la distance à parcourir. Je distingue soudain un point jaune d'or, certainement la tente de Terray ! Au bout d'un siècle, après avoir « ramé » dans cette neige épaisse et traîtresse, nous touchons enfin le point extrême atteint par mon camarade. Le matériel, les vivres sont enfouis sous la neige, mais soigneusement enveloppés dans un pied d'éléphant. Je suis très satisfait d'être parvenu jusqu'ici, mais l'emplacement me laisse perplexe. Il n'est pas question de réinstaller le camp III à même la pente. Sur la droite, c'est le vide ; sur la gauche, une cascade de séracs au-delà de laquelle court le couloir central ; au-dessus, à cinquante mètres, commence toute une zone extrêmement tourmentée. En observant les séracs sur la gauche, je constate que les crevasses qui les séparent sont toutes bouchées par la neige fraîche. Pourquoi pas ?... Une idée m'est venue à l'esprit : pourquoi ne pas placer un camp justement sur une crevasse ? Étant donné l'altitude et le terrain, celle-ci doit être complètement obstruée. D'autre part, les séracs environnants constituent une bonne protection contre les avalanches. Et ce « pourquoi pas ? » devient : « Allons voir ! »

Avec mes deux sherpas, j'effectue une traversée de flanc, gagne le bord de la terrasse, me fais assurer solidement et m'aventure. Mes premiers pas sont... précautionneux ! J'enfonce mon piolet jusqu'à la garde, constate que la neige est bien homogène. Alors j'avance avec plus de confiance, je me tasse une petite plate-forme sur laquelle je tourne, quelques pas à droite, quelques pas à gauche, puis je me mets à danser et finis par sauter. Ça tient ! La glace une fois cassée, à certains endroits, la surface de la crevasse une fois nivelée, l'emplacement sera idéal ; deux tentes pourront facilement être logées, entrée contre entrée. Sans perdre une minute, les deux sherpas montent les tentes, puis préparent le thé. Voilà pour aujourd'hui : le but est atteint, le camp III définitivement installé. Mes camarades ne peuvent voir notre emplacement d'en bas et vont sans doute se demander ce que nous sommes devenus.

Pendant que les sherpas aménagent notre bivouac, je pousse une petite pointe vers le couloir central, à l'extrémité de la crevasse. C'est par là en effet que nous passerons demain. Car, j'y suis décidé, il faut demain tenter d'installer le camp IV. J'ai tout loisir d'observer les

sommets alentour, d'examiner cette fameuse crête des Choux-Fleurs dont la conformation est si bizarre, d'admirer le lointain Dhaulagiri et de laisser errer mes regards et ma pensée sur les terres désertiques du Tibet, à peine distant de quelques dizaines de kilomètres du point où nous sommes.

Un vent violent se lève, très froid, mais aucun nuage inquiétant ne s'annonce. Beau temps pour demain, à coup sûr ! Sur cette prévision optimiste, j'entre dans la tente, une belle tente pour moi tout seul, avec deux matelas pneumatiques, deux sacs de couchage ! Je suis servi par les sherpas comme un roi. Ils m'offrent du thé ; puis je distribue l'aspirine, les somnifères et toute la collection de produits que nous impose Oudot ! Enfin, quelques bonnes cigarettes et je ne tarde pas à m'assoupir...

Ce matin, il faut aller de l'avant. Je démonte une tente, prends le maximum de vivres, répartis les charges et, après un rapide déjeuner, nous nous mettons en route. Je prends la tête de la cordée et fais un crochet vers le couloir central. Nous longeons la base du sérac qui protégeait notre camp et surmontons un toit de glace vive que les sherpas n'apprécient guère. Impossible d'aller plus haut. Il faut se résoudre à traverser le couloir. À cette hauteur il est d'ailleurs relativement étroit, comme étranglé entre les systèmes de séracs de chaque rive. Soixante mètres de largeur au plus. Si l'un de nous marche rapidement sous la surveillance des autres, il sera averti en cas d'avalanche. La sécurité est à mon avis suffisante. Laissant Dawatoundu sur la rive gauche, je commence la traversée. La pente est excessivement raide et fuit sous mes pieds. Les semelles ne mordent pas dans la neige, durcie par les avalanches successives. Il faut donc tailler avec la panne du piolet de petites marches où planter la pointe des crampons.

Je fiche dans la glace au-dessus de moi la pointe de mon piolet, comme une ancre, et je m'y cramponne à deux mains. Je me hâte le plus possible ; un coup d'œil de temps à autre vers le haut n'est pas inutile, ne serait-ce que pour le moral. Les regards vers le bas, au contraire, ne sont pas recommandés, car la vue de ces précipices d'une profondeur colossale pourrait ébranler la confiance des plus optimistes. Très rapidement, la traversée est achevée et je m'octroie quelques instants pour reprendre souffle avant de faire venir les sherpas.

« Dawatoundu !

— Yes, Sir », me répond-il d'un air que je trouve bizarre.

Il sent le danger, le fieffé renard ! Il ne perd pas une seconde et, malgré sa charge, arrive en trombe pour se mettre à l'abri ! Angawa le

suit mais, plus jeune, moins habile, il met beaucoup plus de temps que son camarade. Ouf ! Sains et saufs ! Le voilà franchi, ce terrible couloir ! D'ici je puis voir ce qui nous menaçait ! Le couloir continue vers le haut pendant trois cents à quatre cents mètres et se perd dans un plateau de neige très raide, véritable réserve d'avalanches. Au-dessus, c'est la paroi rocheuse, puis le glacier de la Faucille, dont le front se sépare, de temps à autre, de quelques dizaines de tonnes de glace dont il n'a que faire.

La situation à présent est assez critique, car je me trouve devant une zone extrêmement tourmentée dont l'inclinaison moyenne est très forte. L'itinéraire à partir de ce « point, tel qu'il avait été prévu du camp I, consistait à monter en oblique vers la gauche, puis à revenir sur la droite, juste au sommet du couloir central, à l'endroit où la grande rimaye[111] qui sépare ce couloir du plateau est obstruée par la neige, ce qui doit permettre vraisemblablement le passage. Mais je mai devant moi que d'énormes séracs. Je peux, soit les contourner en redescendant légèrement puis en traversant par la gauche, soit gravir la rive droite du couloir et gagner les pentes supérieures. J'opte pour cette dernière solution, l'heure matinale excluant pratiquement tout danger d'avalanche. D'ailleurs, en remontant très rapidement le bord extrême du couloir, nous gagnons les cent mètres nécessaires. À gauche maintenant, et nous voici à nouveau enfonçant dans une neige profonde qui, hélas, ne nous est que trop familière. Du moins sommes-nous ici en sécurité.

Quelques minutes de repos et nous repartons ; il s'agit de traverser sur la gauche, en gagnant de l'altitude chaque fois que l'occasion se présentera ; mais les pentes sont raides et je n'ai qu'une confiance limitée dans l'équilibre de mes sherpas. Ils n'ont pas l'habitude de terrains aussi difficiles. Si l'un d'entre eux glissait, nous serions tous les trois précipités dans le vide ; aussi je les surveille. Les premières traversées s'effectuent sans encombre. Je m'efforce de tasser la neige à chaque pas pour faire des traces confortables et sûres. Un passage sur glace vive réclame une attention particulière. Trois coups de piolet : la glace gicle ; c'est suffisant pour deux pointes de crampon et je poursuis. Mais tel n'est pas l'avis de Dawatoundu qui se remet à tailler derrière moi à une cadence désespérément lente. Enfin, il arrive ; je prends sa corde. J'assure Angawa, il part. Il n'a pas l'air très stable. Il monte son pied gauche... l'extrémité de la chaussure ripe, son genou heurte à son tour l'obstacle et le voici déséquilibré, dévalant en pleine pente ! Heureusement, j'ai analysé chacun de ses mouvements ; la boucle se serre autour de mon piolet, la corde se tend puis se bloque. Angawa en sera quitte pour la peur ! Et désormais il aura confiance dans l'assurance de la corde ! La progression continue dans cette neige instable qui recouvre une glace très dure. Le décor est merveilleux ;

tout est d'un bleu diaphane, même nos ombres ; pas un nuage dans le ciel. Sur la gauche, l'arête de la Faucille, tout près, à portée de la main semble-t-il, ruisselle de glace vive et brille sous le soleil : une montagne de diamant.

Mes deux sherpas sont fatigués et Dawatoundu bien près de regretter ses « écarts » qui lui valent de monter en si peu de temps une telle dénivellation^[112]. Un sérac est difficilement surmonté par une taille délicate au cours de laquelle j'ai à mon tour très peur : après avoir taillé trois marches confortables, une bonne prise pour la main gauche, j'entends brusquement un bruit sourd ; la glace craque comme si le sérac entier commençait à s'écrouler. Je retiens ma respiration, mais rien ne se produit : c'est sans doute un tassement de la glace en profondeur. Je peux donc continuer. Au bout d'une demi-heure de taille, je débouche sur les pentes supérieures et j'aperçois distinctement la grande rimaye qui contourne horizontalement tout le plateau ; je peux admirer l'énorme falaise de la Faucille.

« À toi, Dawatoundu ! »

Et je lui montre du doigt le chemin que nous allons suivre maintenant et qui est plus facile : une pente de neige assez raide, puis une centaine de mètres de glace moyennement inclinée dans laquelle il faudra toutefois tailler, enfin une nouvelle pente de neige, et ce sera la rimaye.

Cette fois-ci, je me repose ; je le laisse travailler devant et m'installe en queue de caravane. Mais les sherpas sont lents et n'ont pas notre technique : Dawatoundu taille de nombreuses marches très rapprochées et beaucoup trop confortables. Nous gagnons tout de même du terrain. Bientôt la rimaye est là, béante, profonde, mais si longue que sa profondeur n'apparaît pas. Aucun point faible sur près d'un kilomètre hormis ce cône de déjection accumulé par les avalanches à cet endroit. Évidemment le coin n'est pas très sûr. C'est un lieu de passage « obligé ».

Je reprends la tête de la cordée, gravis l'arête conduisant au cône et commence à monter directement. Dawatoundu m'assure en contrebas et ce n'est pas un luxe, car à peine ai-je fait deux pas que je redescends d'autant dans la seconde qui suit. La neige est extrêmement instable et surtout je crains qu'elle ne s'écroule là où elle forme pont au-dessus de la rimaye. Parvenu au sommet du cône, je tends désespérément mon piolet aussi haut que possible pour le ficher dans la pente. Un son dur ; c'est de la glace ! Je frappe ! Le piolet s'ancre : je suis sauvé ! Péniblement, dans la neige qui coule de tous côtés et me dégouline entre les jambes, je me tire sur mon piolet ; j'essaie de fixer mes crampons sur la paroi, y parviens de justesse, taille rapidement quelques marches et arrive dans une zone plus

calme. Ah tour des sherpas : je les tiens solidement. Aucun principe d'élégance ne leur interdit de se tirer sur la corde ; je vois qu'ils en usent largement, j'en ai les bras cassés. Mon petit monde est rassemblé maintenant sur le plateau supérieur. Un grand vent d'euphorie souffle en moi : les difficultés techniques me paraissent surmontées. Que trouverons-nous plus haut ? une bonne pente de glace ou de neige... mais plus de mur, plus de couloir.

« Allons-y ! Il faut en mettre un coup ! »

Déjà nous reprenons les charges et nous dirigeons complètement sur la gauche, cette fois-ci, vers la Faucille. D'ici, elle est bien visible. Sur un soubassement de rochers rougeâtres, le glacier s'arrête net au bord du vide et cette falaise, cette immense cassure de deux cents mètres de hauteur plonge vers nous à la verticale. Le spectacle est impressionnant. Heureusement, le manche de la Faucille offre un accès plus facile ; c'est par là qu'il faut passer. À nouveau, la neige jusqu'au ventre, nous arrêtant à chaque pas pour reprendre souffle, nous nous rapprochons de la paroi. Au bout d'une heure de cette marche exténuante, nous sommes à son pied. Il me semble que depuis ce matin nous avons fait beaucoup de chemin. Est-il désirable d'augmenter encore la distance entre le camp III et le camp IV ? Je ne le pense pas, car il faut que ce parcours puisse être effectué sans trop de fatigue en une journée par n'importe lequel d'entre nous. Aussi, je décide d'installer le camp où nous sommes. Il n'y a guère d'emplacement ; tout semble balayé par les avalanches. Seul, un petit sérac peut éventuellement protéger quelques mètres carrés en contrebas. Il forme un écran idéal contre le vent et nos tentes sont parfaitement à l'abri des avalanches. Mes deux sherpas et moi commençons à tailler hardiment la glace pour ménager une plate-forme confortable. Et bientôt, le camp est installé, la tente montée, les vivres entreposés ; nous pouvons nous accorder un bon repos.

Les sherpas ont un mal de tête affreux. Je regarde l'altitude : 7 500. « C'est exagéré », me dis-je : je sais que les baromètres anéroïdes ont tendance à fausser l'altitude par excès. En me basant sur le sommet et sur la position des autres camps j'estime que nous sommes à 7 150 mètres environ^[113]. Je donne de l'aspirine à Dawatoundu et Angawa et leur offre, de la nourriture. Ils me font comprendre qu'ils ont l'estomac complètement bloqué : je me vois contraint de déguster sous leurs yeux une boîte de thon dont la seule vue leur donne la nausée. Un coup d'œil sur le spectacle qui nous entoure me procure un sentiment de domination très exaltant et une totale confiance dans la victoire. Je suis presque à hauteur de la Grande Barrière. Je vois en contrebas l'arête des Choux-Fleurs qui nous a longtemps nargués, et, enfin, très bas, tout en bas, le plateau du camp II où l'on ne saurait distinguer même les points noirs de mes

camarades.

« En route ! »

Mes deux sherpas ne se font pas prier ; pour une fois ils sont prêts immédiatement. Nous fermons soigneusement la tente, en espérant la retrouver en bon état malgré les coulées de neige, et fonçons vers le bas. Le retour s'effectue sans encombre et à une vitesse incomparablement plus grande que celle de la montée. Nous descendons les murs la face contre la montagne et les sherpas suivent très bien sous mon assurance. Une heure et demie plus tard environ, nous arrivons au camp III.

Il y a des occupants !

Je suis heureux de pouvoir annoncer à mes camarades que l'Annapurna maintenant est dans la poche ! Cette descente rapide m'a un peu émoustillé et je suis plein d'enthousiasme. Mes camarades sont affalés dans les deux tentes et se lèvent à peine à notre arrivée. Que se passe-t-il ?

Couzy et Schatz arrivés la veille au camp I ont pris au passage Lachenal et Rébuffat. Après une nuit de repos au camp II, ils sont partis ce matin pour venir ici. La neige leur a opposé comme d'habitude une très grande résistance. Couzy qui est encore insuffisamment acclimaté souffre de pénibles maux de tête. Schatz est morose, Rébuffat ne se sent pas en état d'aller plus loin, Lachenal n'a plus aucun appétit. J'ai beau les secouer, leur dire que maintenant « ça y est », rien n'y fait. Je sens que la forme n'est pas encore revenue, mais j'escompte que le repos de cette nuit leur sera à tous salutaire. En ce qui me concerne, il est inutile de m'attarder plus longtemps ici. Il n'y a pas de place et, d'autre part, il faut faire un nouveau voyage. J'espère qu'avec le convoi de Terray, nous aurons transporté tout ce qui est nécessaire pour équiper la montagne et que la prochaine montée sera celle de la victoire. Mais le temps presse... Je vois passer les jours avec effroi : nous sommes le 28 mai et la mousson, d'après les derniers renseignements, sera sur nous aux alentours du 5 juin. Cela nous donne une semaine à peine pour mener à bien toutes les opérations ! Les sherpas sont beaucoup plus rapides ; les leçons de ces jours derniers leur ont été fort utiles ; leur technique s'améliore : au passage du surplomb, ils saisissent la cordelette sans hésitation, se laissent glisser rapidement, puis atterrissent avec un geste décontracté de la main pour indiquer que la voie est libre pour le suivant. Mon travail en est bien facilité et je suis très satisfait de voir le plateau du camp II se rapprocher si vite.

Mais Dawatoundu, depuis un moment, se plaint d'un mal étrange, difficilement localisable. Il me désigne sur son corps un espace compris entre le sternum et les cuisses. Est-ce l'abus d'alcool à brûler,

l'altitude, ou simplement une sorte de prudence préventive en vue des opérations à venir qui s'annoncent très dures ? Il geint sans cesse et Angawa doit le soutenir. Ce vieux malin est indéchiffrable ! Au moment où nous arrivons sur le camp, la neige se met à tomber. Nous sommes accueillis par les grands cris de Terray...

XI. CAMP II

Dès mon arrivée, Terray me sert un thé brûlant. Je n'ai pas le temps de placer un mot : il me fait manger, à sa manière, un peu comme on gave une oie.

Dans les autres tentes, les sherpas s'affairent autour de Dawatoundu qui, de plus en plus, joue au grand malade.

Quant à moi, après ce repas substantiel, je ne m'inquiète nullement d'une fatigue bien normale après le gros effort que je viens de fournir. Terray me laisse enfin parler. Je le mets au courant de l'implantation actuelle des camps.

« Désormais, dis-je, la plus grande partie du matériel est à pied d'œuvre. Reste une dernière navette à effectuer pour l'installation du camp V d'où partira l'attaque finale ; nous tenons le bon bout. Cette fois, il y a de l'espoir ! »

Terray, qui semble avoir intégralement récupéré au camp I d'où il remonte, garde cependant un visage soucieux.

« Oui, tout ira, si le temps veut bien se maintenir au beau. À la radio, en bas, les messages météo sont très mauvais : la mousson est arrivée sur Calcutta, elle sera ici dans quelques jours...

— En tout cas, moi je me sens en pleine forme. La manière dont je me comporte à 7 000 mètres me donne la certitude que tout marchera bien à 8 000 et cela sans oxygène. »

Mais Terray tempère mon enthousiasme :

« S'il faut ramer comme nous l'avons fait jusqu'à présent, c'est un travail de titan et nous finirons par y laisser des plumes. »

Il me demande mon impression sur ceux du camp III. Je lui avoue qu'elle est plutôt mauvaise. Les quatre camarades que j'y ai laissés m'ont paru en effet diminués physiquement et moralement.

« En revanche, mon vieux Lionel, je n'ai pas d'inquiétude en ce qui me concerne, dis-je. Et puis, la montagne est équipée jusqu'au glacier. En faisant un voyage, toi et moi, avec les quatre sherpas qui sont ici, nous pouvons continuer jusqu'en haut.

— Faut en mettre un bon coup, réplique Terray, qui prononce cette

phrase lapidaire comme s'il venait de donner ce coup !

— Écoute, j'en suis certain maintenant : sauf catastrophe imprévisible, nous réussirons. En admettant même que les quatre du camp III restent en mauvaise forme, ce que je ne crois pas, surtout pour ceux qui sont les mieux acclimatés, nous devons gagner la partie. Je te propose de rester ici toute la journée de demain, ce qui nous permettra de nous reposer. Nous aurons tout le temps de faire nos préparatifs et après-demain à la première heure, nous monterons en force de camp en camp. Parmi les quatre qui redescendront ici demain, la meilleure cordée de deux remontera à un jour d'intervalle et nous servira d'appui. Quant à la deuxième qui bénéficiera d'un jour de repos supplémentaire, elle aura tout loisir de suivre avec un camp de retard. L'une et l'autre compléteront le matériel et faciliteront la descente de la première cordée d'assaut.

— Il n'y a pas de temps à perdre, répète obstinément Terray. Ton projet est très beau, mon vieux, mais il me fait perdre du temps. Qu'est-ce que je vais faire demain toute la journée ? Je suis déjà reposé ! Il vaut mieux que je parte, cela fera gagner une navette qui peut être décisive...

— Je ne te dis pas, mais si tu pars demain, nous ne serons plus ensemble ; nous serons décalés et pour le moment il n'y a que nous deux qui soyons en pleine forme : nous ne serons pas trop de deux pour aller au-dessus de 7 000. Je suis sûr qu'ensemble nous y parviendrons.

— Soyons réalistes. Maurice, ça fait quand même un jour de perdu. Tant pis si je ne suis pas de la première cordée qui ira au sommet, je serai dans la seconde, voilà tout ! Mais s'il y en a une qui arrive, elle réussira peut-être, grâce à la charge que je vais monter. »

Je reste perplexe, la générosité de mon ami ne m'étonne pas. Il y a longtemps que j'ai pu l'apprécier, mais à cette minute il me semble que cet héroïsme touche à l'inconscience. Terray pense faire son devoir intégralement. Quant à moi, est-ce un sentiment égoïste qui me pousse à le désirer comme compagnon de cordée pour après-demain ? Devant la droiture de mon camarade, ce soupçon me trouble et me fait hésiter.

« Dans ce cas, d'accord, dis-je à regret ; à première vue tu as raison, mais je suis sûr que pareille occasion ne se retrouvera jamais. »

Terray semble perplexe. Une idée me vient :

« Si tu tiens absolument à monter demain, Lionel, pourquoi n'irais-tu pas seulement au camp III avec une unité-altitude que les autres porteraient ensuite plus haut et pourquoi ne redescendrais-tu pas le soir même ici ? Nous resterions une journée de plus afin de te laisser

le temps de récupérer et alors nous pourrions partir. Nous monterions tous les deux, les sherpas peu chargés pourraient se relayer souvent pour faire la trace. En passant au camp IV, nous le démontons, nous installons le camp V s'il le faut et nous poursuivons jusqu'au sommet ? »

J'ai bondi sur cette solution, certain à l'avance qu'elle emportera l'adhésion de Terray, préoccupé et impatient par-dessus tout d'assurer la continuité des navettes.

« Bon, si tu veux », dit-il à ma profonde satisfaction.

La soirée se passe gaiement. J'apprécie le confort extrême de ce camp II : tentes-vallée, éclairage électrique, containers servant de « local de réserve », après-skis, eau à volonté.

Il a été complètement réinstallé par les soins de Terray à la suite d'une avalanche qui avait soufflé les tentes : il est situé bien à l'abri derrière une crevasse si large qu'elle engloutirait les avalanches les plus importantes.

Il fait bon chaud maintenant dans nos sacs de couchage. Dehors la neige tombe avec rage.

« Mais... tu fumes ! »

C'est un grand jour ! Lionel Terray ne fume que dans les occasions exceptionnelles.

Sans relâche, nous revenons au principal sujet de nos préoccupations.

« Crois-tu qu'ils vont monter d'un cran, les autres ? »

Et après un temps :

« Ah, si la mousson nous donnait notre chance ! »

À la faible lumière du plafonnier, je vois à peine les volutes de fumée qui s'élèvent de nos cigarettes. Le visage de Terray se perd dans l'ombre.

Est-ce que Noyelle va bientôt arriver de Tukucha avec le gros du matériel et des vivres ?

Mais la fatigue se fait sentir. Terray, toujours soucieux d'économie, éteint la lumière. En quelques minutes, nous sombrons.

Dans la nuit, je reçois des taloches. J'entends des grognements ininterrompus, une main me heurte le visage, le plafonnier s'allume.

« Qu'y a-t-il ? »

— Eh bien, mon vieux, c'est l'heure !

— Déjà ! »

Terray enfle précipitamment ses chaussures, sort de la tente et va secouer les sherpas. Tout au long de l'expédition, Terray aura été

fidèle à sa tactique des départs matinaux. Il a évidemment raison, car la neige est tellement meilleure, aux premières heures de l'aube. Mais il faut du courage. Lui seul en a. Je ferme à nouveau les yeux et songe avec une profonde satisfaction que je vais rester bien au chaud à me faire dorloter par les sherpas pendant que d'autres vont s'échiner ! Aux premières lueurs du jour, j'entends un sonore : « Alors, salut Maurice !

— À demain, bonne chance ! »

Terray referme soigneusement la tente. Irremplaçable Terray ! Je n'en vois pas en France, qui approche davantage de l'idéal de l'« homme pour expéditions ».

Les heures passent ; le soleil éclaire ma tente et la réchauffe. Dans le camp, silence absolu. Mes deux sherpas eux aussi récupèrent... Mais il se fait tard. De mon sac de couchage je me mets à hurler :

« Angawa ! Khanna ! Khanna ! »

J'entends des voix étouffées puis un : « Yes, Sir ! » et je sens que de vagues préparatifs commencent.

Je m'extirpe avec une lenteur déprimante de mon « bedding^[114] », prends les souliers gelés et commence à les taper avant de les enfiler. Ma veste en duvet, ma casquette, mes lunettes : je peux mettre le nez dehors. Il fait un temps merveilleux mais le fond de la vallée est occupé par une superbe mer de nuages. Au-dessus tout est clair. La neige est tombée en abondance cette nuit et je pense que Terray doit avoir beaucoup de peine à se frayer un chemin dans cet amoncellement. À la jumelle, je suis ses traces très marquées et je ne tarde pas à trouver sa cordée juste au premier mur. Il bataille avec ses sherpas et doit s'époumoner en ce moment. Je scrute les environs du camp III et aperçois deux points noirs qui viennent de le quitter dans le sens de la descente !

Ils devaient pourtant tous continuer sur le camp IV ; je pressens que leur manque de forme les aura gravement découragés.

De lourds nuages apparaissent dans la vallée de la Miristi Khola ; leur teinte grisâtre inhabituelle m'inquiète. J'ai de sombres pressentiments sur l'issue de cette journée. Serait-ce le signe avant-coureur de la mousson ?

Dawatoundu va de plus en plus mal. Je l'expédierai par le premier convoi vers le camp I. Pour l'instant, il geint dans son sac de couchage et se tient le ventre à deux mains.

La neige tombe à nouveau ; j'entre dans la tente et me prends à rêver sur mon matelas pneumatique. Je ne tarde pas à entendre des cris. C'est sûrement Lachenal ; je crie à mon tour. Il y a sur ce plateau un tel imbroglio de traces depuis le récent déménagement qu'un

repère sonore n'est pas inutile. Quelques minutes plus tard, Lachenal est là. Couzy est avec lui.

« Pourquoi insister, me dit Lachenal, j'avais l'estomac comme le poing !

— Et moi j'ai eu de ces maux de tête... ajoute Couzy. Même avec les cachets d'aspirine et les somnifères, je n'ai pas fermé l'œil.

— Si tu l'avais entendu ! reprend Lachenal. Il s'est plaint toute la nuit, il avait l'impression que son crâne se brisait.

— Effets de l'altitude, dis-je : vous avez eu raison de redescendre. Et les autres ? Vont-ils remonter avec Lionel ?

— Tu sais, explique Lachenal, on n'était pas bien gonflés là-haut, surtout après cette neige qui est tombée toute la nuit. Je ne peux pas te dire. Je crois qu'ils attendent Lionel pour décider avec lui. »

Nous entrons dans la tente. Lachenal savoure visiblement le confort qui lui est offert. Couzy en descendant a vu disparaître sa migraine ; le phénomène est bien connu : dès qu'on perd quelques centaines de mètres, tous les maux dus à l'altitude s'évanouissent. Pendant que mes camarades se changent et se sèchent, je vais voir Angawa pour vérifier le menu du déjeuner. Il ne faut pas hésiter à faire donner la vieille garde pour remonter mes camarades ! Malgré leurs efforts, ils ont à peine mangé depuis avant-hier.

Quelques moments plus tard, après un solide repas auquel mes deux camarades ont fait honneur, à mon vif plaisir, nous nous étendons et commençons à deviser avec plus d'optimisme.

Tandis que nous passons ainsi des minutes reposantes, Angawa, affolé, tend son petit visage par l'entrée de la tente et s'écrie :

« Bara Sahib ! Others Sahibs corme !^[115] »

Puis, après un instant de silence :

« Bara Sahib ! Hear !^[116] »

Effectivement, j'entends des appels.

Rapidement, comme il neige sans discontinuer, je passe mes guêtres, j'enfile ma cagoule et je sors. Je ne vois pas à dix mètres. De temps à autre, j'entends distinctement des cris. Il s'agit certainement d'un sahib car les sherpas se comprennent entre eux à de très grandes distances. La voix ne provient pas de la direction du camp II, mais d'un endroit situé beaucoup plus vers l'arête des Choux-Fleurs. Deux hypothèses : ou bien c'est un camarade du camp III qui a été déporté vers la gauche et qui se trouve dans la zone crevassée, ou bien c'est l'un des occupants du camp I qui est monté trop haut. En tout cas, il n'y a pas de péril car, en montagne, on distingue parfaitement la sonorité particulière du « au secours ». À mon tour, je crie. Malgré la

distance, l'homme a entendu ; il semble se déplacer vers la gauche, il a compris. Les cris se rapprochent ; je peux donner des explications :

« À gauche, toujours à gauche, le long de la grande crevasse... »

Et je répète jusqu'à ce que j'aie entendu : « Compris ! »

Un quart d'heure plus tard, je vois approcher un fantôme blanc, titubant, dans lequel j'ai de la peine à reconnaître Schatz.

— Où est Rébuffat ?

— Je suis redescendu seul !

— Comment ! Mais tu es fou ! Dans le mauvais temps, sur un terrain pareil. Ça c'est trop fort ! »

Je sens le rouge me monter au visage.

« Mais, mon pauvre vieux, me dit Schatz, je ne pouvais pas faire autrement ; je me sentais complètement crevé au camp III. Non seulement j'étais incapable d'aider Lionel pour demain, mais j'étais une bouche inutile ; alors j'ai décidé de redescendre ! »

Je suis vraiment furieux. C'est la première fois, je crois, depuis le départ de l'Expédition, que je m'emporte de la sorte.

« Enfin, dans un terrain semblable, toi qui es dans une forme pour l'instant médiocre, tu vas au-devant de dangers absolument inutiles ! Imagine une simple chute comme l'autre jour, imagine qu'Angawa n'ait pas entendu tes cris... Tu y serais resté, mon vieux ! »

L'affaire est classée. Il s'agit maintenant de remettre mon camarade de ses émotions solitaires. Un thé chaud et une nourriture substantielle ramènent des couleurs sur son visage. À son tour, il se sent pris par l'optimisme qui règne dans le camp et il envisage déjà l'avenir avec plus de confiance.

Un moment plus tard, je lui demande :

« Lionel est bien arrivé au camp III ?

— La neige très profonde l'a beaucoup retardé. En descendant, Gaston et moi nous l'avons rencontré en plein brouillard. Il était tellement enthousiaste que nous avons rebroussé chemin.

— Comment se fait-il que Gaston ne soit pas redescendu avec toi par la suite ?

— Attends, je vais t'expliquer : nous avons tenu un petit conseil. Lionel a dit que le camp IV devait normalement être installé par les quatre qui avaient couché là la nuit dernière : Couzy, Lachenal, Rébuffat et moi. Bien que deux soient redescendus, la mission devait être accomplie.

— Alors, vous vous êtes décidés à monter avec lui ?

— Exactement ! »

Comme à l'habitude, Terray a fait passer l'efficiencia avant tout. Il a estimé que son vrai devoir était d'agir ainsi !... Mais Schatz reprend :

« Comme je me trouvais fatigué, j'ai dit à Lionel qu'il était inutile que je cale demain dans la pente. Le mieux me semblait être de redescendre pour récupérer. Plus tard, je reconstituerais une cordée avec Couzy.

— Alors, demain, Lionel et Gaston montent vers le haut ?

— Oui, s'il fait assez beau. »

Pourront-ils continuer ? Qui sait ? La « grande chance » va peut-être leur être donnée ?

J'entends un bruit à l'extérieur ; les sherpas parlent avec animation. Y a-t-il encore du nouveau ? Je sors la tête de la tente et j'aperçois Adjiba qui arrive du camp I, suivi de plusieurs porteurs. Derrière lui se trouve un coolie qu'Ichac a surnommé : « Le Chinois ». Plus tard nous saurons que son véritable nom est Pandy. Il a parfaitement monté jusqu'au camp II malgré les difficultés techniques ; il est presque sherpa. Pour marquer cette promotion, on lui fait cadeau d'un magnifique gilet en nylon qu'il arbore fièrement. Adjiba me tend deux feuillets que je déplie rapidement et je lis à haute voix dans la tente :

« Camp I, 29 mai 1950.

Marcel Ichac à Maurice Herzog :

« Ang-Tharkey est arrivé à 12 h 10. Il y a vingt-deux charges au camp de base.

« Disponible pour les navettes camp de base-camp I le Chinois, un jeune gigolo amené ici par Ang-Tharkey. Ang-Tharkey redescend au camp de base recevoir Noyelle et ses quinze coolies et tâchera d'en conserver pour les navettes.

« Renvoyez Adjiba dès que possible avec la liste des choses urgentes désirées (tentes-altitude ?)

« Aurez-vous besoin de nous pour convoyer des sherpas camp II-camp III et quand ?

« Marcel Ichac. »

Quelle bonne nouvelle !

Ainsi, Noyelle arrive ! Nous sommes sûrs maintenant d'être ravitaillés, d'être soutenus par le gros matériel. C'est la grande joie au camp !

Le deuxième papier est le message par lequel Noyelle accuse

réception de mon ordre du jour et nous annonce son arrivée en force. Ce message est parti de Tukucha le 25, lendemain de l'arrivée de Sarki. Brave Sarki ! Il a mis à peine trente-six heures pour effectuer un trajet qui demande normalement quatre à cinq jours ; il a bien mérité de l'Expédition ! Son chef, au moment propice, saura montrer sa reconnaissance.

Pour fêter ces heureux événements, nous débouchons une bouteille de rhum... Mais il ne faut pas perdre de temps : Adjiba doit redescendre immédiatement pour continuer ses navettes. Aussi je rédige tout de suite le mot suivant à l'intention des sahibs des camps inférieurs.

« *Camp II, 29-5-50.*

« *Herzog à Noyelle, Matha et à tout sahib :*

« Félicitations à Noyelle pour la rapidité du déménagement. C'est un grand espoir pour nous tous. Ai installé hier le camp IV à 7 150 mètres dans le haut du manche de la Faucille. Actuellement au camp III (6 600) : Terray, Rébuffat et deux sherpas.

« But immédiat : installer le camp V avant l'assaut final qui se fera par cordées successives.

« *Matha* : besoins urgents : que Sarki, Adjiba, Foutharkey et le Chinois montent demain matin de très bonne heure avec une tente-vallée supplémentaire, deux beddings (matelas et sac de couchage), puis un réchaud essence et deux litres essence (un gros Coleman), plus des chargeurs cinéma (car j'en ai tiré un certain nombre que je renvoie), plus pharmacie (somnifère, aspirine – équivalent de dix tubes – dix pommades rosat, pommades antigelures (8), cinq tubes crème antisolaire), une tsampafée plus quatre guêtres Tricouni et une unité-altitude supplémentaire.

« Tout le reste en vivres : mettre saucisson, une bouteille de cognac.

« Prendre dans sac Lachenal bas, chaussettes (trois paires), après-skis, une chemise, un caleçon.

« Émission talkie-walkie à 20 heures ce soir.

« Couzy et Schatz descendent demain et donneront indications supplémentaires.

« *Important* : faire partir tout cela de très bonne heure, car j'attends pour partir avec Sarki et Foutharkey au camp III accompagné de Biscante.

« Si le temps est beau, grand espoir !

« Maurice Herzog. »

Adjiba et le Chinois ont apporté une unité-altitude, du ravitaillement et un talkie-walkie. Ce soir à 20 heures, nous essaierons comme convenu de nous mettre en communication. Enfin ! Les relations en seront grandement facilitées.

Je suis extrêmement satisfait du travail de Noyelle : il a montré ce qu'il savait faire. Sans lui, tout espoir de réussite avant la mousson était utopique. Je vais jeter un coup d'œil sur Dawatoundu que je voudrais bien expédier le plus tôt possible. Mais c'est un moribond que j'ai devant les yeux. Il est à l'article de la mort. Je n'ai pas le cœur de le faire redescendre par cette tempête ; ce sera pour demain. Adjiba ne perd pas de temps. Sans charge cette fois, il s'éloigne de son grand pas dégingandé, suivi du Chinois qui trotte derrière lui. En quelques minutes, ils ont disparu dans le brouillard.

J'installe le talkie-walkie. De temps à autre, j'appuie sur la pédale :

« Allô, ici Herzog, Matha, m'entends-tu ? »

Mais seule une friture me répond. Bientôt, je distingue une musique indienne endiablée. Pour peu je danserais la gigue, ici, à 6 600 mètres, en plein Himalaya.

« Allô, ici Herzog, Matha, m'entends-tu ? »

Toujours rien.

À 8 h 15, suivant nos anciennes conventions, j'interromps. La question radio est vraiment à mettre au point dans les expéditions. C'est la seule lacune que j'aurai à déplorer, mais elle est de taille. Un peu déçu par cet échec, je rentre dans la tente où je trouve mes camarades presque endormis.

Le matin suivant, il fait beau temps : la clarté est extrême, le soleil tape déjà sur la tente. Bien reposé, je ne tarde pas à me lever et à mettre le nez dehors. Les petits cristaux de neige brillent au soleil comme autant de diamants : il a dû faire froid cette nuit. Le programme est simple : il nous faut attendre le convoi du camp I qui, j'espère, ne tardera pas, puis partir sans délai avec les nouvelles charges en direction du camp III. Couzy et Schatz ne sont toujours pas très en forme, mais tandis que Couzy préfère récupérer ici, Schatz penche nettement pour une perte d'altitude et décide de descendre au camp I. Il convoiera Dawatoundu, toujours dans le même état depuis trois jours. Chez Lachenal, il y a du nouveau ; j'en vois pour preuve la dextérité avec laquelle il sort de son sac de couchage, va s'occuper de ce que font les sherpas, regarde où est Terray...

Le moral semble meilleur ; la forme reviendrait-elle ? Alors nous pourrions partir tous les deux pour la prochaine cordée.

« Mais que fait Adjiba ? dis-je impatient. J'ai pourtant expressément demandé au camp I de le faire partir de très bonne heure pour que nous ayons le temps nous-mêmes de quitter aujourd'hui le camp II ! »

À tour de rôle, nous nous relayons aux jumelles :

« Regarde, Biscante ! On voit distinctement la progression de Rébuffat et Terray avec leurs sherpas.

— Ils avancent très lentement, me répond-il.

— La neige est épaisse et leur oppose de grosses difficultés. »

Quelques brumes bleutées de très bon aloi remontent du fond de la Miristi Khola avant d'être dissoutes par le soleil. Avec nos appareils photo, nous prenons quelques vues de nous-mêmes, des montagnes qui nous entourent.

« Il est midi ! Toujours pas d'Adjiba ! »

Pendant le repas, une grande conversation s'engage sur les Guides de Chamonix. Lachenal expose ses idées sur sa profession. Les heures passent et tandis que Schatz se prépare à descendre avec Dawatoundu, il devient clair dans mon esprit qu'il sera trop tard pour monter aujourd'hui au camp III.

« Salam, Bara Sahib !

— Salam ! »

Il est 18 heures, Ang-Tharkey, Foutharkey et Sarki arrivent. J'ai grand plaisir à les voir ; ils portent de lourdes charges : matériel, vivres, en particulier une seconde tente-vallée pour le camp II. Avant que la nuit tombe, nous jetons un coup d'œil à la jumelle vers le camp IV et ne voyons rien bouger. Cette immobilité est un bon indice. Demain, ils continueront pour installer le camp V.

Ang-Tharkey a une mine réjouie, il semble content de nous voir lui aussi. Son petit voyage à Muktinath fut une grande récompense. Il en est encore tout guilleret. En le sentant avec moi, j'ai beaucoup moins de souci car avec sa grande expérience de l'Himalaya, Ang-Tharkey sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire, et ne craint pas de prendre des initiatives ; sa grande autorité sur les autres sherpas me soulage beaucoup. Ang-Tharkey défait les charges et me tend un billet que m'adressent Ichac, Noyelle et Oudot :

« Le 30-5-50.

« 1°) Impossibilité ce matin t'envoyer sherpas première heure, ton mot étant arrivé ici tard hier, les sherpas et le matériel étant au camp de base.

« 2°) Nous t'envoyons Ang-Tharkey, Sarki, Foutharkey. Ils

t'amèneront ce que tu as demandé (tout) ; pour les beddings arrangez-vous avec les sherpas.

« 3°) Enverrons demain convoi-bouffe au camp II, peut-être avec un de nous.

« 4°) Laissez message camp II si nécessaire.

« 5°) Si nécessaire qu'un d'entre nous convoie sherpas-bouffe à camp III, le dire.

« 6°) Radio T.W. : rien entendu. Recommencez à 17 h 19 h. 20 h. Avons gros récepteur.

« 7°) Sommes dans perturbation moussonique temporaire. Vraie mousson avance sur Calcutta. Ensemble en avance.

« 8°) G.B. est redescendu au camp de base. Envoie-nous nouvelles. Un courrier partira demain d'ici. G.B. partira pour Tukucha.

« 9°) Que prévois-tu pour le retour ? Situation coolies sera dramatique : il faut huit jours entre l'ordre donné ici et l'arrivée des premiers. Seulement vingt à la fois.

« Bonne chasse.

« F. d. N., Ichac, Oudot.

« P. S. d'Ichac : Cinéma couleur : quand lumière pleine gomme, tu peux aller jusqu'à F. 11. »

Trop tard pour l'émission de 17 heures ; j'essaierai à 19 heures et je l'espère avec plus de succès cette fois-ci ! Les nouvelles de la mousson me préoccupent gravement. Nous touchons au but maintenant : il serait désespérant d'être arrêtés par une arrivée subite des perturbations. Si elles se trouvent actuellement sur Calcutta, il ne leur faut que quelques jours pour arriver ici... J'essaie d'appeler le camp I par radio, mais en vain.

Afin de réserver les dernières nouvelles à mes camarades du camp I, je répondrai à leurs messages au dernier moment, avant de partir d'ici, c'est-à-dire demain matin.

Le coucher de soleil est merveilleux : les parois des Nilgiri et de l'Annapurna sont dorées, puis orangées, enfin pourpres ; le ciel est d'une pureté absolue, il fait très froid : tout cela est bon signe. Ces derniers jours de beau temps sont-ils notre dernière chance ? Les Nilgiri entrent dans l'ombre ; les rochers supérieurs de l'Annapurna sont maintenant vieux rose ; alors que toute la montagne est déjà assombrie, une dernière pointe éclairée pour quelques secondes encore : le sommet.

Nuit sans histoire ; peu d'avalanches, car il n'a pas neigé hier. Nous sautons hors des sacs de couchage à 6 heures ; le temps est superbe.

Lachenal me fait bonne impression, les mauvais jours semblent passés pour lui et il opère un splendide retour.

« Alors, tu les as tes chaussettes et ta chemise ? » lui dis-je pendant qu'il fait son sac.

Ce petit confort supplémentaire le met de bonne humeur. Tous deux nous sommes convaincus que cette montée sera la bonne.

Pendant que les sherpas constituent les charges, j'écris rapidement un message destiné au camp I :

« 31-5-50.

« À tous Sahibs :

« Je pars à l'instant pour le camp III avec Biscante. Avons l'intention de pousser jusqu'au sommet si le temps le permet, Schatz et Couzy devant constituer la troisième vague. Matha pourrait-il faire parvenir le télégramme suivant à Déviés :

« Donnons assaut Annapurna stop voie glaciaire difficile mais permettant progression rapide stop dangers objectifs avalanches neige et séracs faibles stop camp I/5 100 « II/5 900 III/6 600 IV/7 150 en place stop espérons emporter victoire stop physique et moral de tous parfaits. Maurice Herzog. »

« Vivres : il en est monté un peu. Couzy au camp II donnera instructions pour acheminement au camp III.

« Radio : avons peu entendu. Voir avec Schatz qui est en bas.

« Mousson : me tenir parfaitement au courant.

« Retour : un échelon précurseur ira à Tukucha et sera chargé du recrutement des coolies.

« Cinéma : je ferai tout mon possible pour porter la caméra au sommet.

« M. Herzog. »

Nous sommes optimistes. Les préparatifs s'en ressentent. Chacun de nous, je le remarque, porte une attention particulière à la constitution de la petite pharmacie individuelle, au ravitaillement en pellicules des appareils photo et caméra. Subrepticement, je place dans mon sac le petit drapeau français que Schatz a confectionné spécialement, ainsi que les fanions que j'ai à cœur d'amener là-haut.

Prêts !

Nous quittons le camp. Après avoir contourné la grande crevasse, nous mettons le cap sur le grand cône. La neige porte bien. Il fait bon, ni trop froid, ni trop chaud. Le moral grimpe à la verticale...

« Maurice, que se passe-t-il ?

— Ils redescendent ! »

C'est bien vrai.

À notre grande stupéfaction, nous distinguons quatre points noirs venant à notre rencontre sur la trace.

XII. L'ASSAUT

Pourquoi ont-ils renoncé ? Mystère.

Dans quelques minutes, nous les rencontrerons et nous saurons. Lachenal marche assez vite et semble peiner beaucoup moins que les jours précédents.

Il est le premier à monter le cône, à traverser le couloir. Cet itinéraire, je le connais bien maintenant : c'est mon troisième parcours. Aujourd'hui encore, je le trouve difficile et dangereux. En arrivant sur la petite plate-forme en contrebas du grand mur équipé de la cordelette, nous tombons sur Rébuffat et Terray : « Salut à tous !

— Que s'est-il passé ? dis-je en m'adressant à Terray.

— Il aurait fallu être fou pour continuer », répond-il.

Sa mine est déconfite et il semble découragé :

« Plus de sept heures pour aller du camp III au camp IV, hier, avec ce vent et cette satanée neige.

— As-tu retrouvé la tente ?

— Oui, mais il a fallu la redresser, des coulées avaient tordu les mâts. En plein vent, nous avons installé l'autre. Gaston sentait ses pieds qui gelaient.

— J'ai cru que ça y était, me confirme Gaston, heureusement que Lionel m'a frotté et flagellé avec un bout de corde. Finalement, la circulation s'est rétablie.

— Ce matin, continue Lionel, le froid était pire qu'au Canada et le vent encore plus fort que la veille. Alors, j'ai fait le raisonnement suivant : si hier, en pleine forme, nous n'avons progressé que de 350 mètres en sept heures, jamais nous ne pourrions gravir les 1 200 derniers mètres, dans des conditions pareilles. Je sais qu'il faut tout essayer, jusqu'à la limite des possibilités, mais je commence à être sceptique sur la réussite. »

Lachenal et moi protestons avec véhémence, notre enthousiasme n'a pas l'air de mordre sur nos camarades. Terray, malgré sa force, n'a eu que péniblement raison de cette neige qui, chaque jour, recouvre les traces, de ces pentes qu'il faut vaincre mètre par mètre, et de

l'altitude qui déprime physiquement et moralement. Mais il n'ose faire état en détail de ces obstacles, il n'a pas le courage de miner notre solide moral.

« Nous montons, dis-je sans hésitation. Quand nous redescendrons, c'est que le sommet aura été atteint. C'est tout ou rien. »

Et je sens que Lachenal est aussi résolu que moi.

Les deux autres nous souhaitent bonne chance, mais dans leurs regards je lis un doute.

À nous maintenant.

Nous nous attaquons à la pente ; Sarki, Ang-Tharkey, Lachenal ou moi passons alternativement en tête pour améliorer la trace qu'ont heureusement creusée, en descendant, Rébuffat et Terray. Le travail n'est pas trop pénible. Cependant Ang-Tharkey est stupéfait de trouver un terrain si difficile. Panzi lui avait bien dit que jamais au Kangch [\[117\]](#) ou à l'Everest, il ne s'était présenté de passages si délicats. C'est la première fois que nos sherpas font de l'escalade dans la glace et qu'ils doivent surmonter des murs verticaux. Mais tout se passe bien et nous continuons notre impitoyable route avec beaucoup plus de facilité que les jours précédents, ce qui montre que l'acclimatation est un élément capital dans les expéditions himalayennes. La chaleur est devenue torride et lorsque nous mettons le pied sur l'emplacement du camp III, nous transpirons à grosses gouttes.

Qu'il est magnifique, ce camp perdu en pleine montagne, dans cette crevasse minuscule encombrée de neige fraîche ! Il a quelque chose d'intime et de confortable.

Il faut que nous ménagions nos forces ; aujourd'hui nous n'irons pas plus loin. Nous resterons couchés presque en permanence et les sherpas nous tendront notre nourriture par la porte de l'autre tente.

Le temps est au beau fixe. Cette fois-ci, tout nous sourit ; nous irons jusqu'en haut.

Les sherpas mettent un temps infini à préparer le thé, car à cette altitude, la puissance calorifique des réchauds diminue. Quelques cigarettes, la succession des cachets que sahibs et sherpas avalent avec discipline et, avant la fin du jour, le camp III est déjà endormi.

Nous attendons tranquillement le soleil ce matin, car le programme de la journée ne comporte qu'une montée au camp IV. Cette ascension ne demandera guère plus de quatre heures d'effort. Il nous faudra toutefois déplacer encore ce camp pour l'installer sur la Faucille proprement dite.

Chacun vaque à ses préparatifs. Je tourne quelques flashs. En bas,

sur le plateau, le camp II semble être devenu un véritable village. De grandes tentes-vallée voisinent avec des tentes-altitude ; il a pris tout à fait la tournure d'un camp de base avancé.

« Lionel et Gaston doivent récupérer, en ce moment », me dit Lachenal.

Bientôt nous décidons de repartir pour profiter de l'état relativement convenable de la neige, ce qui nous permet de gagner plus rapidement que nous ne l'espérons l'emplacement du camp IV.

En cours de route, j'ai la possibilité de prendre quelques flashes avec la caméra, notamment à la rimaye du plateau où se trouve ce camp. Le temps est toujours très beau. Ang-Tharkey et Sarki ont marché parfaitement, l'un encordé avec Lachenal, l'autre avec moi.

Il est encore tôt ! Nous allons donc pouvoir transporter le camp IV sur la Faucille. Nous nous en réjouissons, car, à partir de ce camp, ce ne seront plus les difficultés techniques qui entraveront la progression.

Aussitôt, nous démontons une tente dont nous nous chargeons, ainsi que de vivres, matériel, etc.

« En moins d'une heure, nous devons avoir gravi la grande pente de glace qui conduit au bord de la Faucille, elle n'est pas si longue », dis-je à Lachenal.

Ang-Tharkey et Sarki redescendront, pour passer la nuit au camp actuel où nous laissons l'autre tente. Demain matin, à la première heure, ils devront la démonter et l'emporter au camp définitif. De là, nous nous mettrons en route pour le futur camp V.

Chargés comme des baudets, nous enfonçons jusqu'au ventre dans la neige fraîche en attaquant les premiers mètres de la grande pente de glace.

Mais rapidement la neige diminue : il n'en subsiste bientôt plus qu'une mince couche « pourrie » adhérent à la glace. L'inclinaison est comparable à celle des plus fortes pentes des Alpes. « Cramponner », à cette altitude, n'est pas un exercice de tout repos et nous soufflons bruyamment. De temps à autre, nous taillons quelques marches, mais le plus souvent, nous « cramponnons » directement.

Les sherpas ne sont pas rassurés ! Dans ces terrains, ce ne sont pas des virtuoses ; néanmoins ils ont peur de rester en arrière et pressent l'allure autant qu'ils le peuvent. Après deux cents mètres de cet exercice délicat et particulièrement pénible, nous débouchons sur le rebord de la Faucille. Lachenal, arrivé en tête observe les alentours, pendant que je jette un coup d'œil vers le bas. Finalement, notre choix se porte sur un emplacement sympathique au pied d'un sérac, à l'endroit même où nous venons de déboucher. La situation est idéale car le camp est protégé du vent, à la fois par le sérac lui-même et par

une petite arête de glace qui constitue un écran naturel.

Lachenal est ravi :

« Une fois tout arrangé, on sera aussi bien que dans mon petit chalet de Chamonix. »

Immédiatement, nous nous mettons à l'ouvrage. La tente est bientôt installée. Comme l'après-midi est avancé, je renvoie Ang-Tharkey et Sarki au camp inférieur. Ils s'en vont, peu rassurés de descendre une pente aussi difficile. Je sais qu'Ang-Tharkey n'hésitera pas à faire une taille supplémentaire pour disposer au besoin, du haut en bas, d'un véritable escalier...

« Good night, Sir ! »

Nous leur donnons une bonne poignée de main et nos deux sherpas disparaissent, happés par la pente, tandis que nous aménageons notre abri. La brume nous entoure, un vent glacial se lève, véhiculant des particules de neige qui nous piquent le visage.

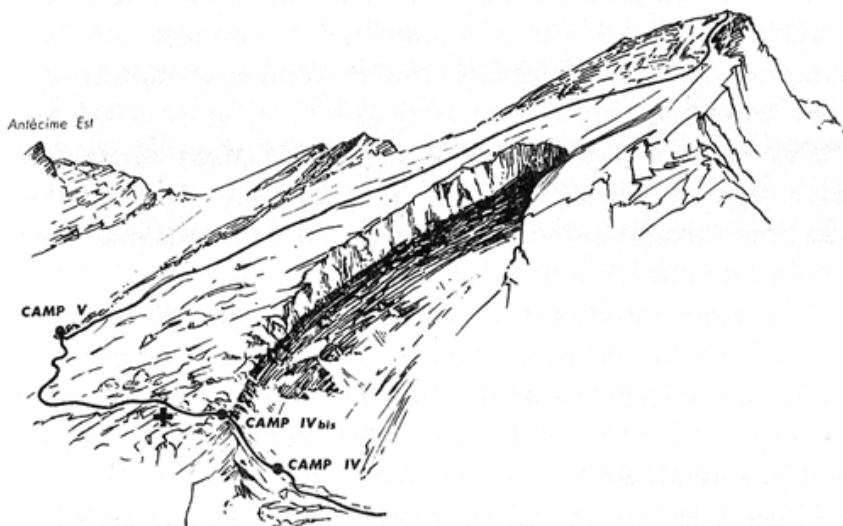
Ni l'un ni l'autre nous n'avons beaucoup d'appétit : nous nous faisons violence et, au moment du thé, j'aligne en rang d'oignons la collection de cachets qu'Oudot nous a expressément recommandé d'ingurgiter.

Le confort est très relatif, malgré les affirmations de Lachenal ; nous ne tardons pas à nous enfoncer dans nos sacs de couchage après y avoir introduit nos chaussures pour éviter qu'elles ne gèlent. La nuit est excellente.

L'aube venue, je passe un visage inquiet par l'ouverture de la tente. Le soleil se lève, il fait beau et très froid.

La mousson n'est pas pour aujourd'hui, semble-t-il. Je suis rasséréiné car les derniers messages m'avaient un peu effrayé. C'est une véritable course contre la montre que nous avons engagée.

Dès l'arrivée d'Ang-Tharkey et de Sarki, nous répartissons les charges et faisons les sacs. Il nous tarde de quitter ce sérac où nous grelottons. En partant, nous laissons une tente, l'autre est pour le camp V.



Sommet de l'Annapurna.

Une large traversée vers la gauche, à flanc, sur le glacier de la Faucille, permet d'éviter une zone de séracs disloqués. Nous gagnons ainsi le bas d'un large vallon, constitué par de grands champs de neige très inclinés où les obstacles sont peu nombreux.

Nous nous taisons. Tous, nous sommes tendus sous l'effort. Les charges nous écrasent. Chacun médite sur les prochains événements. Pour moi, le gros point d'interrogation, c'est la mousson. Nous sommes le 2 juin ; il serait déraisonnable d'espérer plus de quatre jours de beau temps.

En quatre jours, nous pouvons tout faire ! Mais il ne faut pas perdre un instant. Maintenant que nous avons devant nous ce grand champ de neige, nous prenons l'avantage : plus ou peu d'obstacles techniques. Cela nous donne un moral d'acier.

Ni Lachenal, ni moi ne doutons une minute de la victoire.

Fréquemment, nous nous arrêtons pour prendre quelques bonbons que nous suçons ou un morceau de ce nougat qui nous tente toujours beaucoup. Lorsque nous nous retournons, le spectacle est bien propre à donner le vertige : le plateau du camp II est un mouchoir de poche, le grand glacier de l'Annapurna dont la traversée demande une heure est réduit d'ici à une petite langue glaciaire. Au loin, par-dessus la Grande Barrière, nous distinguons parfaitement le Tibet ; le Dhaulagiri, à l'extrême gauche, est partiellement caché par la grande muraille rocheuse de l'Annapurna. Les zigzags de notre itinéraire sont

visibles de bout en bout.

L'arête de glace déchiquetée au sommet produit un effet bizarre. Elle peigne un vent de neige très fourni. Les brumes échevelées courent dans le ciel jusqu'au-dessus de nous. Un contrefort de l'Annapurna, en roche rose, nous domine. Il a la forme d'un « bec d'oiseau »^[118]. Une fine nervure rocheuse en fer de lance monte vers ce « bec d'oiseau ».

« C'est bien le diable, dis-je à Lachenal au cours d'une pause, si sur cette nervure nous ne trouvons pas un petit emplacement pour arrimer notre « cercueil » !

— Nous y serons en toute sécurité, approuve-t-il, car nous mettrons ce qu'il faut de pitons. Et puis, on sera au sec. »

À tour de rôle, Lachenal et moi faisons la trace avec persévérance. Les deux sherpas soufflent terriblement. Souvent nous nous arrêtons pour reprendre notre respiration.

À deux ou trois reprises, nous faisons de grandes traversées pour éviter des séracs et une longue crevasse. Nous enfonçons beaucoup, chaque pas nous demande un temps infini. Bien que nous montions, la nervure paraît toujours être à la même place.

« C'est à décourager les meilleurs », se plaint Lachenal. Peu à peu, les obstacles disparaissent. La neige est plus dure, et nous enfonçons moins.

J'ai l'impression de grimper sur un immense toit. La pente est régulière. L'inclinaison prononcée^[119] permet néanmoins de « cramponner ». Tous les dix mètres nous soufflons. Les pieds sont insensibles tant le froid est intense. Pas de répit supplémentaire : « Au camp V ! » Cela devient pour nous comme un leitmotiv.

La marche devient exténuante car, sous les crampons, la neige tölée crève et nous enfonçons de nouveau.

« Ça croûte^[120] », peste Lachenal.

Dans un dernier sursaut d'énergie, nous gagnons les premiers rochers de la nervure.

« Sapristi ! »

Amère désillusion ! Ces beaux rochers solides, aux couleurs claires, sont couverts de glace. Aucune plate-forme, aucune prise.

Il va falloir installer le camp en pleine pente !

Les sherpas arrivent. Nous sommes à 7 500 mètres. L'altitude les abrutit complètement. Ils sont incapables de dire un mot. Par gestes, ils se plaignent de la tête. Tous au travail !

À coups de piolet, nous construisons une plate-forme. Cela nécessite, étant donné la pente, le déplacement d'un volume important

de neige. Au bout de trente secondes, je suis obligé de me reposer. J'ai l'impression d'étouffer et de m'empêtrer dans mes mouvements respiratoires. Mon cœur cogne. Les sherpas, pourtant en moins bonne forme physique que nous, arrivent à travailler pendant cinq minutes sans interruption. Une heure plus tard, la plate-forme est prête. Elle est située contre le rocher. De cette façon la tente pourra être arrimée avec deux pitons que Lachenal enfonce dans des fissures.

J'engage une discussion, en petit-nègre, avec Ang-Tharkey. Voici ce qu'elle donne :

« To morrow morning, Lachenal Sahib and Bara Sahib go to the summit of Annapurna.

— Yes, Sir.

— You are the sirdar and the most experimented of all sherpas. I will be very glad that you come with us.

— Thank you, Sir.

— We must have *together* the victory !... Will you come with us ? »

Il me semble à cette minute que mon devoir est de tenir compte des réactions, bien légitimes, de ces hommes. Après un temps, Ang-Tharkey répond, reconnaissant pour cette liberté qui lui est laissée, mais d'une manière réservée :

« Thank you, very well, Bara Sahib !... But my feet begin to freeze...

— Yes.

— ... and I prefer go down to the camp IV... if it is possible.

— Of course, Ang-Tharkey. As you like it... In this case go down at once because it is late.

— Thank you, Sir. »

Les deux sherpas en un tournemain ont préparé leurs sacs. Prêts à partir, ils se retournent vers nous. Je devine leur inquiétude de nous laisser seuls.

« Salam, Sir... good luck.

— Salam and pay attention^[121] ! »

Quelques minutes plus tard, deux points noirs descendent la pente que nous venons de monter. Étrange mentalité que celle de ces hommes dont la droiture et le dévouement sont proverbiaux, qui assurément aiment à se trouver en haute montagne et qui pourtant, au moment de cueillir les fruits de longs efforts, se réservent prudemment. Mais, après tout, notre mentalité à nous leur paraît sans doute beaucoup plus étrange encore.

Lachenal et moi restons silencieux. Ce silence a quelque chose de

pesant, d'obsédant. Cette fois-ci nous ne reviendrons pas en arrière. Quand nous reverrons d'autres hommes, c'est que nous aurons en mains la victoire.

La nuit sera dure !

L'endroit est scabreux, le terrain instable. Sous l'effet du vent, la neige glisse le long de la pente et vient s'accumuler en amont de notre abri... Pourvu qu'elle ne pèse pas trop sur le toit !

Les pitons enfoncés dans le calcaire, les piolets ancrés dans la neige jusqu'à la garde sont des sécurités morales sur lesquelles nous ne nous faisons guère d'illusion... L'un et l'autre, sans nous le dire, nous craignons que le bord de la plateforme ne s'effondre, entraînant la tente dans le vide.

Les esprits sont engourdis. J'ai de la peine à fixer mon attention. Rien ne m'intéresse. La conversation n'est pas animée. À grand-peine, et parce que nous nous secouons mutuellement, nous faisons un peu de thé sur le « gédéon » et avalons nos cachets avec une discipline militaire. Impossible d'absorber un aliment quelconque.

Dernière nuit avant l'attaque !

Un vent furieux se lève subitement, faisant claquer les toiles de nylon. À plusieurs reprises, nous craignons que le vent n'emporte la tente. À chaque rafale nous nous jetons sur les mâts. Nous nous agrippons à eux comme à des planches de salut. Il commence à neiger. La bourrasque hurle et gémit sans discontinuer. L'atmosphère effrayante finit par nous impressionner.

Chaque geste exige un gros effort de volonté !

Il n'est pas question de se déshabiller. Après y avoir enfoncé nos chaussures, nous nous enfilons dans nos merveilleux sacs de couchage.

« Ce vieux Pierre Allain ! Ce qu'on peut le bénir ce soir ! » Et notre pensée vole vers cet ami qui a conçu ce matériel extraordinaire.

« Nom d'un chien ! Quel vent ! »

Lachenal s'installe dans la tente côté extérieur, tandis que je me recroqueville contre la pente. La situation n'est rose ni pour l'un ni pour l'autre : Lachenal, sur ce support fragile, a l'impression de partir dans le vide. Quant à moi, je suis menacé d'étouffement sous la neige qui dégringole et s'accumule inlassablement sur le toit.

« Heureusement, c'est du nylon, dis-je à Lachenal, c'est élastique, sans cela le tissu craquerait. Ma caméra ! J'ai oublié de la mettre dans le sac de couchage ! »

Je tends le bras, attrape le précieux appareil, le fais descendre le long de mon corps jusqu'au fond du sac déjà encombré par les chaussures.

Quelle nuit !

Lachenal glisse de plus en plus vers l'extérieur et moi, de plus en plus j'étouffe. Nous comptons et recomptons les heures. La situation devient alarmante : je ne peux plus respirer. La masse de neige m'écrase littéralement. Comme un boxeur qui se garde, je place mes deux bras sur ma poitrine. De cette façon, je conserve un petit espace pour l'extension de la cage thoracique.

Le vent nous déchire les oreilles. Chaque saute s'accompagne de sifflements aigus. Les deux mâts ploient, se courbent dangereusement. Avec l'énergie du désespoir, nous essayons de les retenir. Je me demande comment la tente n'est pas arrachée ! Nos plus mauvais bivouacs ne sont rien à côté de ce combat inégal et épuisant.

L'extrême fatigue nous abrutit, mais la tempête se charge de nous tenir en éveil.

*

Sceptiques sur la réussite de notre tentative, Rébuffat et Terray poursuivent leur descente vers le camp II. En y arrivant, ils tombent sur Couzy et Schatz qui leur donnent des nouvelles fraîches. Rébuffat et Terray sont ivres de fatigue. Panzi et Aïla aussi, sans doute, car ils disparaissent dans la tente des sherpas et on ne les reverra pas de la journée. Couzy et Schatz, eux, sont en excellente forme. Ils sont heureux de pouvoir reconstituer leur cordée.

De bonne heure, le lendemain ils partent du camp II. Conformément à ce qui avait été prévu, leur cordée suit la nôtre à un camp d'intervalle.

Terray récupère peu à peu. Il sent que bientôt ce sera le grand départ : il fait ses préparatifs avec le soin que nous lui connaissons tous. Rébuffat écrit.

Au début de l'après-midi, le grésil commence à tomber.

« Salut à vous tous ! »

Le fantôme blanc qui vient d'entrer n'est autre qu'Ichac !

« Les autres arrivent. »

Noyelle et Oudot entrent à leur tour, secouant leur neige dans la tente avec le sans-gêne habituel des gens qui viennent de l'extérieur.

Il est 17 h 30.

« Comment ! s'exclame Ichac, c'est vous ! Nous nous attendions à voir Couzy et Schatz.

— Eh oui ! Ce n'est que nous ! »

Et Terray d'expliquer comment la veille ils ont dû rebrousser chemin sans avoir pu installer le camp V, Rébuffat ayant un début de gelure aux pieds.

« Nous repartons demain matin », dit Terray.

Dehors, le grésil fait place à la neige. Le toubib est impatient d'être fixé sur l'utilité de l'oxygène. Avec son autorité coutumière, il oblige notre officier de liaison à se promener avec un masque. Son visage devient un musée. Un tuyau annelé amène l'oxygène, comprimé dans des obus en duralumin. Les terriens explorent la lune ! Pauvre Noyelle, avec son incroyable chapeau rabattu sur le nez et les oreilles, il est d'un comique auquel il est le seul à ne pas céder.

Après les expériences, tout le monde se réunit sous la tente ; Ichac fait quelques flashes.

« Tu penses, je tiens absolument à battre le record d'altitude du flash ! »

Effectivement, le camp est à près de 6 000 et il est probable que cette opération ne fut pas très fréquente au cours des expéditions himalayennes.

Après dîner, le ciel se dégage. Les étoiles scintillent. La Grande Barrière est recouverte d'un manteau blanc, éclairé par la lune.

Le dernier message radio est très alarmant : la mousson a atteint le nord du Bengale et, de plus, de fortes perturbations sont annoncées en provenance de l'ouest.

Le lendemain matin, 2 juin, le ciel est radieux. Une belle journée s'annonce. Comme à l'accoutumée, Terray a donné le départ dès la première heure. À 6 heures, il quitte le camp avec Rébuffat et deux sherpas ; le soleil n'est pas encore levé. Au camp IV nous dormons encore à poings fermés ! Pendant qu'il remonte le cône, Marcel Ichac, au téléobjectif, enregistre sur sa caméra.

La montagne est habitée et s'agite au fur et à mesure que les heures s'écoulent. Un observateur pourrait y contempler un étonnant spectacle. Au camp II, autour du village de tentes, c'est un fourmillement d'hommes. Un peu plus haut, Rébuffat et Terray, avec leurs deux sherpas Panzi et Aïla, retaillent les premières pentes. Au-dessus du camp III, Couzy et Schatz, accompagnés d'Angawa et Foutharkey, s'appêtent à traverser le grand couloir. Enfin sur la pente du glacier de la Faucille, Lachenal et moi, accompagnés d'Ang-Tharkey et Sarki, pilons une fois de plus la neige.

Dans le fond de la Miristi Khola et même sur le plateau du camp II, les nuages arrivent dans l'après-midi. Par une échancrure, Ichac peut voir une nouvelle petite tache noire au pied de l'arête en fer de lance, sans doute le camp V :

« Tenteront-ils le grand coup demain matin ? Le temps décidera ! »

Le brouillard s'épaissit ; des appels retentissent. Ichac et Noyelle partent en avant et trouvent, errant dans la brume, Angawa et Foutharkey que Couzy et Schatz ont renvoyés du camp IV. N'ayant qu'une tente – l'autre est au camp V – ils ont dû se séparer de leurs sherpas.

Le complément arrivera avec la caravane Rébuffat-Terray qui aura démonté l'équipement du camp III pour le porter jusqu'à eux. L'échelon du camp II devra constituer le lendemain le camp III.

Au camp IV le moral est bon, Rébuffat et Terray viennent d'arriver et tous sont en forme. Terray médite sur l'aspect imprévisible des conditions himalayennes : il y a quatre jours, Rébuffat et lui sont montés à grand-peine du camp III, se traînant pendant sept heures. Cette fois-ci, ils ont réalisé un programme ambitieux dont on retrouverait difficilement l'équivalent dans l'histoire de l'Himalaya : partis à l'aube du camp II, ils ont pu atteindre le camp III vers 11 heures du matin, l'ont démonté entièrement et ont continué jusqu'au camp IV, gagnant ainsi une journée précieuse... Pourtant ils transportaient, à quatre, deux unités d'altitude et plus de dix kilos de vivres. Rébuffat, comme Lachenal, se retrouve splendidement.

S'il y en a deux qui les reçoivent avec enthousiasme, c'est bien Couzy et Schatz. Demain, sans leurs camarades, ils auraient dû transporter eux-mêmes un camp, et cela ne leur souriait guère.

Grâce à l'aspirine, aux somnifères et autres drogues, grâce aussi à une certaine ambiance euphorique qui tient à la forme et à la proximité d'une heureuse nouvelle, la nuit est excellente pour tous.

XIII.

3 JUIN 1950

3 juin. Les premières lueurs de l'aube nous trouvent cramponnés aux mâts du camp V.

Le vent faiblit peu à peu. Avec le jour, il cesse complètement. Chaque mouvement demande un véritable héroïsme. J'essaie désespérément de repousser la masse molle et glacée qui m'étouffe. Ma pensée est engourdie. La réflexion me coûte. Nous n'échangeons pas une parole.

Quel lieu inhospitalier ! Il laissera à ceux qui y sont venus un des plus mauvais souvenirs de leur existence.

Nous n'avons qu'une hâte : le quitter. Mais ce n'est pas une heure pour partir, il faudrait attendre les premiers rayons du soleil.

5 h 30. Impossible de rester plus longtemps dans cet enfer.

« Allons-y, Biscante ! Pourrai pas rester ici une minute de plus ! !

— Oui. Allons-y. »

Lequel de nous deux aura le courage de préparer le thé ? Quoique travaillant au ralenti, la pensée imagine les gestes qu'il faudrait faire. Ni lui, ni moi. Tant pis ! Nous nous en passerons.

Nous avons déjà bien du mal à sortir des sacs de couchage et à en retirer nos chaussures : elles sont complètement durcies par le gel. À grand-peine, nous les enfilons. Les mouvements nous essoufflent terriblement. Nous suffoquons. Les guêtres sont raides. J'arrive à les lacer. Lachenal n'y arrive pas. Aux sacs maintenant.

« Biscante, pas de corde, hein ?

— Pas besoin », répond Lachenal, laconique.

Un kilo d'économisé.

Dans mon sac, je glisse un tube de lait concentré, quelques nougats, une paire de chaussettes... on ne sait jamais ? Elles pourraient au besoin servir comme passe-montagne. Pour l'instant, j'y ai enfoui la pharmacie. Le Foca est « chargé en noir », mais j'ai un rouleau de couleur en réserve. Du fond du sac de couchage, j'extirpe la caméra. Je la remonte et j'essaie de la faire tourner à vide. Un petit déclic, puis elle s'arrête, bloquée.

« Pas de veine... Après l'avoir montée jusqu'ici ! » dit Lachenal.

Le froid trop intense cette nuit, même dans le sac de couchage, a gelé l'appareil, malgré toutes les précautions prises par Ichac pour le lubrifier avec des graisses spéciales. Le cœur serré, car je m'étais bien promis de l'emmener jusqu'en haut, je le laisse au camp. J'aurai tourné jusqu'à 7 500.

Nous sortons de la tente et chaussons les crampons. Nous les garderons toute la journée. Couverts au maximum, nous n'avons tous les deux que des sacs très légers.

À 6 heures, nous nous mettons en route, heureux de laisser derrière nous ce cauchemar. Il fait très beau, mais aussi très froid. Les crampons ultra-légers mordent profondément dans les plaques de glace et de neige durcie, très inclinées, que nous devons gravir au départ.

La pente, par la suite, devient un peu moins raide, et plus régulière. Parfois la neige dure porte, mais parfois aussi nous « gaufrons » et enfonçons dans une neige poudreuse, molle, qui rend la progression très fatigante. Souvent, nous nous arrêtons, sans même qu'il y ait échange de paroles entre nous. À tour de rôle, nous faisons la trace. Chacun de nous vit dans un monde intérieur fermé. Je me méfie de ma pensée dont l'activité est très ralentie ; je me rends parfaitement compte de l'état déficient de mon intellect. L'idée fixe est commode, plus sûre aussi. La température est très basse. Le froid pénètre. Les vêtements spéciaux de duvet semblent nous laisser nus. Pendant les arrêts, nous tapons des pieds avec vigueur. Lachenal va jusqu'à enlever une chaussure qui le serre un peu : il est angoissé par la perspective du gel.

« Je ne veux pas faire comme Lambert^[122] ! » me dit-il.

Pendant qu'il se frictionne vigoureusement, je regarde les montagnes qui nous entourent. Déjà, nous dominons tout, hormis le lointain Dhaulagiri. Le relief complexe, tourmenté, de ces montagnes que de nombreuses et laborieuses reconnaissances nous ont rendues familières s'inscrit en clair à nos pieds.

La marche est épuisante. Chaque pas est une victoire de la volonté. Le soleil nous rattrape. Pour saluer son arrivée, nous faisons un arrêt, parmi tant d'autres. Lachenal se plaint de plus en plus de ses pieds.

« Je ne sens plus rien-gémit-il. Ça commence à geler. »

Il défait à nouveau sa chaussure.

Je finis par être inquiet : je me rends très bien compte du danger que nous courons et je sais par expérience combien le gel arrive sournoisement et vite si on ne se surveille de très près. Mon camarade ne s'y trompe pas non plus :

« On risque de se geler les pieds !... Crois-tu que cela vaille le coup ? »

Je suis anxieux. Responsable, je dois penser et prévoir pour les autres. Sans doute le danger est réel. L'Annapurna justifie-t-elle de tels risques ? Telle est la question que je me pose et qui me trouble.

Lachenal a relacé ses souliers. À nouveau nous « traçons » dans cette neige exténuante. Le glacier de la Faucille, baigné de lumière, est entièrement découvert à nos yeux.

La traversée est encore bien longue... et cette falaise... trouverons-nous une brèche ?

J'ai froid aux pieds comme Lachenal. Sans arrêt, je fais fonctionner mes orteils, même en marchant. Ils sont insensibles, mais souvent en montagne cela m'est arrivé : il suffit de persévérer pour maintenir la circulation.

Lachenal m'apparaît comme un fantôme, il vit pour lui seul. Moi, pour moi. Les efforts – effet bizarre – nous coûtent moins qu'en bas. Est-ce l'espoir qui nous donne des ailes ? Même à travers les lunettes, la neige est aveuglante, le soleil tape directement sur la glace. Nous dominons les arêtes vertigineuses qui filent vers l'abîme.

En bas, tout là-bas, les glaciers sont minuscules. Les sommets qui nous étaient familiers jaillissent, hauts dans le ciel, comme des flèches.

Brusquement Lachenal me saisit :

« Si je retourne, qu'est-ce que tu fais ? »

En un éclair, un monde d'images défile dans ma tête : les journées de marche sous la chaleur torride, les rudes escalades, les efforts exceptionnels déployés par tous pour assiéger la montagne, l'héroïsme quotidien de mes camarades pour installer, aménager les camps... À présent, nous touchons au but ! Dans une heure, deux peut-être... tout sera gagné ! Et il faudrait renoncer ?

C'est impossible.

Mon être tout entier refuse. Je suis décidé, absolument décidé !

Aujourd'hui nous consacrons un idéal. Rien n'est assez grand.

La voix sonne clair :

« Je continuerai seul ! »

J'irai seul.

S'il veut redescendre, je ne peux pas le retenir. Il doit choisir en pleine liberté.

Mon camarade avait besoin que cette volonté s'affirmât. Il n'est pas le moins du monde découragé ; la prudence seule, la présence du risque lui ont dicté ces paroles. Sans hésiter, il choisit :

« Alors, je te suis ! »

Les dés sont jetés.

L'angoisse est dissipée. Mes responsabilités sont prises. Rien ne nous empêchera plus d'aller jusqu'en haut.

Ces quelques mots échangés avec Lachenal modifient la situation psychologique.

Cette fois, nous sommes frères.

Je me sens précipité dans quelque chose de neuf, d'insolite. J'ai des impressions très vives, étranges, que jamais je n'ai ressenties auparavant en montagne.

Il y a quelque chose d'irréel dans la perception que j'ai de mon compagnon et de ce qui m'entoure... Intérieurement, je souris de la misère de nos efforts. Je me contemple de l'extérieur faisant ces mêmes mouvements. Mais l'effort est aboli comme s'il n'y avait plus de pesanteur. Ce paysage diaphane, cette offrande de pureté n'est pas ma montagne.

C'est celle de mes rêves.

Avec la neige qui brille au soleil et saupoudre le moindre rocher, le décor est d'une radieuse beauté qui me touche infiniment. La transparence absolue est inhabituelle. Je suis dans un univers de cristal. Les sons s'entendent mal. L'atmosphère est ouatée.

Une joie m'étreint ; je ne peux pas la définir. Tout ceci est tellement nouveau et tellement extraordinaire !

Ce n'est pas une course comme j'en ai fait dans les Alpes, où l'on sent une volonté derrière soi, des hommes dont on a obscure conscience, des maisons qu'on peut voir en se retournant.

Ce n'est pas cela.

Une coupure immense me sépare du monde. J'évolue dans un domaine différent : désertique, sans vie, desséché. Un domaine fantastique où la présence de l'homme n'est pas prévue, ni peut-être souhaitée. Nous bravons un interdit, nous passons outre à un refus, et pourtant c'est sans aucune crainte que nous nous élevons. La pensée de la fameuse échelle de Thérèse d'Avila me saisit. Des doigts se cramponnent à mon cœur...

Lachenal partage-t-il toutes ces émotions ? L'arête sommitale se rapproche. Nous arrivons en contrebas de la grande falaise terminale. La pente en est très raide. La neige y est entrecoupée de rochers.

« Couloir !... »

Un geste du doigt.

L'un d'entre nous souffle à l'autre la clé de la muraille. La dernière défense !

« Ah !... quelle chance ! »

Le couloir dans la falaise est raide, mais praticable.

« Allons-y ! »

Lachenal, d'un geste, signifie son accord. Il est tard, plus de midi sans doute. J'ai perdu conscience de l'heure : il me semble être parti il y a quelques minutes.

Le ciel est toujours d'un bleu de saphir. À grand-peine, nous tirons vers la droite et évitons les rochers, préférant, à cause de nos crampons, utiliser les parties neigeuses. Nous ne tardons pas à prendre pied dans le couloir terminal. Il est très incliné... nous marquons un temps d'hésitation.

Nous restera-t-il assez de force pour surmonter ce dernier obstacle ?

Heureusement la neige est dure. En frappant avec les pieds et grâce aux crampons, nous nous maintenons suffisamment. Un faux mouvement serait fatal. Il n'est pas besoin de tailler des prises pour les mains : le piolet enfoncé aussi loin que possible sert d'ancre.

Lachenal marche merveilleusement. Quel contraste avec les premiers jours ! Ici, il peine, mais il avance. En relevant le nez de temps à autre, nous voyons le couloir qui débouche sur nous ne savons trop quoi, une arête probablement.

Mais où est le sommet ? À gauche ou à droite ?

Nous allons l'un derrière l'autre, nous arrêtant à chaque pas. Couchés sur nos piolets, nous essayons de rétablir notre respiration et de calmer les coups de notre cœur qui bat à tout rompre.

Maintenant, nous sentons que nous y sommes. Nulle difficulté ne peut nous arrêter. Inutile de nous consulter du regard : chacun ne lirait dans les yeux de l'autre qu'une ferme détermination. Un petit détour sur la gauche, encore quelques pas... L'arête sommitale se rapproche insensiblement. Quelques blocs rocheux à éviter. Nous nous hissons comme nous pouvons. Est-ce possible ?...

Mais oui ! Un vent brutal nous gifle.

Nous sommes... sur l'Annapurna.

8 075 mètres.

Notre cœur déborde d'une joie immense.

« Ah, les autres ! S'ils savaient ! »

Si tous savaient !

Le sommet est une crête de glace en corniche. Les précipices de l'autre côté sont insondables, terrifiants. Ils plongent verticalement sous nos pieds. Il n'en existe guère d'équivalents dans aucune autre

montagne du monde.

Des nuages flottent à mi-hauteur. Ils cachent la douce et fertile vallée de Pokhara à 7 000 mètres en dessous. Plus haut : rien !

La mission est remplie. Mais quelque chose de beaucoup plus grand est accompli. Que la vie sera belle maintenant !

Il est inconcevable, brusquement, de réaliser son idéal et de se réaliser soi-même.

Je suis étreint par l'émotion. Jamais je n'ai éprouvé joie aussi grande ni aussi pure.

Cette pierre brune, la plus haute ; cette arête de glace... sont-ce là des buts de toute une vie ? S'agit-il de la limite d'un orgueil ?

« Alors, on redescend ? »

Lachenal me secoue. Quelles sont ses impressions, à lui ! Je ne sais. Pense-t-il qu'il vient de réaliser une course comme dans les Alpes ? Croit-il qu'il faille redescendre comme cela simplement ?

« Une seconde, j'ai des photos à prendre.

— Active. »

Je fouille fébrilement dans mon sac, en tire l'appareil photographique, prends le petit drapeau français qui est enfoui au fond, les fanions. Gestes vains sans doute, mais plus que des symboles : ils témoignent de pensées très affectueuses. Je noue les morceaux de toile, salis dans les sacs par la sueur ou les aliments, au manche de mon piolet, la seule hampe à ma disposition. Puis, je règle mon appareil sur Lachenal :

« Tiens, tu veux me prendre ?

— Passe... fais vite ! » me dit Lachenal.

Il prend plusieurs photos, puis me rend l'appareil. Je charge en couleurs et nous recommençons l'opération pour être certains de ramener des souvenirs qui un jour nous seront chers.

« Tu n'es pas fou ? me dit Lachenal. On n'a pas de temps à perdre !... faut redescendre tout de suite ! »

De fait, un coup d'œil autour de moi m'indique que le temps n'est plus souverainement beau comme il l'était ce matin. Mon camarade s'impatiente :

« Il faut redescendre ! »

Il a raison. C'est la réaction du montagnard qui connaît son royaume.

Pourtant, je ne peux m'habituer à cette idée que nous avons gagné. Il me semble incroyable de fouler cette neige.

Impossible de construire un cairn ici : il n'y a pas de pierres, tout

est glacé.

Lachenal tape des pieds : il sent que ça gèle. Moi aussi ! Mais je n'y fais guère attention. Le plus haut sommet qui ait été conquis ! Il est sous nos pieds !

Nos prédécesseurs dans ces hautes montagnes défilent dans ma pensée : Mummery, Mallory et Irvine, Bauer, Welzenbach, Tilman, Shipton... Combien sont morts, combien ont trouvé sur ces montagnes une fin qui était pour eux la plus belle ?

Ma joie se teinte d'humilité. Ce n'est pas seulement une cordée qui a gravi aujourd'hui l'Annapurna, c'est aussi une équipe. Je pense à tous mes camarades accrochés dans les camps, dans les pentes à nos pieds et je sais que c'est grâce à leurs efforts, grâce à leurs sacrifices que nous réussissons aujourd'hui. Il est des minutes où les actions les plus complexes se résument, se condensent et vous apparaissent avec une clarté lumineuse : ainsi cette irrésistible poussée qui a mené notre équipe ici.

Des images se succèdent dans ma tête...

La vallée de Chamonix où j'ai passé les plus belles heures de ma jeunesse, le Mont Blanc qui m'impressionnait tant ! Enfant, lorsque je voyais rentrer « ceux du Mont Blanc », je leur trouvais un air bizarre, dans leurs yeux brillait une flamme étrange.

« Allez, droit en bas ! » crie Lachenal.

Déjà il a bouclé son sac et amorce la descente. Je sors mon altimètre de poche : 8 500. J'ai un sourire... J'avale un peu de lait concentré, puis j'abandonne le tube qui sera le seul vestige de notre passage... Je ferme mon sac, remets mes gants, mes lunettes, saisis mon piolet ; un coup d'œil circulaire... et à mon tour je me précipite dans la pente. Avant de disparaître dans le couloir, j'ai un dernier regard vers ce sommet qui désormais sera pour nous toute notre joie et toute notre consolation.

Lachenal est déjà très bas ; il a atteint maintenant le pied du couloir.

Je fonce dans ses traces.

Je me hâte autant qu'il m'est possible, mais le terrain est très dangereux. Il faut craindre à chaque marche que la neige ne s'écroule sous le poids du corps. Voici Lachenal sur la grande diagonale. Il marche avec une rapidité dont je ne l'aurais pas cru capable. À mon tour de traverser la zone mixte de rochers et de neige. Enfin, le bas de la falaise ! Je me suis pressé et suis tout essoufflé. Je défais mon sac. Quelle intention ai-je ? Je ne sais. Soudain...

« Ah ! Les gants ! »

Avant d'avoir eu le temps de me baisser, je les vois glisser, rouler... Ils s'éloignent, droit dans la pente... Je reste là, interdit, je les regarde qui filent lentement sans faire mine de s'arrêter. Le mouvement de ces gants s'inscrit dans mon œil comme quelque chose d'inéluctable, de définitif, contre lequel je ne puis rien ! Les conséquences peuvent être graves. Que vais-je faire ?

« Vite, au camp V ! »

Rébuffat et Terray doivent s'y trouver. Mon inquiétude disparaît comme par miracle. Je reviens à mon idée fixe : gagner le camp. Je ne pense pas une seconde à prendre dans mon sac les chaussettes que je mets toujours en réserve pour parer à un accident de cette nature ; je me précipite et essaie de rattraper Lachenal. Il était 2 heures lorsque nous avons atteint le sommet ; nous étions partis à 6 heures. Il faut me rendre à l'évidence, je n'ai plus la notion du temps. Il me semble courir, en fait je marche normalement, lentement peut-être. Je suis sans cesse obligé de m'arrêter pour reprendre mon souffle. Les nuages encombrant maintenant le ciel. Tout est devenu gris, presque sale. Un vent glacial se lève qui ne présage rien de bon. Allons-y ! Mais où est Lachenal ? Et moi qui le croyais médiocrement en forme ! Je le distingue au moins à deux cents mètres. Jamais il ne s'arrêtera.

Les nuages s'épaississent, descendent sur nous ; le vent souffle plus fort, le froid ne me fait pas souffrir. Est-ce cette descente qui active ma circulation ?

Retrouverai-je les tentes dans la brume ?

Je surveille l'arête de la pointe en bec d'oiseau qui domine le camp. Peu à peu, elle disparaît dans les nuages, mais heureusement je distingue en contrebas la nervure en fer de lance. Si le brouillard devient plus dense, j'irai droit sur l'arête. Je la longerai et tomberai obligatoirement sur la tente.

Lachenal disparaît par moments, puis la brume devient si épaisse que je ne le vois plus du tout. Je marche toujours aussi vite, jusqu'à la limite de l'essoufflement.

La pente devient plus raide ; quelques plaques de glace vive succèdent à la neige uniforme. Bon signe ! Je me rapproche du camp. Qu'il est difficile de se diriger en plein brouillard ! Je conserve le cap que je règle d'après la ligne de la plus grande pente. Le relief est tourmenté ; avec mes crampons, je descends droit des murs de glace vive.

Des taches... Encore quelques pas... C'est bien le camp, mais il y a deux tentes !

Rébuffat et Terray sont donc arrivés. Quel bonheur ! Je vais leur dire que nous avons vaincu, que nous revenons du sommet. Quelle

joie va être la leur !

J'y suis ! J'arrive par le haut. Les deux tentes « se regardent ». La plate-forme a été prolongée, les portes sont situées en quinconce l'une par rapport à l'autre. Je heurte un tendeur de la première. On se secoue à l'intérieur, on m'a entendu. Voilà Rébuffat. La tête de Terray apparaît aussi.

« Ça y est ! On revient de l'Annapurna ! »

XIV. LA CREVASSE

Mes compagnons accueillent avec enthousiasme la grande nouvelle.

« Mais... s'étonne Terray, et Biscante ? »

Je sens de l'inquiétude dans sa voix.

« Oh, il ne va pas tarder, il était juste devant moi ! Quelle journée, on est parti à 6 heures du matin, pas d'arrêt... Enfin, réussi ! »

Les mots me manquent. J'ai tant de choses à dire...

La vue de ces visages familiers chasse l'étrange sensation qui me domine depuis ce matin. Brusquement, je me retrouve dans ma condition d'alpiniste.

Terray, fou de joie, m'étreint les mains... Son sourire s'efface sur son visage : « Maurice ! Tes mains !... »

Un mauvais silence s'installe.

Je ne me souvenais plus que je n'avais pas de gants : mes doigts, violets ou blancs, sont durs comme du bois. Mes camarades les regardent, désespérés. Ils se rendent compte de la gravité de l'accident.

Je baigne dans une euphorie inconsciente. Penché vers Terray, je lui confie :

« Toi qui étais tellement en forme ! Toi qui t'es tellement dépensé sur cette montagne ! C'est un malheur que tu ne sois pas venu en haut avec nous !

— Tout ce que j'ai fait, c'était pour l'Expédition, mon vieux Maurice... D'ailleurs puisque tu y es allé, c'est toute l'équipe qui a gagné ! »

Un bonheur éclatant m'envahit. Comment lui exprimer tout ce que représente pour moi cette réponse ? Cette joie du sommet qui pouvait paraître égoïste, il la transforme en une joie parfaite, sans aucune ombre. Sa réponse prend une portée universelle à mes yeux. Elle témoigne que cette victoire n'est pas la victoire d'un seul, celle de l'orgueil, non, Terray l'a compris le premier, mais la victoire de tous, la victoire de la fraternité humaine.

« Oh ! Oh ! Oh ! Au secours !

— Biscante ! » s'exclament Rébuffat et Terray.

Je n'ai rien entendu, perdu dans une sorte d'ivresse sans contact avec le réel.

Le cœur de Terray se glace : il pense à son camarade de cordée avec qui il a vécu tant d'aventures inoubliables, avec qui il frôla si souvent la mort, avec qui aussi il gagna tant de magnifiques victoires. En sortant la tête de la tente, il aperçoit Lachenal accroché dans la pente, une centaine de mètres plus bas. Il se chausse, s'habille avec précipitation.

Il s'élance.

Mais la pente est libre, plus de Lachenal ! Terray ressent un choc ; il pousse des cris inintelligibles. Instant épouvantable où le compagnon des plus belles années de sa vie disparaît.

La brume, poussée par un vent violent, défile à toute allure. Sous le coup de l'émotion, Terray n'a pas réfléchi qu'elle fausse les distances.

« Biscante ! Biscante ! »

Il l'a vu. Il hurle. Dans une échancrure, il aperçoit son ami qui gît sur la pente, beaucoup plus bas qu'il ne le croyait. Comme un fou, Terray se précipite. Résolument, il descend en ramasse. Comment cela finira-t-il ? Sans crampons, comment freiner sur cette neige durcie par le vent ? Mais Terray est un skieur de première force. Un arrêt tournant le bloque auprès de Lachenal commotionné par une grosse chute. Il le trouve affalé, le regard vide, sans piolet, sans passe-montagne, sans gants, un seul crampon aux pieds.

« J'ai les pieds gelés ! Mène-moi en bas... Mène-moi en bas pour qu'Oudot me soigne !

— Pas possible, répond Terray désolé, tu ne vois pas que nous sommes en pleine tempête... La nuit approche. »

Cependant Lachenal est pris d'épouvante à l'idée d'être amputé.

Dans un geste de désespoir, il arrache le piolet des mains de Terray et cherche à partir de force. Mais bientôt il s'aperçoit de l'inutilité de son acte et se résout à remonter au camp.

Terray taille sans désespérer. Lachenal épuisé, ravagé, se traîne à quatre pattes...

Pendant ce temps, je suis entré dans la tente de Rébuffat. Son cœur se serre à la vue de mes doigts. Il est là, aux petits soins. Par bribes, je lui raconte la journée que nous avons passée, mais lui, réaliste, prend un bout de corde et commence à me fouetter les doigts. Puis il retire mes chaussures, à grand-peine, car mes pieds sont gonflés ; il me

flagelle les pieds, me frictionne. Dans l'autre tente, nous entendons bientôt Terray en faire autant pour Lachenal.

Instants tragiques !

Oui, l'Annapurna est vaincue, le premier 8 000 a été gravi. Chacun de nous était prêt à tout donner pour ce résultat. Pourtant, que pensent nos camarades aujourd'hui, en voyant nos pieds et nos mains ?

Dehors, la tempête fait rage. La brume est épaisse. La nuit arrive rapidement. La neige tombe. Comme la nuit précédente, il faudra se cramponner aux mâts pour éviter que les tentes ne soient emportées par le vent.

Il n'y a que deux matelas pneumatiques. Ils sont réservés aux blessés. Rébuffat et Terray, chacun de leur côté, s'assoient sur les cordes, les sacs, les vivres pour s'isoler de la neige. Ils frottent, frappent, flagellent. Parfois, les coups tombent sur des parties vivantes. Dans les deux tentes, ce sont des hurlements. Rébuffat persévère : c'est terriblement douloureux. Mais il faut continuer. Peu à peu, mes pieds et mes mains se raniment. La circulation reprend. Il en est de même pour Lachenal.

Terray a le courage de préparer des breuvages chauds. Par des cris il prévient Rébuffat qu'il va lui passer un quart. Deux bras vont à la rencontre l'un de l'autre entre les deux tentes. Ils sont instantanément recouverts de neige. Le liquide est bouillant, quoique à 60° à peine. J'avale goulûment. Cela me fait un bien immense.

La nuit est un enfer. Les attaques furieuses du vent se succèdent sans répit. Il neige sans cesse et la charge pèse sur le toit.

Par moments, j'entends des éclats de voix dans l'autre tente ; c'est Terray qui frictionne son camarade avec une persévérance admirable, ne s'arrêtant que pour lui faire absorber des quarts de liquide bouillant. Ici, Rébuffat est vaincu par la fatigue ; il est satisfait de voir la chaleur revenir dans mes membres.

À demi-inconscient, je sens à peine les heures s'écouler. Par intermittence, je perçois la situation sous son véritable jour dramatique, mais je nage le reste du temps dans une ivresse inexplicable sans songer aux conséquences qui s'attachent à la victoire.

Plus la nuit s'avance et plus la neige pèse sur la tente. J'ai à nouveau la sensation épouvantable d'étouffer lentement, silencieusement. Par instant, j'ai des accès de révolte et avec toute la force dont je dispose, j'essaie de soulever de mes deux avant-bras la masse qui m'écrase. Cet effort furieux me laisse haletant et tout revient dans le même état. Le fardeau est encore plus lourd que la nuit

dernière.

« Oh, Gaston !... Gaston ! »

Je reconnais la voix de Terray qui crie :

« Faut partir ! »

Je perçois les sons sans bien comprendre. L'aube serait-elle là ?

Je ne m'étonne nullement que mes camarades renoncent à aller au sommet. Je ne me rends pas compte de la grandeur de leur sacrifice.

Dehors, la tempête redouble. La tente tremble, les toiles claquent d'une manière inquiétante. En général, il faisait beau le matin. Est-ce donc la mousson ? Nous la savions proche... Lance-t-elle sa première attaque ?

« Gaston ! Vous êtes prêts ? »

C'est Terray qui renouvelle son appel.

« Un moment ! » dit Rébuffat.

C'est que le travail n'est pas aisé : il lui faut me chausser, m'équiper entièrement. Je me laisse faire comme un enfant : Terray, dans sa tente, finit d'habiller Lachenal dont les pieds, toujours enflés, n'entrent pas dans ses chaussures. Il lui donne les siennes, plus grandes. Pour pouvoir enfiler celles de Lachenal, il pratique des entailles. Par un réflexe de prudence il loge un sac de couchage et quelques vivres dans son sac, puis nous crie d'en faire autant. Ses paroles se sont-elles perdues dans la bourrasque ? Ou trop impatients de quitter cet enfer, n'avons-nous pas accordé d'importance à ce conseil ?

Déjà Lachenal et Terray sont dehors. Ils hurlent : « On y va ! »

À notre tour maintenant. Il n'y a que deux piolets pour quatre. Rébuffat et Terray les prennent d'autorité. Avant de sortir, Rébuffat m'encorde.

Nous laissons là les deux tentes qui formaient le camp V. Une honte puérile me traverse l'esprit en abandonnant ce matériel.

La première cordée me semble déjà très bas en dessous de nous. Les bourrasques de neige nous aveuglent. On ne s'entend pas à un mètre. Chacun a mis sa cagoule, car il fait très froid. La neige est glissante, fréquemment la corde de Rébuffat s'avère utile.

Devant, les autres ne perdent pas de temps. Lachenal en premier, assuré par Terray, précipite sa course, il a hâte d'être redescendu. Aucune trace pour nous indiquer le chemin, mais celui-ci est dans toutes les mémoires : descendre droit la pente durant quatre cents mètres, puis traverser sur la gauche de cent cinquante à deux cents mètres pour rejoindre le camp IV où sont certainement Couzy et Schatz^[123].

Il neige moins, le vent diminue de violence. Serait-ce une éclaircie ? Nous n'osons y croire.

Un mur de séracs nous fait hésiter.

« À gauche, dis-je, je m'en souviens parfaitement. »

D'autres pensent à droite. La descente recommence. Le vent cesse complètement, mais la neige tombe à gros flocons. Le brouillard est dense. Pour ne pas nous perdre, nous marchons en file indienne. Je suis en troisième position et je vois à peine Lachenal qui est en tête. Impossible de reconnaître le moindre passage. Chacun de nous a une pratique suffisante de la montagne pour savoir que, même dans un terrain très connu, il est facile de se tromper par un temps pareil. Les distances sont fausses, le relief inversé ; nous butons sur des bosses que nous prenions pour des trous. La brume, les flocons qui tombent, le tapis de neige se confondent dans une même couleur blanchâtre qui trouble la vue. Les hautes silhouettes des séracs prennent des formes fantastiques et semblent se mouvoir lentement autour de nous.

La situation n'est pas désespérée, nous ne sommes pas perdus ! Il faut encore descendre : la traversée s'amorce un peu plus loin, je me souviens du sérac qui sert de borne... La neige se fixe sur nos cagoules. Nous sommes des fantômes blancs qui se déplacent sans aucun bruit dans un décor également tout blanc. Nous commençons à enfoncer terriblement. Rien de plus épuisant pour des organismes déjà si éprouvés.

Sommes-nous trop haut, trop bas ? Nul ne saurait le dire. Obliquons sur la gauche !

Cette neige instable est un danger dont nous n'avons plus une notion très exacte. Il faut bien que nous nous rendions à l'évidence : ce n'est pas ici. Revenons sur nos pas et montons au-dessus du sérac qui nous domine, sans doute est-ce là la bonne vire. Rébuffat en tête, nous refaisons en sens inverse ce trajet qui nous avait tant coûté. Je suis de mon pas saccadé, sans dire un mot, décidé à continuer jusqu'au bout. Si Rébuffat tombe, je ne pourrai pas le retenir.

Inlassablement, nous allons d'un sérac à l'autre. Chaque fois nous croyons reconnaître le bon passage. Toujours c'est la même désillusion. Si le brouillard pouvait s'écarter, si cette neige pouvait un instant s'arrêter de tomber ! Le niveau sur les pentes monte avec une rapidité déconcertante... Seuls Rébuffat et Terray sont capables de faire une trace, ils se relaient à intervalles réguliers, sans un mot, sans une hésitation.

J'admire cet entêtement de Rébuffat qui l'a rendu célèbre. Il ne veut pas mourir. Avec un acharnement incroyable, au prix d'efforts désespérés, il avance. La lenteur de la progression découragerait le

plus volontaire, mais lui s'accroche : la montagne à la fin s'abandonne devant sa persévérance.

Terray, lui, fonce comme un furieux. C'est une force de la nature, il veut briser à tout prix les murs de cette prison qui nous tient. Ses moyens physiques sont exceptionnels, mais sa volonté ne leur cède en rien.

Lachenal lui donne du fil à retordre. A-t-il toute sa conscience ? Il dit que ce n'est pas la peine de continuer, qu'il faut faire un trou dans la neige et attendre le beau temps. Il insulte Terray, le traite de fou. Mais quel autre serait capable de se charger de lui, de le tirer de là, sinon Terray ? Celui-ci tire rudement sur la corde et Lachenal est obligé de suivre.

Nous sommes bel et bien perdus.

Le temps ne semble pas prêt de s'améliorer. Il y a un instant encore, nous avions des impressions sur la route à suivre, maintenant même plus : aller là ou ailleurs... Nous avançons au hasard pour ne pas refuser les chances d'un miracle qui nous semble de plus en plus impossible. L'instinct de vivre, chez les deux valides, alterne avec un découragement qui les conduit à un détachement complet. À tour de rôle, ils tentent les actions les plus folles : Terray traverse les pentes raides et avalancheuses avec un seul crampon mal fixé.

Rébuffat et lui font des prodiges d'équilibre, sans la moindre glissade.

Le camp IV est bien sur la gauche au bord de la Faucille.

Sur ce point nous sommes tous d'accord. Mais il est très difficile à trouver. La paroi de glace qui le protégeait si magnifiquement nous est fatale ! Elle nous cache. Il faudrait avoir le nez dessus pour découvrir les petites tentes dans ce brouillard.

Si nous appelons, peut-être nous entendra-t-on ? Lachenal donne le mouvement, mais le son semble buter à quelques mètres. La neige absorbe les bruits. Tous les quatre, nous nous concertons. Nous crions ensemble :

« Un... Deux... Trois... Au secours ! »

Nous avons l'impression que ces cris à l'unisson portent à de grandes distances, nous recommençons :

« Un... Deux... Trois... Au secours ! »

Rien !

Terray par instants se déchausse et frictionne ses pieds mordus par le gel. La vue de nos gelures l'a rendu conscient du danger et il a l'énergie de réagir. Comme Lachenal, il a la hantise d'une amputation. Pour moi, il est trop tard ! Je sens que mes pieds et mes mains, déjà

éprouvés hier soir, gèlent à nouveau.

Depuis hier, nous n'avons rien mangé, pourtant notre activité depuis lors n'a eu de cesse. Les ressources des hommes devant la mort sont inépuisables. Alors que tout semble fini, il reste encore des réserves, mais il faut la volonté d'y faire appel.

Le temps passe sans que nous en ayons la notion exacte. La nuit approche. Nous sommes terrorisés ! Personne ne laisse échapper une plainte.

Rébuffat et moi trouvons un passage que nous croyons reconnaître, mais la pente exagérée nous arrête : dans le brouillard, elle semble se transformer en un mur vertical. Demain, nous comprendrons que nous n'étions alors qu'à une trentaine de mètres du camp et que ce mur abritait justement la tente qui nous aurait sauvés.

« Faut repérer une crevasse !

— On ne va pas rester là toute la nuit !

— Un trou ! C'est la seule solution.

— On va tous y crever ! »

La nuit est tombée brusquement ; il est indispensable de prendre une décision sans perdre un instant ; si nous restons sur ces pentes, nous serons morts avant demain matin. Il faut bivouaquer. Les conditions, nous les devinons ; chacun de nous sait ce que signifie un bivouac à plus de 7 000 mètres...

Terray, avec son piolet, commence à creuser une cavité. Lachenal s'avance sur une crevasse comblée de neige, quelques mètres plus loin. Soudain, dans un hurlement, il disparaît à nos yeux. Nous sommes désemparés : aurons-nous ou plutôt mes deux camarades auront-ils la force d'effectuer les manœuvres de corde nécessaires pour le sortir de là ? Sur la crevasse entièrement obstruée, seul un petit trou marque l'endroit de la chute. Terray crie :

« Ohé ! Ohé ! Lachenal ! »

Une voix étouffée par des mètres et des mètres de glace et de neige parvient jusqu'à nous. Impossible de comprendre ce qu'elle dit.

« Ohé ! Lachenal ! »

Terray donne de violents coups de corde ; cette fois-ci nous entendons !

« J'suis là !... »

— Rien de cassé ?

— Non, ça peut aller pour la nuit ! Arrivez ! »

Cet abri est miraculeux ! Ni les uns ni les autres nous n'aurions eu

la force de tailler dans la glace une cavité suffisante pour nous protéger du vent. Sans hésiter, Terray se laisse tomber dans la crevasse et un vigoureux « Allez-y » nous avertit de son heureuse arrivée. À mon tour, je me laisse glisser : c'est un vrai toboggan. Je suis précipité dans une sorte de boyau coudé, très incliné, long d'une dizaine de mètres. Je débouche à grande vitesse dans l'ouverture qui fait suite et je suis littéralement projeté dans le fond de la crevasse. Un coup de corde indique à Rébuffat qu'il peut venir.

Un froid extrême nous saisit. La caverne, aux parois suintantes, est humide. Nous aurons juste la place, en nous serrant, de nous installer sur la neige fraîche qui en tapisse le fond. Des stalactites pendent du plafond. Nous en cassons quelques-unes pour avoir plus d'espace et en gardons de petits bouts que nous suçons, car depuis longtemps nous n'avons bu.

Voilà notre abri pour la nuit.

Au moins nous serons protégés du vent et la température se maintiendra sensiblement égale. L'humidité est extrêmement désagréable. Nous nous installons dans le noir, du mieux que nous pouvons. Comme dans tout bivouac, nous retirons nos chaussures : sans cette précaution, nos pieds, serrés, gèleraient immédiatement.

Terray déroule le sac de couchage qu'il a eu la prévoyance d'emporter et s'installe dans un confort relatif. Nous portons sur nous tout ce que nous avons de chaud. Pour éviter le contact avec la neige, je m'assieds sur la caméra. Nous nous serrons les uns contre les autres à la recherche chimérique d'une position où nos quatre chaleurs s'additionneraient sans perte. Mais sans cesse nous bougeons.

Pas un mot entre nous, les gestes sont moins pénibles que les paroles. Les êtres se recroquevillent sur eux-mêmes et se réfugient dans un monde intérieur. Terray frictionne les pieds de Lachenal. Rébuffat sent que ses pieds gèlent aussi, mais il a la force de se frictionner lui-même. Je reste dans une inconsciente immobilité. Mes pieds et mes mains continuent à geler, mais qu'y faire ? Je tâche de ne pas trop souffrir, je me replie sur moi-même en essayant d'oublier le temps qui s'écoule, de ne plus sentir le froid qui, sournoisement, gagne du terrain, dévore et insensibilise.

Terray partage son sac de couchage avec Lachenal. Il lui prend les deux pieds, les deux mains et les enfle dans le précieux duvet. En même temps, il continue ses frictions.

« En tout cas, le gel ne fera plus de progrès », songe-t-il.

Le moindre mouvement de l'un d'entre nous dérange entièrement les autres. Les positions soigneusement étudiées sont sans cesse modifiées ; il faut recommencer. Tout cela nous occupe. Rébuffat,

persévérant, continue ses frictions ; il se plaint de ses pieds. Comme Terray, il pense :

« Il faut aller jusqu'à demain, après on verra ! »

Mais cet après, il ne se le cache pas, est un terrible point d'interrogation.

Terray, généreusement, essaie de me faire profiter aussi de son sac de couchage. Il s'est aperçu de la gravité de mon état, il comprend pourquoi je ne dis rien, pourquoi je reste calme. Il se rend compte que je m'abandonne. Il me frictionne pendant près de deux heures. Ses pieds pourraient geler aussi, mais il semble ne pas y penser. L'admiration irrésistible que j'éprouve devant sa générosité me donne un peu de courage : s'il m'aide, j'aurais mauvaise grâce à refuser de vivre.

Je ne souffre pas. Cela m'étonne. Mon cœur semble se glacer entièrement. Tout ce qu'il y a de matériel en moi est comme aboli. Je crois être lucide et pourtant je nage dans une sorte de tranquillité heureuse. Un petit souffle de vie me reste, mais ce souffle diminue sans cesse, à mesure que les heures s'écoulent. Je ne réagis plus aux frictions de Terray. Tout va finir, je crois. Cette caverne n'est-elle pas la plus belle des tombes ? Je n'ai aucune peine de mourir, aucun regret, j'en souris.

Durant des heures, nous nous engourdissons.

« Voici le jour ! » balbutie une voix.

Cette nouvelle fait quelque impression sur mes camarades. Pour ma part, elle me surprend, car je pensais qu'on ne pouvait voir le jour à cette profondeur.

« Trop tôt pour partir ! » dit Rébuffat.

Une clarté hideuse s'installe dans la grotte.

Vaguement on distingue la forme des têtes...

Un bruit bizarre, lointain, parvient jusqu'à nous, une sorte de chuintement prolongé. Le bruit s'enfle. Soudain, je suis submergé, aveuglé. Une avalanche de neige fraîche s'abat sur nous. La neige glacée se répand dans la caverne, s'infiltre par tous les interstices des vêtements. Je plonge ma tête entre mes genoux et me couvre de mes deux bras. La neige coule, coule... Un silence terrible s'installe.

Nous ne sommes pas complètement ensevelis, mais la neige encombre tout. Nous nous levons en prenant garde de ne pas heurter de nos têtes le plafond de glace et nous essayons de nous secouer. Nous sommes tous pieds nus dans la neige. Il faut avant tout retrouver nos chaussures.

Rébuffat et Terray veulent chercher et, tout de suite, se rendent

compte qu'ils sont aveugles. Hier, pour nous conduire, ils ont retiré leurs lunettes. Ils le paient aujourd'hui.

Lachenal, le premier, réussit à mettre la main sur une paire de chaussures. Il essaie de les passer : ce ne sont pas les siennes, mais celles de Rébuffat. Ce dernier tente d'escalader le toboggan que nous avons descendu la veille et que l'avalanche, à son tour, a emprunté.

« Eh, Gaston ! Quel temps fait-il ? hurle Terray.

— ... Vois rien, ça souffle... »

Nous cherchons les équipements. Terray vient de trouver ses chaussures et gauchement les enfle sans rien voir. Lachenal l'aide. Ce dernier, extrêmement nerveux, fait preuve d'une impatience étonnante qui contraste avec mon immobilité.

À son tour Terray s'élance dans le boyau glaciaire ; soufflant et grognant, il finit par déboucher à l'extérieur. Des coups de vent terribles l'accueillent qui le transpercent et lui coupent le visage.

« Mauvais temps, pense-t-il, cette fois, c'est la fin. Nous sommes perdus... jamais nous n'en sortirons ! »

Dans le fond de la crevasse, nous sommes deux à chercher nos chaussures. Lachenal, avec le piolet, fouille furieusement. Plus calme, j'essaie d'opérer avec logique. Successivement, nous extrayons de la neige des crampons, un piolet, mais toujours pas de chaussures !

Alors... cette caverne sera notre dernière demeure !

L'espace est étroit. Courbés en deux, nous nous gênons mutuellement. Lachenal se décide à sortir les pieds nus. Il pousse des cris désespérés, se hisse à la corde, essaie de s'agripper, de se coincer. Il enfonce ses orteils dans la paroi neigeuse. Terray, du dehors, le tire autant qu'il peut : je le vois monter plus vite et disparaître.

Lorsqu'il émerge de l'orifice, il constate que le ciel est entièrement bleu. Il se met à courir comme un dément et crie : « Il fait beau, il fait beau ! »

Je recommence à fouiller entièrement la grotte. Il faut retrouver ces chaussures, sinon Lachenal et moi sommes condamnés. Je me jette à quatre pattes, pieds et mains nus. Je gratte la neige, la brasse en tous sens, espérant chaque seconde heurter un objet dur. Je ne réfléchis plus ; je suis un animal qui cherche à vivre.

« En voilà une ! La deuxième lui est attachée : une paire ! »

Je continue, persévérant, obstiné ; après avoir tout bouleversé dans la caverne, je trouve enfin la dernière paire.

La caméra ? Maigre tous mes efforts, je ne la trouve pas. La mort dans l'âme, j'abandonne. Il n'est pas question de mettre mes chaussures : mes mains sont comme du bois et je ne peux rien saisir

avec mes doigts ; mes pieds sont très gonflés, jamais ils n'entreront ! Tant bien que mal j'enroule la corde autour des chaussures et hurle dans le goulot :

« Lionel !... Chaussures ! »

Pas de réponse. Cependant, il a dû entendre car une secousse enlève les précieux brodequins. Peu après la corde redescend : c'est à moi. Je m'entoure de la corde et, comme je ne peux serrer, je fais une multitude de petits nœuds. Leur résistance additionnée suffira, j'espère, à me retenir. Je n'ai pas la force de crier à nouveau : je donne un grand coup de corde, Terray comprend.

Dès la première enjambée, je suis obligé de creuser à coups de pied une entaille dans la neige durcie où mes orteils pourront se loger. Plus loin, je pourrai sans doute monter plus facilement en me coinçant. Je gagne ainsi quelques mètres. J'essaie d'enfoncer dans la paroi mes mains, dures jusqu'au poignet, puis mes pieds, insensibles jusqu'à la cheville. Les articulations sont bloquées. C'est une grande gêne.

Tant bien que mal, j'arrive à me coincer. Terray tire à m'étouffer. Je vois plus distinctement, je suis donc près de la sortie. À plusieurs reprises, je retombe : je m'agrippe, je me bloque comme je peux et parviens chaque fois à me retenir dans le goulot. Mon cœur bat à tout rompre et je suis obligé de m'arrêter. Un nouveau sursaut d'énergie me permet d'achever la reptation. Je me hisse à l'extérieur en m'accrochant aux jambes de Terray qui n'en peut plus. Je suis absolument à la dernière extrémité. Terray est près de moi. Je lui souffle :

« Lionel !... Je vais mourir ! »

Il me soutient et m'aide à sortir complètement de la crevasse. Il faut rejoindre Lachenal et Rébuffat, qui, à quelques mètres, sont assis dans la neige. Dès que Lionel me lâche, je m'affale et me traîne à quatre pattes.

Il fait un temps merveilleux. La neige est tombée en quantité hier. La montagne est resplendissante. Jamais je ne l'ai vue aussi belle. Notre dernier jour sera un beau jour.

Rébuffat et Terray sont complètement aveugles ; Terray, pour m'accompagner jusqu'ici, a buté contre tous les obstacles et j'ai dû le diriger. Rébuffat est lui aussi incapable de faire le moindre pas. Il est affreux d'être aveugle lorsque le danger est partout. Lachenal a les pieds gelés et cela ne va pas sans altérer son équilibre nerveux. Son attitude est inquiétante, il a des idées saugrenues :

« Je te dis... faut descendre !... par là-dessous...

— Tu es pieds nus !

— T'inquiète pas !...

— Tu es fou... ce n'est pas là... C'est à gauche ! »

Déjà il se lève. Il veut dévaler le glacier droit en bas. Terray le retient et le contraint à s'asseoir. À l'aveuglette, il l'aide à mettre ses chaussures.

Derrière eux, je vis dans un rêve. Ma fin est proche, je le sens, mais cette fin est celle que désirent tous les alpinistes. Elle est conforme à leur passion. Je suis reconnaissant à la montagne d'être si belle pour moi aujourd'hui. Son silence m'impressionne comme celui d'une église. Je ne souffre pas le moins du monde et n'ai aucune inquiétude. Mon calme est effrayant. Terray s'approche de moi en titubant. Je lui dis :

« Pour moi, c'est fini ! Partez... vous avez votre chance... il faut la tenter... Partez à gauche... C'est par là ! »

Je me sens mieux après lui avoir fait cette recommandation. Je suis bien maintenant. Mais Terray ne l'entend pas ainsi :

« On t'aidera... Si on s'en sort, tu t'en sortiras aussi ! »

À ce moment, Lachenal crie :

« Au secours !... Au secours !... »

Il est clair qu'il ne se rend plus compte de ce qu'il fait... À la réflexion, ses cris ne sont pourtant pas sans raison. C'est le seul de nous quatre qui puisse voir en contrebas le camp II. Ses appels seront peut-être entendus.

Ces cris ont quelque chose de désespéré. Ils me rappellent tragiquement ces alpinistes en perdition dans le massif du Mont Blanc que je tentais d'aller sauver. À notre tour maintenant... Cette impression est très vive : oui, nous sommes en perdition.

Je joins ma voix à celle de mes camarades :

« Un... Deux... Trois... Au secours !

— Un... Deux... Trois... Au secours ! »

Nous essayons de crier à l'unisson sans bien y parvenir ; nos voix ne doivent pas porter à plus de trois mètres. C'est plus un murmure qui s'échappe de mes lèvres qu'un cri de la gorge.

Terray exige que je mette mes chaussures. Mais mes mains sont raides, j'en suis incapable. Aveugles, Rébuffat et Terray ne peuvent guère m'être utiles. Je dis à Lachenal :

« Viens m'aider à mettre mes chaussures.

— T'es pas fou ! Faut descendre !... »

Et derechef, le voilà qui s'élance dans la mauvaise direction, droit en bas. Je ne lui en veux pas une seconde de cette réponse. Les événements et l'altitude l'ont éprouvé.

Terray prend son couteau avec détermination, tâte de ses doigts gourds, et tranche à l'avant et à l'arrière l'empaigne de mes chaussures. Celles-ci, fendues en deux, pourront être enfilées. Il faut faire plusieurs essais, car la tâche est difficile. Au bout d'un moment, je suis pris de découragement. À quoi bon tout cela puisque je dois rester ici ? Mais Terray tire violemment. Finalement, il réussit. Il lace mes chaussures, énormes, en sautant des crochets. Me voilà prêt. Mais comment pourrai-je marcher avec mes articulations bloquées ?

« À gauche, Lionel !

— Pas fou, Maurice, dit Lachenal, c'est à droite, et droit en bas ! »

Terray ne sait que penser de ces indications contradictoires. Il n'est pas résigné comme moi, c'est un lutteur. Mais en ce moment, que peut-il faire ? Mes trois camarades discutent de la direction à prendre.

Je reste assis sur la neige. Peu à peu, je perds ma lucidité... Pourquoi résister ? Il faut laisser aller. Quelques images : des pentes ombragées, des sentiers inoffensifs... L'odeur de la résine... Il fait bon... Je vais mourir dans ma montagne... Mon corps est insensible, tout est glacé...

« Aa !... Aa... »

Est-ce un rôle ?... Un appel ?

Je rassemble mes forces, juste pour un cri : « On vient !... » Les autres m'entendent, ils hurlent de joie. Miraculeuse apparition ! « Schatz !... C'est Schatz ! » À deux cents mètres à peine, Marcel Schatz, enfonçant jusqu'au ventre dans une énorme quantité de neige, glisse lentement, comme un bateau, à la surface de la poudreuse.

Image poignante d'un sauveur irrésistiblement fort et puissant. J'attends tout de lui. Le choc – terrible – me brise. La mort me saisissait, je m'abandonnais. Je reviens, j'aspire à la vie. Un renversement brutal s'opère en moi... Non, tout n'est pas perdu !

Il s'approche... mes yeux ne le quittent pas... vingt mètres... dix mètres... il vient droit sur moi... Pourquoi ? Sans un mot... il se penche... Il me serre contre lui, m'embrasse... son souffle chaud me ranime...

Incapable du moindre geste : du marbre ! Mon cœur est anéanti par une émotion si grande, si grande !...

Mes yeux restent secs.

« C'est beau ce que vous avez fait ! »

XV. L'AVALANCHE

Je suis tour à tour lucide et inconscient. J'ai l'impression bizarre d'avoir les yeux vitreux. Schatz, maternel, m'attache avec sa corde, tandis que les autres hurlent de joie. Le ciel est bleu, de ce bleu profond des hautes altitudes, si foncé qu'on pourrait presque voir les étoiles. Le soleil nous inonde de sa chaude lumière. Schatz me parle :

« On y va, mon petit Maurice ! »

Sa voix est douce. Je ne peux qu'obéir gentiment. Avec son aide je parviens à me lever et à me maintenir en équilibre. Mon compagnon avance et me tire progressivement. Il me semble être en contact avec la neige par l'intermédiaire de deux objets étrangers durs, raides, des échasses : mes jambes...

Je ne vois plus les autres et n'ose me retourner de peur de perdre mon équilibre.

La réverbération du soleil m'éblouit. Tout à coup, sans transition, après avoir marché deux cents mètres à peine et contourné un mur de glace, nous tombons sur une tente. Ainsi, nous avons bivouaqué à deux cents mètres du camp.

Couzy se lève à mon apparition. Sans mot dire, il me presse contre lui et m'embrasse. Terray se précipite dans la tente et se déchausse. Ses pieds aussi sont mordus par le gel ; il les frictionne, les flagelle sans ménagement.

Le désir de vivre renaît en moi. J'essaie d'examiner la situation. Il nous reste peu de ressources, mais de ce qui reste il faut tirer parti. La seule planche de salut, c'est Oudot. Lui seul, par des traitements appropriés, pourra sauver nos pieds et nos mains. J'accueille avec enthousiasme la proposition de Schatz : descendre immédiatement au camp IV inférieur que les sherpas ont reconstitué.

Terray veut rester dans la tente. Tout en battant ses pieds avec l'énergie du désespoir, il s'écrie :

« Venez me rechercher demain s'il le faut. Je veux être entier ou mort ! »

Les pieds de Rébuffat sont également atteints, mais il préfère, quant à lui, descendre sans tarder et rejoindre Oudot. Avec Couzy et

Lachenal, il commence la descente. Schatz continue à s'occuper de moi : je lui en suis profondément reconnaissant. Il reprend la corde, me pousse amicalement dans les traces.

Tout de suite, la pente est très raide. La mince couche de neige qui adhère à la surface de la glace est à moitié fondue et n'est d'aucune utilité pour assurer le pas. Je glisse fréquemment ; Schatz, à corde tendue, réussit à me retenir.

En contrebas, il y a une énorme trace. Sans doute mes camarades se sont-ils laissés glisser jusqu'à proximité du camp IV inférieur. Mais ils ont déclenché une avalanche qui a dégarni complètement la pente de neige. La tâche ne m'est guère facilitée. Dès notre arrivée au camp, les sherpas viennent vers moi. Dans leur regard je lis tant de bonté et tant de compassion que je prends conscience de ma misère. Ils étaient en train de dégager les tentes que l'avalanche avait recouvertes, Lachenal s'est mis dans un coin et frictionne ses pieds. Panzi, de temps à autre, le rassure ; il lui dit que le Docteur Sahib le guérira.

Je presse les gens ; il faut descendre, c'est l'objectif premier. Tant pis pour le matériel, il faut avoir quitté cette montagne avant la prochaine attaque de la mousson. Pour ceux qui ont les membres gelés, c'est une question d'heures. Je choisis Aïla et Sarki pour nous convoyer, Lachenal, Rébuffat et moi. J'essaie de faire comprendre aux deux sherpas qu'ils doivent m'assurer de très près. Lachenal et Rébuffat, je ne sais pour quelle raison, ne veulent pas s'encorder.

Pendant que nous descendons, Schatz, accompagné d'Ang-Tharkey et Panzi, remonte chercher Terray, resté sur le glacier. Schatz est à la hauteur de la situation. Aucun autre n'est capable de prendre la moindre initiative.

Après avoir peiné durement, il retrouve Terray :

« Tu pourras te préparer dans un petit moment, lui dit-il.

— Mes pieds commencent à revenir, répond Terray l'air plus engageant.

— Je vais faire un tour dans la crevasse... Maurice n'a pas retrouvé la caméra... Il y a toutes les vues d'altitude !... »

Terray reste sans réponse ; il comprend mal. Ce n'est que quelques jours plus tard que nous nous rendons compte de l'héroïsme de Schatz. Pendant longtemps il fouille la neige du fond de la grotte. Terray commence à être inquiet... Enfin il le voit revenir portant triomphalement l'appareil photo qui contient les vues du sommet. Il a retrouvé aussi mon piolet et diverses affaires. En revanche, pas de caméra. Les dernières vues du film s'arrêteront à 7 000 mètres.

Ils commencent à descendre. Ang-Tharkey se comporte

magnifiquement ; il est devant, et taille des marches confortables pour Terray. En dernière position, Schatz, attentif, assure toute la caravane.

Le premier groupe, dont je fais partie, progresse avec une lenteur désespérante. La neige est molle et nous enfonçons jusqu'aux genoux. Lachenal perd du terrain : il s'arrête fréquemment, gémit sur ses pieds qu'il prend à tour de rôle à deux mains. Rébuffat est à quelques mètres derrière moi.

Il fait une chaleur anormale qui n'est pas sans m'inquiéter. Je redoute que le mauvais temps n'achève ici l'histoire de l'Annapurna. On dit que les alpinistes ont un sixième sens, qui les avertit de la présence du danger. À cet instant, je perçois ce danger par tous les pores de ma peau. Il y a une vibration dans l'atmosphère qui ne m'échappe pas. La veille, il a neigé en abondance. La chaleur travaille ces masses qui ne demandent qu'à s'ébranler. Rien, en Europe, ne peut donner l'idée de la puissance de ces avalanches. Elles n'ont aucun rapport avec celles de nos Alpes. Leur front déferle, précédé d'un souffle destructeur, sur des kilomètres.

Sans lunettes, il serait impossible d'ouvrir les yeux tant la réverbération est violente. Jamais la montagne ne m'a paru aussi majestueuse que dans ces instants de grand danger. Par chance, nous sommes assez loin les uns des autres : les risques sont divisés.

Les sherpas ne se souviennent plus des passages. Il m'est pénible, à plusieurs reprises, d'avoir à prendre la tête et, à bout de corde, de me laisser descendre à l'endroit convenable. Je n'ai pas de crampons, je ne pourrais tenir un piolet. Trop lentement, à mon gré, nous perdons de l'altitude ; je souffre de voir mes sherpas si lents, si méticuleux et en même temps si peu sûrs. En réalité, ils marchent très bien, mais je suis impatient et ne me rends plus très bien compte de leurs possibilités.

Lachenal est loin derrière nous ; chaque fois que je me retourne, je le vois assis dans la trace. Lui aussi est atteint d'ophtalmie ; bien qu'elle ne soit pas aussi grave que celle de Rébuffat et de Terray, il éprouve quelque peine à se diriger. Rébuffat avance au juger, le faciès douloureux. Il marche, obstinément. Le couloir est traversé sans encombre et je me félicite d'avoir franchi ce passage dangereux.

Le soleil est au zénith. Le temps est radieux, les couleurs magnifiques.

Brusquement, la neige sous les pieds des sherpas se fissure et un immense pan de neige se détache ; la fente s'allonge, s'élargit. Une idée folle me traverse l'esprit : remonter la pente en courant et gagner le terrain stable... Je suis soulevé, saisi par une force surhumaine. Les

sherpas disparaissent à mes yeux. Je culbute... Je ne vois plus rien. Ma tête cogne contre la glace... Malgré mes efforts je ne puis respirer... Un violent coup à la cuisse gauche me fait terriblement mal. Je tournoie sur moi-même comme un pantin... J'aperçois comme un éclair la clarté aveuglante du soleil à travers la neige qui défile devant mes yeux... La corde qui me relie à Sarki et Aïla s'enroule autour de mon cou : les sherpas qui dévalent la pente au-dessous de moi vont m'étrangler. La douleur est insupportable... Je suffoque ! Sans cesse, je heurte la glace. Je suis projeté d'un sérac à l'autre. La neige m'opprime. Brutalement, la corde autour de mon cou se tend et m'immobilise. Sans avoir encore recouvert mes esprits, je me mets à uriner violemment, irrésistiblement.

J'ouvre les yeux, j'ai la tête en bas ; la corde me retient par le cou et enlace ma jambe gauche. Je me trouve suspendu au-dessus du vide dans une sorte d'écoutille de glace vive. J'étends mes coudes vers les parois pour essayer d'arrêter le mouvement de va-et-vient insupportable qui me renvoie d'un bord à l'autre. J'aperçois sous moi les dernières pentes du couloir. Ma respiration retrouve un rythme. Je bénis la corde qui, malgré cette chute, a résisté.

Il faut absolument que j'essaie de m'en sortir. Mes mains et mes pieds sont insensibles, mais je peux utiliser de petites entailles dans la paroi. Les espaces sont suffisants pour loger au moins le bord de mes semelles. Par des mouvements heurtés et désordonnés, je réussis à dégager ma jambe gauche de la corde. Avec beaucoup de peine, je parviens à me remettre d'aplomb, à gagner quelques mètres. Après chaque mouvement, je m'arrête, persuadé que je viens de brûler ma dernière possibilité physique. Dans une seconde peut-être je vais lâcher...

Encore un effort désespéré : je gagne quelques centimètres !... Je tire sur la corde... Je sens à l'autre extrémité quelque chose de mou ; les corps des sherpas sans doute. Je crie... mais si faiblement !

Un silence de mort règne.

Et Gaston ?

L'atmosphère s'assombrit au-dessus de ma tête comme si un nuage passait. Instinctivement, je lève les yeux... Miracle !... Deux têtes noires, effrayées, se découpent sur le rond de ciel bleu : Aïla et Sarki !

Ils sont sains et saufs. Ils organisent mon sauvetage. Je suis incapable de leur donner le moindre conseil. Aïla disparaît. Sarki reste seul au bord du trou. Ils commencent à tirer sur la corde, lentement pour éviter de me faire mal. Je suis hissé avec une force et une sûreté qui raffermissent mon courage. Je débouche enfin et m'affale sur la neige.

Par bonheur, le corps des deux sherpas et le mien se sont fait contrepoids. La corde passant par-dessus une arête de glace, nous étions, de part et d'autre, en équilibre. Sans cet obstacle inattendu, nous serions tombés de cinq cents mètres encore. Tout est bouleversé autour de nous. Où est Rébuffat ? Je suis mortellement inquiet ; il n'était pas encordé... En levant les yeux, je l'aperçois à moins de cent mètres :

« Rien de cassé ! » me crie-t-il.

Je suis soulagé, mais je n'ai pas la force de lui répondre. Étendu, abruti, à demi-inconscient, je contemple d'un œil mort le chaos qui m'entoure.

Nous avons été emportés sur plus de cent cinquante mètres. Il ne fait pas bon rester ici ; s'il tombait une autre avalanche !... Je dis aux sherpas :

« Now... Doctor Sahib... Quick, very quick^[124] ! »

J'essaie de me faire comprendre par gestes et leur explique qu'il faut me tenir très solidement. Ce faisant, je m'aperçois que mon bras gauche est à peu près inutilisable. Impossible de le remuer, l'articulation du coude est bloquée ; fracture ?... Nous verrons cela plus tard, avec le reste.

Allons vers Oudot.

Rébuffat entame la descente pour nous rejoindre ; il marche lentement, car il guide ses pieds au toucher et tâtonne. Sa démarche me serre le cœur. Lui aussi a fait une chute ; sa mâchoire a dû heurter la glace, car il saigne à la commissure des lèvres. Il a perdu ses lunettes, comme moi d'ailleurs. Nous sommes obligés de fermer les yeux. Aïla a une vieille paire de rechange qui va très bien me convenir. Sarki, sans hésiter, donne les siennes à Rébuffat.

Il n'y a plus une seconde à perdre. En bas, maintenant ! Les sherpas m'aident à me relever. J'avance, comme je peux, dans un équilibre inquiétant. Les sherpas comprennent enfin qu'ils doivent m'assurer. Je contourne la surface avalancheuse. Les anciennes traces reprennent un peu plus loin.

Voici le premier mur. Comment le descendre ? À nouveau, je demande aux sherpas de m'assurer solidement :

« Take me up strongly because...^[125] »

Et je leur montre mes mains.

« Yes, Sir », me répondent-ils ensemble comme des élèves attentifs. J'arrive au piton ; la corde fixe qu'il retient tombe le long du mur. Il faut la saisir, il n'y a pas d'autre solution. C'est une épreuve ; mes pieds, durs comme du bois, ripent constamment sur la paroi de glace.

Mes mains raides ne peuvent serrer le mince filin. J'essaie, sans le lâcher, de l'enrouler autour de mes mains. Mais celles-ci sont gonflées, la peau a éclaté à plusieurs endroits. D'énormes lambeaux se détachent et collent à la corde. La chair est à vif. Pourtant il faut continuer, je ne vais pas abandonner à mi-chemin. « Aïla ! Pay attention !... Pay attention !... »

Pour soulager mes mains, je fais maintenant glisser la corde sur mon avant-bras valide et me laisse ainsi descendre, par saccades. En arrivant, je fais un saut d'un mètre. La corde tord mon avant-bras et mes poignets. Le choc est dur et provoque des répercussions dans le haut de mes pieds. Une sorte de craquement bizarre me fait supposer que je viens de me fracturer quelque chose. Le gel m'empêche sans doute de souffrir.

À leur tour, Rébuffat et les sherpas descendent et nous continuons. Tout cela nous semble désespérément long. Le plateau du camp II me paraît à une distance infinie. Je touche à la limite extrême de mes forces. À tout moment, j'ai envie d'abandonner. Pourquoi continuer ? Maintenant tout est fini pour moi. J'ai la conscience tranquille : tout le monde est sauvé ; les autres descendront à tour de rôle... En bas, bien loin, j'aperçois les tentes... Je rassemble mes forces. Encore une heure. Je me donne une heure et puis, où que je sois, je m'étendrai sur la neige. Je me laisserai aller tranquillement, je serai débarrassé, heureux, je dormirai.

Ce délai me donne du courage. Je glisse sans arrêt. Avec cette pente, les sherpas me retiennent difficilement. C'est un miracle qui se renouvelle à chaque seconde. La trace s'arrête au-dessus du vide... c'est le second mur équipé de corde fixe, le plus grand. J'essaie de me résigner, mais ne peux même pas envisager la manière dont je vais descendre. Je retire le gant que j'ai à une main, le foulard de soie rouge qui cache l'autre, ensanglantée. C'est le grand jeu cette fois... Tant pis pour les doigts.

Je poste Sarki et Aïla à l'endroit où j'avais l'habitude de les assurer. À deux, ils maintiennent la corde d'assurance en s'arc-boutant l'un contre l'autre. J'essaie de saisir la corde fixe. Pas de pitié. Je la prends entre mon pouce et mon index... mes deux mains saignent. Je démarre. Le mouvement me place tout de suite devant une douloureuse alternative : si je lâche, nous sommes tous précipités vers le bas ; si je tiens, que restera-t-il de mes mains ? Je tiendrai.

Chaque centimètre est une souffrance dont je suis décidé à ne pas tenir compte. La vue de mes mains me soulève le cœur. La chair à vif est toute rouge, la corde pleine de sang. J'essaie de ne pas détacher les lambeaux complètement : des accidents précédents m'ont enseigné qu'il faut garder ces lambeaux pour accélérer par la suite la guérison.

Je tente de préserver mes mains en freinant avec mon ventre, mes épaules, tous les points d'appui dont je dispose. Quand ce calvaire finira-t-il ?

Je parviens au nez de glace que j'ai moi-même fait sauter à coups de piolet à la montée. Je commence à agiter les jambes pour tâter le sol ; c'est dur. Pas une parcelle de neige en dessous ; je ne suis pas arrivé. Je crie, désespéré, aux sherpas :

« Quick... Aïla... Sarki... ! »

La corde d'assurance descend plus vite et la friction se fait plus grande.

Mes mains sont dans un état effrayant. J'ai l'impression que toute la chair est arrachée. Enfin, un obstacle meuble sous mes pieds : c'est la vire. Arrivé à bon port ! Il faut la longer maintenant, toujours assuré par la corde ; trois mètres seulement, mais les plus délicats !... Tout est terminé !... Enfoncé dans la neige jusqu'au ventre, prostré, je ne me rends pas compte du temps qui s'écoule.

Déjà Rébuffat, les sherpas sont autour de moi. Entrouvrant les yeux, j'aperçois distinctement des points noirs qui se déplacent autour des tentes du camp II. Sarki m'interpelle pour me désigner deux sherpas qui montent à notre rencontre. Ils sont encore loin, mais cela m'encourage.

Il faut se soulever, se secouer ; la marche est de plus en plus pénible. Il me semble que le gel gagne jusqu'aux mollets et jusqu'aux coudes. Sarki remet les lunettes sur mon visage bien que le temps soit devenu gris. Il m'enfile un gant comme il peut ; mais la main gauche est si abîmée que son cœur se soulève. Pour ne pas la voir, il l'enveloppe dans mon foulard de soie rouge.

La descente reprend, hallucinante. Chaque pas me semble devoir être le dernier. Les brumes passent et repassent ; au travers, par moments, je distingue les silhouettes des deux sherpas qui montent. Déjà ils ont atteint le bas du cône. De la petite plate-forme où je viens d'arriver, je les aperçois qui s'arrêtent. Cela m'enlève tout courage.

Il neige. Une grande traversée sur un terrain peu sûr où l'assurance joue mal, puis c'est le cône, à cinquante mètres.

Je reconnais Foutharkey et Angawa qui arrivent rapidement. Ils s'attendent à des nouvelles pénibles. Angawa doit penser à ses deux frères, Aïla et Panzi. Le premier est bien avec nous, il le voit en chair et en os ; mais Panzi, où est-il ?

À distance, la conversation s'engage entre eux. Lorsque nous les rejoignons, ils savent déjà tout. Un profond soupir de soulagement m'échappe ; il me semble être débarrassé d'une charge si pesante qu'à chaque seconde je menaçais de succomber. Foutharkey est devant

moi. Il me sourit affectueusement. Qui donc a dit que ces êtres étaient primitifs ? Que la dureté de leur vie leur ôtait tout sens de la pitié ? Les sherpas se précipitent vers moi, déposent leur sac, débouchent leurs gourdes...

Boire quelques gorgées... Sans plus !... Cela fait si longtemps !...

Foutharkey baisse les yeux vers mes mains et les relève presque pudiquement. Avec une tristesse infinie, il souffle : « Poor Bara Sahib, ah ! »

Devant ce renfort, mon courage se raffermi. Le camp II est proche maintenant. Foutharkey me soutiendra et Angawa nous assurera tous deux.

Foutharkey est plus petit que moi ; je le prends par le cou et m'appuie sur ses épaules en le serrant contre mon corps. Son contact me fait du bien, sa chaleur me réconforte. J'avance à la manière d'un ataxique, à pas saccadés.

Je m'appuie de plus en plus sur Foutharkey. Même avec son aide, aurai-je la force d'arriver ? Je rassemble péniblement mes dernières parcelles d'énergie. Je supplie Foutharkey de m'aider encore davantage. Il retire mes lunettes : j'y vois mieux. Quelques pas encore... les derniers...

Du camp II, Marcel Ichac qui suit depuis deux jours nos évolutions à la jumelle, a noté minute après minute le déroulement des opérations. Voici quelques extraits de son carnet de route :

Samedi 3 juin^[126] – Camp II :

Oudot et Noyelle partent à 9 heures^[127] ; à 10 h 30, Noyelle revient. Est-ce l'utilisation de l'oxygène ?

Le masque a-t-il un débit insuffisant ? Très lentement Oudot et les trois sherpas s'élèvent dans l'entonnoir.

Pendant ce temps, je joue à cache-cache avec les nuages dans la lunette du théodolite et observe les cordées à la jumelle au-dessus des séracs de la Faucille : quatre hommes, Lionel et Rébuffat, et derrière eux, Couzy et Schatz.

Quant à Maurice, aucune nouvelle, il doit être sur les pentes terminales qui, moins inclinées, sont invisibles d'ici. Le vent souffle très fort la poudreuse. Mais il ne doit pas être très loin du sommet à cette heure, peut-être même...

Dimanche 4 juin.

Sombre journée. Au milieu de la nuit, la neige tombe, grésil puis

neige fine et vent violent du nord. L'Annapurna disparaît dans le brouillard. Fatigue et inquiétude. Que deviennent les autres ?

À midi, vingt centimètres de poudreuse. Avalanches ininterrompues, visibilité nulle.

Vers 16 heures, nous entendons des voix et, dans le brouillard qui s'arrête cent mètres sous le camp, il y a quatre silhouettes : Oudot et ses trois sherpas. On devine qu'ils enfoncent jusqu'au ventre. Rien d'autre à faire pour eux que de préparer de l'eau chaude.

Arrivés à 19 heures : Oudot est resté ce matin dans sa tente. Vers 13 heures, le mauvais temps empirant, Adjiba est venu lui dire :

« C'est la mousson ! Si nous restons ici, nous sommes morts. »

Lundi 5 juin.

Cette journée s'achèvera-t-elle mieux qu'elle n'a commencé ? Pour nous tout au moins, que d'émotions !... Je me suis vu un moment seul survivant avec Oudot des huit équipiers qui quittaient le Bourget le 30 mars !

À 6 heures, je crois entendre un appel, je sors : le soleil se lève au milieu des nuages menaçants. Rien. Je rentre dans mon duvet : mais aussitôt j'entends deux appels très nets et je vois à la jumelle deux hommes sur une plaque de glace à hauteur du camp IV, mais très à gauche. Ils crient presque sans interruption et font des signaux à bras ; qui est-ce ? « Schatz et Couzy », pense Oudot. Leur immobilité – surtout celle de l'un d'eux – est inquiétante, sans doute les pieds gelés. Qu'espèrent-ils ?... Il faut en temps normal dix heures pour arriver jusqu'à eux... si le temps reste au beau. Mais avec la poudreuse et la mousson qui réitère ses attaques... Les cris continuent ; c'est dramatique. Et les huit autres, où sont-ils... Plus haut vers le sommet ? Leur situation ne doit pas être brillante au camp IV, mais qu'attendent-ils pour commencer à descendre vers le III ?

8 heures : Oudot prépare la montée d'une caravane de secours. Il manque pitons à glace, etc. Noyelle part au camp I avec Adjiba pour amener du renfort (matériel et Dawatoundu). Ici, les sherpas sont inquiets. Trois sont de la même famille : Panzi, Alla et Angawa.

8 h 30 : Les appels continuent. À tout hasard, je trace dans la neige les lettres « vu ». Quelques instants après, un homme avance rapidement sur des séracs qui doivent abriter le camp IV. Il s'arrête à trois cents mètres en distance horizontale, fait des signaux, repart en arrière. Les autres se lèvent sans difficulté, semble-t-il et, traversant le camp IV, apparaissent non plus deux, mais quatre.

Donc quatre, plus celui qui est venu à leur rencontre, plus le ou les compagnons de celui-ci ! La situation du camp IV à proximité de

l'entonnoir de la Faucille est plus abritée et on peut en descendre rapidement vers le III ou le II. Justement les avalanches se sont arrêtées.

9 h 30 : Vu Noyelle arrivé au camp I.

10 heures : Trois hommes – enfin – apparaissent dans l'entonnoir de la Faucille descendant vers le camp III (un sahib, deux sherpas ?). Le temps tient miraculeusement avec le vent d'ouest. L'Annapurna est entièrement dégagée, pourvu que ça dure !

11 heures : Deux hommes décordés, donc des sahibs, apparaissent, descendant rapidement dans les traces des précédents. À l'allure où ils marchent, ils seront ici avant ce soir. Enfin nous serons fixés !...

11 h 15 : Un homme apparaît exactement à l'endroit où nous en avons vu un ce matin marchant en direction du camp V. Il s'arrête et regarde vers le haut évidemment. Cette apparition est consolante par un côté, car cet homme n'est sûrement pas seul au camp IV. Donc lui et son compagnon probable égalent deux, plus, en descente, trois plus deux, soit sept. Sept sur dix, il semble donc qu'une cordée soit encore dans les parages du sommet.

12 h 20 : Je suis le groupe de quatre qui traverse une pente très raide au-dessus du camp III. Derrière eux, un solitaire tire la jambe. Puis, très haut, un autre qui vient de quitter le camp IV en marchant vite : l'un de ceux que j'ai vus tout à l'heure ? Soudain un nuage de neige – comme un volcan – semble jaillir sous les pieds des quatre qui allaient atteindre le camp III. Ils frappent la neige, tournent dans tous les sens, puis l'avalanche continue, laissant trois pantins étendus ; le plus bas, descendu de quarante mètres^[128], remonte la pente ; puis voici deux autres qui – ouf ! – se dédoublent, découvrent un quatrième. Ils sont donc saufs.

Nos sherpas ont fini par se rendre compte de l'incident. Angawa et Foutharkey partent à leur rencontre avec piolets et lunettes pour remplacer ceux qu'ils ont perdus dans la chute. Ils continuent leur descente ; à 15 heures, ils rencontrent les deux sherpas en haut du cône d'avalanche. Nous allons enfin savoir.

*

Les tentes du camp II sont maintenant toutes proches... Ichac, Noyelle, Oudot se précipitent. Il me tarde de leur annoncer la bonne nouvelle. Je leur crie :

« Nous venons de l'Annapurna... Nous sommes allés en haut avant-hier. Lachenal et moi !... »

Et après un temps :

« J'ai les pieds et les mains gelés !... »

Ils m'aident ; Ichac me tend quelque chose. Noyelle me soutient. Oudot inspecte déjà...

Maintenant ma mission est terminée. Elle a réussi et je sais que mes camarades seront là dans quelques instants.

Sauvés !... L'Annapurna, après avoir été vaincue, est maintenant évacuée. Mon rôle peut cesser. À mes camarades de prendre l'initiative, à Oudot surtout en qui résident les seuls espoirs. Je me laisserai faire entièrement ; je me fie à leur dévouement. Pour moi, désormais, une seule chose compte : la victoire que nous ramenons et qui restera dans nos cœurs comme une joie éclatante et une merveilleuse consolation.

À eux d'organiser la retraite et de nous ramener comme ils le pourront en terre de France.

Mes camarades s'empressent, retirent mes gants, ma cagoule, m'installent dans une tente préparée à notre intention. Je goûte infiniment cette simplification ; j'apprécie cette nouvelle vie qui sera courte, mais qui est pour l'instant commode et douce. Les autres, malgré le temps qui menace, ne tardent pas à arriver : c'est d'abord Rébuffat dont les orteils sont gelés, ce qui le gêne considérablement pour marcher. Cette traînée de sang aux lèvres, son visage ravagé rendent son apparition impressionnante. Comme moi, on le déshabille, on l'installe dans une tente en attendant les premiers soins.

Lachenal est encore loin. Les pieds gelés, lui aussi, exténué, aveugle, comment fait-il pour suivre une trace aussi irrégulière, aussi périlleuse ? Couzy, en descendant, le rejoint et l'aide à descendre. Il franchit les petites crevasses en se laissant glisser sur le postérieur. Couzy, très marqué par la fatigue, lui est cependant d'une aide précieuse.

Lionel Terray, les suit de près, tenu à la corde par Schatz qui, lui, est encore très solide. La petite troupe approche du camp. Le premier arrive : Lionel Terray.

Marcel Ichac va à sa rencontre vers le grand cône. L'apparition de Terray est pathétique. Aveugle, il marche à moitié effondré sur Ang-Tharkey. Sa barbe est immense, son visage tordu par un rictus de douleur. Il s'écrie, lui, le « strong man », cette force de la nature, qui peut à peine se traîner :

« Mais je suis encore très solide !... Si je voyais clair, je descendrais tout seul ! »

Lorsqu'il arrive au camp, Noyelle et Oudot sont atterrés à la vue de cet athlète à bout de forces, à bout de souffle, qui a tout donné et dont

le spectacle poignant les émeut au plus profond du cœur.

Tout de suite après arrivent Schatz, Couzy, puis Lachenal. Celui-ci est presque porté par deux sherpas. De loin, il semble pédaler dans le vide. Il lance ses jambes en avant d'une manière désordonnée. Sa tête, qui tombe en arrière, est recouverte d'un bandeau. Ses traits sur lesquels on lit tant de souffrances, tant de sacrifices, sont burinés par la fatigue. Il n'aurait pu marcher une heure de plus. Comme moi il s'est donné un délai qui l'a aidé à tenir jusqu'ici. Et pourtant notre Biscante, malgré la situation dramatique, trouve encore la force de dire à Ichac :

« Tu viens voir comment un guide de Chamonix descend de l'Himalaya ? »

Marcel Ichac, pour toute réponse, lui tend un morceau de sucre imbibé d'adrénaline. Terray cherche la tente qui est à vingt centimètres de son nez. Cela fait mal à voir : il tend les mains en avant pour sentir les obstacles. On l'aide, il s'étend ; puis c'est Lachenal qui, lui aussi, est installé sur un matelas pneumatique.

XVI. LA RETRAITE

La montagne est entièrement évacuée. Tout le monde est rassemblé au camp II, mais dans quel état !... C'est à Oudot, maintenant, qu'appartient l'initiative ; il passe une rapide visite. Devant le spectacle tragique que nous offrons, le visage de Jacques Oudot reflète successivement le bouleversement de l'ami et la froide rigueur du chirurgien.

Il m'examine le premier. Mes membres sont insensibles à des niveaux élevés : au-dessus des chevilles et au-dessus des poignets. J'ai les mains dans un état épouvantable : il ne reste pratiquement plus de peau, le peu qui subsiste est noir. De grands lambeaux pendent de tous côtés. Les doigts sont à la fois gonflés et recroquevillés. Pour les pieds, la situation n'est guère plus brillante : toute la plante est de couleur brun violet et complètement insensible. Le bras qui me fait souffrir, et où je craignais une fracture, n'apparaît pas aussi gravement atteint. Au cou, je n'ai rien.

Je suis anxieux de connaître la première impression d'Oudot.

« Qu'en penses-tu ? lui dis-je, prêt à tout entendre.

— C'est grave, tu perdras probablement une partie de tes pieds et de tes mains, mais je ne peux pas te fixer davantage actuellement.

— Crois-tu pouvoir sauver quelque chose ?

— Oui, certainement, je ferai tout ce que je pourrai. »

Cette conversation n'est guère encourageante. Pour moi, cela ne fait aucun doute : il faudra me couper les pieds et les mains.

Oudot prend ma tension artérielle, il semble assez inquiet : tension nulle au bras droit, aucune réaction de l'aiguille au bras gauche. Aux jambes, l'aiguille oscille quelque peu, indiquant un afflux de sang restreint, mais qui existe.

Après avoir posé un pansement sur mes yeux pour enrayer un début d'ophtalmie, il me dit :

« Je vais voir Lachenal. Je reviendrai dans un moment pour te faire des piqûres. Je les ai expérimentées pendant la guerre : c'est le seul traitement qui permette de récupérer sur le gel. À tout à l'heure ! »

L'état de Lachenal est un peu moins grave ; il n'a rien aux mains. Aux pieds, la teinte noire ne monte pas plus haut que les orteils, mais la sinistre couleur reparaît aux talons. Il perdra probablement ses orteils ; cela ne l'empêchera sans doute pas de faire de la montagne et de continuer à exercer sa profession.

Rébuffat est beaucoup moins atteint. Ses pieds sont roses sauf deux petites taches grises sur les orteils. Ichac lui fait des massages au *Dolpyc* pendant une heure, ce qui le soulage ; ses yeux le font encore souffrir, mais ce sera l'affaire de deux jours.

Terray est indemne : comme Rébuffat, il souffre d'une ophtalmie très douloureuse, mais passagère. Couzy, extrêmement abattu, peut être considéré comme indisponible.

Voilà le bilan !...

La nuit tombe peu à peu. Oudot prend ses dispositions, réquisitionne Ichac et Schatz comme infirmiers : le camp II se transforme en hôpital. Dans le froid et l'inconfort, malgré le fracas continu des avalanches, tard dans la nuit, des hommes luttent pour sauver leurs compagnons. Armés de lampes électriques, ils vont et viennent d'une tente à l'autre, se penchent sur les malades, organisent les premiers secours. Accroché à 6 000 mètres d'altitude, ce camp n'est qu'un petit point perdu sur les pentes d'une des plus hautes montagnes du monde.

Oudot s'apprête à me faire des perfusions intra-artérielles. L'opération est compliquée. La lampe n'éclaire que faiblement. Ichac, dans la pénombre, stérilise les seringues du mieux qu'il peut avec l'éther. Avant de passer à l'action, Oudot m'explique.

« Je vais t'injecter de la novocaïne dans les artères fémorales et humérales. »

Je ne vois rien sous mon bandeau ; du doigt, il touche les endroits où il va piquer : les deux aines et les plis des coudes.

« ... Cela va te faire mal. Je ne trouverai peut-être pas du premier coup. En tout cas, ne bouge pas, surtout lorsque je serai dans l'artère. »

Ces préparatifs ne me rassurent pas. J'ai toujours eu une véritable terreur des piqûres. Mais il faut en passer par là, c'est le seul moyen.

« Vas-y, dis-je à Oudot, mais préviens-moi quand tu piqueras. »

D'ailleurs, dans l'état où je me trouve, aurai-je si mal ? J'entends des murmures. Oudot demande si c'est prêt. Ichac acquiesce :

« Tiens, tu prends ? »

Les doigts d'Oudot palpent la peau... Douleur affreuse, aiguë à l'aine ; mes jambes tremblent ; j'essaie de me dominer... Il faut

recommencer : l'artère roule sous l'aiguille. Piqûre à nouveau : tout mon corps est pris de convulsions, je me contracte alors qu'il ne faudrait pas, je sens mes nerfs qui se révulsent.

« Doucement !... »

Ce mot s'échappe de mes lèvres.

Oudot recommence : mon sang est excessivement compact et se coagule dans l'aiguille.

« Du sang noir, du vrai boudin », dit-il avec stupéfaction.

Ça y est ! Réussie cette fois, malgré mes hurlements qui rendent pénible – j'en suis conscient – l'opération.

L'aiguille est en place :

« Ne bouge pas ! » me crie Oudot, puis à Ichac :

« Amène ! »

Ichac lui passe la seringue, je sens bouger l'aiguille dans ma chair, le liquide entre dans l'artère.

Tant de douleur me semblait jusque-là inconcevable. J'essaie de me contracter au maximum pour ne pas trembler : il faut absolument que cela réussisse ! Le liquide entre toujours.

« Sens-tu la chaleur ? » me demande Oudot à brûle-pourpoint, pendant qu'il change la seringue.

À nouveau le liquide pénètre. Je serre les dents.

« Ça chauffe ? »

Oudot est pressant. Cet indice doit être capital ; pourtant je ne sens rien. À plusieurs reprises la seringue est vidée, remplie, puis vidée à nouveau :

« Alors, sens-tu quelque chose ?

— Il me semble que cela chauffe un peu, mais ce n'est pas très net. »

Est-ce la suggestion ?

L'aiguille est retirée brusquement. Ichac stérilise les instruments, j'ai quelques secondes de répit.

« C'est effrayant ce que ça peut faire mal, dis-je comme si j'avais besoin de renseigner Oudot.

— Je sais bien, mais il faut continuer. »

À l'autre jambe, cela recommence. Mes nerfs sont à bout. Me contracter à ce point m'épuise. L'aiguille pénètre... hurlements... je pleure comme un malheureux. J'essaie en vain de rester immobile.

Je ne vois rien avec ce bandeau. Si je voyais le visage de mes amis, cela me soulagerait peut-être. Mais c'est la nuit, la nuit terrible, je ne

peux chercher de consolation ailleurs qu'en moi-même.

Il est tard. Tout le monde en a assez.

C'est fini pour aujourd'hui, l'équipe va passer dans la tente de Lachenal. Peut-être aura-t-il plus de courage que moi, en face de la douleur physique.

Il me semble que pour lui, cela va plus vite. J'entends vaguement que la séance se termine. Terray couchera dans sa tente. Couzy et Ichac coucheront dans la tente de Rébuffat qui toute la nuit va délirer et se plaindre :

« Oh, mes pieds !... Oh, mes pieds !... »

Oudot vient s'allonger à côté de moi. S'il arrive quelque chose, il sera là...

Le lendemain, l'évacuation complète du camp s'organise : les trois blessés seront descendus en traîneau. Deux autres pourront marcher si on les aide. Quatre sont valides. Il y a des kilomètres de glacier à parcourir, des barres et des parois rocheuses à descendre, d'interminables moraines et pierriers à longer ou traverser, une rivière à franchir, un col de plus de 4 000 mètres à passer... en pleine mousson !

Nous sommes le 6 juin. Ichac est inquiet : il se souvient de l'expédition de Tilman à la Nanda Devi, qui resta trois semaines prisonnière des rivières grossies par les pluies torrentielles de la mousson. Aurons-nous le temps d'atteindre la vallée de la Gandaki où le relief, moins sévère, opposera moins d'obstacles à notre progression ? Avant huit jours, il faut que nous soyons sortis de la haute montagne. D'ici peu, Couzy sera de nouveau valide, Terray guéri de ophtalmie, Rébuffat en état de marcher. Mais il y a deux blessés graves à transporter à dos d'homme, dans les conditions les plus invraisemblables, jusqu'à la grande vallée.

« Incroyable, me dit Ichac, le temps est beau aujourd'hui. »

Oudot a reçu les médicaments qu'il avait demandés d'urgence au camp I. Il commence sa visite par moi. Il est content : les piqûres ont produit leur effet, la chaleur est revenue au cou-de-pied. Il refait les pansements de mes mains : je n'éprouve pas de vraie douleur, mais il y a tout de même quelque sensibilité dans les doigts. Je questionne Oudot encore une fois :

« Que va-t-il me rester ?

— On ne peut pas encore bien dire... Tout n'est pas stabilisé, j'espère bien gagner quelques centimètres. Je crois qu'il te restera des mains utilisables. Évidemment..., (et il marque un temps d'hésitation...) tu perdras une ou deux phalanges de chaque doigt, mais si les pouces sont assez longs, tu auras une pince et cela, c'est

primordial. »

La nouvelle est dure, mais hier encore je croyais que les conséquences seraient beaucoup plus cruelles.

Pour moi, cela signifie l'abandon de bien des projets, cela implique aussi une nouvelle vie, peut-être une nouvelle conception de l'existence... Tout cela est trop nouveau, je n'ai ni la force ni la volonté d'envisager l'avenir.

J'apprécie le courage d'Oudot et lui suis reconnaissant de n'avoir pas craint de me révéler l'importance des amputations qu'il prévoit. Il me traite en homme et en ami. Jamais je n'oublierai ce courage et cette franchise.

Il faut recommencer les piqûres qui ont déjà apporté tant d'améliorations. Cette fois la séance sera corsée. D'avance j'en suis effrayé. Honteusement, je me sens défaillir à l'idée de ce traitement que pourtant bien des malades ont dû subir : perfusion, non plus de novocaïne, mais d'acétylcholine dont quelques ampoules ont été montées du camp I. Terray est venu me rejoindre dans la tente. Il se met contre moi. Lui non plus ne voit rien derrière son bandeau. Il doit se faire guider pour effectuer le moindre déplacement.

J'imagine ses traits, je touche son visage avec mes avant-bras tandis qu'Ichac et Oudot préparent les aiguilles, l'éther, les ampoules. Dans un souffle, je confie à Lionel :

« Quelle épreuve ! »

Et je le supplie :

« Reste avec moi !

— Ne t'inquiète pas, me dit-il.

— Avant de piquer, Oudot m'avertira... à ce moment il ne faut pas que je bouge... tu me serreras de toutes tes forces avec tes bras. »

J'espère que la présence de Terray m'aidera à traverser ces instants pénibles. Oudot commence par les jambes ; comme hier, c'est épouvantable. Je pousse des hurlements. Je pleure contre Terray qui me serre avec force. J'ai l'impression que mon pied est en feu, comme si brusquement on l'avait plongé dans de l'huile bouillante. Oudot est aux anges ! Avec lui, chacun se réjouit de cette souffrance qui est la preuve du succès. Cela me donne du courage. À la quatrième seringue enfin, les 100 cm³ nécessaires sont injectés.

« Maintenant, aux bras », annonce Oudot.

Il me semble que cette séance dure depuis une éternité : je suis harassé. Terray est toujours là. Au bras droit la sensibilité est plus grande. Oudot tempête : tantôt les aiguilles sont trop grosses, tantôt elles sont trop petites, tantôt trop fines, tantôt trop longues, cela ne va

jamais ! À chaque fois c'est une nouvelle piqûre. Je me reprends à hurler à la mort, comme les chiens.

« Serre-moi plus fort », dis-je entre des cris à Terray qui déjà me serre de toutes ses forces.

Je fais tout ce que je peux pour ne pas trembler, pour ne pas bouger et pourtant... Oudot n'est pas content :

« Ne bouge pas, nom d'une pipe ! Ça durera ce que ça durera, il faut que ça réussisse.

— Excuse-moi je fais tout mon possible ; je tiendrai jusqu'au bout. »

À nouveau, je tends mon bras : nouvel essai. Quand l'artère est atteinte, c'est l'aiguille qui se bouche, le sang trop épais se coagulant à l'intérieur. Du pli du coude, Oudot remonte peu à peu vers l'épaule pour ne pas toujours piquer dans la même région. À deux reprises, il touche un nerf : je ne pleure pas, je sanglote avec des hoquets. C'est un monde de souffrances !... Je suis désespéré. Oudot s'arrête un instant. Ichac me dit : « On va y arriver ! »

Terray me souffle :

« Du courage, Maurice ! Tu vas en sortir, c'est dur, mais je suis là, près de toi ! »

Oui, il est là ! Sans lui je ne pourrais supporter tout cela. Lui qu'on croit très dur parce qu'il est très fort, qui joue au paysan du Danube, est d'une douceur et me témoigne une affection dont je n'ai jamais vu l'équivalent. Je me cache le visage contre lui ; il me tient par le cou.

« Allons-y ! Continuons !

— Trop petite et trop fine », crie Oudot.

Il commence à s'impatienter. Moi, ces ennuis matériels m'excèdent. Dans une clinique, y arriverait-on du premier coup ?

À la trente-cinquième fois, au bout de plusieurs heures, la perfusion réussit. Malgré la douleur effroyable, je reste impassible, la seringue se vide. D'un geste précis, Oudot la remplace par une autre sans que l'aiguille quitte l'artère.

Dès la deuxième seringue, je sens la chaleur. Oudot exulte !... Mais cette chaleur devient insupportable, atroce, beaucoup plus vive encore qu'aux pieds. Je hurle, je me serre désespérément contre Terray, en maintenant mon bras tendu, sans bouger, je l'espère, d'un centimètre. Je sens une aiguille qui sort, des cotons...

« Bras droit terminé ! Au bras gauche ! »

Oudot ne sent pas l'artère, il n'y comprend rien. Je lui dis que dans ma jeunesse, j'ai eu un accident grave à ce bras. Tout s'explique : voilà pourquoi la tension artérielle était nulle et qu'il ne percevait aucun

battement. L'emplacement de l'artère n'est plus le même, impossible de pratiquer la perfusion au pli du coude ; il faut opérer à l'épaule, ce qui va être très difficile. Je pense à ce que ça a été pour le bras droit ! Brusquement, à la cinquième ou sixième fois, Oudot s'écrie : « J'y suis ! »

Immobilité absolue : les seringues succèdent aux seringues...

« Il faut faire une stellaire ! »

Je ne sais pas ce que c'est. Oudot m'explique qu'il s'agit d'injecter de la novocaïne dans un ganglion. Pour cela on utilise une longue aiguille qu'on enfonce dans le cou jusqu'à proximité de la plèvre... Je défaille à cette nouvelle ! Ce n'est pas possible. Il y a des heures et des heures que j'endure ces souffrances ; jamais je n'aurai la force d'en supporter davantage. Mais Oudot ne perd pas son temps, déjà l'aiguille est prête ; il me tâte le cou :

« Tu comprends, il y a un tour de main très délicat : il faut piquer dans une certaine direction, puis, lorsqu'on se rend compte qu'on touche un obstacle, on pousse à gauche et automatiquement on y est.

— Préviens, quand tu piques ! »

Un silence. J'entends qu'on remue des objets.

« Je pique », annonce Oudot.

Immédiatement je me contracte, décidé à ne pas bouger d'un pouce. L'aiguille pénètre, elle doit être d'une longueur démesurée ; elle atteint une région extrêmement sensible : la douleur m'arrache des cris. Terray me tient. Oudot est en train d'opérer sa manœuvre pour faire descendre l'aiguille dans le ganglion. Je sens qu'elle bouge très profond. Elle y est ! Du premier coup ! Le liquide doit passer, mais je n'en ai pas la sensation.

« C'est long ? dis-je du bout des lèvres.

— Presque fini, me répond-il, la respiration retenue, il n'y a que 20 cm³ à mettre. »

Je sens la terrible aiguille se retirer. C'est terminé. Je peux me laisser aller maintenant. Oudot est très satisfait : presque une journée de travail, mais il a réussi à faire tout ce qu'il voulait. Jamais je n'aurai autant souffert de ma vie. Mais si je garde des mains et des pieds, c'est grâce à Oudot, grâce à sa persévérance.

Aidé d'Ichac, il rassemble ses instruments pour les porter dans la tente de Lachenal ; il est rassuré pour le moment sur mon état général, mais, dans les jours prochains, comment réagira mon organisme à ces gelures généralisées ?

Le camp prend de plus en plus l'allure d'un hôpital : l'état des

blessés commande les pensées et les actes de chacun. Tout le monde est suspendu aux lèvres du chirurgien, dorénavant maître après Dieu.

Aujourd'hui commence cette incroyable entreprise de sauvetage qui ne se terminera qu'après une longue et douloureuse retraite de plus de cinq semaines, sous une pluie diluvienne, dans les terrains les plus dangereusement escarpés. Cette retraite dont les blessés sortiront ressuscités restera un haut fait qui honore tous les camarades de l'Expédition.

Le traîneau dont nous disposons consiste en une luge Dufour ultra-légère montée sur deux skis faisant patins. Les sherpas, bien entendu, ne sont pas familiarisés avec cet engin. Aussi Ichac et Oudot décident-ils d'évacuer le moins atteint d'entre nous, Rébuffat, qui fera ainsi les frais de la première expérience.

Schatz prend la direction de l'opération avec quatre sherpas qu'il dispose en V autour du traîneau. L'équipage s'ébranle vers 14 h 30. Rébuffat est bien couvert. On l'a solidement arrimé sur le traîneau, au cas où celui-ci verserait.

À la nuit tombée, les quatre sherpas remontent au camp, munis d'un mot que leur a remis Schatz. Notre camarade recommande d'utiliser six hommes pour les prochaines descentes.

Pendant ce temps, Oudot a pu faire les piqûres à ses patients. Le soir se passe à changer les pansements. Dans la première partie de la nuit le temps se gâte et il neige à nouveau en abondance. Mes camarades, inquiets, décident d'évacuer les autres blessés avant qu'il ne soit trop tard.

Par chance, au réveil, le lendemain, le temps est beau. Je dois descendre le premier. Oudot, avant mon départ, examine mes pieds et mes mains. Il est très satisfait et enregistre des progrès qu'il qualifie de « spectaculaires » ! Il refait mes pansements. On m'habille, puis on me place dans un sac de couchage, allongé sur la Dufour. Je ne vois rien sous mon bandeau. Je sens qu'il fait chaud, beau par conséquent, mais je redoute à l'avance d'être ainsi transporté sans pouvoir me rendre compte de ce qui se passe.

L'équipe des sherpas est dirigée par Ang-Tharkey. Avec plaisir j'apprends qu'Ichac va m'accompagner dans ce voyage. Je ne serai pas seul si j'ai besoin de quoi que ce soit. Dans mon for intérieur, je redoute beaucoup cette descente, surtout le passage de la barre rocheuse. Comment vont-ils s'y prendre ? Mais les sherpas sont des hommes intelligents : il n'est pas nécessaire de leur montrer deux fois la même chose. En arrivant au camp, Ichac me dira l'admiration qu'il a éprouvée pour eux.

« Difficilement, en France, on aurait pu trouver une telle équipe,

m'assure-t-il : chacun fournissait l'effort maximum, tous les mouvements étaient parfaitement coordonnés. »

Quelques coups saccadés, le traîneau s'ébranle. Je suis faible et je perçois mal les bruits. Pourtant je reconnais la voix d'Oudot qui crie à la manière des alpinistes :

« Bonne descente ! »

Sans doute est-il là, derrière, à faire un geste de la main. Enfoui sous mes vêtements, je transpire ; le soleil doit donner à plein. Par moments, mon dos frôle la surface de la neige. De temps à autre, Ichac s'approche de moi et me parle : cela fait du bien de l'entendre, de savoir qu'il est là. Soudain la pente devient abrupte ; malgré les lanières qui me maintiennent, je suis entraîné en avant. Les sherpas se mettent en V inversé pour freiner. Nous sommes à la grande barre rocheuse. L'inclinaison, autant que je m'en souviens, est très forte ici. Je devine qu'Ichac enfonce son piolet pour assurer mon équilibre.

J'entends un écho caverneux : les séracs. Il faut presser l'allure car ils menacent de s'écrouler. Nous arrivons aux rochers : comment font les sherpas ? Je ne le saurai jamais : la paroi est très raide et cependant je suis porté sur le traîneau lui-même. Ichac me dira plus tard que sans mon bandeau sur les yeux, je n'aurais pas supporté le spectacle de telles acrobaties, de positions aussi invraisemblables. J'entends des soupirs de soulagement : nous devons être parvenus au glacier. Le traîneau reprend sa position horizontale, je touche la neige. Quelques secondes de repos, puis nous repartons à vive allure, me semble-t-il ; j'imagine les sherpas tirant sur les cordes autour de moi et courant dans la neige ; je me trompe sans doute. La vitesse ralentit. Nous atteignons la moraine du camp I.

Je reste seul un moment. Les sherpas dressent une grande tente-vallée, où quelques minutes plus tard ils me transportent tandis qu'Ichac s'installe à côté de moi. Désormais, nous partagerons toujours la même tente et il veillera sur moi, jour et nuit, comme un frère. La descente a duré deux heures vingt. Les sherpas sont merveilleux. Que ferions-nous sans eux ?

Ichac me décrit brièvement ce qui se passe. Moralement il m'est très pénible d'être aveugle, j'ai l'impression de n'être plus qu'un simple objet. Je sais mon ophtalmie moins grave que celle de mes camarades, et à tout moment je demande qu'on m'enlève mon bandeau. Mais le simple objet que je suis n'a pas droit à la parole... Bien que les nuages arrivent et que le grésil se mette à tomber, les sherpas remontent avec Noyelle et Schatz chercher Lachenal au camp II. Vers 3 heures, il neige. Je me morfonds dans ma tente, perdu dans mes pensées. Seuls quelques craquements prolongés de la glace

troublent le silence. Ces bruits m'effraient un peu : où ont-ils placé cette tente ? Si une crevasse s'ouvrait brusquement... Mais j'ai honte de mes inquiétudes de petite fille. Un alpiniste qui a couru la montagne pendant des années sait bien qu'une crevasse ne s'ouvre pas en une seconde !

Le camp I s'organise sous la surveillance d'Ichac, seul sahib valide. En fin d'après-midi, vers 17 heures, à sa grande surprise, émergent de la brume Noyelle et le convoi Lachenal. Ils sont tous couverts de neige : les sherpas n'ont mis qu'une heure quarante-cinq cette fois pour accomplir le trajet. Ils ont fourni aujourd'hui un effort considérable et ils sont harassés. Cela se traduit par quelques plaintes : il n'y a pas assez de nourriture et une partie des équipements est restée au camp III et au camp IV ! Ce dernier point surtout les préoccupe, car il est d'usage dans les expéditions himalayennes de laisser aux sherpas leurs effets personnels à titre de récompense. Ces vêtements qu'il faut considérer comme perdus, ils les regrettent vivement et Ang-Tharkey manifeste même l'intention de remonter au camp III.

J'appelle Ang-Tharkey et le préviens que je m'oppose formellement à ce que quiconque remonte au-delà du camp II chercher quoi que ce soit. Mais en même temps je lui exprime toute ma satisfaction pour la magnifique conduite des sherpas placés sous ses ordres. Je lui dis de ne pas s'inquiéter pour cette question de vêtements... tous recevront une généreuse compensation. Ang-Tharkey me quitte satisfait et s'en va porter la bonne nouvelle.

Une grosse activité règne dans le camp où l'on installe Lachenal aussi confortablement que possible. Les tentes ont poussé comme par enchantement, et forment une véritable petite ville au pied de la grande falaise de glace.

Le lendemain vers 11 heures, après une belle matinée, les nuages de nouveau s'accumulent et la neige ne tarde pas à tomber. Oudot n'est pas encore redescendu du camp II. J'entends les avalanches gronder à une cadence accélérée ; c'est un concert effroyable qui finit par m'user les nerfs. Ichac prend la chose sur le ton de la plaisanterie :

« Tiens ! C'est le train de marchandises de 15 h 37... Voici le rapide de 16 heures... »

Il arrive à me faire sourire.

En fin de matinée, à la longue-vue il voit enfin s'abattre les dernières tentes du camp II. Notre médecin arrive dans l'après-midi avec ses sherpas chargés comme des baudets. Sans même poser son sac, il s'enquiert de l'état de ses patients : quelle évolution depuis

hier ?

Les progrès sont sensibles : Rébuffat arrive à marcher et son ophtalmie est en bonne voie de guérison. Quant à Lachenal, la circulation s'est rétablie dans ses pieds, la chaleur est revenue, sauf au niveau des orteils. Les plaques noirâtres des talons provoqueront probablement des escarres. Sur mes membres aussi les progrès sont visibles et Oudot ne cache pas sa satisfaction.

Pourtant il me confie avec cette franchise dont il ne saura jamais combien elle m'a été sensible :

« Je crois que la main gauche devra être amputée à moitié, mais j'espère qu'on pourra sauver les premières phalanges de la main droite. Si tout va bien, tu auras des mains pas trop mal. Pour les pieds, je crains bien que tous les orteils y passent, mais ça ne t'empêchera pas de marcher. Évidemment, au début, ce sera difficile, mais tu t'éduqueras, tu verras... »

Je suis effrayé à l'idée de ce qui serait advenu sans les injections énergiquement pratiquées par Oudot. Peut-être n'ont-elles pas encore produit tout leur effet. De nouvelles séances seront nécessaires : surmonterai-je l'immense lassitude qui me gagne, après tant de dures épreuves ? Je veux en tout cas profiter du répit qui m'est laissé pour fêter solennellement notre réussite... Pour la première fois depuis la victoire, l'Expédition se trouve rassemblée au complet et l'état des blessés permet quelques agapes. Nous nous réunissons autour de l'unique boîte de poulet à la gelée et nous débouchons « la » bouteille de champagne. Nous sommes déjà nombreux à prétendre goûter à la boisson de France, mais je tiens à ce que les sherpas, d'une manière ou d'une autre, soient associés à la joie générale. J'invite Ang-Tharkey et avec lui nous portons un toast à la victoire. Ichac exprime notre pensée à tous :

« Vous êtes gravement blessés, mais la victoire demeure. »

L'atmosphère, dans la tente, malgré les circonstances, est paradoxalement joyeuse. Nous rédigeons un télégramme qui sera expédié par le prochain courrier à Lucien Déviés :

« Victoire Expédition Française Himalaya 1950. Stop. Annapurna gravie le 3 juin 1950... »

« Herzog. »

Immédiatement après ces festivités, nouvelles perfusions.

Aux jambes d'abord. Elles réussissent assez rapidement et Oudot passe aux bras. Ce sera, je le sais par expérience, le plus douloureux.

Pendant une heure, les tentatives se répètent sans succès ; l'après-midi passe... Oudot est exaspéré.

« Ne bouge pas comme cela ! s'écrie-t-il sur un ton de reproche.

— Ne t'occupe pas de mes cris... continue... fais ce qu'il faut faire. »

Terray s'est approché. Je me tords de douleur : il me serre fortement contre lui.

« Courage ! Ne bouge pas, ne bouge pas, Maurice ! »

Oudot hurle :

« Pas moyen ! Quand je réussis à attraper une artère, c'est le sang qui coagule ! On n'y arrivera pas ! »

Il semble désespéré, mais en dépit de ses dires, il n'a pas du tout l'intention d'abandonner et, en dépit de mes souffrances, je n'en ai pas l'intention non plus. Mes camarades sont atterrés. Ils écoutent les cris de douleur qui partent de la tente où opère Oudot. Les sherpas sont silencieux. Prient-ils pour leur Bara Sahib ? Je sanglote si nerveusement que je ne peux m'arrêter, des hoquets sans fin me secouent.

Enfin, tard dans la soirée, vers 10 heures, après un arrêt, la piqûre réussit. Dans l'obscurité, Ichac et Oudot sortent. Terray me calme avec une douceur infinie, mais jamais je ne me suis senti aussi malheureux. Mon organisme usé de fatigue, de souffrances, n'a plus aucune résistance. Terray me serre toujours dans ses bras :

« Tout cela s'arrangera... tu verras, plus tard...

— Mon pauvre vieux, tout est fini pour moi ! Je ne peux plus supporter ce qu'on me fait.

— La vie n'est pas terminée, insiste-t-il, tu vas revoir la France, Chamonix...

— Oui, Chamonix, mais jamais plus je ne pourrai aller en montagne ! »

Le grand mot est parti, c'est lui qui le reçoit et je m'écroule, désespéré.

« Non, jamais plus je ne pourrai faire de courses ! Tu vois, Lionel, je n'irai pas faire l'Eiger et j'aurais tant voulu. »

Les sanglots se précipitent dans ma gorge. J'ai la tête contre celle de Terray et je sens les larmes de mon ami qui pleure aussi. Lui seul peut comprendre le drame que cela représente pour moi. À lui aussi, je le vois bien, tout cela paraît irrémédiable.

« Bien sûr, l'Eiger... mais tu pourras sans doute retourner en montagne... » Et plein d'hésitation, il ajoute : « Évidemment, pas des courses comme avant.

— Ce ne sera plus la même chose... Mais tu vois, Lionel, sans faire de montagne comme avant, si je peux y aller encore, dans des endroits faciles, ce sera déjà beaucoup. La montagne était tout pour moi ; j'y ai passé les plus beaux jours de ma vie... Je ne cherche pas à faire des courses spectaculaires, connues, mais plutôt des courses qui me plaisent, celles dont j'ai envie, même si elles sont classiques.

— Tu verras, tu y retourneras, me dit Lionel, moi aussi, je suis comme toi, tu le sais...

— Et, Lionel, il n'y a pas que la montagne, évidemment, il y a d'autres choses dans la vie, et pour tout cela aussi, que vais-je devenir ?

— Je t'assure que tu te rééduqueras... »

Puis, après un silence :

« Tu devrais t'allonger maintenant. »

Il m'installe avec tant de marques d'affection qu'il accomplit le miracle de me consoler, de me calmer.

Un dernier regard pour voir si je suis bien et Terray sort lentement. Grand ami que j'ai découvert là !

Ce matin, Oudot enlève mon bandeau. Quelle merveille que de découvrir ce qui nous entoure ! Je peux constater qu'il fait beau temps. Je demande la date : ces derniers jours n'ont été qu'une longue nuit.

« Vendredi 9 juin », me dit Ichac.

Pour l'instant on prépare Lachenal qui doit descendre au camp de base sur le cacolet, instrument qui ne me dit rien qui vaille ; il m'a toujours semblé très primitif et très inconfortable.

Lachenal, en revanche, se prête volontiers à l'opération ; il a l'habitude de cet engin dans lequel il a lui-même porté plusieurs blessés. Il ne sera pas si enthousiaste tout à l'heure. Bientôt il part. Ses jambes pendent dans la position verticale, ce qui est extrêmement douloureux et il commence à gémir. Couzy et Noyelle l'accompagnent avec les sherpas. Dans l'après-midi, les sherpas remontent, suivis de Couzy. La descente s'est effectuée en deux heures. Lachenal et Rébuffat ont bien supporté le déplacement.

Pendant que je repose, mes camarades préparent les charges. Le lendemain, avant de repartir, Oudot m'examine. Sa bonne impression se confirme : les perfusions d'acétylcholine sont atrocement douloureuses, mais elles m'auront sauvé une partie des pieds et des mains.

Adjiba, Sarki, Foutharkey et Pandy « le Chinois », vont se relayer

pour me porter dans le cacolet.

Le chemin est bien tracé, il ne reste plus une pierre et nous marchons comme sur une piste. Je suis écrasé contre le porteur. Chacun de ses pas est une terrible secousse ; j'ai peur de tomber et de mes deux bras je m'agrippe désespérément à son cou. Pourtant je fais tout mon possible pour ne pas le gêner dans sa marche. Quand le pied est hésitant, je le sens parfaitement. À plusieurs reprises Adjiba ou Pandy glisse. Instinctivement, je cherche à mettre mon bras contre la montagne, sans penser qu'il est inutilisable. Je crains moins les couloirs que les plaques rocheuses très inclinées où mon porteur pourrait tomber ; à chaque seconde, j'ai peur que mes pieds ou mes mains ne heurtent le rocher.

« Sarki !... Pay attention !... Pay attention !... »

Cent fois je répète ce cri qui devient une supplication.

Aux passages délicats, ils s'entraident : l'un conduit les pieds du porteur, l'autre donne une poussée à l'arrière pour rétablir l'équilibre. Après bien des peines, la partie rocheuse est franchie et nous arrivons en vue du camp de base.

J'ai l'impression que cette étape a été longue. Cependant nous n'avons mis que deux heures et demie sans qu'il y ait eu en somme le moindre drame. Le camp de base à son tour prend une activité qu'il n'avait pas beaucoup connue jusqu'à présent.

Brusquement, Ichac fait irruption dans la tente où l'on vient de m'étendre et hurle :

« Les coolies ! Voilà les coolies ! »

XVII. LE BOIS DE LETE

Des énergumènes, que nous reconnaissons pour la plupart, arrivent par petits groupes. Ils sont, par miracle, fidèles au rendez-vous qui leur fut fixé il y a une quinzaine de jours. Marcel Ichac ne cache pas sa joie.

Gaillardement, il installe la radio, car l'heure des messages météo approche.

Le bulletin qui nous est spécialement destiné nous annonce l'arrivée de la véritable mousson :

« This is all India Radio Delhi radiating on 60,48.

« You will now hear a spécial weather bulletin for the French Expédition to Népal :

« Monsoon extending to all eastern Himalaya will be reaching your area by 10 th of June.

« Q.F.F. Gorakpur 980 millibars.

« I repeat : you have just heard a spécial bulletin... [129] »

Ainsi, les tourments des jours derniers qui ont tant compliqué notre tâche n'étaient que les prémices, les avant-gardes de cette énorme perturbation qui, chaque année à cette époque, déferle sur l'Asie. Lorsqu'elles atteignent les montagnes, les pluies, déjà torrentielles dans l'Inde, prennent en l'espace de quelques heures des proportions gigantesques. Dès demain, le ciel ouvrira ses cataractes ! Mais nous accueillons la nouvelle avec sérénité : nous avons maintenant quitté la haute montagne.

Par la porte de la tente, un coolie nous tend un papier. C'est un mot de Schatz. Notre ami, parti en éclaireur pour essayer de découvrir dans les gorges de la Miristi Khola un passage plus facile que celui de l'aller, nous signale qu'en un après-midi le volume d'eau de la rivière a doublé.

Il est urgent d'évacuer ce bassin qui pourrait constituer un immense et terrible piège.

Tous nous pensons, sans en parler, à la fameuse histoire de la Nanda Devi...

Comme prévu, le lendemain matin, il fait mauvais, la pluie tombe sans arrêt. Sur notre ordre, avant de partir, les sherpas qui ont démonté fébrilement les tentes, distribuent aux coolies les vivres que nous ne pouvons songer à emporter. Les porteurs se précipitent en riant sur les boîtes, les tubes que Sarki et Ang-Tharkey jettent en l'air par brassées. Voilà des bakschiches imprévus ! Par contre, Oudot qui soigne les blessés commence à manquer de produits essentiels. La malchance s'en mêle : les aiguilles tombent à terre, les seringues se cassent ! Il se bat avec mes artères qui se dérobent.

La situation est grave ; il ne reste que deux ampoules d'acétylcholine. Les deux perfusions de Lachenal sont faites, mes deux bras terminés, puis ma jambe droite... il va falloir s'arrêter. Étendu comme un moribond, dans un état d'excitation nerveuse extrême, sentant que ces séances éprouvent mon état général au-delà de toutes limites, j'accueille sans sourciller cette nouvelle qui afflige les autres.

Tandis que les dernières charges quittent le camp sous la direction d'Ang-Tharkey, Lachenal prend le départ, mais au bout de quelques mètres, les coolies abandonnent son brancard. On essaie le traîneau sans succès.

Oudot fait chercher le cacolet.

« Il faut évacuer coûte que coûte », dit-il avec résolution. Avant de l'installer, il administre à Lachenal une piqûre de morphine.

Pour moi, on a trouvé une hotte en osier. Les sherpas me hissent, m'enfouissent les jambes dans un sac de couchage que recouvre un « pied d'éléphant ».

La pluie fine s'insinue partout. Tout est humide, trempé. Aux grondements des avalanches, dont les parois alentour nous renvoient de longs échos, se mêle le bruit continu des pierres qui se détachent sous l'effet des intempéries. Sur la moraine où nous cheminons, la terre, amollie, s'enfonce sous les pieds nus des porteurs ; des rocs s'écroulent à notre passage. Après un désastre, je n'imaginais pas autrement la retraite de quelques survivants : c'est une débâcle, un sauve-qui-peut.

La colonne composée des deux malades, de Couzy et Ichac, Oudot, Terray, Sarki et huit coolies, avance avec une lenteur désespérante. Nous sommes inquiets : arriverons-nous ce soir, avant la nuit, à l'étape prévue ? D'après l'horaire de la montée, la chose apparaît possible, facile même, mais en voyant les porteurs peiner durement sous le poids des blessés, glisser sans arrêt dans ce terrain de moraine où

chaque pas est un problème, nous commençons à en douter.

L'heure tourne, les nuages montent, la pluie cesse un moment. Sarki est dépêché vers l'avant avec un message : nous manquons de lampes électriques, de vivres, car Ang-Tharkey, peu conscient de nos difficultés, n'a rien prévu pour l'échelon arrière.

Nous sommes véritablement perdus dans un décor sans forme, sans couleur, sans limites. Les pierres des moraines ont fait place à des blocs énormes entourés d'une végétation épineuse, qui complique encore notre progression. Les porteurs se montrent très courageux. Ils marchent sans une plainte. La nuit vient. Trois lampes retrouvées dans nos bagages sont mises en batterie et les sahibs guident les coolies au milieu du brouillard et de la pluie qui tombe de plus belle. Il est plus de 8 heures lorsque blessés et porteurs, épuisés, découragés, angoissés, s'arrêtent en bas d'une cheminée glissante d'où nous sommes descendus tant bien que mal après une escalade acrobatique.

Lachenal et moi sommes installés sous un auvent. Mes camarades estiment que notre état ne nous permet pas d'aller plus loin ce soir. Terray décide de rester avec nous. Couzy, Ichac et Oudot partent rapidement en direction du camp. À peine nous ont-ils quittés qu'ils croisent Sarki accompagné de Foutharkey portant pour tout secours... une gourde de café ! Ils nous envoient le premier et ramènent le second vers les tentes qu'ils atteignent après une heure de marche. Ils mettent Noyelle et Schatz au courant du tragique bivouac des deux blessés qu'il est impossible de transporter de nuit dans ce terrain dangereux. Immédiatement, Schatz se propose pour nous apporter vivres et matériel. Dawatoundu ira avec lui.

Sous notre auvent, la situation n'est pas rose, malgré les efforts de Terray pour égayer l'atmosphère. Lachenal est toujours sous l'effet de la morphine, mais moi, je suis furieux de rater le camp qui me semble si proche.

Tout à coup, alors que nous n'attendions plus personne, Schatz arrive. Le visage ruisselant d'eau, les yeux étonnés levés vers moi, un léger sourire aux lèvres, il annonce triomphalement qu'il nous apporte des sacs de couchage, des duvets, des vêtements chauds et des vivres. Que faut-il de plus ? Bientôt un réchaud à essence fait entendre son ronron sympathique. Personne n'a mangé depuis ce matin et l'odeur des boîtes ouvertes fait vibrer les narines de Terray qui n'y tient plus. Entre-temps, Dawatoundu a gonflé les matelas pneumatiques et j'avoue que si le repas ne me tente guère, j'apprécie hautement le confort des matelas.

Toute la nuit, il pleut ; impossible de dormir. J'ai très froid et je claque des dents. Je suis tourmenté par l'inquiétude et, l'avouerai-je même, par la peur, la peur honteuse, la peur affreuse.

Au matin, il semble que le temps s'améliore. La conformation des nuages a changé : ils ont tendance à ramper le long des parois en montant. À Chamonix, quand il en est ainsi, c'est qu'il va faire beau.

Sans courage je remonte sur la chaise en osier. De son côté, ce n'est pas de gaieté de cœur que Lachenal reprend son cacolet. Nous avons hâte d'être au camp. Toutes les minutes je demande :

« On arrive ? »

Et toujours, comme aux enfants, on me répond :

« Dans cinq minutes ! »

Enfin nous apercevons une petite plaine au bout de laquelle apparaissent les toits jaunes des tentes.

Le ciel est entièrement clair lorsque nous arrivons au camp où Ichac, Noyelle et Oudot nous accueillent.

Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Le pont construit par Schatz ne pourra en effet tenir jusqu'à ce soir ; déjà il n'est plus qu'à trente centimètres au-dessus des flots. Encore faudra-t-il le renforcer pour le passage des charges et des blessés.

Aucun coolie n'est volontaire pour porter les deux malades de l'autre côté. Les sherpas eux-mêmes trouvent l'entreprise risquée et discutent entre eux. Adjiba finalement se décide. De chaque rive les autres l'aideront au départ et à l'arrivée. De ma tente, j'entends les échos du passage de Lachenal. Adjiba revient. On me charge sur son dos. D'un pas ferme il se dirige vers le pont : il est composé en tout et pour tout de quatre ou cinq troncs d'arbres réunis par des lianes et arrimés tant bien que mal aux deux bords. Au-dessous, la rivière bouillonne et passe au ras du pont. Une sorte de bruine monte de l'eau, mouille les pieds des porteurs et favorise les glissades. Je voudrais fermer les yeux tant est affreuse la sensation d'être impuissant. Mais c'est plus fort que moi : je regarde et je souffle dans les oreilles d'Adjiba qui me porte avec précaution pourtant :

« Slowly, Adjiba ^[130] ! »

Pourra-t-il garder son équilibre sur cette passerelle branlante et glissante ? Oudot, qui surveille le passage d'un peu plus loin, ne laisse apparaître, malgré son anxiété, qu'un sourire sans expression qui veut être encourageant. Dès que nous sommes sur le pont, je sens l'instabilité de notre position ; Adjiba calcule ses mouvements, avance chaque pied avec circonspection.

« Slowly, Adjiba ! »

L'eau coule avec violence, forme des remous qui me donnent le vertige. Les sherpas de l'autre côté ne sont plus très loin. Je crains que mon porteur ne précipite ses pas à mesure que la terre ferme

approche. De nouveau, inconsciemment, je murmure :

« Slowly, Adjiba ! »

Quelques centimètres encore ; un contact, une prise, une traction... nous y sommes ! Je pousse un profond soupir de soulagement, mais en même temps une violente envie de pleurer me secoue : réaction nerveuse inévitable après une telle épreuve. Adjiba me conduit aussitôt dans une tente et m'installe tandis que le reste de la caravane traverse fébrilement le torrent. Le niveau monte à vue d'œil. Les coolies font la queue pour passer. Deux heures plus tard, tout est transbordé. L'Expédition ne sera pas bloquée dans les montagnes de l'Annapurna... Demain matin, le pont sera emporté par l'impétuosité des eaux.

Oudot ne tarde pas à nous examiner. Il craint que la dernière nuit, passée dans le froid et l'humidité, n'ait provoqué une régression dans l'état des plaies. Les pieds de Lachenal sont très gonflés ; les progrès des jours précédents sont en partie perdus. Quant à moi, c'est surtout la main droite qui pâtit de ce malencontreux bivouac. Oudot m'avait affirmé que les mutilations ne dépasseraient pas les premières phalanges ; aujourd'hui, il m'annonce que deux phalanges au moins devront sauter. Ces émotions m'éprouvent horriblement.

Tout le monde se réunit dans une tente pour déjeuner. Schatz qui a reconnu avant-hier les gorges de la Miristi, explique qu'il n'y a aucun espoir de les emprunter pour descendre directement sur Baglung et la vallée de la Gandaki. Cet itinéraire, qui économiserait un long détour, est impraticable. Des murailles gigantesques tombent à pic sur le torrent et semblent se prolonger sur plusieurs kilomètres si bien que nous serions obligés, à peine engagés dans les gorges, de remonter jusqu'aux crêtes, c'est-à-dire d'emprunter à nouveau le Passage du 27 avril.

Nous décidons d'envoyer Panzi en mission spéciale à New-Delhi pour poster les télégrammes rédigés il y a quelques jours.

Je ne participe guère à la conversation. Lorsqu'on ne requiert pas mon attention, je préfère somnoler et m'abstraire du présent. De plus en plus, je perds mes forces. Je redoute anxieusement les étapes à venir.

Oudot, après m'avoir à nouveau examiné, ne cache pas qu'il est difficile de prévoir l'évolution d'un blessé dont les plaies occupent de si grandes surfaces. Les yeux mi-clos, je l'entends expliquer à Ichac comment une gangrène sèche peut se transformer en gangrène gazeuse qui impose des amputations larges et immédiates. Ichac se met à trembler lorsque Oudot lui dit que les toxines émigrant des parties nécrosées vers les parties vivantes se répandent dans tout l'organisme et provoquent une septicémie généralisée. Parfois elles se

concentrent dans un organe, le foie par exemple, surtout après l'injection d'un antibiotique comme la pénicilline.

Pendant ce temps, Terray construit habilement pour Lachenal une chaise formant crochet^[131] faite de rondins assemblés avec du fil de fer : les pieds pourront ainsi être soutenus et maintenus au même niveau que le reste du corps, ce qui supprime la cause principale des souffrances du blessé. Les sherpas copient pour mon usage le prototype mis au point par Terray. La pluie ne cesse de crépiter avec un bruit d'enfer sur les tentes ; c'est à se demander si la toile ne va pas crever sous les gouttes énormes, véritables projectiles.

Après une nuit pénible, je me réveille lentement pour m'entendre dire que le temps s'améliore. S'il pouvait faire beau jusqu'à ce soir ! C'est qu'aujourd'hui il va falloir monter de 3 700 à 4 600 mètres, par des pentes excessivement raides, sans espoir de trouver le moindre emplacement de bivouac avant le Col du 27 avril, me dit-on.

Du moins les chaises sont-elles satisfaisantes. Grâce à l'ingéniosité de Terray, Lachenal et moi voyons arriver les prochaines étapes avec un peu moins d'inquiétude.

Les coolies montent régulièrement. Il n'y a aucune trace ; par moments, il faut tailler des marches dans la terre tant la pente est abrupte. Dans le brouillard, très dense maintenant, le spectacle de ces hommes silencieux qui font d'incroyables efforts pour gagner l'étape prévue avant la nuit est irréel, funambulesque. Des ombres apparaissent et disparaissent... Les silhouettes se fondent dans la brume. Cette retraite ne serait qu'un rêve et ces hommes des fantômes si le cahotement de ma chaise n'éveillait dans tout mon corps des souffrances sans fin. Je lutte pour rester abruti et inconscient. Lachenal dort sur le dos de son porteur. Je l'envie : comment fait-il ?

Un peu avant midi, le gros de la troupe a remonté les longs couloirs gazonnés et atteint l'Épaule du C.A.F.^[132]. Les coolies voudraient camper ici ; ils disent que plus haut il n'y aura pas de meilleur emplacement. Ichac et Oudot font la sourde oreille. Ils font partir les blessés et se mettent eux-mêmes en marche avec les sherpas... Les coolies sont bien obligés de suivre. La traversée, la longue traversée vers le Col du 27 avril commence.

Impossible de voir à plus de dix mètres. Les porteurs avancent en file indienne. Lorsqu'ils marchent, courbés sous leurs charges, ils ont chaud, mais dès qu'ils s'arrêtent, ils claquent des dents : ils ont une petite couverture pour tout vêtement. J'essaie d'épouser le rythme du balancement de mon porteur mais chaque fois celui-ci trompe mon attente, hésite, fait un pas plus grand, plus petit ou même un écart dans certains passages difficiles. Malgré moi, j'essaie de tendre le bras pour résister, aider ou éventuellement me protéger. Tout en bas,

j'entends mugir la Miristi dans ses gorges infernales.

En fin d'après-midi, nous débouchons sur un emplacement de bergers, le seul avant le Col du 27 avril qu'il n'est plus question d'atteindre ce soir. La prudence commande de s'arrêter ici pour la nuit. Tout ce que je demande, c'est qu'on me mette rapidement sous une tente où je pourrai rester sans bouger.

L'aube est morose et le départ a lieu sous une pluie battante : la visibilité n'atteint pas vingt mètres. Aujourd'hui, il faudra continuer la traversée de flanc, franchir toute une série de torrents, ce qui n'ira pas sans difficulté.

Triste journée pour moi. J'ai nettement l'impression que mon état empire. Je me sens désormais sans ressources et je suis profondément déprimé.

Depuis quelques instants, Schatz m'encourage, il me dit que la crête n'est plus très loin. Un cri victorieux : Ichac, que j'entends à peine, bien qu'il ne soit qu'à quelques mètres, hurle :

« Maurice, tu es sur le versant de la Krishna ! »

Ma joie n'est pas excessive, pourtant cette constatation est importante. En passant devant Ichac, je le vois tourner avec sa caméra ; je le crois fou ; on ne verra rien, il n'y a aucune luminosité et la couleur en a tant besoin, il me l'a assez dit !

Nous amorçons peu à peu la descente pour gagner la selle du col. Les porteurs, à chaque pas, se laissent tomber dans la pente les jambes en avant et le violent cahotement me cause des douleurs intolérables. Bien que cela paraisse inimaginable, il pleut de plus en plus fort. Dans la brume, nous cherchons à retrouver l'emplacement du camp ; mes camarades poursuivent leurs recherches tandis que les porteurs continuent jusqu'à la brèche marquée par un chörten.

Je n'y comprends rien : il était bien entendu qu'on s'arrêterait au col. Ceux qui sont devant pensent sans doute que nous aurons le temps d'atteindre l'entrée de la forêt à plus de deux heures de marche. Ils oublient ceux qui suivent. Je proteste. Continuer me semble une folie ; d'ailleurs je ne me sens aucunement capable de tenir encore deux heures. Je suis sans force, prêt à rendre l'âme, et je préférerais qu'on me dépose purement et simplement, n'importe où. Je supplie Ichac d'arrêter tout le monde et de remonter au camp que nous avons dépassé. À contrecœur l'avant-garde retourne sur ses pas et les sherpas installent les tentes sur le terrain détrempé.

Dernière journée de grande épreuve : nous devons aujourd'hui descendre d'environ 2 000 mètres pour rejoindre la Chadziou Khola et le camp des Bergers. Comment vont faire tous ces coolies et surtout comment vont faire ceux qui portent les deux blessés pour traverser

les pentes incroyablement raides du parcours ? Dès le départ, au sortir de la brèche au chörten, un coolie dérape : il roule sur une cinquantaine de mètres. Va-t-il être précipité dans le torrent, deux mille mètres plus bas... ? Non ! Il parvient à s'agripper et reste étendu sur le sol. Le sac dont il était chargé dévale la pente ainsi qu'un container qui s'ouvre. Le sac rebondit, décrit une belle courbe et disparaît dans le vide. L'homme n'est qu'étourdi. Il se relève. Il revient vers nous. C'est un Tibétain de Tukucha, un des seuls qui aient consenti à porter une paire de chaussures de l'Expédition !

Soudain j'entends un cri terrible. Je ne peux voir ce qui se passe, mais je comprends d'après les exclamations : dans le couloir, un gros bloc est parti au-dessus de Lachenal. Terray qui était là a réussi à faire dévier sa trajectoire, mais le rocher a heurté le porteur de Lachenal : celui-ci est tombé sans pouvoir se protéger, car ses bras étaient pris dans la cagoule et c'est le nez qui a reçu le choc. Son visage est plein de sang. Il a une grosse ecchymose. Ce n'est guère rassurant pour la suite.

Ichac, Rébuffat et Schatz descendent le grand couloir herbeux, le fameux domaine des marmottes repéré par Rébuffat à l'aller. Aux premiers arbres, ils s'arrêtent pendant que le reste de la colonne, avec prudence, descend à son tour. Pour déterminer le propriétaire du sac tombé dans la Chadziou Khola, ils vont faire l'inventaire des charges qui défilent sur le dos des porteurs.

« Il me semble que c'était le mien, dit Schatz. Pour une fois j'y avais mis mon stylo et mon portefeuille ! »

Schatz a les yeux rivés sur un porteur... Il soulève un sac qui en recouvre un autre et avec joie reconnaît le sien.

« Il n'y a pas de doute, dit Ichac qui procède par élimination, ce doit être celui de Gaston. »

Rébuffat n'accueille pas cette nouvelle avec le sourire... Ces jours de retraite sont aussi une épreuve pour lui : ses débuts de gelure le gênent pour marcher. Je le vois assis, désabusé, faisant le bilan de ce qu'il perd. Ichac, soudain, a une idée lumineuse :

« Gaston ! Regarde sur quoi tu es assis ! »

Mû comme par un ressort, celui-ci se lève et lit sur le sac : « G. Rébuffat ».

Finalement, comme dans les belles histoires qui finissent toujours bien, le sac perdu était le seul qui n'eût pas de propriétaire : il contenait des vêtements de rechange...

Nous entrons dans le domaine de la forêt. Celle-ci est extraordinairement compliquée, touffue. Nous marchons dans un paysage sous-marin, dans une jungle humide, malsaine, où l'on

s'attend à chaque moment à voir surgir des monstres hideux. À l'aller, nous avons trouvé ici des rhododendrons géants dont les couleurs rouges étaient magnifiques.

Nous nous engageons sous la fameuse « voie triomphale », voûte naturelle faite de fleurs. Les premiers coolies s'y sont arrêtés. Pourquoi pas ? Halte générale et bientôt des feux pétillent.

Oudot estime que le plus pénible de l'étape reste à faire. Il veut à tout prix continuer. Il me fait de nouvelles piqûres de morphine et de spartocamphre. J'ai tellement maigri qu'elles me font très mal et pendant quelques instants je perds connaissance...

Je sens les regards des sherpas et des coolies posés sur moi. Quel spectacle dois-je offrir ? Il y a, dans ces yeux, un sentiment nouveau que je n'avais pas remarqué jusqu'à présent. Est-ce de la pitié, de la peine, ou une indifférence bienveillante ? Avant de partir, les sherpas disposent sur mes genoux une couronne des plus belles fleurs qu'ils ont pu cueillir. Ce geste me touche infiniment. Par la suite, au cours de cette longue retraite, chaque fois qu'ils le pourront, ils n'oublieront jamais de mettre des fleurs auprès de moi.

La descente parmi les arbres morts, dans la jungle impénétrable, commence. Les sherpas vont devant et à grands coups de koukris ^[133] coupent les branchages, les bambous qui obstruent le passage. Le sol est détrempé ; tout le monde glisse. Qui ne sera tombé aujourd'hui ? Couzy, Ichac, Oudot, Schatz, Terray partent en avant reconnaître les lieux. F. de Noyelle nous précède toujours d'une étape comme prévu. Rébuffat reste avec Lachenal et moi. Les piqûres d'Oudot agissent vigoureusement. Je suis complètement défait, mais je ressens moins la douleur ; la plupart du temps, je somnole les yeux mi-clos... Lachenal suit immédiatement. Les derniers passages avant le torrent sont particulièrement vertigineux. Je ne parierais pas un contre mille que j'en sortirai vivant. Là où nous sommes, la pente est presque verticale ; une trace minuscule la traverse en biais et les coolies doivent s'agripper aux troncs qui la jalonnent.

Mon porteur ne sait comment faire : il ne peut se déplacer ni en avant, ni en arrière. Finalement, il colle son ventre à la paroi et avance de côté, pas à pas. La chaise-crochet à laquelle je suis arrimé surplombe littéralement le précipice. De temps à autre, les sherpas enfoncent leurs piolets dans la terre mouillée et s'y accrochent désespérément pour mieux soutenir mon porteur. Je ressens douloureusement le moindre choc. Les yeux exorbités, je regarde sous mes pieds le torrent bouillonnant de la Chadziou Khola dans lequel je manque tomber à chaque seconde. Si le porteur glisse, pas de rémission : peut-être pourrait-il se retenir, mais qui me retiendrait ? Je n'ai plus la force de résister à la peur. Oui, je sais maintenant ce qu'est

la peur. Lachenal aussi est terrorisé. Heureusement, ses bras sont libres et il peut s'aider de temps à autre. Chaque pas me semble une délivrance car il rapproche du but. Avant d'arriver, une ultime épreuve : pendant cinq mètres, la trace déjà minuscule, disparaît complètement. Une petite vire court le long d'un bloc de rocher, il faut y loger les pieds de place en place. Mon porteur continue sa manœuvre très courageusement. J'admire sans réserve ces hommes qui ne reculent pas devant une entreprise aussi risquée. Il poursuit sa marche de côté, s'agrippe aux moindres prises, confiant ses pieds aux autres porteurs jusqu'à l'entaille suivante.

Enfin nous parvenons à la Chadziou Khola. Il s'agit de traverser à gué ce torrent grossi par les pluies de la mousson. Lachenal a passé à son tour le cap dangereux. Malgré son effroi, il semble très maître de lui, alors que je ne suis qu'une loque humaine. En s'épaulant, tout en se soutenant mutuellement, les porteurs parviennent à résister aux flots déchaînés. Nous remontons cent mètres dans une jungle fortement parfumée et j'aperçois au loin le camp des Bergers.

Les porteurs font un arrêt avant d'accomplir ce dernier effort. Au bout de quelques minutes, je demande au mien de rejoindre au plus vite le camp. Au pied d'une falaise, il prend une direction qui ne me semble pas être la bonne. À la montée, nous avons traversé de flanc, mais les sherpas qui m'accompagnent ont l'air très sûrs, allons-y ! Le chemin commence par une pente herbeuse si raide qu'il faut adopter une technique semblable à celle des traversées dans la glace. Les sherpas insistent et pourtant nous voici en plein terrain d'escalade. Je crie nerveusement à Ichac d'intervenir car nous allons faire une chute effroyable. Ces porteurs sont têtus : nous sommes engagés dans une sorte de corniche dominant une paroi quasi verticale. Le rocher est instable. Juché sur mon porteur, décalé à un mètre du rocher, je peux contempler le tréfonds des gorges sous moi. Les sherpas s'affolent et m'expliquent que mon porteur ne peut pas tourner, qu'il faut continuer. Je suis à bout, j'appelle à l'aide... Mais la chance ne me favorise-t-elle pas depuis de longs jours ?

Quelques pas, le terrain s'améliore, nous retrouvons l'herbe, puis la trace que nous aurions dû suivre depuis le bas et que, profitant de l'expérience, Lachenal emprunte. Nous pénétrons dans le camp au moment où la pluie cesse.

Je n'ai qu'un désir en entrant dans ma tente : la paix, la tranquillité... À peine ai-je la force de parler, pourtant je confie à Oudot que la partie difficile est maintenant terminée ; jusqu'à Lete, nous aurons un bon sentier. Je me souviens, près de ce village, d'un bois de mélèzes et de belles prairies parsemées de blocs granitiques. Ces clairières ressemblent dans mon souvenir à celles de Chamonix et

pendant toute cette retraite j'ai pensé à ce petit bois comme à un havre accueillant et plein de poésie ! J'aimerais que nous y fassions une halte importante. Oui, mes camarades acceptent ! Après tout, il est inutile que tout le monde remonte à Tukucha pour repasser ensuite par Lete. Nous regrouperons toute l'Expédition dans ce bois avant de commencer la longue marche du retour dans les vallées népalaises jusqu'à la frontière de l'Inde.

« Où est mon piolet ? » dis-je à Schatz.

J'y tiens énormément, car c'est le seul qui soit allé au sommet de l'Annapurna. Lachenal a perdu le sien. Depuis le camp de base, personne ne l'a aperçu. Schatz passe en revue tous les piolets aux mains des sherpas. Introuvable ! Cette perte, en soi sans importance, me cause une très grande peine ; j'avais bien l'intention de le donner au Club Alpin en rentrant^[134].

Petite étape aujourd'hui : Oudot calcule qu'avant midi, nous serons au petit bois de Lete. Inutile donc de se presser. Autant profiter des quelques rayons de soleil qui apparaissent par miracle. Les coolies partent, puis, à notre tour, nous quittons le camp des Bergers.

À Choya, nous arrivons en groupe. La réception est enthousiaste : les habitants se précipitent et regardent avec curiosité les blessés. Le gosier de Dawatoundu doit sécher d'émotion au souvenir des délices de la montée... Ang-Tharkey explique avec volubilité à Ichac et Oudot qu'il serait excellent d'installer le camp ici, car on y trouve l'eau, le bois, le ravitaillement...

« Good place ! » ponctue notre sirdar.

Le tchang aussi est bon à Choya...

Pourtant, les sahibs n'ont pas l'air de très bien comprendre. En route ! À contrecœur, la troupe s'ébranle et peu après nous arrivons au bord de la Krishna Gandaki. Ses eaux claires et limpides ont fait place à des flots sales, noirs, qui bouillonnent et écument dans un bruit infernal.

Nous traversons sur un pont, sans trop d'incidents et après une petite heure de marche nous nous arrêtons enfin au lieu de repos dont je rêvais depuis si longtemps.

Mes camarades choisissent un emplacement assez spacieux, gazonné, bordé par trois énormes blocs de granit. Des mélèzes vert tendre nous entourent. Le lieu est reposant et frais. Le vent bruit en jouant dans les branches des arbres immenses et, en fermant les yeux, je crois être à Chamonix, au bois Prin ou à la Pendant...

Les tentes sont installées à la fantaisie des sherpas.

Le soleil est tiède : Oudot décide de passer la visite dehors. Un de mes pieds commence à suppurer. Les mains sont extrêmement

abîmées. Une odeur pénible s'en dégage et soulève le cœur. Toutes les bandes sont pleines de pus. Oudot entame les dernières réserves de pansements : il sait que de Tukucha on va lui apporter du matériel. Pour la première fois, notre ami chirurgien prend ses ciseaux et commence à « éplucher »^[135]. Les pieds ne me font pas trop souffrir, mais les mains sont si sensibles que le moindre contact m'arrache des cris de douleur. Sans résistance, je m'effondre. Oudot décide de s'arrêter. Il badigeonne les plaies de mercurochrome.

« Reste dehors, pendant que je « fais » Lachenal », me dit-il.

L'état de Lachenal s'améliore. Il a très bien supporté les épreuves de la retraite. Son moral est solide maintenant que nous sommes dans la vallée et il conserve un très bon appétit.

Dans l'après-midi, Ichac, Oudot et Schatz partent pour Tukucha. À leur arrivée, ils sont accueillis par Noyelle et G.B. Rana. Le soir, sous les quelques tentes encore debout, ils devisent longuement, mais sans joie. La situation de leurs camarades blessés domine l'entretien. Oudot estime qu'il faudra sûrement m'opérer avant la frontière des Indes qui ne sera atteinte que dans la première quinzaine de juillet.

Le lendemain, la liquidation du camp s'achève au milieu d'un cercle de coolies, de gamins qui restent là pendant des heures, accroupis, guignant les vieux tubes de lait ou les vieilles boîtes en fer-blanc. Noyelle s'occupe de la paye des porteurs : grande distribution de roupies ! En fin d'après-midi, Oudot termine ses préparatifs et part pour Lete rejoindre les blessés.

Vingt-quatre heures plus tard, tout est prêt. Mes camarades peuvent quitter ce village qui nous a accueillis avec bienveillance et nous a hébergés pendant près de deux mois. Les coolies et les habitants saluent les sahibs de cris plusieurs fois répétés. C'est l'adieu ! Vers 16 heures, ils arrivent à Lete.

L'état des blessés, le mien surtout, est devenu alarmant. Oudot, rentré la veille, a jugé la situation très critique.

Depuis ce matin, il opère. Il a réitéré ses douloureuses perfusions. Le spectacle que j'offre est de plus en plus désolant. J'ai perdu vingt kilos et ma maigreur est extrême. La fièvre ne cesse de s'accroître. Ce soir, 40° 9 !

« 39° », m'annonce Ichac, imperturbable.

Je ne réagis plus à rien. Le plus souvent, je suis plongé dans l'inconscient, en fait, dans le coma.

« Pénicilline à haute dose », ordonne Oudot.

Mes yeux se ferment irrésistiblement...

Des ombres sortent, tout près, de la brume. Elles se penchent... s'évanouissent... sans bruit.

Le silence m'impressionne.

La souffrance disparaît. Mes compagnons m'assistent, muets. Le bel ouvrage est terminé. J'ai bonne conscience. Je rassemble mes dernières parcelles d'énergie. Désespérément, dans une longue et ultime prière, je désire la mort qui me délivrera.

J'ai perdu la force de vivre.

J'abandonne !...

Sentiment insupportable pour un être jusque-là bâti sur l'orgueil.

L'heure n'est pas aux questions. Ni aux regrets.

La mort ! Je la regarde en face.

Je l'implore de toutes mes forces.

Brusquement s'ouvre devant moi la vie des hommes. Ceux qui s'en vont pour toujours ne sont jamais seuls. Adossé à la montagne qui me veille, je découvre des horizons que je n'avais jamais vus. Là-bas, à mes pieds, dans ces plaines immenses, des millions d'hommes vivent un destin qu'ils n'ont pas voulu.

Puissance surnaturelle de celui qui va mourir. Intuitions étranges qui m'identifient au monde. La montagne dialogue avec le vent qui siffle sur les arêtes et caresse les feuillages.

Tout peut bien finir. Je resterai là, désormais, sous quelques pierres et une croix.

Ils m'ont donné mon piolet.

La brise est douce, parfumée.

Mes compagnons me quittent. Ils me savent en lieu sûr.

À pas lents, désolés, ils s'éloignent...

Je les vois.

La procession s'étire sur l'étroit sentier. Ils vont regagner les plaines et les beaux horizons.

Dans un silence...

XVIII. LA PROCESSION DANS LES RIZIÈRES

Une petite douleur supplémentaire. J'appelle... Ichac m'a fait sa première piqûre ! Il est très ému. La pluie tombe, tombe... Triste atmosphère pour un départ. Oudot a hésité avant de donner cet ordre. Mais nous sommes le 19 juin. Il faut partir.

Lachenal et moi sommes installés sur les brancards que G.B. Rana a fabriqués à notre intention. Avant de retomber dans l'abrutissement, je jette un dernier regard attendri vers le petit bois...

La caravane s'ébranle. Rébuffat, qui a trouvé un cheval, caracole autour de nous. Nous passons à gué un torrent qui descend du Dhaulagiri. Les coolies s'appuient épaule contre épaule pour résister au courant. Ichac et Oudot se déshabillent et traversent, très dignes, en caleçon. Les derniers événements les ont fait maigrir et ils exhibent des corps d'adolescents.

En arrivant à Dana, nous avons la sensation de quitter vraiment les hautes montagnes : champs de maïs, bananiers, chaleur ; c'est le retour vers les grandes vallées. Pénible impression, malgré toutes nos épreuves, d'abandonner, et – nous le savons – pour toujours, ce pays où nous avons vécu une grande aventure.

L'un après l'autre nos coolies vont nous quitter : Pandy, malgré nos offes, ne veut plus nous suivre. Il supporte mal le climat des vallées et transpire à grosses gouttes. Son départ a aussi une autre raison : il a gagné beaucoup de roupies et il estime que c'est suffisant. Que ferait-il d'une fortune plus grande encore ?

Le 20, dans l'après-midi, nous cheminons sur un sentier facile. Le soleil, que depuis longtemps nous n'avions pas vu, fait pour quelques minutes une apparition. Nous nous arrêtons sous d'énormes banians. Il va falloir déjeuner : pénible cérémonie pour moi. L'idée même de manger me répugne. Oudot est devenu mon bourreau : il exige que je me sustente et mes camarades s'escriment à me faire avaler quelque aliment.

Ichac et Terray ont tout essayé : tantôt ils me raisonnent, tantôt m'attendrissent. Finalement, ils se mettent en colère et menacent :

« Tu n'en as plus que pour quelques jours à ce régime ! »

S'ils savaient combien cet argument me laisse indifférent ! Lorsqu'ils ont terminé leurs vains discours, Oudot apparaît ; il ne perd pas de temps en manœuvre d'approche et me commande purement et simplement d'avalier ce qu'on me présente :

« Il faut terminer ces rognons. Je reviendrai dans un moment voir si tu les as finis... Tu ne désires tout de même pas qu'on te les fasse manger de force ? »

Et Sarki me coupe ces rognons détestables avec ses doigts gluants et sales ; il les pique avec son couteau pour me les présenter. Pendant de longues minutes je mâche comme un enfant... Impossible d'avalier ! Oudot va sûrement revenir... c'est le croquemitaine ! Ça y est : le morceau est englouti ; j'ai l'impression qu'il m'étrangle et que je vais le vomir immédiatement. Encore tout cela à ingurgiter ! Au bout d'un instant, Oudot arrive, l'œil sévère :

« Pas sérieux, Maurice ! »

Et, se tournant vers Sarki, il lui enjoint de continuer.

C'est ainsi à chaque repas...

Sous les banians, je respire l'air frais. Des poulets se promènent innocemment ; ils sont grassouilleux à souhait...

Si je pouvais manger du poulet, cela me changerait agréablement de ce vieux mouton dont l'odeur m'écoeure ? On va s'enquérir auprès du paysan. Celui-ci veut bien nous en vendre un à condition que nous l'attrapions nous-mêmes. À peine a-t-il fini de parler que G.B. Rana saisit son fusil et tire ! Le poulet, coupé en deux, va terminer son existence dans une cocotte et, un moment plus tard, Ang-Tharkey me l'amène triomphalement : ce n'est pas si souvent que le Bara Sahib veut manger quelque chose !

Mes coolies, originaires de Dana, sont d'une virtuosité extraordinaire. À quatre, ils me portent comme une allumette. Il y a dans leur équipe un borgne d'une cinquantaine d'années : il a pour moi des gentillesse extrêmes. À chaque arrêt, il me fait comprendre qu'il n'y en a plus pour longtemps, qu'ils connaissent bien les chemins.

La confiance que j'ai en leur force et en leur habileté me donne du courage : qu'un coolie trébuche et Lachenal ou moi pouvons être précipités à des centaines de mètres plus bas. Parfois le brancard prend une position inclinée et je dois bloquer désespérément genoux et coudes pour me retenir. Quand je n'y parviens pas, je crie : un sherpa accourt et arrête la chute.

Ces terreurs continuelles m'usent les nerfs et je réclame la présence

permanente d'un sherpa à mes côtés. On m'envoie Sarki : il ne me quittera plus. Il me donne de l'eau fraîche, des bananes, m'aide à manger, gonfle mon matelas à chaque arrêt pour éviter que les pierres du chemin ne m'entrent dans les côtes : j'ai tellement maigri que la moindre aspérité me blesse.

Un soir, au pied d'une grande cascade, près de Banduk, le camp est installé sous une pluie battante. Étendu sous ma tente, écoutant à peine la mousson qui se déchaîne, j'essaie de trouver le sommeil. Je pense au cauchemar de cette descente. Il me paraît physiquement impossible de supporter un calvaire aussi prolongé. Mes pansements répandent une odeur qui indispose tout le monde. Personne ne souffle mot à ce sujet. Mais souvent je suis bien près de m'évanouir.

À côté de moi, Ichac dort, et je finis aussi par sombrer. En pleine nuit, brusquement, je m'éveille. L'obscurité est absolue. Une force extraordinaire me contraint à me dresser sur mon séant. Une angoisse horrible me serre le cœur ; la sensation du néant s'impose à moi ; j'ai l'impression épouvantable de mourir. Une sonnerie puissante, assourdissante, ne cesse de tinter. Où suis-je ? Je pousse un hurlement... La lumière s'allume et, avec un immense soulagement, je constate que je suis dans une tente, et je retrouve ma place dans l'Expédition. Ichac est effaré :

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

J'essaie de lui expliquer l'affreuse sensation de néant que je viens d'éprouver.

« C'est un cauchemar », me dit-il.

Mais, tout de même, il laisse la lumière allumée et me parle doucement pour me ramener au calme.

Le lendemain, à la première heure, j'en parle à Oudot ; il m'apprend que la morphine provoque quelquefois de telles réactions... À partir de ce moment, jamais je n'accepterai de morphine, et je préférerai supporter les pires douleurs plutôt que d'être soulagé de cette manière.

Aux approches de Béni, on nous annonce qu'il y règne une épidémie de choléra ; il faut éviter le village : nous nous apprêtons à utiliser un pont qui traverse dans toute sa largeur la Gandaki déchaînée et mugissante. Mais ce pont, long de soixante mètres environ et suspendu à quinze mètres au-dessus de la rivière, nous cause quelque anxiété. Il est constitué par deux longues chaînes et des tringles tordues et rouillées qui supportent de vieilles planches vermoulues. La longueur de la passerelle provoque des oscillations inquiétantes qui peuvent atteindre de fortes amplitudes. Il va falloir utiliser le cacolet ! Lachenal part le premier ; au bout de quelques

mètres, il pousse des hurlements. Des sherpas aident Adjiba qui le porte, en écartant les tringles pour protéger les pieds du blessé. Quand vient mon tour, j'essaie de tout supporter avec le maximum de courage, mais les sherpas ont beau écarter les tringles, Adjiba marche aussi prudemment qu'il lui est possible, ce balancement me donne la nausée. De l'autre côté je retrouve Lachenal et, tous deux, nous faisons un beau duo en pleurant de douleur devant les coolies gênés.

G.B. Rana a l'intention de faire traverser son cheval à la nage. Plusieurs cordes de nylon sont attachées bout à bout et, de l'autre rive, tout le monde tire l'animal. Le malheureux résiste obstinément, il sent le danger. Malgré lui, il est précipité dans la rivière, et, immédiatement, disparaît dans les flots. La corde est halée vigoureusement. De temps à autre, les oreilles, une jambe, la croupe apparaissent... c'est un cadavre qui va arriver ! Mais non ! À quelques mètres de la berge, une tête émerge ; peu à peu le cheval retrouve la terre ferme et avance vers nous avec un calme olympien...

Il se fait tard : le camp est installé à proximité du torrent. Sur notre rive, le choléra sévit également, et le lendemain matin, après une séance mémorable d'« épluchage », nous ne tardons pas à quitter ces lieux insalubres.

Tous les jours il pleut et le soir, lorsqu'il s'agit de trouver un abri, nous pestons. Nous cherchons une maison où nous serions tous réunis, où nous disposerions de plus de place pour évoluer et où, enfin, nous n'entendrions plus le bruit exaspérant des pluies torrentielles sur le toit de la tente. En arrivant à la petite bourgade de Kusma, nous sommes bien perplexes : aucune maison convenable. Les « autorités » avec lesquelles nous avons pris contact nous conduisent... à la pagode ! Nous nous y installons sans façon et, bientôt, de ce lieu sacré que nous supposons désaffecté, s'élève un tintamarre infernal de chansons qu'une petite fille ne comprendrait pas toujours. Quelques-uns procèdent à la paye des coolies qui doivent retourner vers Dana et au recrutement de ceux qui nous suivront à Tansing. Schatz réunit le matériel, dénombre les charges ; Couzy, qui a été nommé popotier à l'unanimité, met son nez successivement dans tous les containers déjà ouverts.

Une lourde incertitude règne dans l'Expédition : aurons-nous assez de coolies pour partir tous demain ? Cinq étapes, nous dit-on : en fait nous mettrons plus de dix jours.

Terray, toujours en veine d'activité, s'apprête à me couper les cheveux. À peine a-t-il commencé que de grands cris s'élèvent à trois mètres de nous :

« Regardez ! Regardez ! hurle Couzy. Une énorme araignée !

— Je n'en ai jamais vu de cette taille.

— Attention ! »

Notre ami, qui a été piqué avant-hier par un scorpion, entreprend une retraite prudente.

« Elle est magnifique, dit Ichac. Il faut absolument l'attraper sans l'abîmer. On montrera ça aux futurs himalayens...

— Attends une seconde, répond Oudot qui cherche une ampoule de chlorure d'éthyle semblable à celle dont il s'est servi pour anesthésier un cheval.

« Tiens, tu vas pouvoir faire du beau travail et la « zigouiller » proprement et sans douleurs. »

Et voilà Ichac brandissant l'ampoule et poursuivant son araignée. Elle fait des bonds de plus de trente centimètres, entre dans un trou. Au moment où son assassin allait abandonner, elle réapparaît dans l'herbe.

« Tu ne m'échapperas pas. »

Le chlorure d'éthyle se répand sur l'araignée qui s'immobilise. Quelques minutes plus tard elle est mise en boîte, les pattes épinglées. Le corps mesure vingt-cinq millimètres et l'envergure plus de dix centimètres.

Le lendemain, une cinquantaine de malades attendent la visite du « Doctor Sahib ». Ce sont des maladies de tous genres, généralement des flegmons, des fièvres inexplicables ; pour voir tous les patients, il faut beaucoup de temps, beaucoup de médicaments et surtout beaucoup de patience de la part d'Oudot. Il a mis au point un questionnaire type :

- 1) Quel âge as-tu ?
- 2) Dors-tu bien la nuit ?
- 3) As-tu de l'appétit ?
- 4) Où as-tu mal ?
- 5) Tousses-tu ?

Ces questions sont transmises à Noyelle qui les traduit à G.B. en anglais, en s'aidant de quelques mots d'hindoustani. G.B. à son tour les traduit en gurkhali. Les réponses suivent le chemin inverse, mais après tous ces intermédiaires, elles sont souvent bizarres. Les sherpas se tordent de rire. Ils ne saisissent qu'une partie de la conversation, celle qui commence en hindoustani, passe par le gurkhali, puis retourne en hindoustani. À ce stade, les transformations sont déjà rocambolesques.

Oudot a un énorme prestige. On vient de loin pour le voir. Il est devenu une sorte de demi-dieu. Nous admirons la touchante candeur de ces êtres qui, en toute confiance, mettent leur santé et parfois leur

vie entre les mains d'un inconnu. Ces pauvres gens sont examinés pour la première fois par un médecin. Lorsqu'ils sont malades, ils consultent le sorcier du village, le charlatan ou le guérisseur. La grande panacée reste avant tout la bouse de vache étendue sur les plaies.

Les patients ne sont pas toujours très dociles car ils sont soumis à leurs impératifs religieux. Ils font la grimace lorsque Oudot les touche. Le plus difficile est d'examiner les femmes. Animées par un excessif sentiment de pudeur, elles ne consentent à aucun prix à être touchées ni surtout déshabillées. Oudot est parvenu une fois à faire enlever les oripeaux d'une jeune Népalaise. Lorsqu'elle fut en partie dévêtue, Sarki qui l'assistait sortit discrètement de la tente. Quant à la jeune fille, elle ne consentit jamais à aller plus loin.

À tous il faut donner des médicaments. Quand il le peut, Oudot remet des spécialités. Sinon, il distribue des pastilles inoffensives dont l'effet est surtout psychologique. Mais quel usage en font-ils ? Ils avalent sans sourciller des pommades antisolaires ou les cataplasmes les plus compacts. Ils échangent entre eux les médicaments donnés pour une maladie déterminée. De toute manière, ils supportent avec beaucoup de courage les soins du chirurgien.

Un jour, un malheureux jeune homme s'approche avec une fracture double et ouverte du poignet. Le radius émerge d'un amas de pus. Le bras est énorme, la main enflée, méconnaissable. Oudot se réserve. Le malade est bien mal en point. Toujours par le même processus compliqué, il apprend que l'accident remonte à quatorze jours. Il propose aux parents l'amputation du bras, seul moyen de sauver leur fils. Ceux-ci refusent et font comprendre ce qu'ils veulent : un pansement. Tant pis. Oudot administre au malade de la morphine puis essaie de tout remettre en place : il y réussit d'une manière douteuse et finalement met un plâtre.

« Que va-t-il devenir ? dis-je anxieux à Oudot ; personne ne pourra renouveler son pansement. Dans quelques jours, la plaie va suppurer de nouveau.

— Il n'y a pas autre chose à faire, dans quinze jours, il sera probablement mort. »

Il dit cela d'un air fataliste qui n'est pas sans m'effrayer. Et cependant il a raison. Nous ne pouvons pas raisonner comme si nous étions en Europe : nous sommes encore au Moyen Âge. Je songe à tous ces malheureux aux prises avec des épidémies dont ils n'ont aucun moyen de se préserver : aucun vaccin, pas de médecin. On meurt facilement dans ces pays. La sélection est sévère. Durant notre longue marche du retour, nous rencontrons fréquemment des convois funèbres. Spectacle peu encourageant pour Lachenal et moi que ces civières identiques aux nôtres...

Les morts, précédés de trompes dont les montagnes renvoient les mille échos, sont ensevelis dans des linceuls de couleurs étranges. La famille et les amis du défunt suivent sans mot dire et sans afficher de tristesse excessive. La mort est une période de transition. Elle n'a rien d'affligeant : l'homme ne va-t-il pas se réincarner sous d'autres formes plus parfaites ? Tous ces cadavres sont ensevelis sur les berges de la Krishna Gandaki. Les crues de la mousson emporteront le corps qui gagnera ainsi le grand fleuve sacré, le Gange. Invinciblement je pense à l'inhumation infiniment émouvante de cette ravissante jeune fille que Marcel Ichac avait si joliment appelée, lors de notre arrivée : l'Ophélie de Rani Ghat^[136].

Chaque jour, Oudot s'occupe des blessés de l'Expédition. Il est perpétuellement à la recherche de sa cantine pharmaceutique. Celle-ci est toujours ou tout à fait à l'avant et il nous faut la rattraper, ou tout à fait à l'arrière et il faut l'attendre de longues heures. Mais ni Lachenal ni moi ne sommes pressés de voir opérer notre ami.

Peu à peu, la pénicilline injectée à haute dose fait son effet et ma fièvre tombe. Le spectre de la septicémie généralisée est écarté. Je commence à parler et à regarder ce qui se passe autour de moi.

Un jour, à Putliket, sur une verte pelouse, Oudot se livre sur moi à ses opérations habituelles !

« Mais ne crie pas comme ça ! me dit-il.

— Doucement, mon vieux Oudot...

— Je vais le plus doucement possible. Attention !... Ça te fait mal ? »

Je me contracte de toutes mes forces devant la douleur et les dents serrées :

« Ça peut aller, je n'ai rien senti.

— Ah bon ! » dit Oudot, et il donne un bon coup de ciseau.

« Ah ! »

J'ai senti une percussion dans tous mes os et Oudot m'annonce :

« Première amputation ! Le petit doigt ! »

J'ai un coup au cœur. Un petit doigt, cela ne sert pas à grand-chose, mais tout de même, j'y tenais bien ! Première amputation ! Pour un peu j'irais encore de ma petite larme. Oudot a saisi le doigt entre l'index et le pouce et me le montre :

« Tu veux peut-être le garder à titre de souvenir ?

— ... !

— Cela se garde, tu sais !... Quoi ? Tu n'as pas l'air très chaud ?

— Je n'y tiens pas du tout : garder un petit doigt tout noir, tout

pourri... je n'en vois vraiment pas l'intérêt. »

Et Oudot en jetant négligemment le « souvenir » sur le couvercle d'un container :

« Tu n'as rien d'un sentimental ! »

Maintenant, le « sillon » entre les parties vives et les parties mortes est nettement distinct. Oudot travaille à la rugine^[137]. Chaque jour une ou deux phalanges sautent aux pieds ou aux mains. Tout cela se fait sans anesthésie, en plein air, où l'on peut et comme on peut.

Un jour Oudot opère dans une maison indigène, un autre jour sur le bord de la route dans la poussière impossible à éviter, quelquefois contre des rizières malgré l'humidité et les sangsues ; ou bien en plein champ, sous la pluie, à l'abri d'un vague parapluie que l'intendant G.B. Rana tient d'une main tremblante. Sans répit Oudot nettoie, coupe, panse.

Tandis que les séances se poursuivent, que les blessés subissent leur misère au milieu d'odeurs qui soulèvent le cœur, entourés de sang, du pus qui goutte des pansements, de mouches qui par centaines s'agglutinent sur les plaies, nous assistons paradoxalement à des spectacles comiques.

La mousson a répandu ses premières pluies, la saison du repiquage du riz arrive et toute la main-d'œuvre disponible se trouve dans les rizières. Le problème du portage devient angoissant pour l'Expédition. Mes camarades sont extrêmement inquiets : coûte que coûte, il faut évacuer ces contrées. Oudot ordonne à G.B. Rana d'user de son autorité et d'employer les grands moyens pour recruter des coolies. Il lui rappelle que nous sommes placés sous la protection du Maharajah et que celui-ci ne tolérerait pas que nous soyons immobilisés au moment de quitter son pays. G.B. fait tout son possible, mais ses efforts sont inefficaces.

Peu à peu, notre attitude se raidit ! Nous avons beau offrir une surenchère à la paye normale, nous nous apercevons rapidement qu'à moins d'atteindre des prix prohibitifs, plus nous irons vers les zones de culture dense, plus les difficultés grandiront pour aboutir à une impossibilité totale. Malgré leur répugnance à jouer les négriers, mes camarades sont bien obligés d'utiliser le système du « recrutement volontaire ». La méthode est simple : il s'agit de prendre la main-d'œuvre où elle se trouve, de la saisir par le fond de son pantalon et de la placer avec la plus grande douceur sous les charges et les brancards. Les porteurs ruent quelques minutes, mais tout finit par des sourires. Ils auront droit à un nombre de roupies qui effacera tout regret pour les uns et tout remords pour les autres.

Les sherpas ont parfaitement saisi la manœuvre et je suppose que

nous ne sommes pas la première expédition himalayenne à utiliser cette méthode. Dans les villages, ils se promènent innocemment, le nez au vent, prêts à bondir sur le premier indigène capable de porter une charge.

Installé dans le petit village de Garomboree sous l'auvent d'une maison située en plein centre, épuisé par une séance chirurgicale au cours de laquelle j'ai subi plusieurs amputations, je regarde d'un œil mort la rue centrale, pierreuse, pleine d'animation. Les sherpas sont en chasse... Un porteur du suba de Tukucha, qui m'a apporté la veille un superbe sabre en argent ciselé s'est joint à eux. Il prend notre parti et vocifère plus que tout le monde. Sa voix est tonitruante ; sa dentition de sauvage me terrorise ; je crains toujours qu'il ne me croque quelque chose... Soudain, Sarki, Ang-Tharkey et Adjiba débouchent d'une ruelle voisine, poussant devant eux quatre repiqueurs de riz. Ceux-ci n'y comprennent rien : en un tournemain ils se sont vus débarrassés de tous leurs ustensiles et, après quelques poussées « amicales », se trouvent ici ! Les uns après les autres, les « volontaires » arrivent sur le lieu du combat, l'enrôlement marche à plein.

Nous cheminons maintenant en file indienne sous la pluie... Les sherpas avisent un pêcheur. C'est la fin de la journée, il règne un calme étrange et reposant dans ce décor de verdure. Le pêcheur s'apprête à rentrer chez lui, son filet abondamment garni. Il marche devant nous à pas lents. Adjiba pousse du coude Foutharkey et Sarki, se munit d'un gourdin et avance à pas de loup. Une brusque détente : plus de filet, plus de ligne, plus de sacs à accessoires. Quelques secondes après, l'homme se trouve à l'avant droit de mon brancard marchant au pas de ses nouveaux collègues. Pauvre pêcheur ! Les sherpas adoucissant leur ton, lui expliquent qu'il devra aller ainsi jusqu'à Tansing, mais qu'en contre-partie il pourra disposer d'un nombre considérable de roupies. Le pêcheur pleure, prie... Si on ne l'en empêchait, il se mettrait à genoux et chanterait une complainte. Puisqu'il n'y a rien à faire, il finit par sourire et semble penser : « C'est un bon tour qu'on m'a joué ! »

Tous les jours, au cours de cette retraite, des scènes analogues se reproduisent, car chaque soir une bonne partie des coolies déserte, préférant ne pas toucher les roupies qui leur reviennent.

La situation devient critique. L'Expédition est répartie sur plusieurs villages ; l'avant est quelquefois séparé de l'arrière par deux jours de marche. Certains groupes sont immobilisés dans des endroits déserts où il s'avère impossible de trouver le moindre coolie.

À Darjing, où nous sommes le 29 juin, vingt-cinq coolies manquent à l'appel par un temps effroyable. Un ancien sous-officier gurka, qui arbore une magnifique casquette, joue depuis deux ou trois jours un

rôle obscur et louche. Il rôde autour de l'Expédition sans raison précise. Ses conversations avec les coolies se traduisent toujours par un certain nombre de désertions... Il les invective, sème le trouble. Ichac vient nous trouver, Oudot et moi, et nous dit :

« S'il a une mauvaise influence, c'est qu'il peut aussi avoir quelque autorité.

— Oui, mais s'il l'utilise de cette façon, nous allons finir comme Harrer^[138], répond Oudot.

— On pourrait peut-être s'arranger pour se le concilier et utiliser son ascendant, suggère Ichac. Pourquoi ne le prendrions-nous pas à nos gages ? Il nous servirait de sergent-recruteur. »

Nous engageons donc notre militaire à dix roupies par jour. Mais l'individu est à peine recommandable. S'il obtient des coolies en faisant pression sur les subas des alentours, il accuse un amour immodéré pour le tchang et pour les gracieuses Népalaises. Le soir, des bandes hurlantes se lancent dans des parties de danses échevelées qui se poursuivent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lendemain matin, le sergent-recruteur se présente à nous le teint défait, les yeux morts ; mais il redresse la tête et bientôt part à l'assaut des volontaires du portage.

Pendant des jours et des jours, par les terrains les plus extraordinaires, nous descendons les hautes vallées népalaises, pour gagner le bas pays. Après avoir longé la Krishna Gandaki toute une semaine jusqu'à Kusma, nous avons dû abandonner le chemin que nous avons suivi à l'aller : les eaux de cette grande rivière ont grossi dans des proportions telles que les traversées sont devenues problématiques, sinon impossibles. Quittant la Gandaki à Kusma, nous franchissons d'importantes collines pour rejoindre le bassin de l'Andhi Khola qui coule parallèlement à la Gandaki et dont les berges restent praticables. Nous rejoindrons le chemin de l'aller à Tansing.

L'Expédition semble devenue un organisme déficient, un corps exsangue qui s'étire sans grand courage sur des chemins dont le tracé échappe à notre logique. Nous sommes soutenus par un seul désir : regagner l'Inde au plus vite. Cette interminable descente le long des vallées népalaises, sous les pluies incessantes, dans la chaleur humide de la mousson, n'est pas sans avoir une influence néfaste sur les organismes. Mes camarades ont perdu leur énergie : ils se traînent lamentablement sur les murets des rizières ; le regard vide, ils avancent sans mot dire, sans porter d'intérêt à quoi que ce soit.

Couzy et Terray ferment la marche. Noyelle est en tête ; lorsque nous approcherons de la frontière, il partira en mission vers Gorakpur

afin d'organiser avec les chemins de fer indiens le voyage du retour. Au centre du dispositif cheminent Ichac, Lachenal, Oudot, Rébuffat et moi. Lachenal s'énerve chaque jour davantage ; il ne peut admettre le moindre retard et vitupère les coolies.

Au cours des pauses, nous nous trouvons parfois côte à côte. Il lit l'unique roman policier de l'Expédition, à petites gorgées, pour mieux le déguster ; c'est, paraît-il, l'histoire de l'homme sans tête... mais je n'en saurai jamais plus long.

« Qu'est-ce qu'on perd comme temps !

— Un peu de patience, Biscante, ce n'est pas toujours très commode. Pense au recrutement volontaire !

— Et ce G.B. ! Tu ne crois pas qu'il pourrait se secouer un peu !

— La chaleur déprime tout le monde après toutes ces fatigues !

— Ah ! s'exclame Lachenal à bout de nerfs, je ne peux plus supporter tous ces types qui nous entourent toute la journée, qui gesticulent, qui « gueulent » un charabia dont on ne comprend pas un traître mot ! Si tu leur fais signe d'arriver, ils posent les charges ! Tu montres que tu veux boire, ils vont chercher des bananes ! Ah ! vivement ma maison de Chamonix, ma femme et mes gosses !

— Il n'y en a plus pour longtemps maintenant. Après Tansing, deux jours de marche et on arrive dans l'Inde. Ce n'est plus en jours qu'il faudra compter, c'est en heures. Moi, tout ce que je demande, c'est une bonne clinique avec une salle d'opérations moderne, des médicaments à profusion, des pansements qu'on changera souvent... et gros comme ça ! »

C'est que, depuis quelque temps, le coton se fait de plus en plus rare. Oudot récupère toutes les parties utilisables.

L'alcool a disparu, mon eau de Cologne sert à désinfecter les aiguilles.

« Heureusement qu'on l'a, ce toubib, convient Lachenal. Sans lui, qu'aurait-on fait ? D'abord toi, tu ne serais pas là ! Mais tu ne trouves pas qu'il pourrait être un peu plus tendre ? Nom d'un chien, ce qu'il peut faire mal quelquefois ! Tu vois, les chirurgiens, quand ils sont dans leur boulot, ils ne s'inquiètent pas de savoir si les gens sont endormis ou non, et ça coupe, et ça taille et je te pique... Ah ! On est bien des pauvres types !... »

Quel beau duo nous faisons ! Qu'il est doux de se plaindre soi-même ! Avec effroi je me souviens de cette période de coma que j'ai traversée ces jours derniers... Courageusement Ichac me faisait des piqûres jour et nuit.

« Te souviens-tu, Biscante, de l'histoire du thermomètre ?

— Non, j'en ai entendu parler, mais j'étais perdu dans la nature à un mille de vous et je me morfondais avec Gaston dans une vieille hutte de paysan !

— Tu sais combien il était difficile de prendre ma température... surtout avec le petit thermomètre américain. Matha, soir et matin, en sa qualité d'infirmier, avait la mission délicate d'effectuer cette opération.

« Il est très soupe au lait, tu le connais... Quand il ne trouve pas, et que le thermomètre n'est pas tout de suite en place, il commence à pester. Ce jour-là, au bout de cinq minutes, malgré mes protestations qui lui indiquaient manifestement qu'il courait à un échec, il n'avait rien trouvé ! Jurons, insultes, phrases historiques de protestation ! Matha se remet à l'ouvrage... Nouvel échec cuisant !

« Arrête, arrête, Matha ! »

« Il tape des pieds et crie :

« Ce n'est pas mon boulot ! Oudot, mon vieux, c'est toi « le toubib, après tout ! »

« Et le voilà qui sort ; si la porte de la tente avait été en bois, elle aurait sûrement claqué !

« Oudot, depuis quelques instants, suit le manège. Lui aussi est énervé ; je le vois entrer en coup de vent, l'œil mauvais :

« Je ne peux pas tout faire ! Rien de plus simple... enfantin, automatique ! »

« Il saisit le thermomètre, le brandit... Il prend son élan et, sans viser, plonge, l'arme à la main. Je beugle – nous sommes loin du compte :

« Assassin ! »

« Ichac qui est entré, repentant, a une idée lumineuse :

« Demandons à Lionel. »

« Je saute sur la suggestion ; mais oui, pourquoi pas Lionel ?

« Lionel, Lionel ! »

« Notre ami arrive, le pas traînant. Chacun sait combien la vie de la nature l'intéresse... Il a étudié, prodigieusement curieux, l'activité du yack, son acclimatation possible dans les Alpes ; il contemple, le regard bon, les animaux pour lesquels il éprouve de l'intérêt...

« Attends, je vais te le mettre, tu vas voir...

« — Doucement ! »

« Il se penche, essaie de se rendre compte :

« Ne bouge pas, n'aie pas peur !... »

« Et, avec une douceur infinie, il réussit du premier coup, dans le

ravissement général. »

Lachenal, à qui cette histoire plaît beaucoup, me presse :

« Depuis ce jour-là, c'est toujours Lionel qui prend ta température ?

— Non ! Je le réserve... pour les grandes occasions ! »

XIX. GORAKPUR

Mes camarades se sont peu à peu installés dans la vie des nomades, qui est la nôtre depuis maintenant bien des semaines. Parfois nous cheminons sur les petits murets glissants qui séparent les rizières ; les brancards trop larges progressent dans les rizières proprement dites. Je pense à ces seigneurs du Moyen Âge, que dans mon imagination d'enfant, je voyais fouler, pour le simple plaisir, des récoltes abondantes... Parfois aussi nous allons en file indienne, dans des traces dessinées au milieu d'étranges champs de maïs dont les plants gigantesques nous dépassent de plus d'un mètre.

Au cours des pauses, les coolies, accroupis autour de nous, fument à tour de rôle la même cigarette. Leur religion leur interdit de toucher des lèvres cette cigarette que d'autres ont déjà touchée, mais ils ont trouvé la manière de tourner la difficulté : ils enserrent le bout de la cigarette entre leur pouce et leur index recourbé, collent leurs lèvres autour de ce petit fourneau, aspirent, et se donnent ainsi, sans toucher au papier, un plaisir désormais innocent.

Le temps s'améliore aux approches de Tansing. C'est maintenant le soleil qui nous fait cruellement souffrir. Les mouches s'agglomèrent sur mes pansements coulants et je ne puis que les regarder faire.

Un brahmane s'approche et m'adresse une longue prière. Je réponds mollement par des « Atcha ! Atcha ! » Je crois comprendre que c'est un adorateur du soleil. Il tombe mal en ce moment ! Qu'il aille au diable avec son soleil !

Il gesticule sans arrêt tout en poursuivant ses longues démonstrations. Il finit par me fatiguer et, distraitemment, je regarde le ciel lavé par les pluies récentes. Tout à coup, un objet m'intrigue : si je ne m'abuse, c'est un parapluie que le brahmane tient sous son bras !... Je porte sur-le-champ un immense intérêt à ses propos et, au bout de quelques instants, lui laisse entendre que son ombrelle pourrait m'être très utile. Et notre conversation se poursuit à l'ombre reposante de son parapluie, qu'il porte en trotinant à côté du brancard.

Deux heures plus tard, nous arrivons à l'étape et tandis que Sarki me fait ingurgiter un nombre impressionnant de bananes, j'entends des clameurs. C'est Ang-Tharkey qui chasse le pauvre brahmane à

grands coups de pied.

Je demande à notre sirdar ce qui se passe et celui-ci m'explique à peu près :

« Bara Sahib, ce n'est pas un porteur, c'est un voleur ! Il veut qu'on lui paie l'étape quatre roupies ! Où est sa charge ? »

Mon brahmane, voyant que je m'inquiète de son sort, vient baragouiner je ne sais quoi et Ang-Tharkey reprend :

« Bara Sahib, il dit qu'il a travaillé tout le long du chemin, que cela l'a beaucoup fatigué et qu'il est normal de reconnaître sa peine.

— Give him two rupees ^[139] ! »

Amère désillusion !

Tansing approche ; cette fois-ci plus de crainte que les porteurs nous abandonnent, car tous désirent rejoindre la « grande ville ». Ils trottent allègrement.

« Voilà Panzi !

— Pas possible ! »

Panzi, parti depuis longtemps déjà et au sujet duquel nous commençons à nous inquiéter, arrive tout tranquillement, avec son bon sourire, comme s'il s'était absenté un moment.

Tout le monde accourt pour accueillir triomphalement notre brave sherpa qui vient d'effectuer une marche de dix-neuf jours avec pour seul arrêt Delhi, où il est resté quarante-huit heures.

« Du courrier ! »

Tous s'exclament :

« Du courrier ? »

C'est incroyable ! Pour la première fois, nous allons avoir des nouvelles de France !

Déjà les lettres sont distribuées aux uns et aux autres et les visages s'enfouissent dans des monceaux de papiers.

« Ma femme n'est pas très bien, me confie Ichac, la dernière lettre est déjà ancienne... je me demande ce qu'elle devient.

— Dites donc, il va y avoir une autre expédition à l'Himalaya ! »

La nouvelle provoque de l'étonnement :

« Ils sont gonflés, ceux-là !

— Ils sont nombreux ?

— Où vont-ils ? »

Les questions et les réponses fusent de toutes parts.

Les nouvelles ne sont pas toutes très bonnes et quelques-uns

d'entre nous continuent leur marche, soucieux et même inquiets.

Dans le lointain on aperçoit une colline verdoyante. Sarki me désigne un point du doigt :

« Tansing ! Bara Sahib, Tansing !... »

Serait-ce la fin ?

Le lendemain, après une bonne ondée, nous descendons un chemin difficile, plein de fondrières. Les porteurs ne marchent pas, ils courent, ils ont des ailes. À quelques centaines de-mètres : Tansing. Les premiers faubourgs sont là. Je retrouve les petites échoppes, la population bigarrée, curieuse. Nous traversons la ville et débouchons enfin sur la vaste esplanade où nous allons installer notre camp. Terray déplace les charges avec ardeur. Comme un fou, il chante – ce qui est bon signe – l'unique chanson de son répertoire : « *Au son joyeux des balalaïkas...* »

Le courage est revenu.

L'après-midi, pour changer, Oudot opère. C'est au cours de cette séance que tombe mon dernier gros orteil et le pouce de ma main droite.

Il se met à pleuvoir. On me fait entrer sous la tente. Pendant plus d'une heure, j'entends, terrifié, les cris de Lachenal à qui Oudot fait les premières amputations. Les souffrances de mon camarade me bouleversent, surtout lorsque je l'entends résister et dire au chirurgien : « Non ! Non ! » Comme s'il ne pouvait consentir à perdre ce qui lui est si précieux.

Les « autorités » sont reçues le lendemain au camp. Le gouverneur me fait une excellente impression et paraît très bien disposé à notre égard. Pourquoi ne nous faciliterait-il pas le recrutement des coolies ? Chose promise. Nous sommes le 4 juillet au matin : d'ici quelques heures, des porteurs seront mis à notre disposition. Quel soulagement !

La mission de G.B. se termine en principe après-demain à Butwal. J'aimerais qu'il nous accompagne jusqu'à Katmandu. Certes, il nous sera utile, mais je pense surtout que c'est là une récompense qu'il a bien méritée. G.B. pour son compte est d'accord et me promet de faire le nécessaire auprès du Maharajah.

Quelques heures plus tard, notre officier népalais fait irruption dans la tente, rayonnant, et m'annonce que le Maharajah a autorisé sa venue dans la capitale.

Avant de partir pour Butwal, notre dernière étape, j'aurais tout de même voulu faire quelque toilette. Je demande un barbier, car j'ai une

barbe de vieux prophète. L'ordonnance de G.B. se charge d'aller le quêrir. Peu après, il revient en compagnie d'un Gurka à la mine patibulaire, d'une saleté repoussante.

Ce n'est pas sans appréhension que je le vois s'approcher de moi, mais je pense avec ravissement à ce rasoir qui va effleurer délicatement ma peau... On apporte de l'eau et mon Gurka commence à me savonner. Il utilise une sorte de savon primitif qui a la propriété de ne pas mousser et de ne pas savonner, et me frotte hardiment le visage. Les dix doigts et la paume travaillent avec ardeur ; le massage devient douloureux :

« Betchari ! Betchari ! »^[140] lui dis-je.

Mais l'homme semble être sûr de lui. Bientôt la barbe est prête. Il fourrage dans sa boîte et en extrait un instrument qui ne me dit rien qui vaille. C'est une petite lame d'acier extrêmement courte, fixée à deux baguettes de bambou. L'ensemble est assez douteux. Le barbier me saisit rudement la face de ses mains odorantes et commence à « couper ». La lame tire les poils que les doigts arrachent un à un, consciencieusement... Je pousse des hurlements... Il bougonne et ne prête aucune attention à mes protestations.

Oudot passe un œil dans la tente, l'air presque triomphant... Je lui crie :

« Je préfère une amputation aux soins de ce sauvage ! »

Au bout d'une heure, joues et menton sont à peu près convenables. Attention, la moustache ! Je tiens beaucoup à sa forme. Il s'applique, je sens la lame qui part, mais cette fois-ci elle coupe !... Je plisse la lèvre : plus rien !

La séance est terminée. Mon bourreau a le front de demander une somme énorme. Marcel Ichac lui donne royalement trois roupies et prie Sarki de le mettre dehors.

Lachenal est expédié dans un premier groupe, conduit par Rébuffat, à destination de Butwal. Je pars avec un deuxième convoi. Tout est tellement vert autour de nous que je ne reconnais pas le chemin suivi à l'aller, il y a trois mois.

Le soir venu, nous parvenons au faite d'une colline, Ichac est à mes côtés :

« Maurice, regarde ! » me dit-il.

Et il demande aux sherpas de disposer mon brancard face au pays que nous quittons. À cette heure, où le jour va disparaître, une mélancolie indéfinissable se dégage de tout ce qui nous entoure.

Est-ce la vision de ces hautes vallées, de ces immenses montagnes que nous apercevons à l'horizon, est-ce le souvenir de ces efforts

presque incompréhensibles que nous avons déployés au milieu de cette nature, est-ce l'impression qu'insensiblement la réalité passe déjà dans le rêve ?... Ichac et moi restons silencieux.

Dans quelques minutes, nous serons en contact avec d'autres hommes. La merveilleuse aventure qui nous attache à ces montagnes appartiendra bientôt au passé. Déjà les porteurs s'apprêtent à me soulever. La longue procession doit repartir. Avec mes avant-bras, j'essaie de toucher mon visage qui me semble tout ridé et mes cheveux qui doivent être tout blancs...

Très ému, je détourne le regard et, cahotant, sans mot dire, nous partons chercher un gîte pour la nuit.

Avant d'atteindre Butwal, le lendemain, nous rencontrons Noyelle qui revient de sa mission à Gorakpur :

« Hello, boys ! » nous crie-t-il, d'aussi loin qu'il nous aperçoit.

Il est près de nous.

« Comment vas-tu ? Chaud aux Indes ?

— Déprimant : une vraie lessiveuse... »

Notre ami nous annonce que les wagons seront le 6 juillet en gare de Nautanwa, c'est-à-dire demain.

Il n'y a pas une minute à perdre. Sous un gros orage et une pluie diluvienne, nous arrivons à notre ancien camp de Butwal où nous retrouvons Lachenal. Seul celui qui souffre peut comprendre la douleur des autres. Depuis quelques étapes mon camarade défait et refait patiemment et avec une habileté extraordinaire mes pansements tout maculés. La fin de la soirée est consacrée à de nouvelles opérations au cours desquelles je suis, à plusieurs reprises, bien près de m'évanouir.

Toutes les charges sont rassemblées. Mais les camions seront-ils là demain pour nous emmener au terminus du chemin de fer indien où nous devons être à 10 heures ? Je demande à G.B. de faire tout ce qui est en son pouvoir. Notre officier, en pleine nuit, à travers une jungle épaisse et malsaine, n'hésite pas à se rendre à Betari. Le matin du 6 juillet les camions arrivent ! Victoire pour G.B. que je félicite.

Nous payons les porteurs, et nous nous embarquons pour Nautanwa. Nous retrouvons la jungle pleine de singes : ils ne s'effraient pas autrement de notre présence.

Le pneu d'un camion éclate, le nôtre tombe en panne d'essence. Mais tout peut s'arranger : de deux véhicules en panne nous en faisons un qui fonctionne.

Nous parvenons enfin à Nautanwa et nous nous installons dans les

deux wagons réservés à notre usage, qui nous semblent de véritables palais. Au début de l'après-midi, le transbordement des charges est terminé et le train s'ébranle en direction de Gorakpur.

Bien des projets sont dans l'air. Tout le monde veut rentrer en France au plus vite. Mes camarades qui, depuis trois mois, ont montré un courage et une patience exemplaires, feraient maintenant n'importe quoi pour gagner vingt-quatre heures. Mais ces différents désirs personnels sont difficiles à concilier. En ce qui me concerne, je ferai tout mon possible pour accomplir la promesse que j'ai faite au départ et rendre visite au Maharajah du Népal.

Oudot m'accompagnera à Katmandu. Ichac et Noyelle se joindront à nous. Quant aux autres, ils partiront en direction de Delhi où ils nous attendront quelques jours.

Lachenal, pour éviter les fortes chaleurs, montera dans une station d'altitude, Mussorie, par exemple.

Pendant que dure ce petit conseil, Oudot est à son affaire : ciseaux aux doigts, il épluche une fois de plus pieds et mains, malgré une chaleur de 45° à l'ombre et des escadrilles de moustiques.

Gorakpur approche, vite à Lachenal ! Avant deux heures l'Expédition se séparera et Lachenal pendant près d'une semaine sera privé des soins de notre ami.

Dans le wagon où nous sommes secoués comme dans un panier à salade, il est difficile à Oudot d'opérer : il profite des arrêts pour effectuer les amputations.

Entre les stations, on prépare le travail : il faut défaire les pansements, trier le matériel, préparer les médicaments, tenir prête la paire de ciseaux pour qu'Oudot puisse entrer en action dès que le wagon s'immobilise.

« Allez, à toi Biscante ! » dit Oudot pressé.

Prévoyant, Lachenal a retiré ses pansements lui-même et présente son premier pied en holocauste au tortionnaire. À la gare qui précède Gorakpur, deux orteils de son pied droit tombent. Les trois autres devront être enlevés à Gorakpur même.

« Doucement, mon vieux Oudot, mais doucement !

— Je t'assure, Biscante, que je fais ce que je peux ! Il m'est impossible de faire mieux. Allez, vite ! »

Lachenal tient son pied à deux mains. Les yeux exorbités il implore Oudot.

« Gorakpur, dit Schatz, on arrive ! »

Le train ralentit. Couzy, Rébuffat, Schatz s'apprêtent avec quelques sherpas à sauter dans le fourgon. Tout le matériel doit être chargé

rapidement dans d'autres wagons accrochés au train de Luknow qui part dans une heure.

Oudot sue à grosses gouttes. Il taille et retaille sans se soucier des clameurs du pauvre Biscante : il n'a plus qu'une demi-heure et il faut encore couper un orteil. Cela en fait des doigts depuis tout à l'heure ! Mais la paire de ciseaux est trop grosse.

« Matha, vite, les petits ciseaux ! »

Le train stoppe à ce moment, non sans quelques secousses brutales.

« Ah ! Les ciseaux viennent de tomber à l'intérieur de la portière ! »

Oudot est exaspéré :

« Pendant que je continue, essaie de les récupérer.

— Mais c'est impossible ! On ne peut pas en une minute démonter une énorme porte !

— Tant pis, je vais continuer avec ceux-ci ! »

Ce n'est pas du goût de Lachenal ; pourtant il faut enlever ce pouce...

« Mais je ne veux pas ! Doucement, doucement... » dit-il au milieu de ses sanglots.

Les indigènes apparaissent aux portières.

« Foutez-moi le camp ! » rugit Oudot.

Ils ne savent pas ce que cela veut dire, mais ils obéissent, c'est le principal.

« Non, Oudot, non ! »

Cette fois-ci Oudot est à bout de patience. Il s'arrête et considère Lachenal :

« Vraiment, tu exagères ! Tu pourrais être un peu plus « complaisant ! »

À ce mot, Lachenal reste sans voix...

S'il s'agit de complaisance, se dit-il, il peut bien me couper les deux bras et les deux jambes !

Sur les quais, une foule circule sans arrêt, gênant nos déplacements. « Sarki !... » crie Oudot, et il fait un geste vague qui veut dire : « Nettoie toutes ces saletés. »

L'odeur nauséabonde fait reculer même les indigènes. Sarki et Foutharkey se mettent à la tâche : ils ouvrent grand la porte et, avec une sorte de vieux balai fait de branchages, poussent tout ce qui se trouve sur le plancher. Au milieu d'un tas de détritrus roulent un nombre impressionnant d'orteils de toutes tailles qu'ils font tomber sur le quai, sous le nez des indigènes ahuris.

Le train part dans quelques secondes. Lionel Terray, à peine les pansements terminés, se précipite sur Lachenal, le prend à bout de bras. Nous avons juste le temps de lancer :

« Salut, Biscante ! Bon courage ! À Delhi ! »

Sifflet, secousses dans le wagon, clameurs, le train démarre. Nous défilons devant une barrière humaine. J'ai juste le temps d'apercevoir Terray qui nous fait des signes d'adieu en brandissant une paire de chaussures.

Tandis que la chanson régulière des roues sur les rails rythme ma pensée, je rêve à cette capitale retirée du monde où nous allons maintenant, véritable ville des Mille et une Nuits.

XX.

IL Y A D'AUTRES ANNAPURNA...

Le train de la compagnie indienne O.T.R. court à perdre haleine ; dans le compartiment, Ichac, Noyelle, Oudot et moi sommes couchés sur les longues banquettes et restons silencieux, rafraîchis par les bouffées d'air qui nous arrivent du ventilateur. Les pensées s'envolent, la nuit tombe peu à peu.

Après vingt-quatre heures de voyage à travers la plaine du Gange, dans un confort qui nous apparaît inimaginable, nous arrivons à Raxaul. Nous sommes à la frontière de l'Inde et du Népal. Le transbordement de nos charges à la gare népalaise s'effectue rapidement sous la direction de Sarki et de Panzi qui nous accompagnent à Katmandu. Sarki ne m'a pas quitté d'une semelle depuis l'Annapurna. Le travail ne lui a pas manqué... Je pense souvent à la fameuse liaison de trente-six heures à laquelle était suspendu le sort de l'Expédition : Katmandu, pour lui, était un mirage, un rêve auquel il n'osait penser. Cette récompense, il l'a cent fois méritée ainsi que Panzi, vétéran des grandes expéditions himalayennes dont le dévouement et la bonhomie tranquille ont fait un personnage très attachant. Ang-Tharkey le sirdar n'a pu se joindre à nous : une immense inondation survenue dans son pays l'a jeté dans une grande inquiétude : c'est qu'il a une nombreuse famille. Sur sa demande, nous l'avons laissé partir directement pour Darjeeling. La scène des adieux à Gorakpur a été particulièrement touchante. Les sherpas ont reçu, en plus de leur salaire, un bakschiche généreux et ont gardé tout leur matériel individuel, d'un grand prix pour eux. Même en Europe, il est ultra-moderne. Chacun, à tour de rôle, est venu me saluer à la mode indienne, en joignant les mains. Certains, comme Foutharkey, se sont inclinés lentement dans un geste de respect, puis, me touchant d'une main, ont posé le front sur mes vêtements. Leurs visages étaient tristes, malgré la satisfaction d'en avoir terminé avec cette expédition qui restera mémorable pour eux. Leur peine semblait sans détour.

Un officier, envoyé par le Maharajah, a pour mission de veiller sur notre bien-être et d'assurer notre acheminement vers Katmandu.

Mauvaise nouvelle : le train ne part que demain ! Nous sommes déçus, mais non surpris : le parc de locomotives du Népal se compose de trois unités. Notre attente heureusement, sera abrégée grâce à l'initiative de notre trio d'hommes de liaison : Noyelle, G.B. et l'officier népalais. Un train de marchandises part cette nuit, à 3 heures ; on y accrochera un wagon de luxe que le ministre des Affaires étrangères, le général Bijaya, propre fils du Maharajah, met à notre disposition par télégramme.

Dans la nuit, au milieu du bruit lancinant des criquets, des insectes et autres animaux, nous nous installons tant bien que mal dans les luxueux compartiments. Pendant que mes camarades dorment à poings fermés, le train démarre lentement : nous sommes si fortement secoués que j'ai peur d'être projeté hors de mon bedding. La voie a soixante centimètres de large ! Le minuscule wagon semble faire de l'équilibre ; il tanguet et roule à en donner la nausée. Je n'arrive pas à fermer l'œil : nous traversons une jungle particulièrement épaisse et insalubre.

Au début de la matinée, nous débarquons au terminus. L'officier du Maharajah nous fait servir un breakfast reconstituant. Dehors attendent un camion Chevrolet pour le matériel et un station-wagon américain. On m'assied à l'avant de la voiture, position que je n'ai pas prise depuis un mois. Ma maigreur ne me permet pas d'apprécier le confort comme j'aurais pu l'espérer. Nous devrions parcourir en quelques minutes les trente kilomètres qui nous séparent de Bhimpedi. En fait, nous roulerons plus de deux heures. La route est étroite, mais convenable. Des ponts préfabriqués permettent de traverser les nombreuses rivières. Cette route népalaise est la seule du pays et les habitants en sont très fiers ; c'est, il est vrai, une artère vitale : elle commande l'accès de Katmandu. Peu à peu, nous montons ; de temps à autre, des lacets. Le camion suit toujours, les sherpas, ravis, juchés à son sommet. Des tôles ondulées recouvrent un grand nombre de maisons : c'est le cadeau le plus hideux que l'industrialisme occidental pouvait faire à ces populations. À 11 heures, nous arrivons à Bhimpedi où nous attendent chevaux et « dandies »^[141]. La route, en effet, ne va pas plus loin. Pour gagner Katmandu, où nous arriverons dans l'après-midi, il faut emprunter un sentier de montagne, inaccessible aux voitures.

Oudot, fatigué par des furoncles très douloureux qu'il a contractés en nous soignant, choisit comme moi un dandy. Le sentier s'élève en lacets dans une pente tout de suite assez raide.

Les coolies, merveilleusement adroits, ordonnent leurs pas de telle manière que nous ne sentons pas la moindre secousse. Les relais s'effectuent sans ralentir l'allure. Toute la journée, nous continuons. Le

dandy est trop petit pour moi ; je suis obligé de me replier en chien de fusil tout en protégeant mes pansements. Il m'est impossible de rester longtemps assis. Oudot me fait des piqûres de solucamphre pour me donner « du cœur ». De loin en loin, des rest-houses jalonnent la route. Ce sont des maisons de repos mises par le Maharajah à la disposition de ses invités. À 1 heure de l'après-midi, nous entrons dans un fort occupé par des Gurkas. Les Népalais ont l'air très fiers de cette position construite à la Vauban. Après un rapide déjeuner au rest-house installé dans le haut du fort, nous repartons, car le chemin est encore long jusqu'à Katmandu, et il y a deux cols à passer.

Ma position devient intenable ; le seul comportement possible est celui que j'ai déjà expérimenté dans les sombres jours de Lete : me réfugier dans l'abrutissement, essayer d'oublier les souffrances du présent. Il me semble qu'il se fait tard. Un col à 2 000 mètres permet de franchir les hauteurs qui bouchent l'horizon. En levant la tête, j'aperçois d'immenses câbles qui traversent toute une vallée. Est-ce possible... ? un téléphérique ? Eh bien, oui ! C'est un téléphérique, et j'apprends que c'est le plus long du monde : il mesure près de trente kilomètres et ravitaille la ville de Katmandu et ses environs, soit plus de cent cinquante mille habitants.

Mes camarades, qui ont de bons chevaux, sont partis en avant. Ils nous attendront, paraît-il, au début d'une route carrossable. Une route carrossable ? Je marque une surprise lorsqu'on m'annonce qu'une voiture nous conduira à Katmandu. Comment cette voiture est-elle arrivée ? Ce n'est pas par ce mauvais sentier où nous avons de la peine à nous frayer nous-mêmes un chemin !

Par bribes, j'obtiens quelques renseignements.

« Elles sont amenées par des coolies ? »

Et me tournant vers Oudot :

« Alors, ils poussent la voiture dans ces sentiers ? Ce n'est pas possible, regarde la pente ! À certains passages on ne peut pas marcher deux de front. D'ailleurs la passerelle métallique que nous venons d'emprunter fait à peine un mètre cinquante de large !

— Ils ne poussent pas... Ils portent. »

C'est incroyable ! Il paraît qu'il y a des camions... Et les deux cols de plus de 2 000 mètres ?

Mes interlocuteurs m'expliquent :

« Les voitures sont arrimées sans les roues sur de grandes plates-formes portées par cinquante à soixante-dix coolies. On évite la majeure partie du sentier que nous empruntons en utilisant le fond des rivières où les coolies marchent pieds nus. Les deux cols inévitables sont traversés dans cet attelage, et c'est pourquoi, à ces endroits, le

sentier est plus large et les lacets plus effacés. Les coolies coordonnent leurs pas et entonnent, pliés sous la barre, des chants rythmés qui les entraînent. C'est ainsi qu'à Katmandu un réseau de vingt kilomètres de route a pu être construit et qu'une centaine de voitures y roulent. »

La nuit tombe. Péniblement, car les coolies n'ont pas chômé aujourd'hui, nous approchons du col. De cet endroit, il paraît qu'on découvre une grande partie de la chaîne himalayenne et, en dessous, au débouché de la fameuse vallée du Népal, la plaine où Katmandu, bastion historique du pays, dresse ses centaines de pagodes, de temples, de palais. Cette brusque apparition doit être extraordinaire. Malheureusement, il fait nuit noire lorsque nous arrivons au col et le temps est très couvert. Comment les porteurs font-ils pour se diriger ? Il n'est pas question de s'arrêter, bien que ma fatigue soit si grande que je sois prêt à rendre l'âme. Ma position me rappelle invinciblement les cages de Louis XI...

Au loin, des lumières électriques ! Demain, j'apprendrai qu'une centrale est installée sur le cours de la Bragmati. Les heures passent, les lumières se rapprochent avec une lenteur désespérante. En pleine nuit, nous traversons des villages endormis. Quand donc tout cela finira-t-il ? Je n'ai même pas la force de faire entendre une plainte.

Aux environs de minuit surgit un petit village. Des ombres s'agitent ; je sens que c'est la fin. Effectivement, une vieille voiture américaine stationne un peu plus loin. Il faut payer les coolies, transborder le matériel dans un camion.

Je prends place avec Oudot dans la voiture. À ce moment précis, on s'aperçoit qu'un pneu est crevé. Un quart d'heure pour changer la roue... Il commence à pleuvoir. En route ! Un orage épouvantable s'abat sur nous. Une pluie diluvienne fait un bruit de tambour sur la carrosserie de l'automobile. La route est très mauvaise et les ressorts sont cassés.

Une allée, un Gurka qui présente les armes et nous débouchons à 1 heure du matin dans le rest-house du Maharajah. Des cris... on nous attend. Ichac, Noyelle, G.B. viennent nous chercher et j'ai la grande joie de reconnaître notre conseiller d'ambassade, actuellement chargé d'affaires de France aux Indes et au Népal : M. Christian Belle. Il n'a pas hésité, malgré l'absence de l'ambassadeur, M. Daniel Lévi, pour l'instant en France, à faire ce voyage pour présenter lui-même au Maharajah les membres de l'Expédition. Cet excellent ami, déjà au courant de nos aventures, est bouleversé à la vue de mon état.

Ici, enfin, pour la première fois depuis des mois, je vais jouir de quelques jours de repos... Il y a des meubles ! Une table, un réfrigérateur... Nous disposons d'une salle de bains... Et tout cela n'est rien en comparaison de ce qui nous attend sur la table : une bouteille

de vin d'Alsace ! Je suis pris de vertige et m'apprête immédiatement à en faire un usage immodéré ; mais les maîtres d'hôtel en turban, très dignes, me servent le liquide précieux avec tant de componction que les usages me reviennent. J'ai la bonne surprise d'apprendre que je pourrai aussi profiter d'un lit. En principe, nous devons rester ici jusqu'au 11 juillet inclus. Pour moi cela signifie trois jours de repos, de saine nourriture ; pour mes camarades, trois jours pour visiter cette prestigieuse capitale.

Katmandu est le centre de la vie népalaise, le berceau du pays. Mes camarades s'apprêtent à visiter la ville. Avant de partir, Oudot « épiluche » mes quatre plaies et me demande de rester une bonne partie de la journée les pieds et les mains sans aucun pansement. Quel problème ! Il ne faut rien toucher, garder les quatre membres en l'air et se protéger attentivement des mouches et des moustiques. Le temps va me sembler long dans cette position et j'ai la hantise de ces bestioles qui portent tous les germes imaginables. Lorsque les mouches se posent, beaucoup plus grosses qu'en Europe, le ventre rouge, elles s'agglutinent fermement et malgré les mouvements ne s'en vont pas. Mes craintes sont bien justifiées : à Delhi, lorsque Oudot défera mes pansements, il s'apercevra que mon pied sert de domicile à de petits vers qui se trémoussent dans tous les sens... Dès que la pince du chirurgien s'approchera pour les saisir, ils rentreront dans leurs trous. En arrivant à Paris, ces vers seront devenus énormes, plus gros qu'une aiguille à tricoter... il y en aura bien une demi-livre. À cette découverte, j'éprouverai une sérieuse émotion ! Désespéré de voir que rien ne m'aura été épargné, je resterai horrifié par cette vision malgré les explications paternelles d'Oudot, qui me dira que les vers nettoient les plaies mieux que ne saurait le faire aucun produit moderne. Il arrive, paraît-il, qu'on en mette intentionnellement sur certaines plaies.

Mes camarades reviennent enchantés de leur visite. Ils ont pu voir de nombreuses pagodes ornées de motifs en bois sculpté, de statuettes extrêmement originales, qui nous rappellent que le Népal a connu une période artistique très florissante.

Le lendemain, c'est la préparation pour le grand durbar^[142]. La cérémonie, qui doit avoir lieu au palais en fin d'après-midi, se divisera, nous dit Noyelle, en deux parties distinctes : la première sera la cérémonie officielle, la seconde une réception de caractère plus intime. Nous sommes tous très excités par ce grand durbar dont on nous rebat les oreilles depuis si longtemps. Avant tout, il faut être exacts ! Ni une minute d'avance, ni une minute de retard ; le protocole est strict. Tous, à part M. Christian Belle qui sera en uniforme de

conseiller d'ambassade, nous revêtrons les fameux smokings blancs que nous transportons avec nous depuis Paris. De montagnards, d'explorateurs, nous devons nous transformer en quelques minutes en hommes du monde, et même, en hommes de cour !

« Mon pantalon est un peu froissé, dit Oudot.

— Fais-le repasser, répond Ichac. Sacrebleu, jamais je n'arriverai à enfiler ces boutons de manchette !

— Suis prêt », crie Noyelle, notre diplomate.

Un barbier, plus délicat que celui de Tansing, s'affaire autour de moi et parvient à me raser sans me couper. Ce doit être un artiste, car je n'ai plus que la peau sur les os.

À l'heure prévue, nos deux énormes voitures pénètrent dans l'enceinte du palais. Aux grilles de l'entrée, des Gurkas présentent les armes. Superbe allée dans un jardin à la française, puis motif de bassins que nous contournons lentement.

Des cavaliers s'avancent : c'est toute une unité à cheval qui défile au trot. Les hommes, habillés de rouge, moustaches tombantes, portent de longues lances. Nous débouchons sur une place cimentée et arrivons devant le palais du Maharajah. Rapidement mes camarades descendent, donnent des ordres pour qu'on vienne me chercher dans une chaise à porteurs. Des soldats s'approchent en courant, m'aident à prendre la position assise. Puis nous montons le perron du palais et sommes accueillis par Son Altesse Mohun Shamsher Jung Balladur Rana, Maharajah du Népal. Il vient à notre rencontre vêtu d'un uniforme blanc constellé de décorations extraordinaires et de bijoux de valeur inestimable. La coiffure seule est constituée de pierres précieuses de taille peu commune, en particulier d'un diamant central d'une dizaine de centimètres. Ses moustaches à la François-Joseph ajoutent encore à sa dignité.

Il s'avance vers moi, bienveillant, le regard paternel. Je le salue respectueusement à la mode indienne en joignant mes deux pansements. Il me dit qu'il est heureux de m'accueillir dans son palais, de pouvoir me féliciter ainsi que mes camarades. Nous finissons de monter l'escalier et ensemble entrons dans la grande salle, resplendissante de lumière. Les grands du Royaume s'y pressent par centaines ; les rangs s'écartent à notre passage. Nous traversons toute la salle et gagnons au fond, près du trône, les emplacements qui nous sont réservés. Le Maharajah en personne fait placer la chaise à porteurs de façon que je puisse assister convenablement à la cérémonie. Je jette un coup d'œil étonné autour de moi ; tous ont le même uniforme que le Maharajah, sans en avoir bien entendu les splendeurs. Ces broches de diamants, d'émeraudes, de rubis jettent des feux dans toutes les directions. Il est étrange de penser qu'à notre

siècle puissent encore exister des trésors aussi fabuleux et des cours aussi anachroniques.

Comme nous sommes en avance de quelques minutes sur l'horaire prévu par l'étiquette, j'ai tout loisir d'examiner en face de moi les princes héritiers rangés par ordre de succession : Baber, Kaiser... dont les noms sont toujours complétés par Shamsher Jung Bahadur Rana. Ils sont assis, immobiles, silencieux, au nombre de quinze environ. Le Maharajah, dont la fonction officielle est celle de Premier Ministre, a en effet une charge héréditaire qu'il transmet suivant des règles très précises à ses frères ou à ses fils. Le Roi du Népal, Tribhuvana Bir Bikram, est quasiment invisible, même pour ses sujets. Il représente le pouvoir spirituel. Sur la droite, il y a d'autres rangées de princes, revêtus des mêmes uniformes rutilants, assis selon un ordre de préséance bien défini, puis des ministres, les chefs de l'armée, tout ce que le Népal comporte de hauts personnages et de notabilités.

Ichac, assis à côté de moi, me souffle :

« Extraordinaire ! Ça va ? »

— C'est dur... je ne sais pas si je pourrai tenir longtemps. »

Effectivement, dans cette position verticale, mes plaies commencent à suppurer à travers mes pansements. Ichac de son côté est très embarrassé : l'étiquette est sévère, une des plus sévères du monde ; il n'est pas convenable qu'une seule et même personne puisse être reçue et faire fonction de photographe. Mais dans ce pays, on apprécie énormément l'art photographique et l'assistance ferme les yeux sur les petits manquements aux usages ; par instant, un éclair ; c'est Ichac qui s'est levé discrètement et a pris une photo au flash. Puis, il redevient « invité ». Les photographes officiels de la cour ont d'immenses appareils à trépied qu'ils règlent avec des soins méticuleux comme s'ils craignaient qu'on leur coupe la tête au cas où la photo serait ratée.

Ils regardent Ichac avec un air condescendant. « Un amateur sans doute... pensent-ils, on ne fait pas une photo au vol ! »

M. Christian Belle se lève et prononce un discours en anglais à l'adresse du Maharajah. Il le remercie au nom de la France pour l'autorisation exceptionnelle qu'il nous a accordée de pénétrer à l'intérieur du royaume. La plus haute montagne gravie par les hommes est maintenant située au Népal.

En signe de gratitude, il lui remet au nom du Président de la République une tapisserie d'Aubusson, de style moderne. Mais au Népal, on ignore cette forme d'art et l'étonnement est général lorsque nous expliquons qu'il ne s'agit pas d'un tapis qu'on étale sur le plancher, mais d'une sorte de broderie qu'on accroche aux murs

comme un tableau. Le silence, jusqu'ici absolu, est coupé de petits murmures d'admiration.

Tout revient dans l'ordre lorsque le Maharajah se lève à son tour. Il répond à notre ministère. Il est heureux d'avoir accordé cette autorisation qui ne pouvait être mieux employée. Cette permission, exceptionnelle en effet, montre combien il est disposé à favoriser entre la France et le Népal les bonnes relations que nouèrent autrefois son père et Silvain Lévi, le grand savant français spécialisé dans l'étude du sanscrit.

Pendant qu'il parle, les princes héritiers se regardent furtivement en consultant leur montre. C'est qu'il ne reste que quelques secondes sur l'horaire prévu : l'étiquette serait-elle bousculée ? Non ! Le Maharajah a terminé. Après quelques mots de courtoisie, la cérémonie s'achève et les dignitaires disparaissent comme par enchantement.

Dans quelques minutes la cérémonie officielle va commencer. Déjà plusieurs font leur entrée en petite tenue : habit noir, bonnet de fourrure rasée, et pour seul insigne celui des Gurkas, deux koukris en or entrelacés. Le Maharajah à son tour reparaît dans la salle avec pour unique décoration celle de Grand-Croix de la Légion d'Honneur. Le ton général a changé : mes camarades conversent avec des groupes de ministres ou de princes héritiers qui admirent la tapisserie, exposée sur une grande table. Le Maharajah vient vers moi et, pendant un instant, nous bavardons d'une façon très cordiale. Je lui dis toute la sympathie que m'inspire son pays si mal connu à l'extérieur et lui confie l'excellente impression que m'a faite l'officier qui nous a accompagnés : G.B. Rana. Celui-ci est sur-le-champ promu lieutenant et voit sa solde doublée. Timidement, très ému, à distance respectueuse, il se perd en signes de gratitude et plié en deux salue le Maharajah de la bizarre façon que nous connaissons.

Derrière la raideur de ces guerriers, qui assurément ne doivent pas toujours être très tendres, comme en témoigne leur histoire, je suis surpris de découvrir autant de bonne grâce, et, à mon égard, autant de bonté. Soudain, un silence s'établit : des personnages entrent, portant respectueusement de petites boîtes. Que se passe-t-il ? Le Maharajah se lève ; on me transporte au milieu de l'immense salle. La Cour nous entoure. L'ambassadeur d'Angleterre, l'ambassadeur de l'Inde et ses attachés qui viennent d'arriver, sont également présents. Avec cérémonie et une grande majesté, le Maharajah ouvre les écrans et m'explique qu'il est chargé, de la part du Roi, souffrant, de me décorer de la plus belle récompense gurka de ce pays, décernée seulement aux troupes en temps de guerre, la Valeureuse Main Droite Gurka.

Très ému, il me dit ces simples mots :

« Vous êtes un brave, nous vous accueillons ici comme un brave. »

Aucune décoration autre que celle des courageux guerriers gorkas ne pouvait m'être plus sensible. Bien que je sois près de défaillir dans ma chaise à porteurs, j'essaie de rassembler quelques mots. Je lui exprime mes remerciements pour cette distinction inattendue, et dis qu'à travers moi, c'est l'Expédition tout entière qui est ainsi hautement récompensée. Le Maharajah immédiatement me félicite de la décoration qu'il vient de me décerner. Puis les princes héritiers, les ministres, les diplomates, défilent devant moi : « Congratulations ». De petits groupes se forment ; de temps à autre, le Maharajah et son fils, le général Bijaya, s'approchent de moi, me demandent si tout va bien ou me posent des questions sur le domaine des neiges éternelles : cette aventure de l'Annapurna les intrigue et les inquiète. Espérons que s'il arrive des malheurs, ils ne nous seront pas imputés, à nous qui avons enfreint la loi divine.

Il est temps de partir, je n'en peux plus... le devoir est rempli jusqu'au bout. Mes camarades le comprennent et nous prenons congé de notre hôte. Son Altesse et son fils, suivis des autres personnalités, nous accompagnent avec pompe, vers l'escalier monumental. Il me tarde d'être allongé, mais, au moment de descendre les marches, j'entends des ordres brefs ; les voitures s'avancent lentement, stoppent. Un air retentit, une sorte de valse dont les accents pourraient être familiers à des oreilles de Français. Tout le monde est au garde-à-vous. Lorsque le morceau est terminé, je me tourne un peu étonné vers le ministre des Affaires étrangères et, pensant lui être agréable je m'apprête à lui dire : « Délicate attention que de nous jouer un air français ! » Bien me prend de n'en rien faire, car le ministre se penche vers moi et, à voix basse, me demande :

« Comment trouvez-vous notre hymne national ?

— Euh... Magnifique et très émouvant pour nous Français... »

À ce moment, la *Marseillaise* retentit. Nous sommes tous surpris et émus de l'entendre jouer dans un pays si éloigné du nôtre. Cette exécution a dû réclamer une laborieuse mise au point !

Tout retombe dans le silence. Le Maharajah nous fait ses adieux. À notre tour, nous le saluons respectueusement et gagnons nos voitures. Les dignitaires se sont rangés de chaque côté des marches du grand escalier. Des ordres brefs. La voiture démarre lentement, tandis que la *Marseillaise* retentit à nouveau.

Le soir mes camarades dînent à l'ambassade d'Angleterre et font parvenir à Tilman, actuellement dans la région de Manangbhot, un message de sympathie. Le lendemain, après un repos bien gagné, je visite avec mes camarades une des anciennes capitales, Badgaon, où nous retrouvons des pagodes hindoues dont la richesse ne cesse de nous surprendre. Au centre de Katmandu, sur la place, à côté du

temple, nous admirons une statue de Kali, la Déesse. Mes camarades vont voir la fameuse stupa^[143] bouddhiste de Swayambhounath, surmontée d'une tour qui est formée de cercles concentriques en métal.

Le lendemain 12 juillet, c'est le grand départ. Suivant la tradition, on place autour du cou de chacun de nous une superbe guirlande de fleurs parfumées et nous quittons le rest-house. Le Maharajah, plein de prévenances, a fait le nécessaire pour que mon retour s'effectue sans souffrances ni fatigue. On me charge dans une sorte de civière très confortable portée par huit hommes. Le mouvement saccadé, familier, recommence ; la route monte vers le col.

G.B. m'accompagnera jusqu'au premier lacet. Il nous a servi loyalement. En témoignage de reconnaissance personnelle, je lui fais cadeau de mon propre revolver qui, pendant toutes les années de guerre, ne m'a jamais quitté. C'est une arme inconnue ici et il est très touché de ce souvenir qui, toute sa vie, lui rappellera notre aventure.

G.B. ne peut se décider à me quitter. Il me salue avec beaucoup d'émotion, marche à mes côtés un moment, puis peu à peu perd du terrain. Le sentier monte vers la colline, bientôt il se perdra dans la jungle... Les guirlandes de fleurs m'embaument... Le visage de G.B. est empreint d'une tristesse infinie.

Tandis que des larmes coulent sur ses joues brunes, je regarde le fond de montagnes bleutées. Les grands géants de la terre sont là, rassemblés, étincelants, dressés vers le ciel comme une immense supplication...

Mes camarades sont loin devant. Le cahotement régulier reprend et m'arrache à ce qui sera bientôt des souvenirs.

Dans la douce somnolence où je me laisse aller, j'essaie d'imaginer le contact avec les premiers civilisés que je rencontrerai dans l'avion du retour et le choc terrible de notre atterrissage à Orly : les parents, les amis...

Il m'est impossible cependant d'imaginer la violence de l'émotion que je ressentirai en réalité, la brusque dépression nerveuse qui sera mon lot à cette minute. Ces spectacles de chirurgie de campagne, cette boucherie écoeurante qui faisaient reculer les primitifs les plus endurcis, ont peu à peu émoussé notre sensibilité et nous ne mesurons plus très bien leur horreur ; l'orteil qui saute avec un bruit sec, jeté comme un accessoire inutile, ce sang qui coule, qui gicle, ce pus qui répand une odeur insupportable, tout cela nous laisse presque froids.

Dans l'avion, avant d'atterrir, Lachenal et moi, nous referons de beaux pansements pour l'« arrivée »... mais, dès la descente de

l'échelle de fer, tous ces regards amis qui se tendront pleins de pitié feront tomber en un éclair le masque que nous nous étions donné jusque-là.

Nous ne sommes pas à plaindre... et pourtant ces larmes au coin des yeux, ces regards éperdus, subitement, me rendront à la réalité. Étrange consolation que me fera découvrir notre terrible misère...

Bercé dans ma civière, je pense à cette aventure qui se termine, à cette victoire inespérée. On parle toujours de l'idéal comme d'un but vers lequel on tend sans jamais l'atteindre.

L'Annapurna, pour chacun de nous, est un idéal accompli : dans notre jeunesse nous n'étions pas égarés dans des récits imaginaires ou dans les sanglants combats que les guerres modernes offrent en pâture à l'imagination des enfants. La montagne a été pour nous une arène naturelle, où, jouant aux frontières de la vie et de la mort, nous avons trouvé cette liberté qu'obscurément nous recherchions et dont nous avions besoin comme de pain.

La montagne nous a dispensé ses beautés que nous admirons comme des enfants naïfs et que nous respectons comme un moine l'idée divine.

L'Annapurna, vers laquelle nous serions tous allés sans un sou vaillant, est un trésor sur lequel nous vivrons. Avec cette réalisation c'est une page qui tourne... C'est une nouvelle vie qui commence.

Il y a d'autres Annapurna dans la vie des hommes.

COLLECTION SEMPERVIVUM

dirigée par Félix Germain

Titres parus :

1. Sir Francis Younghusband L'Épopée de l'Everest
2. Frank S. Smythe Vacances d'alpiniste
3. James Ramsey Ullman La Grande Conquête
4. Saint-Loup La Montagne n'a pas voulu
5. Giusto Gervasutti Montagnes, ma vie
6. Pierre Allain Alpinisme et compétition
7. Eric Shipton Sur cette Montagne
8. Felice Benuzzi Kenya ou la fugue africaine
9. Jean Sarenne Trois curés en montagne
10. Saint-Loup Monts Pacifique
11. Frank S. Smythe L'aventure alpine
12. Etienne Bruhl Variantes
13. Jean Vernet Au cœur des Alpes
14. Samivel Contes à Pic
15. Anderl Heckmair Les trois derniers problèmes des Alpes
16. Maurice Herzog Annapurna, premier 8 000
17. Georges Kogan et Nicole Leininger Cordillère Blanche
18. Bernard Pierre Escalades au Hoggar
19. H.W. Tilman Everest 1938
20. Alain de Chatelus Alpiniste est-ce toi ?
21. Gabriel Chevalley, René Dittert, Raymond Lambert Avant-premières à l'Everest
22. H.W. Tilman Deux montagnes et une rivière
23. Henri Isselin La Barre des Écrins
24. Gaston Rébuffat Étoiles et Tempêtes
25. Charles S. Houston, Robert H. Bâtes K 2, Montagne sans pitié
26. Récit recueilli par André Guex Geiger Pilote des Glaciers
27. Autobiographie racontée à James Ramsey Ullman Tenzing de l'Everest
28. Tom Longstaff Mon Odyssée montagnarde
29. Jean Franco Makalu
30. Dr Jean Rivolier Médecine et Montagne
31. Henri Isselin La Meije

32. Gilbert Toulouse Montagne retrouvée
33. Pr Ardito Desio La conquête du K 2
34. Wilfrid Noyce Everest, notre conquête ?
35. Georges Livanos Au-delà de la verticale
36. Hermann Buhl Buhl du Nanga Parbat
37. Henri Isselin Les Aiguilles de Chamonix
38. Walter Bonatti À mes montagnes
39. Tita Piaz Le diable des Dolomites
40. Marcel Couturier Le gibier des montagnes françaises
41. Toni Hiebeler Combats pour l'Eiger
42. Max Melou Prière sur le Mont Blanc
43. Pierre Minvielle La conquête souterraine
44. Récit recueilli par André Guex Geiger, pilote des glaciers
(Nouvelle édition, augmentée)
45. Max Liotier Celui qui va devant

RÉCAPITULATION DES ITINÉRAIRES DE L'EXPÉDITION

1. — Belvédère au sud-est de Tukucha. – J. Couzy, 23 avril.
2. — Point d'observation au-dessus de Lete. – J. Oudot et M. Schatz, 24 avril.
3. — Reconnaissance vers la base de l'arête du Dhaulagiri. — Pointe de Tukucha. – L. Lachenal et G. Rébuffat, 24-25 avril.
4. — Tentatives au glacier Est du Dhaulagiri. – M. Herzog, L. Lachenal, G. Rébuffat, du 1^{er} au 4 mai. – J. Couzy, M. Schatz et F. de Noyelle, du 5 au 10 mai. – J. Oudot et L. Terray, les 10 et 11 mai.
5. — Sommet Blanc (dans le prolongement de l'arête sud-est du Dhaulagiri). – L. Lachenal, F. de Noyelle et G. Rébuffat, 4 mai.
6. — Reconnaissances vers le versant nord du Dhaulagiri : M. Herzog et M. Ichac, le 24 avril. – Les mêmes, du 26 au 29 avril. – J. Oudot et L. Terray, du 3 au 6 mai.
7. — Reconnaissance au Col de Tilicho et vers la vallée de Manangbhot : M. Herzog, M. Ichac et G. Rébuffat, du 7 au 14 mai.
8. — Ascension du sommet du Muktinath Himal. – M. Ichac, le 12 mai, avec Ang-Tharkey.
9. — Vallée de la Miristi Khola et glacier nord de l'Annapurna. – J. Couzy, J. Oudot et M. Schatz, du 26 avril au 1^{er} mai. Cet itinéraire fut repris à partir du 14 mai par l'ensemble de l'Expédition et complété jusqu'au sommet de l'Annapurna par l'itinéraire n° 11.
10. — Tentative à l'éperon nord-ouest de l'Annapurna. – J. Couzy, M. Herzog, L. Lachenal, G. Rébuffat, M. Schatz et L. Terray, 18 au 22 mai.
11. — Voir itinéraire 9.
12. — Variante entre le glacier inférieur et le camp II – M. Schatz, le 23 mai.

TABLE DES CROQUIS

Népal central

Les arêtes du Dhaulagiri (carte indienne et tracé réel)

L'Annapurna vue de la Vallée Inconnue

Le massif de l'Annapurna, d'après la carte indienne

Le massif de l'Annapurna, tel qu'il est en réalité

Chaîne principale de l'Annapurna

L'Annapurna vue du camp I

Sommet de l'Annapurna

ILLUSTRATIONS

Photographies de MARCEL ICHAC
sauf celles portant mention contraire.



Avec Madame Maurice Herzog.





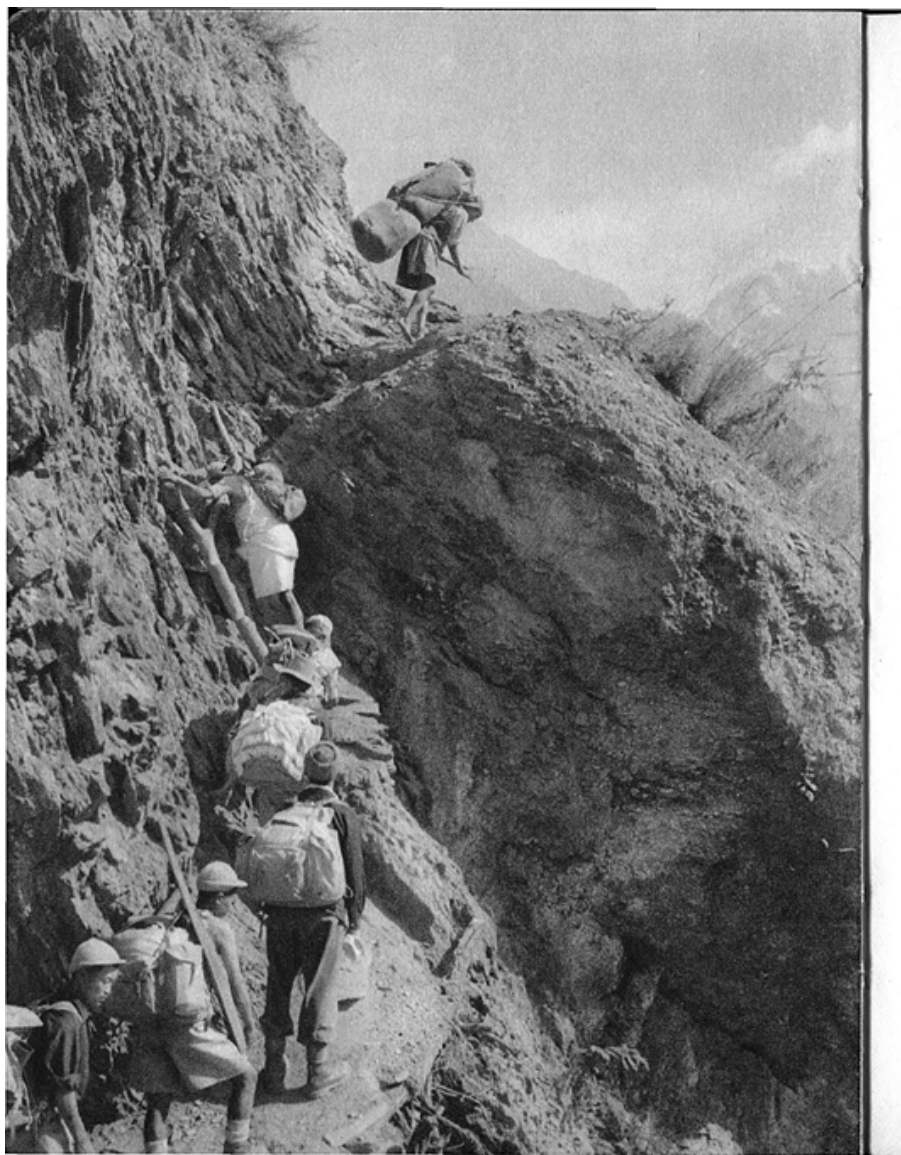
de Noyelle, et les sherpas Ang-Tiering dit Ponzi, Sarbi, Adjika, Ailo, Damsatoudu, Assis : Gaston Riffault, Marcel Ichac et les sherpas Fentharkey, Ang-Tharkey et Angana.

Les membres de l'expédition. Debout, de gauche à droite : Louis Lachenal, Jean Courty, Marcel Schatz, Docteur Jacques Oudet, Lionel Terrey, Maurice Herzog, Francis

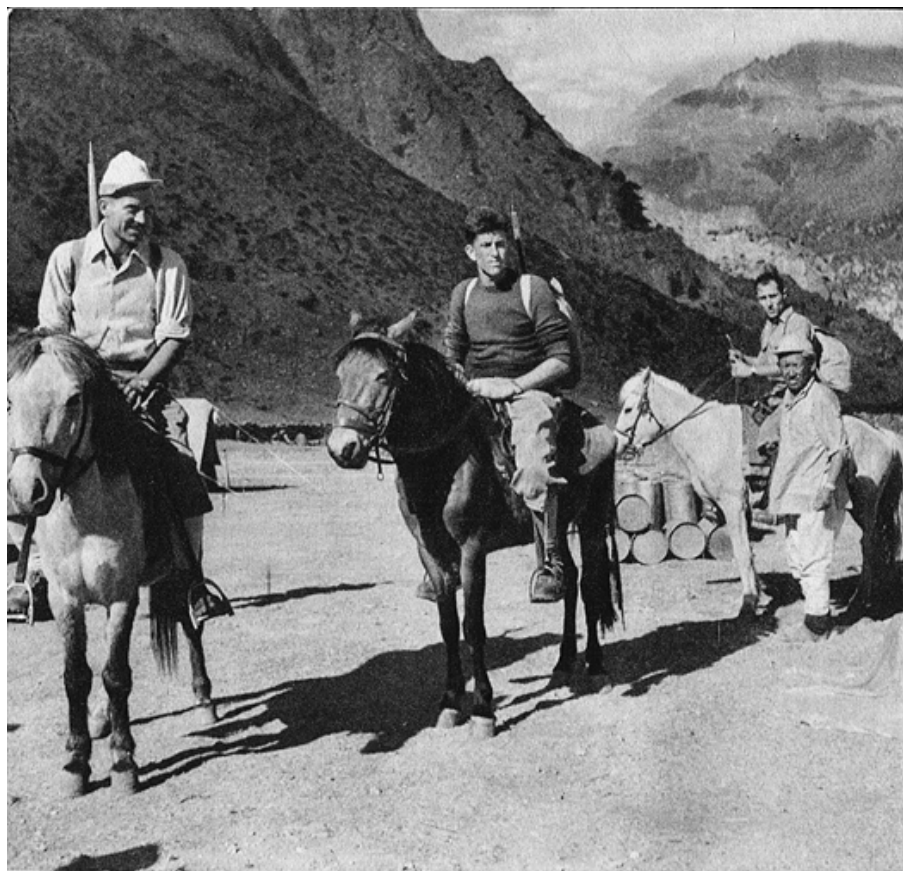
Les membres de l'Expédition
(Cl. Pram Prasad).



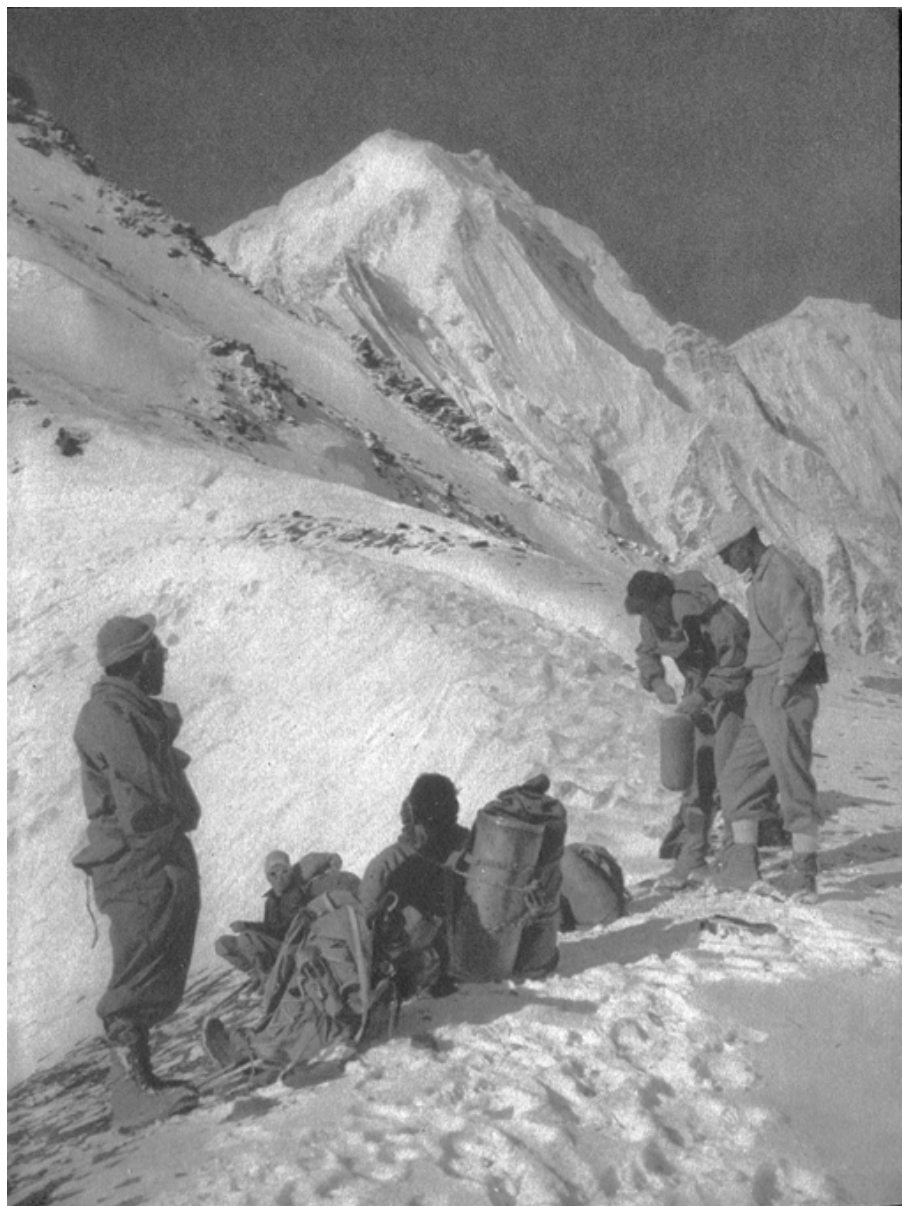
Maurice Herzog et le sirdar Ang-Tharkey



Porteurs dans la vallée de la Krishna.



*Herzog, Rébuffat et Couzy
quittent Tukucha pour l'Annapurna.*



Halte au col de Tilicho, sous les
sommets de la Grande Barrière.



*Le plateau et le lac glacé de Tilicho
qui domine le Garaga Purna.*

Le plateau et le lac glacé de Tilicho
(Cl. G. Rébuffat).

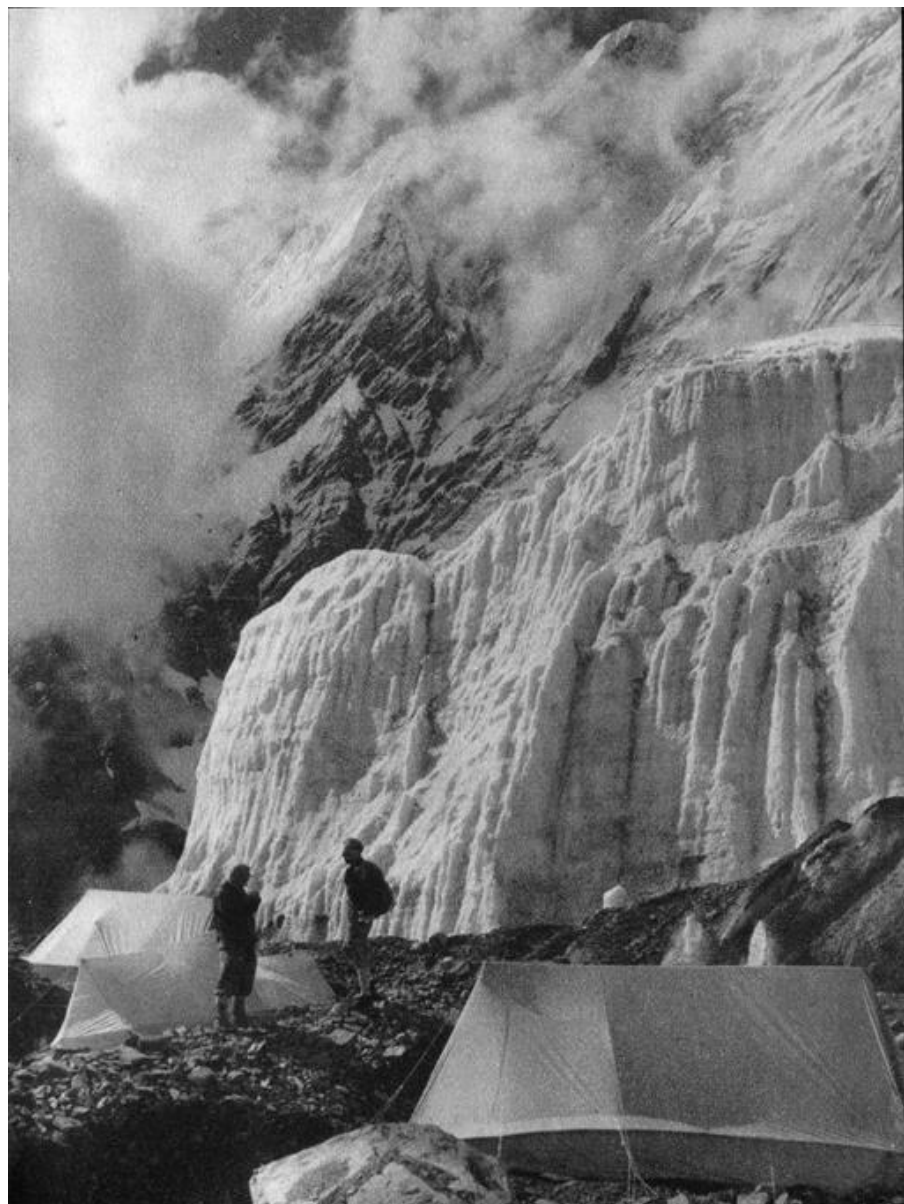




Dans la tente, au lac glacé de Tilicho



Louis Lachenal



Soir au camp I.



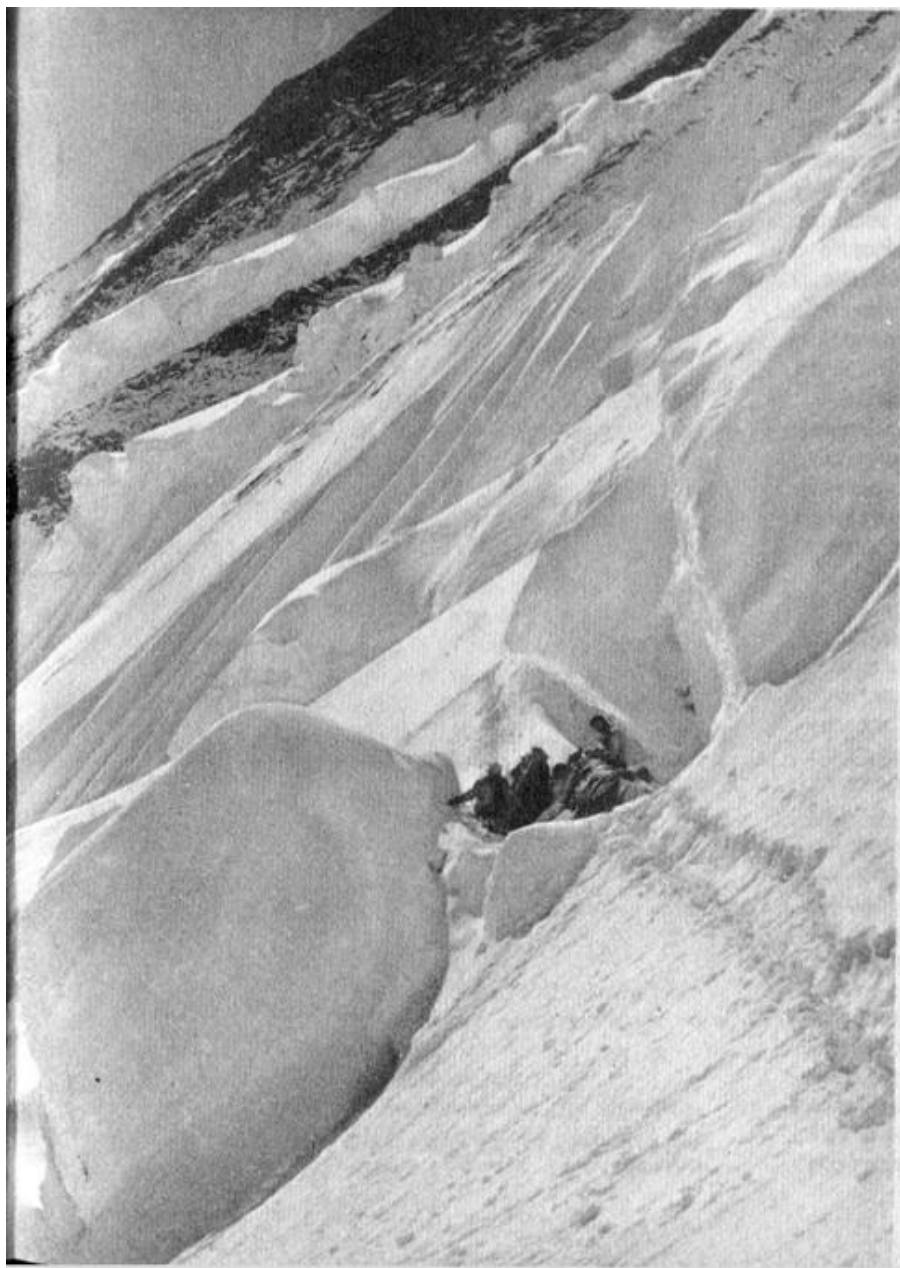
L'Annapurna



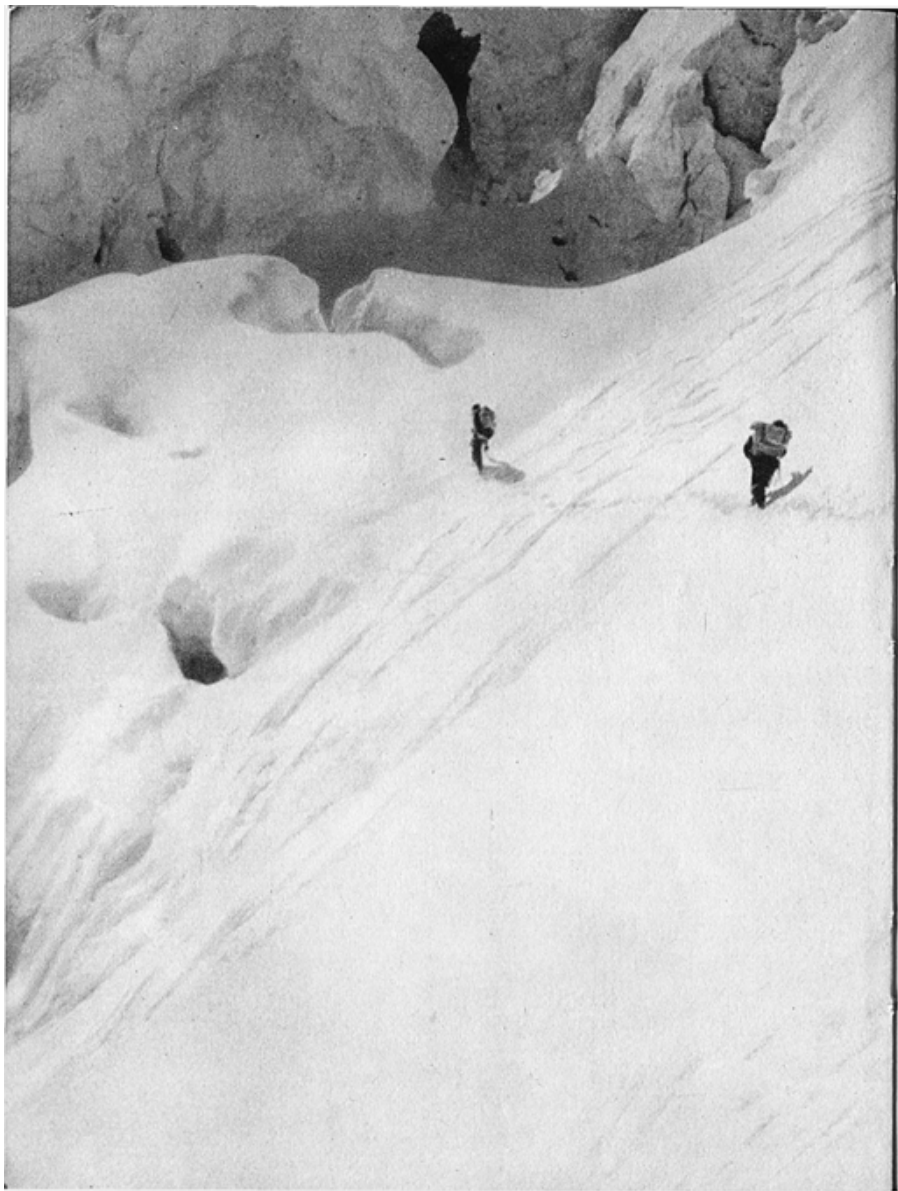
Camp II et la chute supérieure
du glacier Nord de l'Annapurna



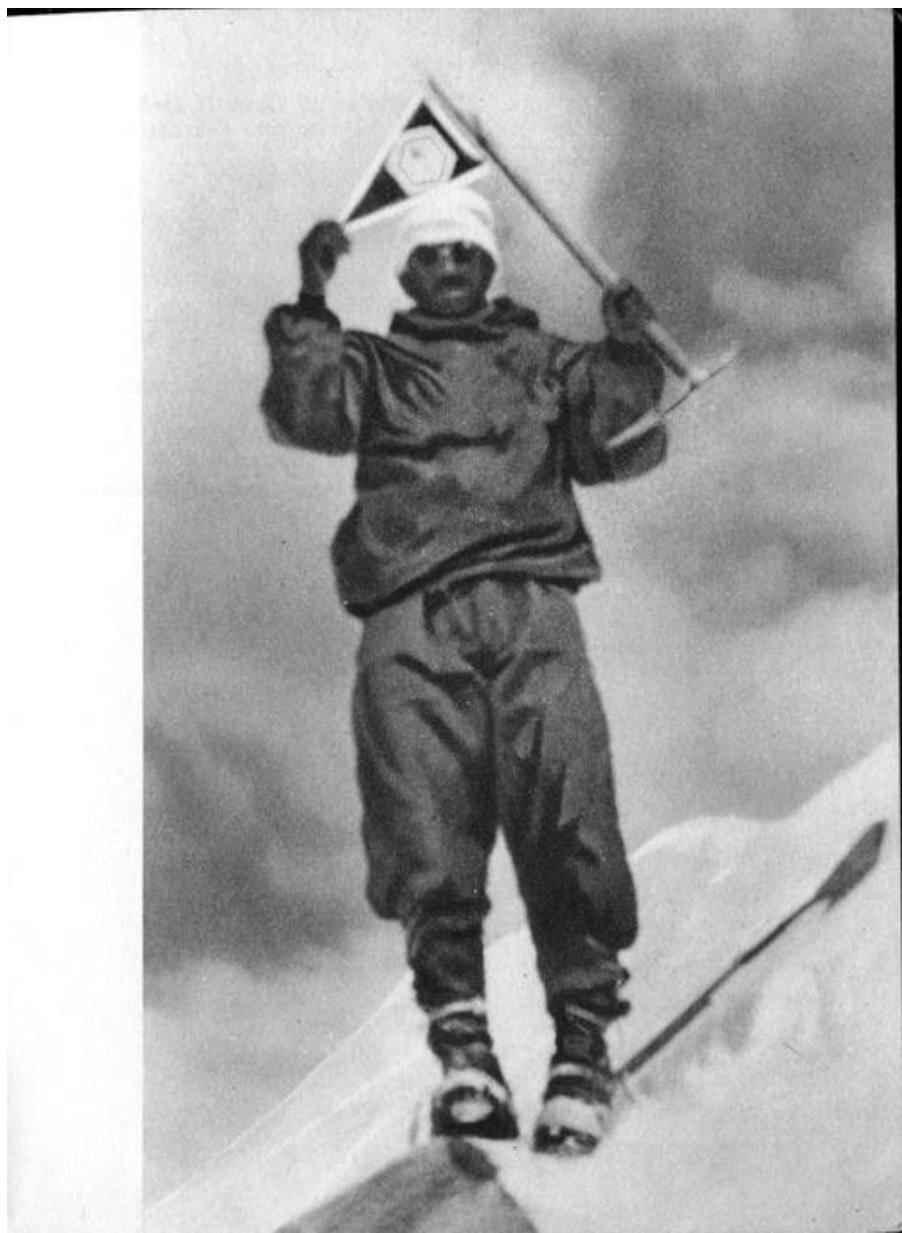
Les tentes des sherpas
et l'arête des Choux Fleurs



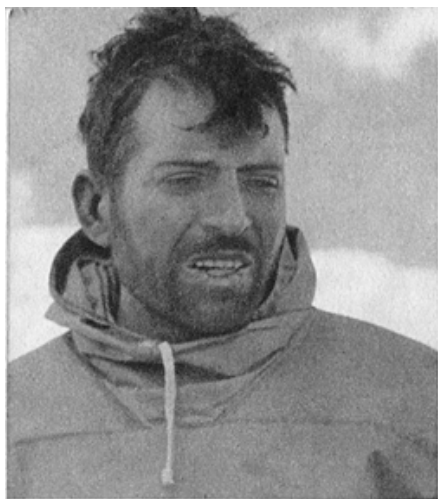
Les tentes du camp III sont blotties entre deux séracs. C'est quelques dizaines de mètres plus haut que la neige va se détacher en avalanche au passage de M Herzog, G. Rébuffat, Sarki et Aïla qui échapperont par miracle à la mort.



Lionel Terray et Aïla à la traversée du grand couloir
vers le camp IV.
(Cl. G. Rébuffat).



Maurice Herzog au sommet de l'Annapurna
(Cl. L. Lachenal).

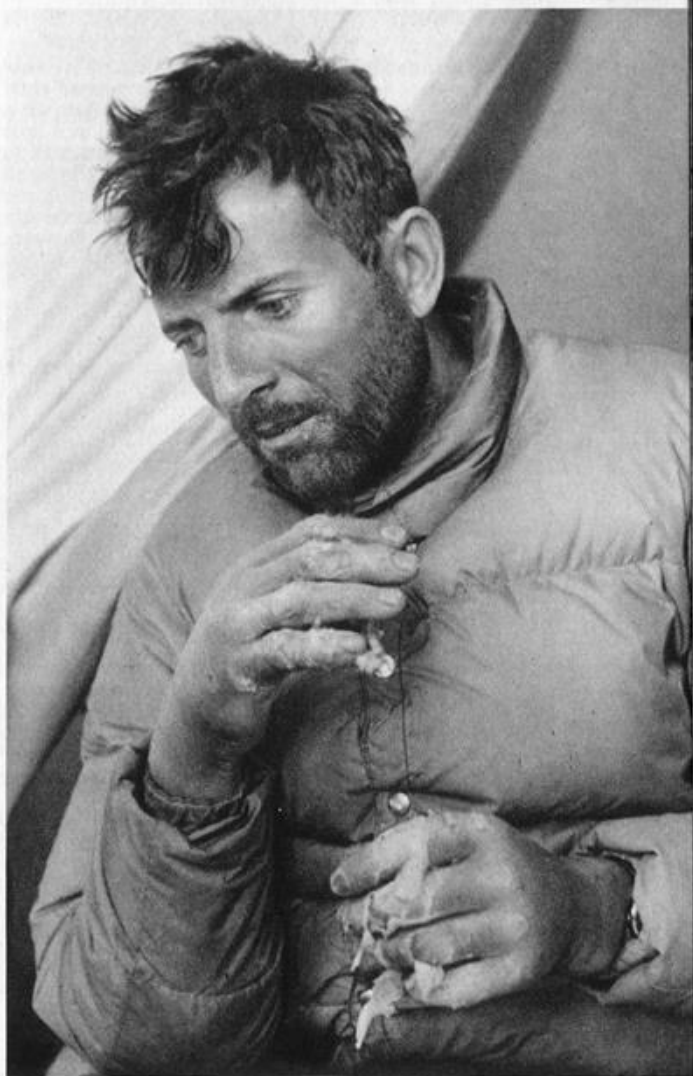


*Retour au Camp II après
le bivouac dans la crevasse.*

A gauche et page suivante :
Maurice Herzog.

En bas : *Lachenal*
entre *Dawatoundu* et *Foutharkey*.

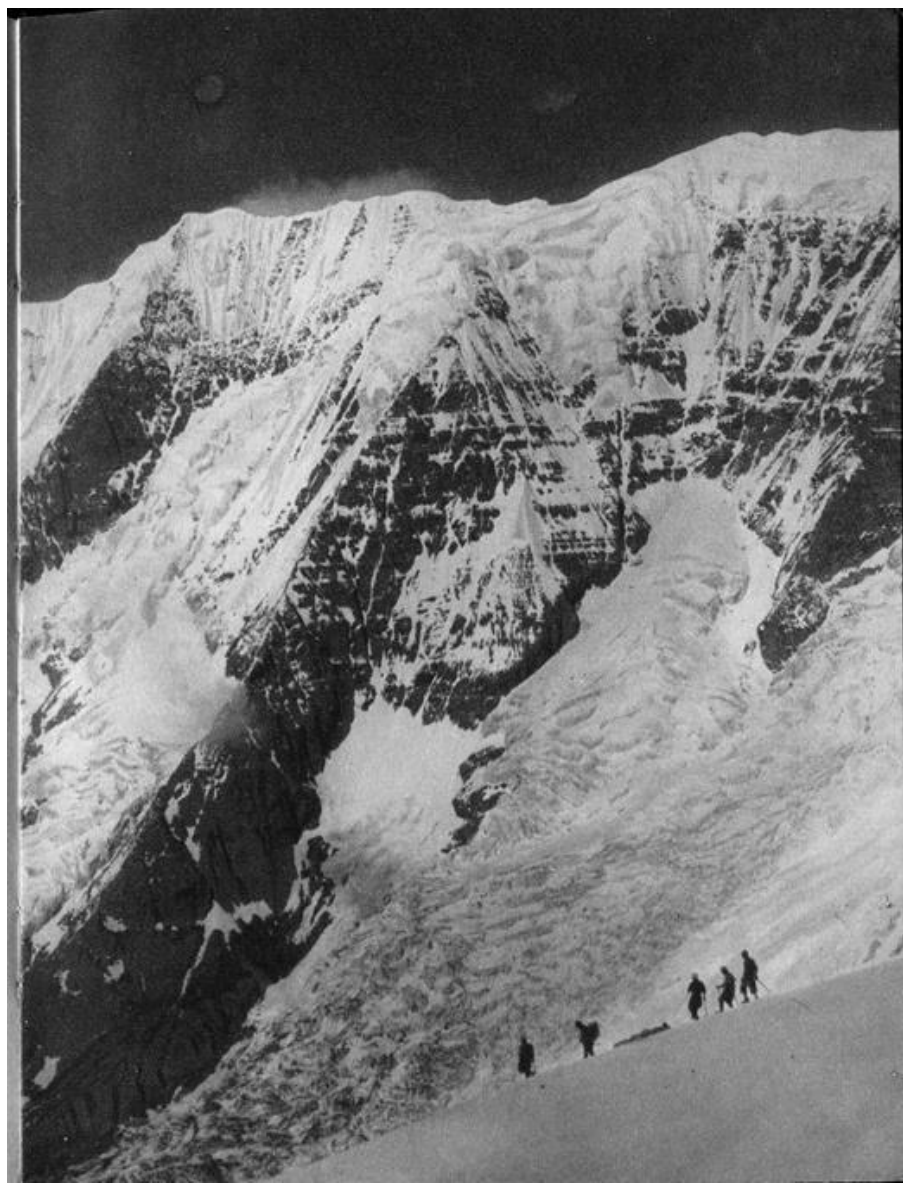




Maurice Herzog au camp II



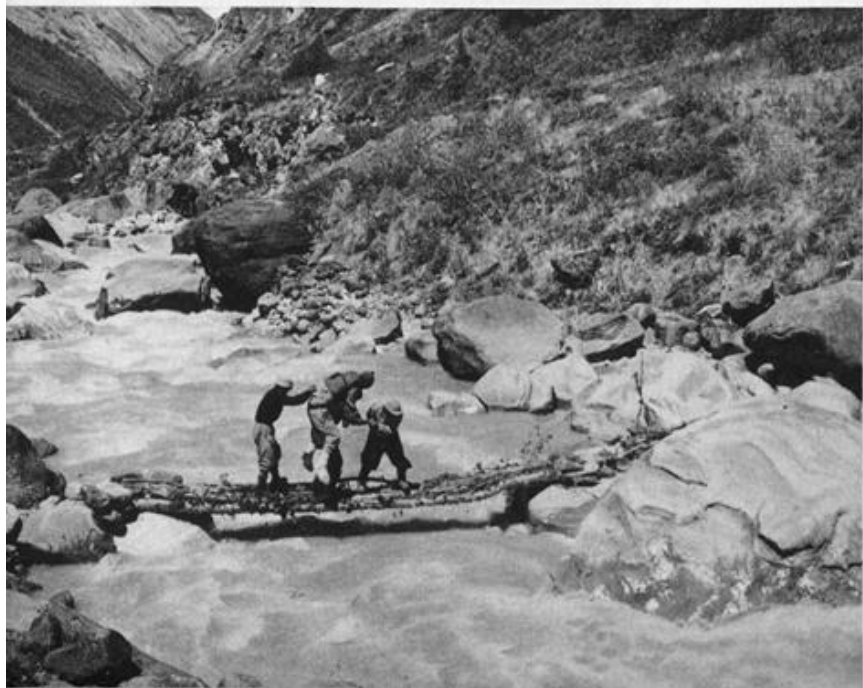
*Le Lion Aveugle, Lionel Terray
soutenu par Ang-Tharkey.*

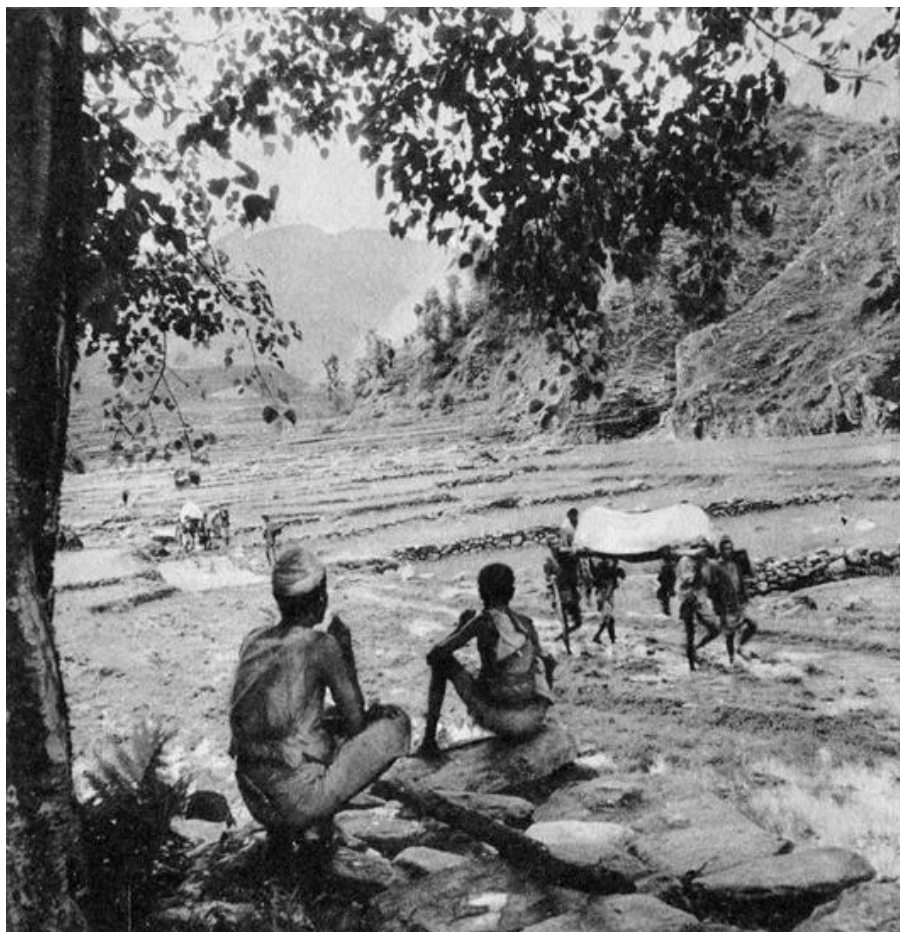


Rébuffat, sur la luge de secours, est redescendu au camp I
par quatre sherpas.

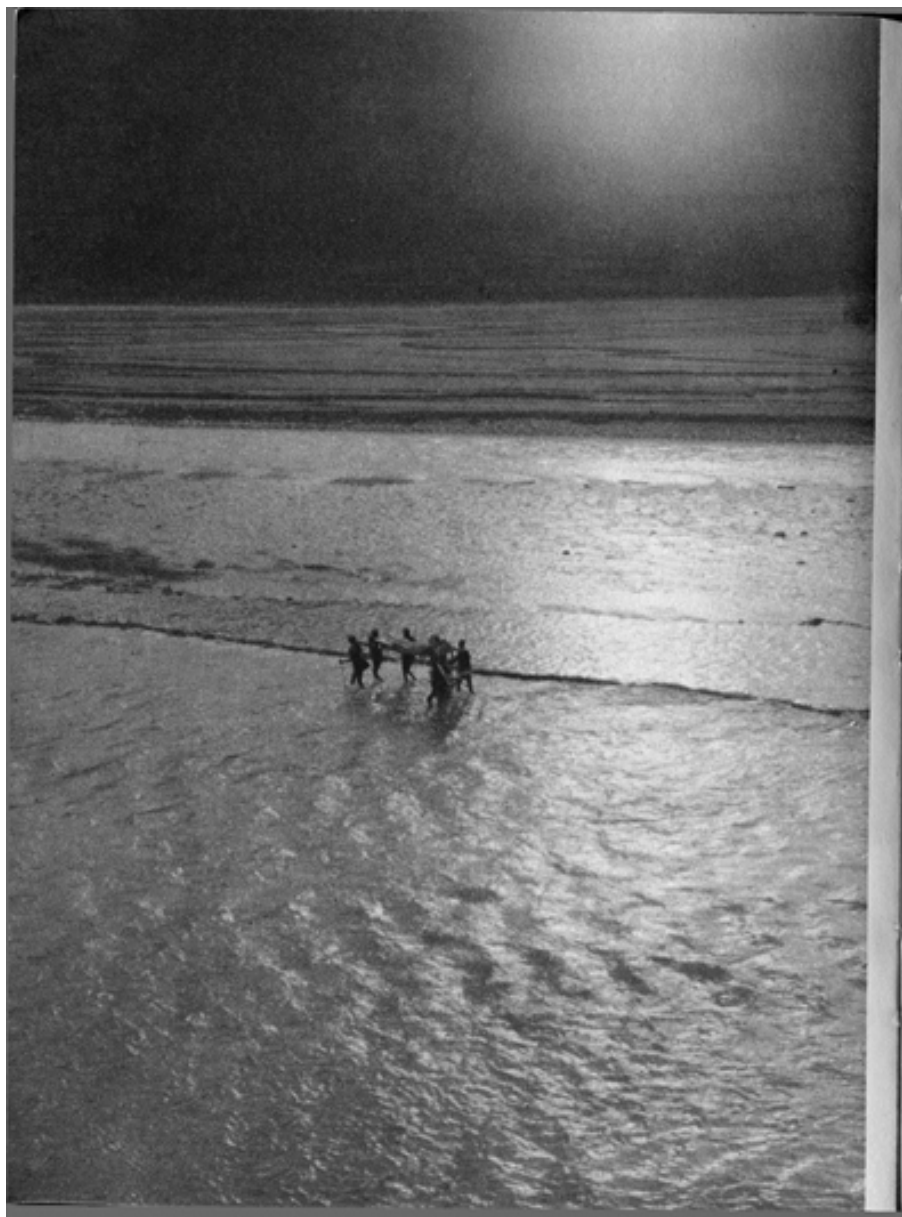


Retour sous la mousson.





Dans les rizières passe l'étrange caravane



Dans la vallée inondée



Maurice Herzog vient d'être opéré
par Jacques Oudot.



*Le Maharajah du Népal décore Herzog de
l'ordre de la « Valeureuse main droite Gurka ».*

Achévé d'imprimer le 30 mai 1979
par la SCOP-SADAG à Bellegarde.
Texte sur bouffant Taillefer des Papèteries du Domeynon.
Hors-textes hélios sur chromo-Aussedat des Papèteries de France.
Photogravure de la couverture par Foto 7 à Bourg-La-Reine.
Impression par l'imprimerie Jarach-La-Ruche à Paris
sur carte couchée des Établissements Agimpa.
Reliure par S.P.B.R. à Chevilly-Larue.

N° d'édition : 554 – N° d'impression : 1 457

La première édition de cet ouvrage a été faite en 1951
et le dépôt légal en a été effectué au cours du
quatrième trimestre 1951.

[1] Devait se tuer au cours d'une ascension à la Crête des Bergers (Dévoluy), le 2 novembre 1958.

[2] Devait mourir dans une crevasse de la Vallée Blanche le 25 novembre 1955.

[3] Devait se tuer le 19 septembre 1965 dans la lace Est du Gerbier (Vercors).

[4] Devait se tuer en automobile en juillet 1953.

[5] Les sherpas sont des bouddhistes originaires d'une haute vallée de l'est du Népal. Montagnards, ce sont les « demi-professionnels » des expéditions himalayennes. Ils sont engagés par contrat.

[6] Mauvais jeu de mots désignant par contraction « les Himalayas ». Pour les alpinistes, l'Himalaya est une sorte de paradis, obligatoirement séparé du monde.

[7] Toute source de revenus, sans exception, alimentera un fonds destiné aux prochaines expéditions.

[8] La chaîne himalayenne s'étend sur près de 3 000 kilomètres. Elle comporte environ deux cents sommets de plus de 7 000 et quatorze de plus de 8 000 mètres d'altitude.

[9] Prononcer Dôlaguiri et Annapourna.

[10] Communication a été faite à l'Académie des Sciences (séance du 23 avril 1951) sur les recherches géologiques de l'Expédition. Grâce aux documents recueillis, les grandes lignes de la structure de l'Himalaya central ont pu être retracées.

[11] Marcel Ichac.

[12] Union Aéromaritime de Transport, associée d'Air-France.

[13] Ensemble de pointes qui se fixe sous la chaussure et permet de marcher sur la glace sans glisser.

[14] Sahib se prononce Sâb.

[15] Old-Delhi est la vieille ville Indigène. New-Delhi la nouvelle capitale administrative.

[16] Pousse-pousse.

- [17] Trois annas. Il y a seize annas dans une roupie. Une roupie valait 74 francs.
- [18] Bharat : Indes.
- [19] Les sikhs, suivant leurs principes religieux, ne doivent jamais couper un poil de leur corps.
- [20] Chef.
- [21] Zone insalubre s'étendant au pied des premières chaînes et qu'on a pu baptiser « trottoir himalayen ».
- [22] Environ quarante kilos.
- [23] « Bara Sahib, voulez-vous un parapluie ? » Dans ce pays, le parapluie est utilisé pour se protéger du soleil aussi bien que de la pluie.
- [24] Petit affluent du Gange (Khola signifie rivière ou torrent).
- [25] Bungalow.
- [26] Propriété de Son Altesse (le Maharajah).
- [27] Biscante, biscantin : cidre, en patois savoyard. Surnom de Lachenal.
- [28] Draperies dont sont vêtues les femmes hindoues.
- [29] Saint homme.
- [30] À table... (littéralement : manger).
- [31] « Serpent » en patois savoyard. Dans le langage courant : simple d'esprit.
- [32] Oudot désinfectait l'eau avec des comprimés d'hypochlorite.
- [33] Marque de cigarettes indiennes.
- [34] Chaque porteur, en face de ce qu'on lui dit être son nom, inscrit par le babou (l'écrivain public), appuie son pouce préalablement encre.
- [35] L'homme fort.
- [36] Voir cartes.
- [37] Guides-chasseurs.
- [38] Montagnes bleues. Cette chaîne infranchissable forme un immense écran entre Tukucha et l'Annapurna. Pour atteindre l'Annapurna, il faut contourner les Nilgiri par le sud, le long de la Miristi Khola, ou au nord.
- [39] Couzy, ainsi surnommé pour sa minceur et son visage émacié.
- [40] Appareils émetteurs-récepteurs portatifs. Leur portée est d'environ deux kilomètres.
- [41] « Du thé pour Bara Sahib ? »
- [42] Collation matinale précédant le petit déjeuner.
- [43] Voir Itinéraire sur la grande carte en fin de volume. Tous les itinéraires sont numérotés dans l'ordre chronologique et récapitulés en index.
- [44] Le glacier Est situé entre l'arête nord et l'arête sud-est. À première vue, il semble être une voie d'approche commune aux deux arêtes.
- [45] Voir ci-après.
- [46] La mousson arrive dans les premiers jours de juin.
- [47] Ensemble comprenant : une tente nylon bi-place, deux sacs de couchage spéciaux, deux matelas pneumatiques courts, un gédéon (réchaud léger à alcool), des couverts ; le tout pèse environ dix kilos.
- [48] Au revoir ! (patois savoyard).
- [49] La ramasse est une glissade debout, avec ou sans appui sur le piolet.
- [50] « Il est de Thinigaon. »
- [51] « Un ami du préfet. »
- [52] La carte du Népal a été établie d'après les observations des topographes indigènes.
- [53] L'éperon nord de la Pointe Walker aux Grandes Jorasses, la course la plus difficile des Alpes.
- [54] Peine (argot alpiniste).
- [55] Durcie par le vent.
- [56] « Fatigué ? »

[57] Cette dépression sera finalement baptisée « Passage du 27 avril ».

[58] La neige sur les glaciers peut toujours cacher une crevasse ; c'est un danger permanent. Quand on ne peut faire autrement, comme ici, on recherche les ponts de neige qui constituent le seul moyen pour traverser les crevasses. Des précautions spéciales doivent être prises.

[59] Terme qui désigne les broches à glace, les marteaux pour les enfoncer, les mousquetons pour faire coulisser la corde...

[60] Tomber.

[61] Célèbre course de glace dans le massif du Mont Blanc.

[62] « Félicitations pour le thar ! »

[63] « G.B., du riz ? »

[64] « Un soldat pour Tansing ! Des lettres ? »

[65] Postier.

[66] En patois savoyard : en pente.

[67]) Ce test pénible nous a laissé un mauvais souvenir ; il consistait à souffler dans un tube et à y maintenir une pression de quatre centimètres de mercure. La séance comprenait une vingtaine de tests différents.

[68] Autre 8 000 : exactement 8 120. Il est situé à l'est de l'Annapurna.

[69] « Ô le joyau dans la fleur de lotus. »

[70] De cet endroit, la frontière du Tibet est à une bonne journée de marche.

[71] Torrent qui descend du Col de Tilicho et longe la Grande Barrière sur laquelle nous espérons découvrir l'Annapurna.

[72] Farine d'orge ou de maïs grillée, nourriture traditionnelle des Tibétains.

[73] Grand benêt, en patois savoyard.

[74] Monument religieux ayant généralement la forme d'une cloche retournée.

[75] « Non. Il y a les Américains, il y a les Anglais... »

[76] « Panzi, de quoi s'agit-il ? »

[77] « Quinze roupies. »

[78] La route de Muktinath économise une journée.

[79] Sur le Muktinath Himal, face à la Grande Barrière.

[80] En montagne, on marque son passage en plaçant des pierres les unes sur les autres.

[81] Étude des sols gelés.

[82] Cèdres de l'Himalaya.

[83] Palefreniers.

[84] Il s'agit en fait d'un cairn.

[85] Techniquement les difficultés rocheuses sont étalonnées du degré 1, le plus facile, au degré 6, le plus difficile, à la limite de l'impossible. Quelques grimpeurs seulement arrivent à « passer » le 6^e degré. La plupart des grandes courses classiques des Alpes sont du 4^e degré. Dans l'Himalaya, où l'altitude rend les efforts plus pénibles, les difficultés sont en général évitées par les caravanes, ou alors celles-ci ne dépassent pas le 4^e degré.

[86] Arriver au sommet. Expression employée par les alpinistes.

[87] Les boîtes « dur » en question sont dans le jargon de l'Expédition la nourriture substantielle ; elles constituent les plats de résistance.

[88] « Monsieur », le client du guide.

[89] Semelles de caoutchouc dont les dessins en relief augmentent l'adhérence.

[90] Descente à la corde double.

[91] Nous retirons les crampons à glace qui sont fixés sous la chaussure par des lanières.

[92] Sobriquet de Marcel Schatz, ainsi surnommé dans les milieux alpins pour son goût de l'organisation.

[93] Voir croquis ci-après.

[94] L'homme long.

[95] Je pensais à ce moment :

1°- que l'adaptation et la vitesse d'adaptation varient suivant les individus ;

2 - que l'adaptation est influencée dans une grande proportion par un entraînement antérieur convenable ;

3 - qu'au-delà d'une altitude-critique personnelle qu'on élève progressivement, l'individu se détériore, qu'en deçà il récupère ;

4°- que l'altitude-critique en question, à la suite de la politique suivie depuis le début de l'expédition, devait se trouver à cet instant, pour la plupart d'entre nous, entre 5 000 et 6 000 mètres.

Voir à ce sujet les études du Docteur Oudot, dans la Presse Médicale :

a) Observations physiologiques et cliniques en haute montagne (59^e année, n° 15, 7 mars 1951, pp. 297 à 300).

b) Action des inhalations d'oxygène en haute montagne (59^e année, n° 17, 17 mars 1951, pp. 326 et 327).

[96] Sac en nylon où l'on peut loger les deux jambes pour les protéger du froid.

[97] Cacolet : ensemble de toile forte et de bretelles qui permet de transporter un blessé assis dans la toile sur le dos du porteur.

[98] « L'Annapurna, ça y est maintenant ! »

[99] « Tous les Sahibs vont partir. »

[100] « Ceci doit aller très rapidement à Tukucha pour tous les Sahibs... »

[101] « Va, Sarki ! Bonne chance ! C'est très important... »

[102] Sac en toile blanche légère utilisé comme drap dans les sacs de couchage.

[103] Terme désignant un « îlot » de rochers au milieu d'un glacier.

[104] Relâche la corde ! »

[105] Marche confortable sur laquelle on peut placer les deux pieds.

[106] À corde tendue.

[107] Nous pensions encore être allés à 6 000 mètres, chiffre indiqué par nos altimètres.

[108] Ce sherpa avait fait en cours de route – entre Tukucha et le camp de base – une consommation excessive de « tchang » et d'alcool à brûler.

[109] « Non merci, pour Sahib seulement ! »

[110] Botter : se dit lorsque la neige s'agglutine sous les semelles.

[111] Large crevasse séparant la partie vivante d'un glacier de la neige adhérente à la paroi.

[112] Depuis Choya, à 2 500 mètres environ, il est monté sans un jour d'interruption jusqu'à 7 000 mètres.

[113] En fait, d'après des estimations ultérieures : 6 850 mètres.

[114] Ensemble matelas-sac de couchage.

[115] « Bara Sahib ! D'autres Sahibs arrivent ! »

[116] « Bara Sahib ! Écoute ! »

[117] Kangchenjunga.

[118] Il ressemble au Bec d'Oiseau du Grépon dans le Massif du Mont Blanc.

[119] 40° environ.

[120] Terme d'alpinisme. Le gel transforme la surface de la neige en une croûte cassante.

[121] « Demain matin, Lachenal Sahib et Bara Sahib iront au sommet de l'Annapurna.

— Oui, Monsieur.

— Tu es le sirdar et le plus expérimenté des sherpas. Je serais heureux que tu viennes avec nous.

— Merci, Monsieur.

— Nous devons avoir ensemble la victoire... Veux-tu venir avec nous ?

- Merci beaucoup, Bara Sahib !... Mais mes pieds commencent à geler...
- Oui.
- Et je préfère retourner au camp IV... si c'est possible.
- Bien sûr, Ang-Tharkey. Comme tu voudras... Dans ce cas, descends tout de suite, car il se fait tard.
- Merci, Monsieur.
- Salam, Monsieur... bonne chance !
- Salam et faites attention ! »

[122] Raymond Lambert, guide à Genève, dut être amputé de l'avant des deux pieds à la suite d'une dramatique ascension où il eut les pieds gelés.

[123] Les camps supérieurs ne doivent pas rester inoccupés.

[124] « Maintenant... Docteur Sahib... Vite, très vite ! »

[125] « Soutenez-moi fermement, parce que... »

[126] À ce moment, Lachenal et moi, nous quitions le camp V et marchions en direction du sommet.

[127] Oudot et Noyelle avaient l'intention de monter au camp III installer les tentes qu'avaient récupérées Gaston et Lionel. Pour Oudot, cette montée devait constituer une expérience primordiale pour l'utilisation de l'oxygène.

[128]) En réalité cent cinquante mètres.

[129] « Ici all India Radio Delhi, émettant sur 60,48. Veuillez écouter maintenant le bulletin météorologique spécial pour l'Expédition Française au Népal : La mousson s'étend aux régions est de l'Himalaya et vous atteindra aux environs du 10 juin. Q.F.F. Gorakpur 980 millibars.

« Je répète : Vous venez d'entendre le bulletin spécial... »

[130] « Doucement, Adjiba ! »

[131] Instrument de portage utilisé dans les Alpes.

[132] À l'aller, Schatz avait laissé à cet endroit comme marque de reconnaissance un fanion du Club Alpin Français.

[133] Poignards recourbés (arme nationale du Népal).

[134] Le piolet fut retrouvé deux jours plus tard.

[135] Couper les parties mortes, les tissus nécrosés.

[136] Voir « Regards vers l'Annapurna ». (Arthaud, Éd.) – Photographie n° 6.

[137] Instrument de chirurgie en forme de grattoir qu'on utilise pour racler les os et séparer les parties vivantes des parties mortes.

[138] Harrer, grand nom de l'alpinisme autrichien, fut interné aux Indes en septembre 1939, au retour de l'Expédition au Nanga Parbat. Évadé plusieurs fois, il réussit à gagner le Tibet et atteignit Lhassa, la ville interdite, où il fut admis parmi les familiers du Dalaï Lama.

Lire le récit de cette aventure unique dans : Sept ans d'aventures au Tibet, par Heinrich Harrer, Arthaud, éditeur, 1953.

[139] Donne-lui deux roupies !

[140] Doucement ! »

[141] Dandy : chaise à porteurs.

[142] Aux Indes, audience solennelle tenue par les souverains.

[143] Monument funéraire, renfermant les cendres ou des reliques des bouddhas, ou simplement commémoratif.